

Virus Dieu :
Le rapport Ponce Pilate
Tome I

Anna K. Dick

Virus Dieu :
Le rapport Ponce Pilate

Tome I

Sommaire

1 – Ni Dieu, Ni Maître... Seulement Deus.....	11
2 – M.....	13
3 – Nativité.....	25
4 – ΙΧΘΥΣ.....	39
5 – Réminiscence.....	55
6 – 5. 4. 3. 2. 1.....	71
7 – Égypte 1829. Grande Pyramide de Kheops.....	85
8 – Tentation.....	91
9 – Déesse.....	107
10 – Cana.....	123

11 – Acte notarié.....	137
12 – France 1970. Colombey-les-Deux-Églises.....	155
13 – Démoniaque.....	163
14 – Plagiat.....	179
15 – Guérison.....	199
16 – Triunique.....	213
17 – États-Unis 1789. New York.....	231
18 – Transfiguration.....	235
19 – Géhenne.....	253

1
Ni Dieu, Ni Maître...
Seulement Deus

2

M...

Camille pénétra dans l'église.

Son doux regard vert fut immédiatement attiré par le bénitier. Dessous, un diable rouge hideux aux yeux bleus exorbités criait sa haine en guise d'accueil.

À l'extérieur, la locution latine inscrite sur la façade l'avait laissée un instant songeuse.

Terribilis est locus iste.

Presque inconsciemment, elle avait remonté le col de son chemisier blanc comme pour se protéger de cette mise en garde.

À présent, au cœur de ce lieu de terreur, une vague appréhension l'envahit comme si ce qu'elle allait y découvrir risquait de la foudroyer sur place. Un léger vertige brouilla sa vision et elle eut la certitude soudaine que son existence allait basculer dans un gouffre sans fond.

Elle secoua sa longue crinière brune pour chasser cette idée saugrenue de son esprit. Elle plissa ses paupières sobrement fardées, tira un peu sur sa jupe courte et se signa d'un mouvement de la main. Passant à côté de trois touristes silencieux et contemplatifs, elle avança d'une démarche féline sur le carrelage noir et blanc en damier. Tel le son d'un glas, l'écho de ses chaussures à talon court résonna dans la nef. Elle finit par s'y immobiliser, balayant d'un rapide mouvement de la tête cet environnement captivant.

Perdue dans le sud de la France, la petite église Sainte-Marie-Madeleine de Rennes-le-Château méritait amplement sa réputation sulfureuse de sanctuaire hors norme ; les statues des saints exposées au-devant des vitraux lumineux en étaient les exemples flagrants : ayant un chien un peu dément à ses pieds, la statue de saint Roch exhibait une cuisse portant une plaie visible, comme si le chien venait de lui mordre goulûment la jambe. Saint Antoine l'Ermite était lui aussi accompagné d'un curieux cochon : si

l'attribut canonique de ce saint était effectivement cet animal, celui-ci était cependant affublé de crocs menaçants.

Ces singuliers détails n'étaient qu'une infime partie des étrangetés que l'on pouvait observer à l'intérieur de cet édifice religieux comme les quatorze gravures du chemin de croix du Christ qui occultaient totalement la résurrection du Fils de Dieu.

L'hérétique qui avait commandé et ordonné tous ces ouvrages était l'abbé Saunière.

Vers la fin du XIX^e siècle, on prêtait à ce curé sans sou d'avoir trouvé un immense trésor, d'une valeur telle qu'il n'avait pu le dépenser entièrement et ce malgré les millions de francs investis pour restaurer son église. Il avait fait aussi réaliser des terrassements et des constructions pharaoniques dans le modeste village abritant sa paroisse, des travaux onéreux pour l'époque, des sommes qui auraient pu permettre en ces temps-là l'édification de milliers d'églises à travers tout le pays. On prétendait également que les œuvres de Saunière dissimulaient des messages cachés, selon un puzzle complexe devant mener au fabuleux trésor que le curé de Rennes-le-Château avait dissimulé.

À l'intérieur de l'église Sainte-Marie-Madeleine, les trois touristes étaient justement en train de considérer ce jeu de piste. À côté du diable-bénitier, le confessionnal possédait une sculpture particulière : agenouillé près d'un mouton, un berger s'inquiétait de la patte de l'ovin, comme cassée et menaçant de se détacher.

Au-dessus du confessionnal, une fresque en relief de grande dimension mettait en scène Jésus sur un monticule jonché de dix-sept roses, entouré d'hommes glabres et de jeunes femmes aux visages noyés d'amour. Au bas du monticule, un mystérieux sac percé laissait apparaître un indéfinissable contenu couleur or.

Camille ne s'intéressa pas à l'ésotérisme des symboles qui l'entouraient. Son objectif était déjà là.

Elle avait reconnu sa large silhouette : la description succincte qu'on lui avait faite de Thomas Anderson était exacte.

Assis sur un des bancs en bois de la rangée de droite, ce solide quadragénaire au crâne rasé observait attentivement la station n°14 du chemin de croix du Christ où l'on voyait, éclairé par une pleine lune, le corps de Jésus porté vers son tombeau. Camille avança doucement et prit place derrière l'homme vêtu d'un polo blanc. Un instant plus tard, les trois touristes quittèrent l'église et Camille se retrouva seule avec sa cible.

Comment devait-elle l'aborder ? Devait-elle entamer la conversation ici ou bien attendre qu'il sorte ? Pour ferrer ce poisson, était-il préférable de

jouer le charme ou l'indifférence ? Il fallait absolument qu'il croie que cette rencontre était fortuite et non pas manigancée.

Camille s'interrogeait sur ce qu'elle allait faire lorsque Thomas Anderson, d'un mouvement lent, se retourna.

Surmonté de sourcils clairs, son regard bleu acier scruta un instant la nef avant de se poser sur Camille. Le cœur de celle-ci se mit à battre très rapidement, ses mains devinrent moites et elle se sentit emporter par les flots d'un océan flamboyant. Comme s'il connaissait la véritable raison de la présence de la jeune femme, Thomas eut un sourire imperceptible. Camille n'y fit pas attention, envoûtée par le visage à la mâchoire carrée sillonné de fines rides.

Pour Camille, ces stries ne représentaient pas les marques du temps mais plutôt celles de la sagesse. Elle s'imagina blottie contre lui, sur sa poitrine puissante et protectrice, lui susurrant son amour à ses délicates oreilles symétriquement parfaites, lui mordillant son nez droit et noble. Ses vingt-neuf années d'existence ne l'avaient-elles pas préparée à rencontrer enfin l'amour ?

À cette pensée, Camille rougit légèrement. Pour cacher son émoi, elle détourna la tête et se mit à considérer la statue de sainte Germaine. Thomas Anderson suivit son regard.

– Cette statue représente la première lettre du mot Graal, murmura-t-il de sa voix envoûtante et grave, à la légère consonance suisse-allemande.

Passant une main nonchalante sur son épaisse chevelure brune, Camille fronça son petit nez.

– Le Graal ? souffla-t-elle avec peine.

– Oui, affirma Thomas à mi-voix. Si on prend la première lettre de chaque statue, le mot **GRAAL** apparaît. Sainte Germaine représente le **G**. Derrière vous, la statue de saint Roch le **R**. Puis saint Antoine l'Ermite pour le **A**. Ensuite, saint Antoine de Padoue pour de nouveau le **A**...

Posant son bras musclé sur le dossier du banc, Thomas Anderson pencha son buste vers Camille. Comme s'il était à confesse, il prit un ton confidentiel et chuchota :

– Saint Antoine de Padoue est le symbole des objets perdus et retrouvés... et en face de lui, au-dessus de la chaire, vous avez saint Luc pour le **L** du **GRAAL**. Si on trace un trait entre chaque statue et en suivant l'ordre du mot GRAAL, on obtient un M.

D'un mouvement du doigt, Thomas dessina un M imaginaire.

– Ces statues forment un M autour de la statue de Marie-Madeleine. Encore et toujours des M...

Camille tourna la tête vers la statue de celle qui, selon la Bible, était possédée par des démons et qui avait eu le privilège d'être guérie par le Christ en personne.

– Marie-Madeleine est donc le Graal ? demanda-t-elle.

– Non. Comme les autres statues, elle symbolise uniquement la première lettre de son nom : le M. L'abbé Saunière a voulu mettre en valeur ce M. D'ailleurs, Saunière en avait également fait broder un sur son habit de prêtre. Un M sur une croix en forme de T.

– Alors, Marie-Madeleine n'incarne pas la quête du Graal ?

– Non, je suis formel là-dessus. Le Graal n'est ni une coupe ni un vase ayant contenu le sang du Christ, ni même une quête pour dissimuler un mariage secret avec Marie-Madeleine ou un enfant caché de Jésus. Le Graal n'est rien de tout ça. En fait, le Graal est le rapport Pilate.

– Le rapport Pilate ?

Thomas sourit et murmura :

– L'endroit ne se prête pas trop à la conversation... voulez-vous continuer dehors ?

Camille accepta la proposition. Dans un parfait ensemble, ils se levèrent simultanément. De son mètre soixante-cinq, la svelte silhouette de Camille fut étourdie par la vertigineuse carrure de Thomas. Son poulx se mit à battre de nouveau très vite, faisant naître une pointe douloureuse dans son cœur écorché. Les yeux émeraude de Camille voguèrent sur ceux océan de Thomas. Telle une folle farandole, elle eut l'impression que tout tournait autour d'elle.

Portant chacun dans leurs bras un enfant Jésus identique, se faisant face de part et d'autre de l'autel, la statue de la Vierge Marie au manteau bleu constellé d'étoiles et celle de Joseph éclatant d'or semblèrent suivre du coin de l'œil le départ des deux visiteurs.

Silencieusement, ces derniers sortirent de l'église.

À l'extérieur, sous le chant des cigales, le soleil de juin surchauffait l'atmosphère du modeste village perdu au pied des Pyrénées. À l'heure du déjeuner, les sobres rues de Rennes-le-Château étaient quasiment désertes. Marchant côte à côte, Camille et Thomas longèrent une ruelle avant de tourner sur leur droite. Ils passèrent à la hauteur de la villa Béthanie, resplendissante bâtisse de feu l'abbé Saunière.

– Je m'appelle Thomas Anderson mais tout le monde m'appelle Tom.

– Je suis Camille.

– Enchanté de faire votre connaissance, Camille.

Elle lui sourit.

- Êtes-vous un chasseur de trésor ?
 - Qui sait ? répondit le quadragénaire.
- Il laissa échapper un rire grave.
- Allons vers la tour Magdala, voulez-vous ?
- Camille acquiesça.

Surplombant la vallée aux terres fertiles, aux confins des jardins de la villa Béthanie, la petite tour de style gothique se dressait orgueilleuse et fière avec ses lourdes pierres unies, brillant d'une couleur ocre sous le soleil de midi. Des parfums de lavande et de résineux ceinturaient l'édifice carré ainsi que sa mince et haute tourelle circulaire qui s'élevait semblable à une excroissance sur l'arête sud.

Voulue par Saunière, la base de la tour s'inscrivait dans l'angle d'un échiquier imaginaire, invisible et immense. À une cinquantaine de mètres de là, diamétralement opposé à cette tour de pierre, l'autre angle de l'échiquier était occupé par une lumineuse tour de verre : la tour de l'Orangerie. À son époque, l'abbé Saunière y expérimentait toutes sortes de plantes rares ayant besoin de chaleur pour croître. Les entrées des deux tours étaient accessibles par un belvédère dominant les jardins de la propriété Béthanie, une belle et grande terrasse aux 22 marches réparties sur deux escaliers.

Les tours possédaient également leur propre escalier intérieur de 22 marches. Si celui de l'Orangerie s'enfonçait dans les affres de la terre, celui de Magdala s'élevait vers le ciel où les 22 créneaux de sa tour contemplaient, les nuits claires, le paradisiaque firmament étoilé.

Sous l'ombre salvatrice d'un pin, Camille et Tom s'assirent sur un banc public et considérèrent la tour Magdala.

- Cette tour rend hommage à Marie-Madeleine, affirma Tom de son accent grave et suisse-allemand. Normalement, Saunière aurait dû l'appeler la tour « Magdalena ». Mais il a préféré faire un jeu de mot en prenant la racine « Magdale » qui signifie « tour » en hébreu ancien. Magdala, Maria Magdalena ou Marie-Madeleine dans la langue de Molière... toujours des M...

Il eut un petit rire.

- Vous disiez que le Graal est le rapport Pilate, dit Camille. Qu'est-ce que c'est ?

- Ponce Pilate était le procureur romain au pays d'Israël. Il était en charge de la province romaine de Judée et de la ville de Jérusalem, de l'an 26 à 36. Selon la Bible, c'est lui qui a fait condamner Jésus de Nazareth à mort par la crucifixion. Vers l'an 36, il a été convoqué à Rome devant

l'empereur pour y justifier son mandat et il a rédigé un acte, un rapport circonstancié qui relate tous les événements qui se sont passés à l'époque.

– Je n'ai jamais entendu parler de ce rapport.

– Et pour cause, gloussa Tom. Si ce rapport était rendu public, l'apocalypse balayerait la religion chrétienne en un instant. Le Vatican n'y survivrait pas, le Pape demanderait l'asile politique à la Suisse et la basilique Saint-Pierre de Rome mettrait la clef sous la porte comme d'ailleurs toutes les églises chrétiennes du monde entier. On verrait aussi le peuple traîner les prêtres devant les tribunaux internationaux pour association de malfaiteurs voire même pour crime contre l'humanité. Le Vatican préférerait de loin voir une bombe atomique tomber du ciel sur son Saint-Siège plutôt que voir le rapport Pilate être divulgué au grand public. Même si une bombe atomique rayait le Vatican de la surface du globe, l'Église aurait toujours la capacité de contrôler son activité ailleurs. Avec la divulgation du rapport Pilate, aucun espoir : tous les édifices chrétiens de la terre s'écrouleraient et tomberaient en ruine en moins d'une heure.

– Où se trouve ce rapport ? demanda Camille, intriguée.

– Ah ! Bonne question... au départ, l'unique exemplaire en latin a été conservé à Rome, puis il a été oublié au fil des siècles, puis retrouvé pour être finalement volé par les Wisigoths lors du sac de Rome en 410. À cette date, il disparaît de nouveau. On retrouve sa trace en Orient, vraisemblablement emporté par des marchands étrangers. Quelques fidèles copies sont faites par les scribes de l'époque ainsi que des traductions dans diverses langues. L'Église apprend la présence du rapport Pilate à Jérusalem et dans les pays limitrophes. Officiellement, l'Ordre des Templiers avait été créé pour sécuriser le voyage des pèlerins chrétiens qui se rendaient en Terre sainte. Officieusement, l'Église lui a octroyé tout le pouvoir et toute la puissance nécessaire pour retrouver le rapport et ses copies ou le Graal si vous préférez. Une fois que tous les documents ont été récupérés, l'Église a jugé bon de se débarrasser de l'Ordre des Templiers pour sceller à jamais le secret de ce Graal. Tous les Templiers ont été arrêtés et torturés, ceux qui avaient eu un rapport de près ou de loin avec le Graal ont été brûlés vifs sur le bûcher. Mais des Templiers ont réussi à transmettre de rares copies du rapport qu'ils avaient gardées secrètement pour eux. Ces copies se sont ensuite transmises de génération en génération. C'est une de ces copies que l'abbé Saunière a trouvée dans son église Sainte-Marie-Madeleine. Le rapport Pilate ou le Graal est le fameux trésor qu'on lui prête d'avoir découvert dans son église...

Dévoilant ses belles dents blanches, Tom eut un sourire malicieux.

– Comment le rapport Pilate a-t-il fait pour se retrouver dans cette église ? s'enquit Camille.

– L’histoire du Graal de Rennes-le-Château est complexe. Elle débute par la confession de la marquise d’Hautpoul, Marie de Négri d’Able. Elle était aussi appelée marquise de Blanchefort. La veille de sa mort, la marquise s’est confiée au curé de ce village et elle lui a remis le rapport Pilate qu’elle détenait. Le secret était trop lourd à porter pour elle seule et elle voulait que ce secret soit transmis à une personne digne de confiance. Le curé s’appelait Jean Bigou et il a été ébranlé dans sa foi chrétienne en prenant connaissance de ce Graal et il a eu peur pour lui et ses pairs. Il faut replonger dans le contexte de l’époque : la France vivait alors une période de troubles politiques qui allaient la conduire quelques années plus tard à la révolution de 1789. La divulgation du rapport Pilate pouvait réduire à néant toutes les églises par un soulèvement du peuple contre elles. Les révolutionnaires auraient alors, non seulement triomphé en France, mais aussi dans le monde entier si le rapport avait été porté à la connaissance de tous. Alors Jean Bigou a décidé de cacher le document. Mais il ne voulait pas que le rapport disparaisse à jamais car ce document possédait à son sens une valeur inestimable pour l’humanité. Et il devait croire que les générations futures seraient aptes à en prendre connaissance plus tard et accepter les vérités qui s’y trouvaient. Alors, avec précaution, il a dissimulé le document dans l’église de Rennes-le-Château. Et il a élaboré toute une série d’indices, tout un jeu de piste complexe pour permettre à des érudits d’accéder à la cache...

Tom marqua une courte pause puis continua. Après avoir été déclaré prêtre réfractaire en 1792 par les révolutionnaires, Jean Bigou se réfugia en Espagne où il mourut quelques longs mois plus tard. Cependant, avant de disparaître, il put transmettre à l’abbé Cauneille le secret contenu dans le rapport Pilate et le nom du village où était caché le document sans toutefois révéler l’emplacement exact. L’abbé Cauneille communiqua à son tour l’information à deux autres prêtres ; l’abbé Jean Vié et l’abbé Émile François Cayron. Jean Vié se fit nommer curé dans la paroisse de Rennes-les-Bains, à quelques kilomètres de Rennes-le-Château, avec le secret espoir de retrouver le Graal en toute discrétion, sans attirer l’attention. Mais il ne put jamais décrypter les énigmatiques indices de feu l’abbé Bigou. De son côté, l’abbé Cayron chercha le successeur idéal pour transmettre et préserver le terrible secret. Il vit chez Henri Boudet le candidat parfait.

Mal lui en prit.

Pourtant, l’abbé Boudet semblait d’une nature humble, discrète et d’une noble intelligence supérieure. Brillant homme, il maîtrisait parfaitement le grec, le latin, l’anglais et le saxon. Il était réputé pour être quelqu’un de bien

placé dans les sociétés lettrées et intellectuelles de la région mais également avec celles de Paris avec lesquelles il échangeait des textes.

Ami de la famille, l'abbé Cayron pensait avoir fait le bon choix en accordant sa confiance à Boudet parce qu'il le connaissait depuis son plus jeune âge.

Cependant, le secret révélé brisa irrémédiablement la conscience d'Henri Boudet, balayant en un instant sa conception du divin et, ne craignant plus les affres de Dieu, il devint une bête humaine. Sa foi éclatée le métamorphosa en un fou impénitent.

Dans son esprit torturé et malade, une obsession se fit : celle de posséder en main propre le rapport Pilate. Il savait que les recherches de l'abbé Jean Vié n'avaient rien donné et il décida de prendre la place du curé de Rennes-les-Bains. Et pour ce faire, il n'hésita pas à l'assassiner.

– L'assassiner ? s'étonna Camille, les yeux grands ouverts. Ce n'est pas possible, aucun prêtre n'aurait pu faire cela...

– Oui, vous devez sans doute avoir raison, répondit Tom le ton sardonique. Ce n'est pas possible. D'ailleurs, pour preuve, il n'y a jamais eu de prêtre pédophile dans l'Église chrétienne. Alors, forcément, jamais de meurtrier non plus...

Camille rougit légèrement.

– Êtes-vous certain de ce que vous affirmez ? demanda-t-elle, confuse.

– Oui, sûr et certain. Boudet a tué l'abbé Jean Vié en 1872 et il a été muté au mois d'octobre de la même année à Rennes-les-Bains. D'ailleurs, des années plus tard, Boudet aura peur que Saunière – enfin quand je dis Saunière, lui ou un autre, peu importe, mais plus probablement Saunière – ait des doutes concernant la mort de Jean Vié. Alors Boudet modifiera la tombe où repose l'abbé Jean Vié à Rennes-les-Bains. Il a falsifié la date de décès sur la stèle en y gravant une autre date pour avoir un alibi le jour du meurtre. Cet acte peut paraître ridicule car aucun gendarme n'aurait regardé sur la tombe pour connaître la date de décès, en toute logique les gendarmes auraient consulté les registres de la mairie s'ils avaient mené une enquête. Mais si on réfléchit un instant, on doit admettre que cet acte n'est pas si ridicule qu'il y paraît de prime abord car si Saunière soupçonnait Boudet du meurtre de Vié, Saunière n'avait pas accès au registre de la mairie de Rennes-les-Bains. Il était obligé de se rendre directement au cimetière pour y regarder la date de décès avant de poursuivre sa propre enquête. Par la suite, je vois bien Boudet en train d'imaginer d'être en présence de Saunière et de son regard soupçonneux. Boudet aurait alors évoqué lui-même la mort de son prédécesseur avec tristesse et il aurait dit avec un ton désinvolte qu'il se souvenait

parfaitement du jour de sa mort malgré les années car il était à tel endroit avec telle personne et il aurait exhibé de manière habile un document ou une photo qui aurait prouvé ses dires. Boudet était un manipulateur de conscience et il savait embobiner les gens. Mais le jour où Boudet a falsifié la date de décès de l'abbé Vié dans le cimetière, il a été vu par des villageois et cette nouvelle a fait le tour de la région. Cela a dû confirmer les soupçons de Saunière mais il n'a jamais rien dit finalement de ce meurtre car il était trop impliqué avec Boudet et personne d'autre ne s'est préoccupé de la mort de Vié.

– Sauf vous, murmura Camille. Comment avez-vous fait pour comprendre ?

Tom sourit.

– Comme l'a dit un célèbre détective, ma méthode repose sur l'observation des riens. Tous ces petits riens ont énormément de choses à dire si on sait les écouter.

Camille acquiesça, captivée par le regard de cet homme.

– Continuez, s'il vous plaît.

Tom poursuivit son récit : Boudet était obsédé par le rapport Pilate et il arpenta toute la région à sa recherche. Comme son prédécesseur, il ne parvint pas à décrypter les messages cachés de l'abbé Bigou. Ce dernier avait dissimulé et gravé des indices dans l'église mais également sur les pierres tombales du cimetière. Malgré tous ses efforts et les années passées, Boudet ne trouva pas le ou les rapports cachés à Rennes-le-Château. L'obsession de posséder l'écrit de Pilate devint plus forte en lui et, par dépit, il eut l'idée d'en chercher un également ailleurs : quelque part dans le monde devaient se trouver des copies comme celle qu'avait eue en main la marquise de Blanchefort. Cependant, il avait besoin d'argent pour entreprendre ces recherches onéreuses.

Alors, comme d'autres avaient pu le faire avant lui, il décida de faire chanter le Vatican. Il s'attela à la rédaction d'un ouvrage de 310 pages qu'il adressa au pape en menaçant de l'éditer s'il n'obtenait pas l'argent qu'il demandait. Dans une lettre jointe à ce livre, Boudet affirmait qu'il était déjà en possession d'un rapport Pilate et qu'il connaissait pertinemment les endroits où d'autres manuscrits se trouvaient cachés, cartes ambiguës à l'appui. Il promit de publier son ouvrage en cas de refus du Vatican et si ce dernier continuait de s'entêter à ne pas payer, de rendre public un second livre bien plus explicite : le rapport Pilate lui-même. Boudet mentait évidemment mais pour rendre son mensonge crédible aux yeux de Rome, ne pouvant appeler un chat un chat, il rédigea un ouvrage codé, jouant avec le mystère et les allusions équivoques pour qu'on ne voie pas qu'il n'était pas

un détenteur du rapport et qu'il ne connaissait pas tous les détails qui pouvaient y figurer.

De manière certaine, Boudet savait qu'un rapport se trouvait à Rennes-le-Château. Après avoir étudié les lieux et l'histoire des villages voisins, il imagina que dans la petite commune d'Arques se trouvait une copie du rapport, enterrée sous un menhir. Dressée au milieu de nulle part, cette pierre était l'objet d'une légende locale : on racontait que ce menhir servait de bouchon à l'entrée d'une immense caverne et que le jour où l'on retirerait cette pierre, tous les vents de la terre s'y engouffreraient et provoqueraient la fin du monde.

À travers cette légende, Boudet crut voir la présence du rapport. Cependant, il ne pouvait pas le récupérer sans attirer l'attention car cette entreprise nécessitait la mobilisation de dizaines d'hommes et de machines pour soulever le menhir. Néanmoins, tenaillé par le doute persistant sur la présence ou non du rapport en ce lieu, Boudet eut l'idée ingénieuse de ne pas le citer dans son livre adressé au Vatican. Sans évoquer celui d'Arques pourtant si proche, il mentionna un tas de menhirs qui n'existaient pas et fabula sur un monument formé par ces pierres verticales disposées en cercle : le cromlech de Rennes-les-Bains.

Par cette absence voulue, Boudet voulait mettre en valeur le menhir d'Arques tout en se préservant d'une éventuelle erreur. Et, habilement, il fit de même pour le village de Rennes-le-Château, citant tous les noms des villes avec le mot « Rennes » en omettant sciemment celui où reposait la marquise de Blanchefort.

Effrayé par ce chantage, le Vatican préféra payer, s'inquiétant de chaque phrase, comprenant pertinemment les non-dits et les sous-entendus au sujet de Jésus-Christ contenus dans l'ouvrage de Boudet. Celui-ci se fit de plus en plus gourmand et demanda des grosses sommes à Rome. Face aux réticences de l'Église de continuer à verser de telles fortunes, Boudet s'emporta et fit publier son livre à compte d'auteur, pour montrer qu'il ne plaisantait pas.

Ce livre s'intitulait « La Vraie Langue Celtique et le Cromlech de Rennes-les-Bains ».

Maîtrisant parfaitement l'anglais, Boudet avait élaboré le contenu de son ouvrage autour d'un thème ridicule : toutes les langues de la terre descendaient de l'anglais. Des langues anciennes comme l'hébreu et le latin avaient comme seule et unique racine la langue de Shakespeare. La parution de cette thèse lui valut les critiques et les railleries de toutes les sociétés savantes de l'époque. Personne ne comprenait pourquoi un homme aussi lettré et respecté que Boudet avait pu écrire de telles idioties, de telles inepties portant atteinte à son intelligence et à son renom.

Le Vatican, lui, le savait et se prêta de nouveau au chantage.

Entra alors en scène l'abbé Saunière.

Tom interrompit ses propos.

Se dirigeant vers la tour Magdala, un groupe de touristes passa à proximité du banc où Tom et Camille étaient assis. Celle-ci les regarda s'éloigner et murmura :

– Quel est donc ce terrible secret que cache le Graal et qui peut pousser un homme d'Église à devenir un assassin ? Je repense aux statues dans l'église qui forment les lettres « Graal » autour de la statue de Marie-Madeleine. Êtes-vous certain que Marie-Madeleine n'est pas le Graal ? Je veux dire par là que Ponce Pilate a pu consigner dans son rapport la filiation de Jésus qu'il a fait condamner à mort, une filiation de mariage et même, pourquoi pas, un enfant avec Marie. Ce serait la preuve irréfutable de la liaison secrète avec Marie-Madeleine...

Inconsciemment, elle toucha la petite croix en argent accrochée à une chaînette autour de son cou.

– Franchement, dit Tom, vous croyez vraiment que Boudet est devenu fou parce que Jésus et Marie-Madeleine étaient mariés ou qu'ils avaient un enfant ensemble ? Vous croyez qu'on peut devenir fou et tuer pour ça ? Des historiens ont évoqué au grand jour l'hypothèse de cette liaison voire celle d'une éventuelle descendance : est-ce que les curés ont été ébranlés dans leur foi ? Non. Quand des livres ont été publiés à ce sujet, est-ce que les prêtres ont sombré dans l'alcool, le sexe et la débauche comme ça a été le cas pour bon nombre de curés impliqués dans l'affaire de Rennes-le-Château ? Non, bien sûr que non. Les révélations contenues dans le rapport Pilate sont bien plus explosives que ce pétard mouillé qu'est la liaison entre Marie-Madeleine et Jésus ou l'existence de leur enfant. Le Graal est une bombe atomique, comparé à tout ça. Le Graal dévoile une chose autrement plus importante que cette historiette sur la vie de Jésus... d'ailleurs, si je me souviens bien, le roi Louis XI a dit que la filiation des rois de France émanait du Christ lui-même... si on suit cette logique, le fameux sang bleu des rois de France provenait donc du sang du Christ par sa descendance secrète... Et si on se reporte à la Bible, les disciples du Christ l'appellent « rabbi ». Or, ce terme juif ne pouvait être donné à un célibataire. Il désignait un maître marié. Donc, le Jésus de la Bible était forcément marié...

Tom laissa échapper un petit rire. De son regard bleu, il considéra la jolie brune assise à ses côtés.

– Non, je vous le redis, Marie-Madeleine n'est pas le Graal. Dans l'église, sa statue n'est présente que pour mettre en valeur la lettre M.

– Que représente ce M ? interrogea Camille.

Tom eut un moment d'hésitation.

– Un mot. Un simple mot. Un mot commençant par la lettre M. Ce mot a été susurré à l'oreille de l'abbé Boudet et il en est devenu fou au point de devenir un tueur sanguinaire. D'un mot, d'un seul et unique mot, le secret du Christ peut être révélé et rendre fou toute personne censée...

Tom se tut un instant avant d'ajouter :

– Un simple mot commençant par la lettre M...

La gorge sèche, le regard flou, Camille se demanda ce que, ou qui, pouvait incarner cette lettre M.

3

Nativité

Marie eut un frisson.

La fraîcheur de la nuit tombante lui fit oublier un court instant la douleur. Elle avançait aussi vite que ses jambes lui permettaient. Brusquement, elle s'arrêta comme tétanisée. En guise de soutien, elle accrocha sa petite main sur une branche d'arbre. Les contractions se faisaient de plus en plus fortes. L'adolescente se retourna, cherchant son ami le vieillard dans l'obscurité grandissante.

– Joseph, où es-tu ? murmura-t-elle dans un souffle imperceptible.

Il ne devait pas être loin, du moins elle l'espérait. Pendant quelques secondes, elle hésita à l'attendre. Puis, tenant toujours son ventre arrondi d'une main, elle continua son chemin. La grotte ne devait plus se trouver qu'à une centaine de mètres.

Là-bas, elle serait en sécurité.

Personne ne viendrait la chercher et elle pourrait mettre au monde cet enfant qui la faisait tant souffrir. Tout en marchant, elle se retournait fréquemment. Elle craignait que les inconnus qui étaient arrivés au bourg la veille ne surgissent des ténèbres pour fondre sur elle. Elle savait qu'ils étaient venus pour elle. Trois étrangers somptueusement habillés, aux riches parures, leur apparition avait été remarquée par tous les habitants de Nazareth et les villageois s'étaient interrogés sur le motif de leur présence.

Marie, elle, en connaissait la raison.

Elle caressa son ventre rebondi. Le stress lié à leur présence avait engendré des contractions précipitant le travail de l'utérus. L'enfant n'allait plus tarder. Pendant les premières semaines de grossesse, elle avait pensé avorter mais c'était contre sa nature. Elle ne voulait pas faire de mal à son enfant comme on lui en avait fait. Cet enfant était innocent. De toutes ses forces, elle supplia une énième fois le ciel étoilé de faire naître une fille. Parfois, les parents laissaient mourir leur fille née car considérée comme

une bouche inutile à nourrir. C'étaient les mœurs : un mâle apportait réjouissance et une fille consternation. Pour Marie, c'était le contraire. Si seulement la Providence faisait naître une fille, alors il n'y aurait plus de problème.

Son corps frêle fut parcouru d'un nouveau frisson. Elle remonta le col de son ample tunique. Longtemps, elle avait cherché à dissimuler sa grossesse par ce large habit. Mais elle n'avait pu cacher plus longtemps cette excroissance de par trop visible sur sa fragile silhouette d'adolescente. Heureusement, Joseph avait été là. Le seul ayant vraiment une âme en ce bas monde. Malgré les rumeurs, la vie avait repris un cours presque normal. Jusqu'au jour où ces trois inconnus débarquèrent dans son existence.

Marie arriva devant la grotte. Se retournant, elle scruta l'obscurité. Joseph n'était pas encore là. Il lui avait demandé de partir devant lui, il la rattraperait. Le vieillard avait dû surestimer ses forces à vouloir récupérer une botte de paille et la transporter jusqu'à la grotte.

À tâtons, elle s'engouffra dans la grotte. Sans lumière, elle n'osa avancer trop loin. Elle s'accroupit, glissant une main sur son bas-ventre. Elle avait perdu les eaux depuis une heure à présent.

L'enfant ne tarderait plus.

Elle qui n'était pas encore une femme mais plus une enfant, connaissait parfaitement les choses de la vie. Elle avait vu une voisine donner la vie, aidée par une sage-femme. Mais l'adolescente devrait se débrouiller seule. Elle poussa un petit grognement de douleur et de dépit.

Au loin, une lueur vacillante apparut dans la nuit. Essayant de se faire encore plus petite qu'elle n'était, Marie se blottit contre la paroi. Le son d'une respiration rauque et familière finit par parvenir jusqu'à elle.

– Joseph, vite, je suis là !

Maintenant d'une main la botte de paille sur son dos, le vieillard pénétra dans la grotte. Lâchant son fardeau, il s'approcha d'une cavité et y accrocha la torche qu'il tenait de son autre main. La lumière embrasa l'obscurité.

– Tu n'as pas été suivi ? demanda Marie.

– Suivi ? s'étonna Joseph. Euh... non, bien sûr que non. Tout va bien se passer... Attends, je vais mettre de la paille. Tu seras mieux.

Joseph savait comment s'y prendre. Ce n'était pas le premier enfant qu'il aiderait à mettre au monde. Confiant, il soutint la future mère et l'allongea sur le dos.

Trente minutes plus tard, les cris du nouveau-né retentirent dans la grotte. D'un geste précis, Joseph coupa le cordon ombilical et donna

l'enfant à Marie. Celle-ci se mit à pleurer doucement en le serrant tendrement contre sa poitrine.

Des pleurs de soulagement et de consternation.

– C'est un garçon... soupira-t-elle. Un garçon...

Du revers de la main, Joseph essuya les larmes de la mère.

– Oui, c'est un garçon. Un magnifique garçon...

Joseph hésita un instant, puis ajouta :

– Jésus... Que penses-tu de Jésus ? Cela te plaît comme nom ?

Elle se mit à sangloter, approuvant tristement de la tête.

– Jésus, oui... Jésus... dit-elle en caressant du bout du pouce le poignet du bébé.

Une petite source coulait le long de la roche. Le clapotis de l'eau résonnait doucement. Joseph alla s'y laver les mains. Puis il prit Jésus des bras de la mère et le lava consciencieusement. L'eau froide fit pousser des hurlements de protestation au nouveau-né. Joseph ne se laissa pas attendrir pour autant. Il sortit de longues bandelettes de son sac de toile qu'il portait en bandoulière. Méticuleusement, il emmaillota l'enfant dans des langes. Ce n'était pas tant de tenir le bébé au chaud qui motivait cette pratique ; il fallait plutôt limiter l'enfant dans ses mouvements, des bras et des jambes, afin que ses petits membres deviennent droits et forts.

Pour ses autres enfants, Joseph avait eu l'habitude de procéder ainsi. Tous les jours, il leur avait ôté les langes pour les laver, puis il les avait enduits d'huile d'olive avant de les poudrer de myrrhe moulue. Puis, il les emmaillotait de nouveau jusqu'au lendemain.

Mais pour Jésus, pas de myrrhe ni d'huile d'olive. Dans la précipitation, Joseph n'avait emporté que les bandelettes.

Le vieillard se demanda intérieurement s'ils pourraient rentrer chez eux cette nuit. Après mûre réflexion, il en douta. Pour ne pas inquiéter davantage Marie, il préféra garder le fruit de sa pensée pour lui-même. Déposant Jésus sur la paille, il seconda la jeune mère pour sa toilette intime. Marie considérait Joseph comme son père, même s'il avait bien plus l'âge d'un arrière-grand-père et elle n'avait aucune fausse pudeur face à lui. Elle reprit Jésus dans ses bras et, s'asseyant le plus confortablement possible dans la paille, lui donna le sein.

Après ce merveilleux moment chargé d'émotion, Joseph sortit sur le seuil de la grotte pour s'enivrer d'air frais en scrutant le ciel étoilé. Il ne remarqua pas les trois silhouettes tapies derrière des buissons. Elles se dressèrent silencieusement et s'approchèrent de l'entrée.

– Alors ! Où est ce roi des Juifs qui vient de naître ? gloussa une voix au ton volontairement menaçant.

Joseph resta paralysé de peur. Ses jambes se mirent à trembler et il porta une main sur sa poitrine.

À l'intérieur de la grotte, Marie poussa un petit cri. Le feu de la torche venait d'éclairer le faciès des trois inconnus arrivés la veille au bourg. La jeune femme serra l'enfant contre sa poitrine, presque à l'étouffer. Reculant de quelques pas, Joseph essaya de retrouver sa constance mais la peur lui tenaillait le ventre.

– Comment êtes-vous arrivés jusqu'ici ? balbutia-t-il à mi-voix.

La réponse était d'une évidence manifeste mais l'un des inconnus aima se jouer du vieillard.

– Nous avons suivi son astre qui nous a conduits jusqu'ici et nous sommes venus lui rendre hommage, dit-il d'un ton moqueur.

Au-dessus de l'horizon, l'homme désigna Saturne avec Jupiter à leur lever héliaque, donnant l'illusion d'une étoile d'un éclat exceptionnel. Armés d'épées dont ils tenaient fermement les pommeaux, les trois hommes pénétrèrent dans la grotte. À la lueur de la torche, les ombres semblaient gigantesques et fantasmagoriques. Les longues barbes noires parfaitement brossées, les somptueux vêtements et la prestance des démarches presque félines n'arrivaient pas à détromper sur leur vraie nature : celle de brutes aux regards sournois.

Celui qui semblait être le meneur du trio s'avança vers Marie.

Regardant l'enfant emmaillotté, il interrogea :

– C'est bien un garçon, n'est-ce pas ?

Marie sembla hésiter un instant, se demandant si elle pouvait lui mentir impunément. Puis voyant le sourire de l'intrus, elle comprit qu'il se moquait d'elle et qu'il le savait déjà.

Subrepticement, cachés non loin de la grotte, ils avaient dû assister à la naissance. Et même voir la jeune femme effectuer sa toilette intime. Marie rougit à cette idée et, à la question de l'homme, elle ne put qu'acquiescer en silence.

Goguenard, le chef du trio tira d'un sac une cassette remplie de myrrhe qu'il jeta dédaigneusement aux pieds de Joseph. Puis, il sortit un autre coffret contenant, cette fois-ci, des pièces d'or. Déposant la précieuse cassette devant Marie, il se prosterna devant elle, le sourire en coin. Il saisit le bras de la jeune mère et la força à se lever. L'enfant toujours serré sur sa poitrine à moitié dénudée, Marie fut emmenée sans ménagement au fond de la grotte.

L'homme lui susurra des mots à l'oreille.

Se défaisant de son emprise en rougissant, elle courut se réfugier vers Joseph. Poussant un grognement animal, le chef sortit l'épée de son

fourreau. Il marcha lentement vers le couple paniqué en faisant crisser la lame menaçante sur la roche. Le son désagréable qu'il provoqua paraissait le réjouir.

– Laissez-nous, protesta Joseph en se glissant courageusement devant Marie pour faire obstacle de son corps. L'enfant n'en saura jamais rien, je vous le promets. Prenez l'or, gardez-le pour vous. Si on nous interroge, nous dirons que des voleurs nous l'ont dérobé pendant notre sommeil...

La paupière du chef fut parcourue par un petit tic nerveux. Il arrêta de faire crisser la lame de son épée. Un éclair de convoitise enflamma la noirceur de ses prunelles.

– Il y a assez d'or pour trois existences glorieuses, ajouta Joseph, comprenant que ses propos avaient touché la seule corde sensible que possédait la brute.

Celle de la vénalité.

Il y eut un moment de flottement, d'hésitation. Joseph perçut comme une lueur d'étonnement chez l'un des inconnus : cette idée de partir avec l'or n'avait jamais dû effleurer son cerveau étrié de tueur sanguinaire. Par sa proposition, Joseph avait provoqué une douloureuse prise de conscience qui venait d'embraser leur imaginaire. D'un signe de la tête, le chef ordonna à ses hommes de le suivre dehors.

Une certaine tension éclata entre le trio. Malgré leurs chuchotements, Joseph comprit qu'ils étaient divisés sur le choix à prendre. Des éclats de voix finirent par s'élever dans la nuit.

– Je te dis qu'on risque rien, gronda le chef. Il ne retrouvera jamais notre trace. Et c'est ce qu'on aurait dû faire depuis le début au lieu de venir ici. Le vieux a raison...

– Mais s'il nous retrouve ? coupa l'un des acolytes. On ne peut pas trahir impunément...

Des jurons éclatèrent. Joseph se demanda s'ils n'allaient pas s'entretuer. Comme pour lui donner raison, le meneur de la bande leva son épée et la mit sur la gorge de celui qui se refusait à trahir. Ce dernier finit par opiner de la tête, estimant à juste titre que c'était la seule chose raisonnable à faire dans un moment pareil.

Sans un mot, le chef pénétra dans la grotte. Il récupéra la cassette d'or et la glissa dans son vêtement. Pendant quelques secondes, il eut un regard de convoitise qui se porta sur le corps de la jeune femme. Mais le temps semblait lui être compté. Alors, comme à regret, il sortit et disparut avec ses comparses dans l'obscurité de la nuit.

Marie vint se blottir dans les bras du vieillard. Elle se mit à sangloter doucement, comme pour évacuer la tension nerveuse qu'avait engendrée

l'ingérence des trois hommes dans son existence. Les yeux noirs de l'intrus avaient pénétré les siens et elle se sentait souillée par ce regard avide. Elle frissonna et Joseph l'embrassa affectueusement sur les cheveux.

– C'est fini, tout va bien à présent, dit-il pour l'apaiser.

Elle secoua son visage pour signifier son désaccord.

– Je ne leur fais pas confiance. Ils peuvent revenir... nous devons fuir, loin, très loin de Nazareth. Et puis, si nous restons ici d'autres viendront le chercher...

Du menton, elle désigna l'enfant qu'elle serrait contre sa poitrine.

– C'n'est pas sa faute à lui. C'est la mienne.

– Arrête de dire des sottises, ce n'est pas ta faute, coupa Joseph. Tu le sais bien.

– Fuyons, répéta-t-elle. Loin d'ici...

Fataliste, le vieillard répondit :

– Fuir pour aller où ? On nous retrouvera de toute façon !

– Et le Temple ? De par ta lignée tu m'as dit que tu connaissais les grands prêtres. Ils pourront nous aider, n'est-ce pas ?

Joseph sembla hésiter.

– S'ils apprennent l'existence de cet enfant, nul doute qu'ils chercheront à le cacher. Mais je connais leur conception du futur et je me doute de ce qu'ils feront par la suite.

Il lui expliqua sa vision des choses.

– A-t-on le choix ? s'enquit-elle. Et n'est-ce pas là, la vraie destinée de Jésus ?

Elle serra le poing, rageuse.

– La vengeance n'est pas la solution, tu le sais bien, affirma-t-il. Mais tu as raison sur un point : on n'a pas le choix. Peux-tu marcher ?

– Oui, pour ça, ne t'inquiète pas mais nous n'avons pas d'argent. Je suis partie sans rien. J'ai peur que d'autres hommes nous attendent au bourg...

Puisant dans la poche de son vêtement, Joseph exhiba quelques pièces d'or. En souriant, il expliqua qu'il les avait discrètement chapardées dans la cassette pendant que les trois hommes étaient sortis de la grotte. Toute à son inquiétude, Marie n'avait pas vu les manigances du vieillard.

Elle lui sourit tendrement car ils pouvaient partir dès à présent. Cependant, une pensée négative s'insinua en elle.

– Et tes enfants ? objecta-t-elle.

Joseph éluda la question d'un geste de la main. Prenant le nourrisson dans ses bras, il fit signe à Marie de le suivre. Ensemble, ils partirent dans la nuit.

Quelques jours plus tard, le couple se retrouva à Jérusalem. Dans leur fuite, ils avaient eu la chance de tomber sur un campement de marchands nomades. Ceux-ci acceptèrent de les aider sans poser aucune question. La vue des pièces d'or y fut pour beaucoup.

À l'intérieur du Temple, les hauts dignitaires religieux juifs écoutèrent l'histoire qu'était en train de leur narrer Joseph. Si au début, ils n'y prêtèrent qu'une attention plus ou moins polie, croyant avoir affaire à un quelconque problème d'adultère, il n'en fut pas de même quand ils comprirent la vraie nature de l'enfant que portait ce vieillard au visage ridé et tanné par les années. Malgré son grand âge, Joseph était encore plein de vigueur, de fougue dans ses propos et sa verve semblait éclipser son crâne dégarni, sa bouche quelque peu édentée et sa disparate barbe blanche. Passant une mince langue sur ses lèvres desséchées, il conjura son auditoire de les protéger.

Un peu à l'écart des autres religieux, un prêtre de petite taille se tenait debout contre une des immenses colonnes de l'enceinte du sanctuaire. Caressant du bout des doigts son épaisse barbe noire, son regard jaune vert au léger strabisme était rivé sur Jésus. Ses sourcils broussailleux ne cessaient pas de se froncer, créant l'illusion d'un sombre papillon voulant s'envoler du large front. Les révélations que venait de faire Joseph le firent cogiter à un futur tout autre pour Israël. Les autres prêtres en arriveraient probablement à la même conclusion, il en était persuadé. Pendant un instant, il porta son attention sur Marie qui se tenait timidement en retrait des discussions. Elle ne semblait pas réellement comprendre l'ampleur de la situation. Son corps frêle d'adolescente, son regard mutin, ses doux cheveux clairs et son visage juvénile n'arrivaient pas à lui donner ce statut de mère qu'avait chaque femme après avoir offert la vie. Et encore moins celle d'une mère ayant enfanté un enfant aussi prodigieux que ce Jésus.

Après avoir débattu en huis clos, les grands prêtres promirent d'aider Marie sans réserve. Pour plus de sécurité, le couple ne devait pas rester dans la ville mais aller dans celle toute proche de Bethléem. Joseph obtint également que les prêtres s'occupent financièrement du devenir de ses enfants restés en Galilée pendant son absence. En contrepartie, le vieillard devait continuer de prendre soin de la jeune femme et de son enfant comme s'ils étaient les siens. Ce qu'il accepta de faire.

Comme la coutume l'exigeait, Jésus fut circoncis selon le rituel de la religion. Après que les prêtres eurent accompli cette tâche, ils rendirent l'enfant à sa mère. Un vieil homme dénommé Syméon, portant une toge blanche dissimulant à peine son corps rachitique, s'approcha de Marie et de Joseph. Il avait assisté au débat et connaissait le devenir du nourrisson. Il insista pour le prendre dans ses bras maigres. D'un geste de la tête, il

remercia Marie de lui confier l'enfant pour un instant. Couvant Jésus d'un regard passionné pendant quelques secondes, il finit par lever ses yeux vers le haut plafond. Comme s'il s'adressait à quelqu'un d'invisible, il clama d'une voix fluette :

– Maintenant, Seigneur, tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix. Je peux mourir car mes yeux ont vu le salut que tu as préparé à la face de tous les peuples. Cette lumière pour éclairer la nation et la gloire de ton peuple Israël.

Tendrement, il regarda de nouveau le nourrisson. En rendant Jésus à sa mère, il lui dit que son fils devait amener la chute et le relèvement d'un grand nombre de personnes en Israël. Mal à l'aise, Marie écouta Syméon. Elle savait qu'il avait raison mais elle refusait de voir en son fils un être pouvant lui briser le cœur par les dissensions et les troubles qu'il causerait plus tard.

Après une nuit de repos, cachés à l'intérieur du Temple, Joseph et Marie prirent la route pour Bethléem. Marie ayant des problèmes de santé dus au retour de couches, ils furent obligés de faire de nombreuses pauses. Ce ne fut qu'à la tombée de la nuit qu'ils arrivèrent dans la cité.

Un fidèle disciple des prêtres était censé attendre leur venue pour les héberger discrètement. Malgré les indications précises qu'ils avaient reçues pour arriver jusqu'à leur hôte, Marie et Joseph ne parvinrent pas à s'orienter dans cette ville qu'ils ne connaissaient pas. À la pâle lueur de leur lanterne, toutes les rues se ressemblaient. Dans l'obscurité grandissante, ils finirent par se perdre.

Joseph n'osa pas demander son chemin. Il ne faisait confiance à personne, voyant dans chaque citadin un espion potentiel. Près d'une auberge, il hésita à entrer pour y passer la nuit. Mais il chassa cette idée de sa tête : c'était le plus sûr moyen pour que l'on retrouve sa trace. Las, le couple n'eut d'autre choix que de se réfugier dans une étable déserte, espérant qu'au lever du jour ils finiraient par retrouver l'itinéraire les conduisant jusqu'à bon port.

Après avoir rempli de paille propre la mangeoire à bestiaux, Joseph y déposa délicatement Jésus. Éreintée, Marie s'écroula sur la paille fraîche, fermant les yeux pendant quelques secondes comme pour chasser ses soucis. Elle finit par se relever et vint s'asseoir au pied de la crèche. Joseph prit un petit tabouret qui traînait dans un coin et s'assit également à côté de l'enfant. Celui-ci dormait paisiblement mais il n'allait pas tarder à se réveiller pour réclamer sa tétée. Joseph prit un morceau de pain de son sac qu'il mangea machinalement. Ils étaient en train de discuter à voix basse quand les portes de l'étable s'ouvrirent brusquement. Le bruit réveilla Jésus et il se mit à crier. Cinq silhouettes s'immobilisèrent, surprises.

Un mouton bêla en entrant dans la grange, suivi par plusieurs autres. Après un instant de flottement, les bergers pénétrèrent à leur tour en gardant un silence gêné. L'un d'eux tirait un mulet au bout d'une corde. L'animal fut attaché à proximité de la crèche. Emmailloté dans ses langes, Jésus continuait de geindre. Marie le prit dans ses bras pour le bercer doucement.

– Elle vient d'accoucher ? s'enquit poliment le plus âgé des bergers.

Étonné de trouver un couple avec un bébé dans l'étable, il pensait que l'accouchement venait d'avoir lieu et que les parents n'avaient pas eu le temps de trouver refuge dans un lieu plus approprié.

Joseph profita de cette salutaire méprise pour ne pas donner la véritable explication sur leur présence en ces lieux.

– Oui, acquiesça-t-il. La maman était incapable d'aller plus loin. L'enfant est né ici. Pouvons-nous rester ? Il est tard et nous...

– Joseph ? coupa le vieux berger. C'est toi Joseph de Nazareth ?

Joseph fronça ses sourcils blancs. Puis un sourire éclaira son visage ridé. Il venait de reconnaître un ami d'enfance qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années. Ils se serrèrent affectueusement dans les bras comme s'ils étaient de proches parents. Pendant quelques minutes, ils discutèrent joyeusement, oubliant la singularité de la situation.

– C'est un garçon ? finit par demander le berger en désignant le nouveau-né.

Joseph comprit le sous-entendu caché dans la question. Son ami connaissait la situation de veuvage du vieillard.

– Oui, c'est un garçon...

Il hésita un instant.

– ... c'est mon fils, Jésus. Et voici ma jeune épouse, Marie.

Marie n'osa pas affronter le regard des autres bergers qui s'étaient assis dans la paille à quelques mètres de la crèche. Elle plongea son regard dans les yeux bleus de son enfant. Elle alla s'isoler dans un coin et tourna le dos à l'assistance pour donner le sein en toute intimité.

Le vieux berger tapa amicalement sur le dos de son ami.

– Ah ! Je suis vraiment heureux pour toi. Toi qui es de la lignée de David, ce fils ne serait-il pas le roi que nous attendons tous pour le salut d'Israël ? En tout cas, l'astre qui brille annonce une grande naissance !

Joseph et lui continuèrent à parler pendant une bonne partie de la nuit de leurs souvenirs de jeunesse. Puis, comme les autres, ils finirent par s'endormir dans la paille au milieu des quelques moutons présents.

Le lendemain, Joseph et Marie retrouvèrent leur chemin et purent se réfugier chez le disciple des prêtres du Temple. Cachés, menant une existence de clandestins, ne sortant presque jamais de la demeure, ils y séjournèrent pendant de longs mois. La vie avait repris un cours paisible pour le couple. Jésus grandissait et se fortifiait de jour en jour. Il était la vraie seule joie pour sa mère. Celle-ci, malgré une apparente jovialité, vivait dans une angoisse permanente. Le moindre cri s'élevant d'une ruelle voisine, la moindre ombre passant devant les fenêtres calfeutrées du logis déclenchaient en elle d'obscurcs craintes. Elle redoutait pour la vie de son enfant. Joseph avait beau la rassurer, lui affirmant que le temps effaçait chaque jour un peu plus les traces de leur fuite, elle n'en demeurait pas moins sur ses gardes.

Elle appréhendait l'avenir.

Réveillée en pleine nuit par leur hôte, le destin donna raison à ses pressentiments. Un messenger venait d'arriver de Jérusalem. Joseph et Marie n'eurent même pas la possibilité de prendre quelques vêtements car le temps pressait. Aidés du messenger, ils quittèrent la cité qui les avait abrités pendant de longs mois.

La chance fut avec eux.

Car les gardes d'Hérode le Grand, le roi des Juifs sous l'assujettissement des Romains, pénétrèrent dans Bethléem. Avec une férocité peu commune, ils massacrèrent tous les enfants mâles de moins de deux ans. Cette énième folie du roi d'Israël ne fut pas blâmée par l'autorité romaine qui ferma les yeux sur ce cruel carnage : tant que le roi maintenait son peuple servile et que les impôts rentraient dans les caisses de Rome, les affaires internes lui importaient peu.

Dans la ville martyre, les pleurs des mères victimes firent place à la consternation et à l'incompréhension des citadins. Des rumeurs couraient, affirmant que les mages d'Hérode avaient eu la vision d'une naissance céleste, celle d'un enfant divin qui ébranlerait le pouvoir du souverain. Dans le doute, faisant confiance aux prédictions des devins qui ignoraient précisément où se trouvait ce garçon divin, Hérode avait ordonné de massacrer ces innocentes petites têtes dans Bethléem et les alentours.

Joseph et Marie, eux, savaient de quoi il retournait vraiment.

De tout temps, l'Égypte avait été une terre d'asile pour les Hébreux. Des famines aux invasions guerrières, des coups d'État aux conflits fratricides, les Juifs avaient toujours trouvé un refuge bienveillant dans cette nation séculaire. Et une fois de plus, le pays des pharaons ne dérogea pas à la règle. Le couple et leur enfant purent s'y installer sans souci, loin des vicissitudes ayant jusqu'alors orchestré leur existence. Travailleur acharné et consciencieux, Joseph mit un point d'honneur pour subvenir aux besoins

de la mère et du fils. Pour tous, ce vieux charpentier galiléen était l'époux de la jeune Marie et Jésus son enfant légitime. Bien que les prêtres du Temple envoyassent régulièrement des émissaires pour prendre des nouvelles de Jésus et lui apporter de l'argent, Joseph ne voulait pas vivre aux crochets des religieux. Sa mentalité d'artisan rural le lui interdisait. Et puis, qu'aurait-il fait de ses journées sans travail ? Se morfondre au fin fond d'une bâtisse n'était pas le genre d'existence à laquelle il aspirait. Il aimait trop le grand air et le plaisir du travail manuel.

Loin de ses enfants restés en Galilée, il était parfois triste. Cependant, Marie lui apportait par sa présence ce manque d'affection familiale qu'il chérissait tant : elle était son rayon de soleil et Jésus son enfant chéri. Avec eux, il sentait en lui comme une seconde jeunesse.

En Israël, le vieux Hérode le Grand rendu fou par les souffrances dues à une pénible maladie finit par rendre l'âme. Le pays fut divisé entre ses trois fils, toujours sous la coupe des Romains qui étaient les véritables maîtres de la nation. La mort d'Hérode déclencha une importante lutte armée paysanne, espérant enfin se libérer du joug de l'occupant latin. Cette révolte fut violemment réprimée par les légionnaires et deux mille Juifs furent crucifiés autour de Jérusalem pour l'exemple.

Rome dominait le bassin méditerranéen d'une main de fer.

Quand la situation fut stabilisée dans la région, Joseph estima qu'il était temps de rentrer chez lui. Il eut une conversation avec Marie.

– Ils ont perdu notre trace ou ils doivent croire que Jésus a été tué lors du massacre de Bethléem. À moins que le secret de son existence ne soit à jamais...

Méditatif, il n'acheva pas sa phrase. Mais Marie avait compris.

– Je l'espère, dit-elle. Je l'espère de tout cœur.

– Alors ? Que faisons-nous ? Te sens-tu prête à retourner au pays ?

Elle hésita un instant.

– Oui, ce sera mieux pour Jésus. Ici, il n'est qu'un étranger. Là-bas, son destin l'attend.

Elle soupira, comme appréhendant l'avenir pour son fils.

Avec l'aval du Temple, ils revinrent en Israël. Cependant, les prêtres protestèrent énergiquement quand Joseph s'entretint avec eux à Jérusalem : pour les religieux, Jésus devait rester avec eux dans la ville. Mais pour le charpentier, il n'en était pas question. Marie et son fils avaient droit à une existence normale et non pas au contrôle omniprésent des prêtres. De plus, cette attention permanente autour de Jésus aurait fini par attirer les regards sur lui et sa trace aurait été retrouvée. Dans la cité de Sion, l'enfant était en danger. Joseph proposa de retourner en Galilée, à Nazareth. Il n'estimait pas,

lui, que c'était une folie. Au contraire, personne ne viendrait les chercher dans cet endroit.

Après de longues concertations secrètes, les prêtres finirent par accéder à la requête du vieillard, convenant qu'il avait raison au sujet de la sécurité de Jésus. Le couple retourna s'installer dans le bourg où Jésus avait vu le jour. Les retrouvailles entre Joseph et ses enfants apportèrent une grande joie au père.

Ce dernier assuma la paternité légale de Jésus. Officiellement, lors de leur voyage, le couple s'était marié à Jamnia, une petite bourgade située à quelques kilomètres de Jérusalem. Les prêtres s'étaient occupés d'officialiser le mariage. Dans le village, les questions fusèrent de toutes parts mais Joseph resta muet sur son départ précipité, éludant les allusions sur son absence prolongée d'un geste ferme de la main ; alors les interrogations finirent par s'estomper et leur existence reprit un cours normal.

Les années défilèrent dans un flot parfaitement immuable.

Tout danger semblait écarté.

Le temps égraina encore un peu plus son chapelet d'occurrences et finit par emporter le vieux Joseph. Jésus n'était encore qu'un adolescent quand son père adoptif mourut. Tous furent très attristés par cet événement. Marie n'envisagea pas que ce décès puisse avoir une autre conséquence funeste. La douleur de perdre l'être qui avait réchauffé son cœur dans les moments pénibles et le poids du secret qui reposait désormais sur ses seules épaules étaient bien trop lourds à porter. Malgré la promesse qu'elle avait faite au défunt, dans un moment de profonde détresse, elle se confia à une parente plus âgée, Élisabeth.

Dans la sobre demeure qu'avait construite Joseph de ses propres mains, à la lueur d'une pâle lanterne éclairant l'obscurité grandissante d'une nuit sans lune, Marie commença à épurer sa conscience de ces années de silence. Élisabeth écoutait, compréhensive. Les deux femmes ne se doutaient pas qu'une oreille curieuse venait d'arriver derrière la porte. Longuement, avec force détails, Marie révéla à la vieille dame le terrible secret qui lui tenaillait l'esprit.

Quand elle eut fini, Marie se sentit soulagée. Mais, comme un grondement de tonnerre au lointain, un cri déchira la nuit.

Un cri de désespoir.

Marie sortit sur le seuil de la maison. Elle vit son fils partir en courant. Alors, elle comprit qu'il avait tout entendu, qu'il savait tout. Elle voulut se mettre à courir derrière lui mais déjà il disparaissait au loin. Terrassée, elle tomba à genoux et elle se mit à pleurer, se tenant le visage de ses frêles

mains tremblotantes. Elle venait de réaliser qu'en ce jour, elle n'avait pas seulement perdu Joseph. Elle avait également perdu Jésus. Elle releva la tête en sanglotant, espérant un miracle, espérant que son fils se tiendrait devant elle et lui pardonnerait ses mensonges.

Mais il n'était plus là.

Alors, elle comprit que, peut-être, Jésus ne reviendrait jamais.

4

IXΘΥΣ

À l'ombre d'un pin, assise sur un banc public proche de la tour Magdala, Camille se demandait ce que pouvait incarner ce mystérieux mot commençant par la lettre M qu'avait évoqué Tom. Cependant, celui-ci ne semblait pas enclin à s'étendre sur ce sujet.

– Je disais donc que l'abbé Boudet continuait son chantage auprès du Vatican et qu'il ne désespérait pas de mettre la main sur le Graal, sur le rapport Pilate caché à Rennes-le-Château. C'est dans ce contexte que l'abbé Saunière apparaît dans cette histoire. C'était un curé de trente-trois ans, à la fois charismatique et charmeur, un solide gaillard de cent kilos. Il a été nommé curé à Rennes-le-Château et il a pris possession de l'église Sainte-Marie-Madeleine qui était dans un état de délabrement pitoyable, la toiture ayant quasiment disparu. Il a entrepris de restaurer son lieu de culte avec son propre argent et des dons de villageois. Comme beaucoup de prêtres, Saunière était profondément royaliste. Il a fait des sermons au sein de sa paroisse contre le Parti républicain lors de l'élection législative qui s'est déroulée en 1885. Malheureusement pour lui, le Parti républicain a gagné le scrutin cette année-là et Saunière a été dénoncé comme incitateur au désordre public. Il a été suspendu de sa fonction pendant quelques mois et il a dû quitter le village. Pendant ce bannissement forcé, il a rencontré la comtesse de Chambord, Marie-Thérèse d'Autriche, la veuve de l'héritier du trône de France. La comtesse avait appris qu'une copie du rapport Pilate se trouvait cachée à Rennes-le-Château par des fuites qui provenaient du Vatican et qui révélaient le chantage de Boudet. Elle a mandaté Saunière pour qu'il fasse des recherches dans l'église, sans rien lui révéler du secret du Graal, en prétextant d'importants documents familiaux perdus. Elle lui a offert une grosse somme d'argent pour qu'il œuvre en toute discrétion et qu'il puisse commencer à restaurer son église. Saunière lui a promis que s'il trouvait ces documents lors des travaux, il les lui remettrait...

Tom poursuivit en relatant que, revenu de son exil, Saunière s'activa aux travaux les plus urgents. Puis, par la suite, le temps passant, il s'attaqua à l'autel qui était l'élément le plus important de l'église et qui avait été fortement endommagé par les intempéries au fil du temps. En déplaçant la pierre d'autel, l'un des piliers de style wisigoth qui la soutenait, révéla sur son sommet un creux de taille réduite. À l'intérieur, se trouvaient des vestiges, des os. Ce qui était fréquent car, lorsqu'une église était créée, on insérait des reliques, souvent dans la première pierre pour pouvoir consacrer cette église aux saints. Haut de presque un mètre et large d'une quarantaine de centimètres, ce pilier wisigoth fut placé ultérieurement par Saunière à l'arrière de l'église pour servir de piédestal à une statue. Pour une raison inconnue, cette pierre fut positionnée tête en bas.

En cette année 1887, Saunière continuait de superviser les travaux de rénovation.

Les ouvriers démontèrent la chaire qui menaçait de s'effondrer. Sous celle-ci, il y avait un balustre de bois sculpté au typique chapiteau corinthien et qui contenait une petite fiole en verre renfermant un parchemin. Lorsqu'on déplaça cette colonne, la fiole tomba à terre et se brisa. Le document fut remis à Saunière qui le déchiffra rapidement. Menant au Graal dissimulé dans l'église, ce parchemin était l'un des maillons de la chaîne, l'un des ultimes indices du jeu de piste qu'avait inventé l'abbé Bigou un siècle plus tôt.

Le lendemain de cet épisode, fort de l'indication du parchemin, Saunière désigna une dalle à l'intérieur de l'église, puis ordonna à deux ouvriers de la descendre. Munis d'une barre à mine, ils soulevèrent la pierre. Sur sa face cachée, la dalle dévoila un superbe décor en relief d'époque carolingienne. Elle dissimulait également l'entrée d'une sépulture où l'on distinguait des squelettes humains. Saunière s'engouffra dans le tombeau avec une lampe et il réapparut quelques instants plus tard avec un récipient d'argile plein de pièces d'or et de bijoux.

Saunière était d'un noble cœur. Il comprit qu'il avait trouvé un petit trésor, probablement appartenant à la comtesse de Chambord et que les papiers de famille qu'elle lui avait demandé de chercher devaient également se trouver dans la crypte. Cependant, la comtesse était morte depuis plusieurs mois et il ne pouvait plus lui restituer l'or et les documents. Avant toute chose, l'abbé devait en référer à sa hiérarchie pour connaître la conduite à tenir dans une telle situation. Ayant peur que l'affaire ne s'ébruite et qu'on vienne piller la tombe pendant son absence, quelque peu gêné, Saunière mentit aux deux ouvriers en affirmant que ces pièces d'or n'étaient que des médailles de Lourdes sans valeur. Les deux ouvriers ne furent pas

dupes et la nouvelle que le curé de Rennes-le-Château avait découvert un trésor se répandit dans la région comme une traînée de poudre.

Dès que l'abbé Boudet fut au courant, il se précipita chez Saunière. Boudet comprit que Saunière avait mis la main, par hasard, sur la cache du Graal. En effet, en plus des pièces d'or, Saunière venait de trouver, non pas une mais bien deux fidèles copies du rapport dans la crypte. Si jusqu'alors, les deux curés se fréquentaient respectueusement, Boudet n'avait pas voulu mettre Saunière dans la confiance, estimant que le curé de Rennes-le-Château était trop intègre dans sa foi chrétienne pour lui exposer le terrible secret de Jésus-Christ. D'ailleurs, l'aurait-il fait que Saunière ne l'aurait probablement pas cru tant la divulgation semblait inconcevable au premier abord. Toutefois, ayant deux rapports Pilate devant les yeux, Saunière dut admettre la vérité lorsque Boudet lui exposa les tenants et les aboutissants de toute l'affaire du Christ.

Comme la plupart de ceux qui avaient eu accès à ce secret, Saunière eut la conscience broyée. D'un naturel jovial, du jour au lendemain, Saunière devint triste et méfiant. Prêtre de conviction, sa foi pour le Christ éclata.

L'amour que portait Saunière pour le Vatican se transforma en rage. À juste titre, il tenait responsable Rome d'avoir asservi l'humanité pour assouvir des intérêts partisans. Il voulait se venger de ce crime contre l'humanité.

Boudet le mit dans la confiance du chantage et Saunière trouva légitime ce procédé. Il n'était pas le seul.

Autour de Boudet, il y avait tout un cercle initié au Graal. Le secret étant trop lourd à porter, Boudet l'avait partagé avec son frère et quelques hommes d'Église de la région. Parmi eux, Boudet avait un mentor : l'abbé Henri Gasq, l'ancien curé de l'église de Notre-Dame de Marceille. Située à vingt kilomètres au nord de Rennes-le-Château, cette église incarnait à elle seule le parfait chantage : toute l'ornementation, des tableaux aux statues, en passant par l'atypique représentation du chemin de croix du Christ, tout avait été pensé dans le seul but de soutirer de l'argent au Vatican en l'effrayant par les insinuations exposées à la vue de tous.

Initié au secret du Christ bien avant Boudet lui-même, Gasq avait eu l'idée de contraindre Rome en décorant son église de sous-entendus menaçants. Le Vatican avait acheté pendant des années le prix du silence de l'abbé. Inspiré par la tactique de Gasq, Boudet décida à son tour de faire décorer de la sorte son église et celle de Saunière. Tel un maître chanteur envoyant encore et toujours de nouveaux clichés compromettants au mari infidèle pour le garder sous son emprise psychologique et le pousser à payer de plus en plus, Boudet décida de passer à un stade supérieur dans le chantage. Il s'activa donc à agencer les églises de Rennes-les-Bains et de

Rennes-le-Château. Il cibra encore plus ses menaces par des détails criants de vérité, en exposant des statues, des tableaux ou d'autres créations révélant implicitement le secret de Jésus. Comme avec le trop explicite chemin de croix de l'église de Rennes-les-Bains que les instances du Vatican eurent l'opportunité de faire disparaître discrètement, un siècle plus tard, lors d'une rénovation. Cependant, après la mort des différents protagonistes impliqués dans le chantage, le Vatican n'osa jamais détruire les œuvres des maîtres chanteurs de peur qu'un scandale éclate et attire l'attention de la presse internationale sur ces petits villages et sur leurs atypiques décorations. De toute façon, le Vatican était à peu près serein : les œuvres étaient codées et on ne pouvait en déchiffrer la signification sans être soi-même détenteur du Graal, personne ne pouvait comprendre le secret du Christ exposé dans ces églises sans en être préalablement initié.

Les générations s'étaient succédé sans que personne ne réalise que toutes les créations de Saunière et de Boudet n'étaient en aucune manière un message, un jeu de piste complexe destiné à léguer au monde l'emplacement d'un fabuleux trésor ou révéler le Graal. Non, tout avait été conçu dans le seul but de faire chanter le Vatican et celui-ci paya pour acheter le silence de tous ces curés impliqués dans l'affaire, les rendant ainsi extrêmement riches.

Bien sûr, ces hommes d'Église auraient pu quitter leurs habits sacerdotaux pour une vie oisive d'homme fortuné. Mais le secret du Graal était si terrible qu'il pouvait dégoûter quiconque d'existence, surtout ces prêtres de conviction qui avaient remis depuis si longtemps leur corps et leur âme entre les mains du Christ. Comme un enfant victime d'un horrible viol par son propre père, ne pouvant en faire abstraction et ne pouvant recommencer une nouvelle vie ailleurs, l'existence de ces curés était irrémédiablement brisée et ils n'espéraient qu'une seule chose : se faire justice eux-mêmes.

Censés porter l'amour et le pardon, ces curés étaient désormais animés par la haine du Vatican et la soif insatiable de vengeance. Ce fut ce leitmotiv qui guida leurs pas pour le restant de leur vie. Ils voulaient saigner à blanc financièrement le Vatican comme ce dernier les avait saignés spirituellement. Ils voulaient frapper là où cela faisait mal pour le pape et sa clique sans scrupule, coupables d'avoir réduit la conscience des peuples en esclavage par des mensonges.

Saunière, comme Boudet, ne voulaient pas que le Graal soit divulgué.

Pour Boudet, il ne fallait pas tuer le Vatican, cette poule aux œufs d'or. Il était tellement plus jouissif de la voir se saigner lentement et de savourer le mal que ces dépenses monstrueuses devaient provoquer pour elle.

Pour Saunière, il en était tout autre. Noble cœur, il ne voulait pas que l'humanité souffre comme il souffrait. Il voulait protéger ses ouailles de la vérité et pouvoir continuer à aider les plus démunis pour les servir sur le chemin du divin même si ce divin n'existait plus en lui.

Car que devait-il faire ? Au nom de la vérité, devait-il tout révéler et réduire à néant la croyance de millions de gens endoctrinés, de petites gens pour lesquels cette religion était le seul secours dans leur vie ? Il ne voulait pas répandre le mal autour de lui. Il y avait des secrets qui pouvaient engendrer le chaos et l'anarchie. Il y avait des secrets qu'il était préférable de ne jamais révéler.

Pour ces différentes raisons, le Graal ne devait pas être révélé.

Et pour cette dernière raison, il fallait s'assurer qu'il n'y avait pas d'autres rapports cachés ou que personne ne puisse mettre la main dessus. Saunière en avait découvert deux par hasard, ce qui signifiait qu'il n'y en avait pas qu'un seul et motivait une recherche approfondie de toute l'église de Rennes-le-Château. Aidé de sa servante Marie Dénarnaud, Saunière fouilla de fond en comble l'église et même le cimetière, creusant les tombes pour s'assurer qu'aucun autre Graal n'était présent.

Il n'en trouva pas d'autres.

Cependant, Saunière et Boudet craignaient que l'abscons jeu de piste que l'abbé Bigou avait créé cent ans plus tôt ne mène à une cache qui avait échappé à leurs investigations. Alors, animé par le doute, Saunière détruisit ce jeu de piste en déplaçant des stèles, en les remplaçant ou en burinant les épitaphes pour falsifier les inscriptions. De son côté, Boudet fabriqua de faux documents pour désorienter quiconque se lancerait à la recherche du Graal.

Un cycle à trois s'était mis en place : le Vatican, Saunière-Boudet, les initiés.

Le Vatican versait l'argent du chantage sur un discret compte bancaire à Budapest. À 48 heures de train, Saunière ou parfois Boudet s'y rendait pour le récupérer. À leur retour, ils distribuaient généreusement « l'argent de la justice » aux différents religieux de la région impliqués dans l'affaire.

Parmi ce groupe de compères, se trouvait le curé Gélis. Celui-ci officiait à quelques kilomètres de Rennes-le-Château, dans le village de Coustaussa. Seuls Saunière et Boudet avaient en leur possession leur propre rapport Pilate. En octobre de l'année 1897, Gélis demanda à Boudet de lui prêter le sien pour le consulter. Une semaine plus tard, au cours d'une nuit, lorsque Boudet vint récupérer son Graal, Gélis s'y opposa : il avait eu une révélation au contact du Graal et désirait que le secret du Christ soit divulgué au monde entier car le mensonge n'avait que trop duré.

Boudet aimait fumer et boire de l'alcool quand il était seul ou entre amis.

Et ce jour-là, il dut le faire plus que de raison.

La conversation s'envenima et Boudet s'empara d'une pincette à feu. Il porta plusieurs coups à la tête de Gélis mais celui-ci réussit à se lever de son fauteuil et essaya de fuir. Alors, Boudet s'acharna sur sa malheureuse victime avec une hachette qui traînait par là et finit par lui fracasser le crâne. Boudet fouilla le presbytère et retrouva le rapport Pilate dans une sacoche en cuir. Ensuite, il effaça méticuleusement toutes les traces pouvant l'incriminer. Il laissa également une fausse piste pour les gendarmes en écrivant de sa main tremblante « Viva Angelina » sur une de ses feuilles à cigarette. Sans succès, les enquêteurs focaliseront leurs recherches sur cette Angelina dans l'entourage de Gélis, ne se doutant pas un seul instant qu'ils étaient manipulés par l'intelligence supérieure de Boudet et celui-ci ne fut jamais suspecté par les gendarmes.

Cette nuit-là, Boudet était en train de manigancer la scène du crime lorsque Saunière débarqua. Ce dernier fut horrifié par le carnage, par le sang qui maculait les murs. Boudet se justifia et quitta rapidement le presbytère. Saunière ne s'attarda pas non plus. Néanmoins, il ne pouvait laisser son ami Gélis tel quel : avec respect, il déplaça son cadavre au milieu de la pièce, lui positionnant les bras sur la poitrine comme un gisant.

Après les funérailles de Gélis, Saunière et Boudet ne se fréquentèrent plus. Le meurtre du curé de Coustaussa brisa leur complicité secrète. Saunière ne dénonça pas Boudet de peur que le secret du Graal soit divulgué.

Boudet s'éteindra une quinzaine d'années plus tard. Avant de mourir, rongé par un cancer, il détruira ses livres et le rapport Pilate, ne voulant laisser à personne le loisir de posséder ce qu'il chérissait tant. Il ne désira pas être enterré à Rennes-les-Bains où reposaient pourtant sa mère et sa sœur car juste à leurs côtés se trouvait la tombe de l'abbé Jean Vié qu'il avait assassiné des décennies avant. Comme s'il craignait le courroux céleste par la présence de ce cadavre, Boudet préféra être inhumé dans le cimetière d'Axat où gisait son défunt frère, frère qui l'avait aidé à constituer son livre « La Vraie Langue Celtique et le Cromlech de Rennes-les-Bains », livre qui avait été écrit pour faire chanter le Vatican dès la première heure.

Dans un dernier pied de nez aux pontes de Rome, Boudet fit graver sur sa tombe un signe qui avait servi autrefois à effrayer le Vatican ; sur un petit livre en pierre, figurait ceci :

I. X. O. Y. Σ.

Cette abréviation était connue depuis très longtemps dans l'histoire chrétienne, elle était appelée « ichthus » et se traduisait par « Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur ». Le « Y » présent dans ce mot était gravé comme un I majuscule avec un infime petit « v » sur son sommet. Alors, si on lisait l'inscription à l'envers, on obtenait une autre référence : 3IO et XI. Or, le « Cromlech de Rennes-les-Bains » comportait justement 310 pages et la page XI était la première des pages à parler du mot « blé », mot important pour Boudet puisqu'il l'avait cité plus d'une trentaine de fois dans son ouvrage.

Tom poussa un petit soupir.

– Quel est le rapport entre le blé et Jésus-Christ ? Ne me le demandez pas, je n'ai pas eu encore le temps d'approfondir ce point particulier. Je n'ai eu le temps que d'attaquer les grandes lignes de cette affaire. En fait, pour dire vrai, je ne me suis pas intéressé aux détails particuliers, aux significations individuelles car je connais déjà la signification globale, le sens général de l'ensemble des œuvres de ces prêtres. Je n'ai pas voulu perdre mon temps à tout décrypter. L'observation de ces riens qui reste encore à faire n'est plus que des points de détails que les historiens s'amuseront à cibler plus tard.

Camille acquiesça.

– Qu'est devenu l'abbé Saunière ?

– Les dernières années de Saunière n'ont pas été très glorieuses. L'évêque de Carcassonne, Monseigneur Billard était le complice de Saunière et il était également un supérieur hiérarchique très complaisant. Mais à sa mort, il a été remplacé par Monseigneur Beauséjour, un sbire du Vatican. Beauséjour a accusé Saunière de trafic de messes car il savait pertinemment que Saunière ne pouvait justifier en aucune manière son train de vie fastueux. Tout ça dans le but de saper le moral de Saunière et pour le suspendre de ses fonctions de curé. Saunière n'a jamais compris que le Vatican et le nouveau pape qui était entré en fonction depuis peu étaient derrière toutes ces manigances car le pape lui assurait hypocritement son soutien dans ce procès pour trafic de messes. Au final, Saunière a été suspendu de son poste, il a sombré dans la dépression et, à partir de là, ses problèmes de santé se sont amplifiés car il s'est adonné de plus en plus à l'alcool. En 1917, il a eu un malaise et il est tombé dans le coma. On a réussi à le ranimer et Saunière a compris qu'il ne lui restait que quelques jours à vivre. Alors, il a commandé à sa servante Marie Dénarnaud de brûler des papiers secrets, papiers qui étaient relatifs au Graal. Il aurait voulu sans doute détruire également le rapport Pilate mais il était devenu inaccessible pour un homme alité et mourant et il ne voulait pas mettre Marie Dénarnaud dans la confidence.

– Sa servante n'était donc pas au courant ? interrogea Camille.

– Marie Dénarnaud était bien plus que sa servante, elle était aussi l'une de ses nombreuses maîtresses. Saunière n'a jamais voulu la mettre dans la confiance par peur de lui briser son âme dévote. Il pensait lui révéler un jour le secret du Graal et du chantage qu'il faisait au Vatican. Il la voyait dans le futur comme une vieille dame détentrice du Graal à qui le Vatican continuerait de payer le prix du silence. Mais à la veille de mourir, Saunière a préféré emporter son secret dans la tombe pour ne pas blesser celle qu'il aimait et lui épargner le fardeau de ce lourd et terrible secret. Il a voulu cependant apaiser sa conscience en se confessant sur son lit de mort. Saunière s'est confessé à l'abbé Rivière, un jeune curé qu'il appréciait. Il a avoué le secret du Graal, le chantage auprès du Vatican et les meurtres de Boudet. L'abbé Rivière a été complètement bouleversé, épouvanté par ces révélations, comme s'il avait vu le Diable en personne, et il n'a pas voulu donner les derniers sacrements à Saunière. À cause de ce qu'il avait entendu concernant le Christ, l'abbé Rivière a sombré dans la dépression et la folie quelque temps plus tard. Cette folie qui l'a terrassé est un trait commun à beaucoup de protagonistes qui ont eu connaissance du Graal. Ils ont également été nombreux à finir dans la débauche, la vénalité, le sexe et l'alcool.

Tom eut un sourire triste.

– Étonnant pour des curés, vous ne trouvez pas ? Et tout découle de la découverte du rapport Pilate...

Pensive, Camille murmura comme pour elle-même :

– Alors, finalement, Saunière n'a jamais découvert de trésor...

– Effectivement, à part une « oule » de pièces d'or qui se trouvait dans la crypte, Saunière n'a pas découvert de trésor. D'ailleurs, il y a une preuve toute simple qui prouve qu'il n'a pas trouvé de trésor : sur ses livres de comptes, on voit qu'il attendait que l'argent rentre avant de pouvoir payer ses créanciers. Parfois, il était obligé d'arrêter les travaux qu'il avait entrepris car l'argent du Vatican se faisait attendre. Ses créanciers le relançaient sans cesse et il mettait un temps infini pour les payer. S'il avait vraiment eu tout l'or qu'on lui attribuait, il n'aurait jamais attendu tant de temps pour payer.

Une sensation étrange se fit en Camille.

– Savez-vous où se trouve le Graal ? demanda-t-elle soudain. Vous avez deviné, n'est-ce pas ? C'est pour cela que vous êtes ici...

Tom laissa échapper un petit rire et tourna son regard vers la tour Magdala.

– Vous savez où se trouve le Graal, n'est-ce pas ? insista Camille.

– Oui, je sais où il se trouve, finit-il par dire. L’observation des riens est une science exacte pour qui sait être attentif à ces insignifiantes choses. La cache de Saunière est tellement visible qu’elle en devient quasiment invisible pour la conscience. Vous-même, vous êtes passée juste à côté du Graal sans le voir.

Camille fronça ses sourcils noirs.

– Humm... Il est dans le cimetière ?

Tom sourit.

– Non, mais c’est bien essayé. Il est vrai que Marie Dénarnaud la fidèle servante de Saunière a pu dire de son vivant que les gens d’ici marchaient sur de l’or sans le savoir. Donc, la cache dans le cimetière est effectivement une possibilité. Mais cette histoire d’or sous les pieds des villageois est fausse. Saunière a menti à Dénarnaud. Il lui a dit qu’il avait trouvé un trésor et qu’il y en avait d’autres un peu partout enterrés dans des lieux secrets et c’est d’ailleurs comme ça qu’il a pu justifier les fouilles dans le cimetière. Dénarnaud était naïve, elle a cru toute sa vie que l’argent que Saunière ou Boudet lui donnaient provenait de la vente de ce trésor. Quand Saunière est mort, elle a fini sans argent, persuadée que de fabuleux trésors étaient enterrés tout près.

– Où est-il alors ? interrogea Camille.

– Le rapport Pilate est caché dans un coffre-fort, dit Tom, espiègle.

– Un coffre-fort ? Je n’ai vu aucun coffre-fort...

– Qui sait ? gloussa Tom.

Camille réalisa qu’il ne voulait pas lui révéler le mystérieux emplacement. Changeant de sujet, elle aborda une question qui lui brûlait les lèvres depuis le tout début de leur conversation.

– Que contient exactement l’écrit de Ponce Pilate ? demanda-t-elle.

– Ce qu’il contient exactement ? Pour dire vrai, je ne sais pas... ce que je sais par contre, c’est ce qu’il ne contient pas...

Tom eut un sourire énigmatique.

*

* *

Léo ajusta ses jumelles.

À une centaine de mètres de là, le couple était toujours en train de dialoguer sur le banc public. L’homme au crâne rasé, ce Thomas Anderson, était Satan incarné et la jeune brune à ses côtés une brebis égarée.

Si on laissait agir ce Thomas Anderson, l'apocalypse fondrait sur terre, le feu de la géhenne balayerait les âmes humaines et le royaume du Diable s'imposerait en maître absolu.

Pendant un instant, Léo pensa courir vers Satan pour lui enfoncer un poignard dans son corps sans cœur, pour le chasser du royaume terrestre et l'expédier là où il devait normalement demeurer.

Néanmoins, l'enfer devait encore attendre.

Déesse lui avait bien dit de ne pas le tuer. Du moins, tant que Léo ne serait pas en possession du Livre.

Ce Livre était le Mal, les forces des ténèbres personnifiées en objet. Par le passé, le Livre avait ravi une multitude d'âmes, notamment celles d'hommes d'Église qui avaient cru pouvoir regarder le Mal en face. Sans exception, ils avaient tous été terrassés par la puissance du néant.

Déesse avait bien dit de ne jamais ouvrir le Livre car il libérerait une armée de démons sur terre. Heureusement, Léo était là : il était un ange mandaté par Dieu pour sauver les hommes malgré eux.

Et Déesse était sa Madone.

Qui était-elle vraiment ? Léo l'ignorait pour l'heure. Il ne connaissait que sa voix suave et envoûtante. Mais il savait qu'il finirait par la rencontrer. Il était tombé éperdument amoureux d'elle et il rêvait parfois de son divin visage venant l'embrasser dans son sommeil. Dans ses rêves, elle finissait par fusionner avec l'image de sa mère.

Enfant, Léo aimait se blottir contre sa mère, partager son lit toujours douillet, s'endormir entre ses seins lourds et épais. Il était le seul à l'aimer cette « grosse et vieille sorcière » comme ses camarades de classe l'appelaient quand elle venait l'accompagner à l'école. Son physique non plus n'avait pas échappé à la risée des autres enfants : en forme de choux, ses oreilles étaient décollées, sa voix et son visage étaient si délicats qu'on le confondait avec une fille. Souvent, il avait dû jouer des poings dans la cour de récréation. Sans frère ni sœur, dans la solitude d'une existence pauvre, son père lui avait manqué affreusement.

Où était son père ? Il ne l'avait jamais su. Parfois, il avait espéré le reconnaître dans ces ombres de passage qui allaient et venaient dans la chambre de sa mère. Un jour, il avait osé entrebâiller la porte. Il avait assisté alors à une débauche sexuelle qui lui avait laissé un goût étrange dans la bouche. Attachée sur le lit, sa mère subissait le courroux d'un homme noir au pénis monstrueux. Ce sale macaque l'avait surpris derrière la porte et était parti en laissant sa mère enchaînée.

Léo était venu près d'elle. Mû par la main de Dieu, il le savait à présent, il avait serré la gorge de la perversité. Comme se réveillant d'un

cauchemar, il avait retrouvé sa mère sans vie. Alors, il avait fui et avait trouvé refuge dans la demeure de Dieu.

Depuis, Dieu avait absous son crime. Il lui avait montré la lumière par la Bible et le salut de son âme par la repentance. Le Seigneur Jésus-Christ guidait désormais ses pas et lui désignait les ennemis de la foi à combattre.

Léo était un ange, un soldat divin, le bras armé de Dieu pour punir les pécheurs et même le Diable en personne.

Et le Diable s'était incarné dans la personne de Thomas Anderson.

Léo baissa ses jumelles.

Sa main fine ramena en arrière ses longs cheveux raides et noirs qui tombaient sur son visage imberbe et juvénile. Similaire à celle d'une adolescente, la silhouette androgyne de Léo avançait lentement. Tout en marchant, ses yeux bleus ne cessèrent de fixer le couple assis au loin, se demandant ce qu'ils pouvaient se dire.

Léo s'arrêta.

Thomas Anderson venait de se lever du banc. La jeune femme avait fait de même. Léo regarda le couple se séparer et partir chacun dans une direction opposée.

*

* *

Une nuit fraîche et humide était tombée depuis des heures sur le village de Rennes-le-Château. Une aurore nouvelle n'allait plus tarder à imposer le règne du jour. Déjà, comme une avant-garde lumineuse, une pleine lune bravait les ténèbres en reflétant les rayons de l'astre de vie englouti par une terre endormie.

L'ombre lourde de Tom se glissa le long des ruelles désertes, marchant vers la silencieuse église Sainte-Marie-Madeleine. Cependant, Tom n'alla pas jusqu'à elle. Il s'arrêta à quelques mètres du porche. D'une main habile, de son lance-pierres, il brisa l'éclairage public. Une semi-obscurité baigna la place, Tom poussa la grille qui n'était pas fermée à clé et il pénétra dans le petit jardin.

Dressé sur un piédestal de quatre marches, le pilier wisigoth inversé était là. Dessus, comme craignant pour son intégrité, les mains jointes en supplique, la statue de Notre Dame de Lourdes considérait la présence de l'intrus au regard trouble.

Si près du but, un bonnet vissé sur son crâne rasé, un doute envahit l'homme tout de noir vêtu. Tom se demandait si le Graal était toujours dissimulé sous ce pilier inversé.

Il avait tourné et retourné dans sa tête la raison de cette inversion. Il était certain qu'il ne fallait pas y chercher une explication métaphysique, un sens ésotérique mais bien un sens tout pragmatique et psychologique. Il pensait avoir compris ce qui s'était passé à l'époque de Saunière : celui-ci avait gardé pendant des années le rapport Pilate avec lui, ne s'en séparant jamais. Il craignait les voleurs et en particulier des sbires du Vatican qui espéraient lui ravir son bien. Cependant, Saunière ne pouvait continuer de conserver le Graal sur lui. Il l'avait lu et relu et il désirait le mettre en lieu sûr. Il décida de le rendre invisible par le principe même d'exposition publique ; à la vue de tous, il disparaissait des consciences aveugles et avides de trésors cachés. En grande pompe, Saunière voulait inaugurer un monument qui trônerait sur une place du village, un monument qui servirait de cache en son sein. Ainsi, le Graal deviendrait invisible par la magie du visible.

Saunière pensa à utiliser la pierre wisigothe, l'un des piliers de l'ancien autel de son église. Ce pilier possédait déjà un creux de taille réduite sur son sommet et en l'agrandissant au burin, il permettrait d'y mettre le manuscrit de Pilate. En le positionnant la tête en bas, par son poids, la pierre devenait un redoutable coffre-fort. Saunière était un solide gaillard de cent kilos. Pour lui, il n'y avait aucun problème pour soulever ce pilier et récupérer ainsi son trésor à tout moment. Personne n'aurait l'idée de chercher le Graal sous cette pierre inversée...

Personne ?

Plusieurs villageois savaient que le pilier possédait un trou à son sommet et en inversant le pilier, il attirait fatalement l'attention des esprits pragmatiques. Alors, Saunière ajouta un verrou psychologique à son coffre-fort ; le voleur usait d'efforts physiques et mentaux pour violer un coffre-fort : si au final celui-ci était vide, le malfaiteur se retrouvait immanquablement dans une grande détresse cognitive. Par la déception, il se retrouvait amoindri dans ses capacités intellectuelles, son cerveau fonctionnant au ralenti. Sur l'instant, le voleur ne réalisait pas que derrière le vide du coffre-fort, pouvait se trouver une quelconque trappe invisible à l'œil nu.

– Le leurre du coffre-fort, murmura Tom pour lui-même.

Le malfaiteur repartait bredouille, persuadé sur le moment que le coffre-fort était vide, cherchant ailleurs la cache du trésor. Par ce fin stratagème, s'il retrouvait le pilier culbuté ou déplacé, Saunière comprendrait immédiatement que quelqu'un était venu forcer son coffre et il pourrait récupérer le Graal caché non pas dans le pilier mais sous le piédestal aux quatre marches, bien avant que le voleur ne saisisse son erreur.

Si Saunière positionnait le pilier dans le bon sens, le verrou psychologique n'était pas actif, le voleur aurait immédiatement déplacé la pierre wisigothe pour chercher sous son socle le Graal caché. Donc, lors d'une cérémonie religieuse, sous un parterre d'invités, Saunière inaugura son pilier wisigoth inversé où trônait désormais la statue de Notre Dame de Lourdes.

Tel un artiste perfectionniste à l'extrême, Saunière mit une touche finale pour détourner l'attention de ce pilier, pour lui préserver malgré tout une intégrité certaine. Laissant planer le doute en distillant dans les esprits l'idée que la pierre wisigothe portait un message codé censé mener au trésor que la rumeur populaire lui prêtait d'avoir trouvé, Saunière fit graver des inscriptions sur le pilier et sur son abaque, selon le concept que lorsque le sage montrait du doigt la lune, l'imbécile regardait le doigt.

Sous le clair de lune, Tom considéra le piédestal aux quatre marches sur lequel reposait le pilier. Tout au long de sa vie, Saunière avait eu la possibilité de récupérer le Graal. L'avait-il fait pour le détruire ? Pour l'heure, il était impossible de le deviner.

Tom déposa son grand sac à dos. Il en sortit des couvertures qu'il étala sur les marches. Il prit une courte barre à mine et détacha la statue de son support pour la déposer un plus loin. Tom attaqua la base du monument puis, de ses bras musclés, il ceintura la pierre. Celle-ci bascula lentement et se retrouva allongée sur les couvertures.

Depuis des années, le véritable pilier wisigoth avait été classé monument historique et il était désormais conservé dans le musée du village. Il avait été remplacé par une fidèle copie en pierre. Cependant, personne n'avait touché aux pierres du piédestal.

L'instant de vérité approchait, Tom allait enfin savoir si ses déductions étaient exactes. D'un geste tendre, sa main caressa la surface lisse et froide.

– Tu es là, murmura-t-il. Tu es forcément là...

Des coups de marteau déchirèrent le silence de la nuit et l'unité des pierres, la barre à mine pénétrant au cœur de leur nature sombre.

Et le fer descella la pierre.

À tâtons, Tom fouilla l'ouverture créée. Lorsqu'il sentit le contact caractéristique du tissu contre ses doigts, son cœur se mit à battre la chamade. De forme plate et rectangulaire, il extirpa deux objets jaunis par le temps ; l'un petit et épais, l'autre large et long d'une trentaine de centimètres. D'après le poids, il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait de manuscrits. Tom glissa le plus petit dans la poche de sa veste et, avec précaution, déballa le plus grand qui était entouré d'un chiffon autrefois blanc.

La lune jeta au regard de Tom une inscription latine.

... *Pontius Pilatus*...

Savourant ce moment précieux, Tom ferma les paupières un instant.

– Le Graal, murmura-t-il. Le Graal...

Un bruit de pas à peine décelable se fit derrière lui. Tom rouvrit les yeux et sourit imperceptiblement.

– Je savais que vous n’auriez pas la patience d’attendre notre rendez-vous, dit-il sans se retourner. Vous...

Un sixième sens l’avertit d’un danger.

Dans un réflexe animal, il eut le temps de basculer légèrement le corps sur le côté. Ce geste lui sauva la vie et la lourde massue qui s’abattait ne fit que frôler le haut de son crâne pour finir sa course meurtrière sur son épaule gauche.

Sous l’effet de la douleur, sonné, Tom chancela et s’écroula.

Une fine silhouette habillée tout de noir se précipita sur le manuscrit tombé au sol. Comme s’il s’agissait d’un dangereux virus, elle le prit avec une certaine crainte et le fit disparaître dans une sacoche foncée. D’un geste rapide, elle dégaina de sa manche un long et fin poignard dont le reflet menaçant scintilla dans la semi-obscurité.

– Meurs, Satan, dit Léo de sa voix androgyne. Retourne en enfer...

Un cri féminin suspendit le mouvement de son bras. Tel l’éclair, Léo se retourna.

Une traînée blanche zébra l’obscurité.

Malgré sa cagoule, le gel lacrymogène toucha les yeux de Léo. La brûlure fut si fulgurante qu’il laissa échapper un cri aigu. Aveuglé, ne discernant quasiment plus cet environnement ténébreux, il fonça tête baissée et s’enfuit dans la nuit.

Tremblante, Camille s’approcha de Tom.

L’épais bonnet de celui-ci l’avait protégé du terrible choc et sa puissante musculature l’avait préservé de séquelles graves. Cependant, Tom était toujours plus ou moins conscient. Appuyé contre la pierre wisigothe, il semblait hagard, comme un boxeur mis à mal par une série d’uppercuts.

Au bout de longues minutes, Tom finit par reprendre ses esprits. La première chose qu’il vit, fut la massue au sol. Et, comme s’il avait manqué les derniers instants du film de sa vie, il pesta :

– Si vous vouliez le Graal, il suffisait de me le demander. Pas besoin de m’assommer... j’allais vous le donner de toute façon...

Tant bien que mal, il se releva.

– Comment ? Mais ce n'est pas moi qui vous ai assommé, protesta Camille. Au contraire, je vous ai sauvé la vie... heureusement que j'étais là, sinon vous seriez mort à l'heure qu'il est...

Elle lui expliqua rapidement ce qui s'était passé.

– Euh... Désolé... Et merci infiniment...

Tom se frictionna l'épaule meurtrie.

– Scheiss, jura-t-il de son léger accent suisse-allemand. J'avais le Graal en main... Scheiss...

– Qui a voulu vous tuer ? Avez-vous un ennemi ?

– Un ennemi ? maugréa Tom. Si seulement je n'en avais qu'un seul... Le Graal est si terrible que n'importe quelle bonne sœur tuerait pour le garder secret...

Tom s'empara de la massue et la dissimula dans son sac à dos. De ce dernier, il sortit un gros tube contenant du mortier à prise rapide. Il s'activa pour remettre en place la pierre de l'escalier ainsi que le pilier inversé et sa statue.

– Pas vu, pas pris... murmura-t-il lorsque sa besogne fut terminée.

Après s'être assuré que tout était en ordre, Tom prit Camille par le bras et ils quittèrent le petit jardin.

– Vous avez une voiture ? demanda-t-il.

– Oui. Là-bas...

Sur ses gardes, se retournant souvent, Tom suivit Camille à travers les rues du village. Une Mercedes coupée sport de couleur grise était garée près de la tour Magdala. Le couple s'y engouffra. La voiture démarra et Camille demanda :

– Où allons-nous ?

– Peu importe, fit Tom. Roulez...

Les premiers rayons du soleil commençaient à apparaître au-dessus des montagnes brumeuses. Quittant le village, la voiture roula le long de la sinueuse route et se dirigea vers Rennes-les-Bains.

Tom resta silencieux et méditatif. De la poche de sa veste, il finit par sortir le petit objet qui avait été conservé avec le rapport Pilate. Il le considéra un instant avant de retirer avec précaution le chiffon jauni qui l'enveloppait. Un carnet à la couverture terne apparut. Avec intérêt grandissant à chaque seconde, Tom parcourut les premières pages. Au bout de quelques minutes, il ne put s'empêcher de lâcher un cri de surprise. Se tournant vers la conductrice, il lui dit :

– Récupérez l'autoroute dès que possible. Nous montons à Paris.

– Paris ?

– Oui, Paris... Vite...

À vitesse réduite, la puissante voiture traversa le village de Rennes-les-Bains. Le regard flou et brillant, les yeux de Tom se portèrent sur le calvaire qui venait de surgir au détour d'un virage. Œuvre de feu l'abbé Boudet, la statue de Jésus crucifié sur sa croix y était atypique : on voyait sur son flanc les stigmates du coup de lance qu'avait porté un légionnaire romain voulant s'assurer de sa mort. Cependant, cette marque sanguinolente était visible sur le flanc gauche du Christ et non pas sur son flanc droit comme il était habituellement admis. La tête de Jésus se détournait de cette blessure comme pour réprover cette erreur grossière voulue par l'émblématique Boudet.

Tom détacha son regard du calvaire et replongea dans la lecture du carnet qu'il tenait en main.

Celui de l'abbé Boudet.

5

Réminiscence

Jésus ouvrit les yeux.

Lentement, il balaya la grotte du regard où l'obscurité commençait à disparaître. Un jour nouveau venait de chasser les ténèbres de la nuit mais pas celles de son cœur. Il n'avait pas encore fini son chemin vers cette Illumination qu'il escomptait tant. Assis en position du lotus, les avant-bras reposant sur ses genoux, les mains pendantes dans le vide, il était resté dans cette posture toute la nuit. La fatigue lui tenaillait l'esprit mais tant qu'il n'avait pas trouvé le chemin à prendre pour accéder à cette conscience perdue, il s'était juré de ne plus dormir.

Le chemin des vérités passées est proche... si proche...

Son corps endolori par l'immobilisation prolongée essaya de perturber sa concentration. Jésus n'y prêta aucune attention. De nouveau, il ferma les yeux.

L'image de Nazareth, son village natal embrasa ses souvenirs.

Abritant le bourg aux blanches maisons cubiques étagées, le vallon où il avait grandi ressemblait à un coin de ciel tombé dans un pli de montagne, perdu au milieu d'une forêt de grenadiers, de figuiers et de vignes. Autour de ce nid de fraîcheur et de verdure, circulait l'air vif des montagnes ; sur les hauteurs, s'ouvrait l'horizon libre et lumineux de la Galilée. Il se revit enfant en train de courir dans les champs, en direction d'une petite maison un peu à l'écart des autres habitations. Son père l'avait construite de ses propres mains. Pour Jésus, ainsi que bon nombre d'enfants de Galilée, la demeure familiale était bien plus qu'un simple lieu d'habitation : elle était une sorte de temple où la décoration se résumait à des bandes rigides s'étalant au-dessus des portes et sur les murs relatant des passages de la Loi de Moïse et des prophètes. Là, la force de l'éducation juive prenait tout son sens, résidant de tout temps dans l'unité de la foi, ainsi que dans la puissante organisation de la famille, dominée par l'idée nationale et

religieuse. Ainsi, les grands jours d'Israël bercèrent l'enfance de Jésus ; jour de joie et de deuil, de triomphe et d'exil, d'affliction sans nombre et d'espérance éternelle.

L'union du père et de la mère, dans l'amour des enfants, échauffait et illuminait la nudité de ces intérieurs austères d'une vie toute spirituelle, tournée vers l'Éternel : Yahvé le Dieu unique, créateur de l'Univers.

Jésus repensa à son défunt père qui l'avait guidé sur le chemin de Dieu.

Joseph...

Jésus aimait profondément son père. Gamin, il ne cessait d'être dans ses jambes, le suivant affectueusement comme son ombre, tirant le pan de son vêtement pour qu'il le prenne dans ses bras. Il voyait en ce père un dieu vivant doué de pouvoirs surhumains et magiques. Sa barbe le fascinait et il adorait la caresser comme un petit animal fragile. Alors, son père le chatouillait dans le cou et il gloussait de bonheur.

Il n'était pas le seul à considérer Joseph comme un être divin, un être supérieur. Ses camarades osaient à peine l'approcher, baissant les yeux timidement en sa présence, comme si le vieil homme était d'un sang royal.

Et dans les faits, Joseph l'était.

Il était de la lignée du roi David, la seule lignée dont la généalogie était scrupuleusement suivie par les prêtres du Temple car de cette filiation devait naître un futur roi. Les écrits juifs étaient formels à ce sujet : ils annonçaient le retour d'un roi, ayant reçu l'onction divine de Dieu pour rétablir la souveraineté du royaume d'Israël, pour guider son peuple et le libérer du joug étranger. Ce roi serait le Messie, celui qui est oint de l'onction divine.

Le Christ en grec...

Quand ils s'amusaient ensemble, les autres enfants ne cessaient de le répéter à Jésus ; ils voyaient en lui le sauveur de la nation puisqu'il était fils de Joseph, descendant de David. Énigmatique et espiègle, Jésus aimait garder le silence à ce sujet. Ce qui renforçait la conviction de ses petits camarades de jeux.

Pour tous, Joseph était le père légitime de Jésus.

Mais dans le village des rumeurs couraient au sujet de sa naissance. Certaines affirmaient que Joseph était bien trop vieux pour en être le géniteur. On le disait sénile et impuissant. Marie avait peur que Jésus n'entende ces langues de vipère colporter des choses blessantes à son sujet.

Alors, d'autres histoires circulèrent sur la conception. L'ange Gabriel était venu rendre visite à Marie. Encore vierge, elle aurait reçu la semence divine qui aurait engendré l'enfant divin qu'était Jésus. Et la virginité de Marie était toujours intacte même après avoir accouché.

L'oreille émerveillée par ces récits, Jésus sentait en lui une destinée fabuleuse et une force spirituelle incommensurable : il se considérait comme un enfant divin à double titre.

Celle de la lignée de Joseph, des rois davidiens. Et celle de l'Immaculée Conception.

Beaucoup croyaient à cette dernière version sur la naissance de Jésus car l'enfant réalisait des miracles incroyables.

Des miracles...

Dans la grotte où il était assis, les sourcils de Jésus se froncèrent presque imperceptiblement. Il se plongea dans ce passé, revivant ces événements comme s'il les accomplissait pour la première fois.

Un jour, sa mère lui donna une cruche pour qu'il aille puiser de l'eau dans le puits du village. En chemin, chahutant avec un camarade, il cassa la cruche. Il savait qu'il ne se ferait pas gronder mais il ne voulait pas revenir à la maison sans eau. Les villageois furent abasourdis quand ils virent le petit garçon de six ans traverser le bourg en transportant de l'eau avec son manteau. Aucune goutte ne coulait du vêtement dont il se servait comme d'une outre en peau de bouc.

Deux ans plus tard, lors de la saison des semailles, Jésus sortit avec son père pour ensemer du blé dans leur champ. Et tandis que Joseph semait, on vit l'enfant mettre quelques grains dans la terre. Lors de la moisson, après avoir battu et moulu les grains de blé, Joseph eut tellement de farine qu'il dut distribuer l'incroyable excédent. De mémoire de paysans, personne n'avait jamais vu un tel rendement pour une si petite quantité de blé semée. Certains villageois affirmèrent avoir vu Jésus ne déposer qu'une seule et unique graine.

Beaucoup étaient ceux créditant des pouvoirs divins à Jésus. Et ils furent encore plus nombreux lorsque ce frêle enfant au regard océan accomplit de miraculeuses guérisons.

Par un froid mardi d'automne, Jésus était parti avec son demi-frère Jacques lier des fagots. Tandis que Jacques ramassait des branches, un serpent lui mordit la main. Il poussa un cri et les quelques témoins présents virent le petit garçon se précipiter pour souffler sur la morsure. Jacques cessa de crier et au lieu de le voir agoniser dans d'atroces souffrances, on le vit sourire et caresser affectueusement de sa main blessée les cheveux de son sauveur. À une dizaine de mètres de là, on retrouva le serpent mort comme victime du courroux du jeune prodige.

Un jeune bûcheron eut la chance d'être également sauvé par Jésus. L'homme coupait du bois dans le voisinage, il laissa échapper sa hache qui lui entailla le pied. Perdant tout son sang, il se mourait. Les gens qui

accoururent étaient incapables d'arrêter l'hémorragie. Jésus arriva à ce moment-là. Il posa ses mains simplement sur la jambe et, miraculeusement, le bûcheron cessa de se vider de son fluide vital sous le regard médusé de l'assistance.

– L'Esprit de Dieu habite véritablement ce petit, murmura une vieille dame.

Tout le monde l'adorait dans le village, voyant en lui un être prodige, un être divin. Mais ce qui le plaça définitivement sur un piédestal à l'égal de Dieu, ce fut les morts qu'il ressuscita.

Par deux fois, il redonna vie à des enfants qui venaient de mourir.

La première résurrection eut lieu lors d'un triste accident. Jésus jouait sur la terrasse d'une maison quand l'un de ses petits camarades, Zénon, dégringola du haut du toit et tomba en contrebas. Les enfants se précipitèrent. Affolés par le corps sans vie, ils fuirent à toutes jambes. Jésus, lui, resta avec le mort. La mère de ce dernier, prévenue par les cris de détresse des enfants qui couraient dans tous les sens au milieu du village, surgit en hurlant d'une rue avoisinante. De loin, elle vit Jésus agenouillé, les mains posées sur la poitrine de son fils. Elle arriva en criant, accusant sans preuve Jésus de l'avoir fait tomber du toit, cherchant un responsable au malheur qui brouillait sa raison. Mais Jésus ne se perturba pas pour autant. Au grand étonnement de la mère, il embrassa le défunt garçon sur la bouche. Aussitôt, la vie revint en lui. Zénon se redressa, le regard hagard, toussotant. Sa mère le serra dans ses bras, le berçant doucement, lui demandant si c'était Jésus qui l'avait fait tomber du toit. Zénon répondit que non, qu'il avait chuté seul mais que, par contre, c'était bien Jésus qui lui avait redonné vie. Il ajouta qu'il s'était vu flotter au-dessus de son corps et qu'il avait été à nouveau aspiré dans sa chair par le souffle de Jésus. À partir de ce jour, la mère voua une vénération absolue envers Jésus, louant le Seigneur Dieu d'avoir envoyé son propre fils parmi eux.

Une autre mère vouait une vénération sans borne pour ce fils divin. Et ce, après la deuxième résurrection accomplie par Jésus.

Une bonne camarade de Jésus était de santé fragile et souvent malade. Au cours d'un déjeuner, cette chétive petite fille tomba de sa chaise. Pitoyablement, elle gigota dans tous les sens, n'arrivant plus à parler, le visage rouge, les yeux exorbités. Elle se roula sur le dos en proie à une terreur sans nom. Commencant à manquer d'oxygène, ses lèvres bleuirent. Passant par là à ce moment précis, Jésus vit la scène à travers la fenêtre de la maison aux murs blancs. Il se précipita à l'intérieur. Sa jeune amie semblait avoir rendu son dernier souffle, le corps aussi rigide qu'une statue de pierre.

– Je te défends de mourir, hurla Jésus. Reste avec nous !

Il se jeta sur la fillette de deux ans sa cadette pour la soulever sans ménagement. Il la serra entre ses bras comme s'il cherchait à transmettre une énergie divine, l'enlaçant avec une force qu'on ne soupçonnait pas chez lui. La fillette rouvrit les yeux, la bouche déformée par un rictus de douleur. Elle se mit à tousser, à cracher. Jésus s'adressa à sa mère qui était restée sans réaction, tétanisée par la peur, incapable du moindre geste.

– Donne-lui son lait à présent. Et souviens-toi de ce que j'ai fait.

La mère tomba à genoux et loua le Seigneur, ne comprenant pas comment un tel miracle avait pu avoir lieu. La nouvelle se propagea rapidement. Les villageois affirmaient que Jésus venait du ciel et qu'il avait sauvé beaucoup de vies. On lui créditait même d'autres miracles incroyables, alimentés par la ferveur populaire. On assurait qu'il avait sauvé des multitudes de gens en apposant simplement ses mains et qu'il en sauverait tout au long de sa vie. Telle était sa destinée.

Jésus était enchanté par la foi qu'il suscitait autour de sa personne. Il aimait aider son prochain et trouvait tout naturel d'accomplir ce qu'il faisait. Marie, elle, était inquiète des agissements de son enfant. Elle avait peur que les prodiges de Jésus ne s'ébruient dans la région. Elle craignait pour son intégrité. Souvent, elle le réprimandait quand il parlait trop ou qu'il révélait des vérités qu'il n'était pas censé connaître parmi des villageois médusés. Alors, Jésus devait promettre de nouveau à sa mère de ne plus étaler ce savoir, ce « savoir divin » comme elle l'appelait, car les hommes n'étaient pas prêts à l'entendre. Pas encore du moins. C'était ce que lui affirmait Marie.

Jésus était un enfant espiègle, ne pouvant s'empêcher malgré les promesses faites d'accomplir des prodiges, s'amusant de ce « savoir divin » et de l'étonnement qu'il suscitait dans les yeux de ses interlocuteurs adultes par ses actes et paroles. Par la bouche de ses camarades, il aimait entendre les histoires fabuleuses qu'on racontait sur lui.

Cependant, une rumeur vint mettre un bémol aux éloges que Jésus entendait à son sujet. Ou plutôt sur sa famille qu'il chérissait par-dessus tout. Une discussion qu'il entendit par hasard entre deux villageoises lors d'une partie de cache-cache. Dissimulé dans une botte de foin, la conversation qu'il surprit fut un choc pour sa conscience d'enfant, lui révélant l'un des vices de la condition humaine et de sa nature à colporter le mal.

– Mais oui, je te le dis que le boiteux couche avec Marie. C'est d'une évidence ! Pourquoi crois-tu qu'il arrive juste après le départ de Joseph ? C'est pas le hasard je te dis. Et puis pourquoi il viendrait tous les jours si ce n'était pas pour ça...

La plus jeune des deux villageoises fit un mouvement obscène avec son corps. Un geste sans équivoque mimant l'acte d'amour.

– Tu crois ? s'étonna l'aînée.

– Ça ne fait aucun doute...

Jésus faillit s'étrangler. Elles étaient en train de parler du mystérieux homme qui venait tous les matins chez lui. La démarche boiteuse, le visage aux pommettes saillantes où une barbe noire coupée en pointe accentuait encore un peu plus la sensation de longueur chez ce quadragénaire à la mince silhouette ; il possédait cependant un indéniable charme malgré son handicap et un trop grand nez en bec d'aigle.

Une chose exacerbaient encore l'énigme autour de cet inconnu à la tunique noire : son caractère. Tout son être dégageait une austérité infaillible, ne souriant jamais, n'esquissant jamais le moindre signe poli de la tête, ne répondant jamais aux salutations qu'on lui adressait courtoisement. Son regard sombre était en perpétuel mouvement. Il était sans cesse sur le qui-vive, scrutant fréquemment derrière lui comme s'il craignait qu'un loup ne vienne l'attaquer. Ou qu'un mari trompé ne vienne lui régler son compte affirmaient certains. Nul ne savait d'où il venait et où il repartait chaque jour. Des villageois croyaient l'avoir vu pénétrer dans une grotte à une ou deux lieues de Nazareth. Un mystère total entourait cette présence journalière dans le bourg.

– Je te dis que le vieux Joseph est trop sénile pour satisfaire une jeune femme comme Marie. C'est son amant. Ça ne fait aucun doute. Et ça dure depuis des années...

– Mais j'ai vu Joseph s'entretenir avec le boiteux pas plus tard que la semaine dernière, objecta l'aînée. Ce ne peut pas être l'amant puisqu'il le connaît et il sait que le boiteux vient chaque jour chez lui.

La cadette resta un instant pensive, comme contrariée par ce que lui disait l'autre villageoise.

– C'est encore pire que je ne le croyais, conclut-elle alors. Le vieux Joseph est incapable de satisfaire sa femme alors il a engagé un homme pour ça. Quel vicieux ! Et il doit même regarder Marie pendant qu'ils font la chose...

Jésus aurait voulu sortir de sa cachette, tout divulguer sur la présence du boiteux comme elles l'appelaient. Mais il avait juré solennellement de ne jamais en parler. Alors, l'enfant s'était mis à sangloter doucement, se mordant la main jusqu'au sang pour ne pas crier et révéler sa présence. Sur l'instant, il s'était juré que plus tard, il ferait tout ce qu'il pourrait pour changer les mentalités, cette mentalité humaine qui faisait le mal, souvent

sans le vouloir et le savoir, en blessant, au plus profond des êtres, leur âme ; le tranchant des mots était parfois pire que le fil d'une épée.

L'homme est ainsi fait...

Toujours assis en position du lotus, parfaitement immobile, Jésus eut un petit mouvement de paupière presque imperceptible.

Il détestait ces rumeurs, ces scandales. Il en avait souffert et d'autres que lui en souffraient encore. Il souhaitait que cette hypocrisie humaine cesse à jamais, que ces mots devenant maux ne soient plus une constance de l'humanité.

Il se souvint qu'il avait occulté de son esprit cette conversation entendue dans la botte de foin, refoulant de sa mémoire ce désagréable évènement, préférant ne plus y penser comme s'il n'avait jamais existé.

Dans le petit village perdu dans le vallon, Jésus reprit le cours de sa vie bercée dans une harmonie parfaite où rien ne devait troubler sa conception bucolique du monde, isolé dans ce havre de paix qu'était Nazareth. Mais sa vision idyllique de l'existence changea brusquement. La réalité du monde extérieur qu'il se refusait à voir fit irruption dans sa conscience. Un choc se produisit en lui et qui allait briser ce cocon protecteur où il s'était réfugié.

Jérusalem...

Ses parents se rendaient chaque année à Jérusalem pour rencontrer les prêtres du Temple, lors de la fête de la pâque, la fête commémorant la fuite d'Égypte du peuple juif sous l'égide de Moïse. Les prêtres voulaient avoir des nouvelles de Jésus, de la bouche même de ses parents. C'était la condition pour leur aide. Jésus venait d'avoir douze ans. Il insista pour faire partie du voyage. Joseph refusa dans un premier temps mais finit par accepter devant le regard attristé de son fils. Cependant, Jésus devait rester dans le chariot les emmenant dans la cité et ne pas en sortir pendant que Joseph et Marie s'absenteraient. Ils n'y restèrent qu'une journée et reprirent le chemin du retour. Sans s'apercevoir que Jésus n'était plus avec eux.

Car Jésus leur avait désobéi. Il était fasciné par cette ville qu'il avait entrevue en soulevant la toile du chariot. Il voulait la découvrir. Pensant qu'il avait le temps de faire un petit tour rapide pendant que ses parents étaient partis vaquer à leurs affaires, il s'engagea d'un pas serein dans la cité.

Ce fut un terrible choc.

En descendant dans les quartiers populaires de la ville basse, il y vit des mendiants pâlis par la faim, des faces angoissées qui gardaient le reflet des dernières guerres civiles, des supplices, des crucifixions. Le sang semblait avoir coulé à torrents : les légions romaines avaient fait un carnage du

peuple dans les rues et les crucifixions en masse avaient souillé les collines de scènes infernales.

Sortant par l'une des portes de la cité, hagard, fuyant les visions d'horreur, il se mit à errer dans ces vallées pierreuses, dans ces ravins lugubres où sont les carrières, les piscines, les tombeaux des rois et qui font à Jérusalem une ceinture sépulcrale. Là, il y vit des fous sortir des cavernes et pousser des blasphèmes contre les vivants et les morts. Puis descendant par un large escalier dans une fontaine, profonde comme une citerne, il y découvrit au bord d'une eau jaunâtre des lépreux, des paralytiques, des malheureux couverts de toutes sortes d'ulcères. Un besoin irrésistible le força à regarder au fond de leurs yeux, à boire leurs douleurs. Les uns lui demandaient du secours, d'autres étaient ternes et sans espoir, d'autres, hébétés, paraissaient ne plus souffrir.

Il se sentait impuissant. Lui qui avait tant de fois guéri les gens de son village, était incapable de changer le cours des choses. Il se sentait dépassé par ces malheurs de la condition humaine qu'il découvrait.

Intérieurement, il accusa le Temple de ne pas soulager cette misère.

– À quoi bon ce Temple et ses prêtres, murmura-t-il, s'ils ne peuvent remédier à toutes ces douleurs...

Et soudain, comme une rivière grossie de larmes sans fin, il sentit affluer en son cœur les malheurs de ces êtres, de cette ville, de ce peuple, de l'humanité entière. Ces regards désespérés qu'il avait vus ne devaient plus sortir de sa mémoire. Sombre fiancée, la souffrance humaine marchait désormais à ses côtés pour ne plus jamais le quitter.

Il tomba à genoux, le visage levé vers le soleil. Les paupières closes, il perçut les rayons de l'astre de vie illuminer ses ténèbres intérieures, redonner une lumière à ses sombres désillusions. Alors, de nouveau, il se sentit uni avec le Seigneur.

Dieu...

Ce sentiment originel, d'unité avec Dieu dans la lumière de l'amour, était la primitive, la grande révélation qu'il avait toujours eue en lui. Elle lui donnait une certitude invincible, faisant de sa pensée un bouclier de diamants et de ses paroles un glaive de lumière. La conscience religieuse était en lui une chose innée, absolument indépendante du monde extérieur même s'il avait reçu l'éducation religieuse juive, comme tous les enfants d'Israël, par des parents vénérant le culte monothéiste de Yahvé, le Dieu unique.

Depuis toujours, une vérité s'épanouissait au fond de lui-même comme une fleur lumineuse émergeant d'une eau obscure. Cela ressemblait à une clarté croissante qui naissait en lui, lorsqu'il était seul et qu'il se recueillait.

Alors, les hommes et les choses, proches ou lointains, lui apparaissaient comme transparents dans leur essence intime. Il semblait lire dans les pensées, il voyait les âmes. Puis il apercevait dans ses souvenirs, comme à travers un voile léger, des êtres divinement beaux et radieux penchés sur lui. Des visions merveilleuses hantaient son sommeil ou s'interposaient entre lui et la réalité, par un véritable dédoublement de sa conscience. Au sommet de ces extases, qui l'entraînaient de zone en zone, comme vers d'autres cieux, il se sentait parfois attiré par des lumières fulgurantes pour immerger dans un soleil incandescent. Il gardait de ces ravissements une tendresse ineffable, une force singulière. Alors, il trouvait la réconciliation avec tous les êtres, l'harmonie avec l'univers. Quelle était donc cette lumière mystérieuse qui jaillissait du fond de lui-même pour l'emporter vers les plus lointains espaces, dont les tout premiers effluves l'avaient inondé par les grands yeux de sa mère, et qui maintenant l'unissait à toutes les âmes par de secrètes vibrations ? N'était-ce pas la source des âmes et des mondes ?

Il lui avait donné un nom.

Le Père céleste.

Une conscience prophétique et messianique apparut en lui, éveillée par ce choc du dehors, à ce spectacle sordide auquel il venait d'assister à Jérusalem.

Marie et Joseph ne s'étaient pas aperçu de l'absence de leur fils. Rejoignant une caravane en partance pour la Galilée, ils continuèrent leur route croyant que leur fils était endormi à l'arrière du chariot. Puis, lors d'une halte, ils constatèrent qu'il n'était plus là. Dans un premier temps, ils crurent qu'il était parti saluer quelques personnes de leur connaissance, habitant non loin de Nazareth et qui s'étaient également jointes à la caravane. Mais il n'en était rien. Effrayée, Marie comprit que Jésus était resté à Jérusalem.

Joseph et son épouse rebroussèrent chemin. De retour dans la cité, ils le cherchèrent pendant trois jours. En vain. En désespoir de cause, désemparée, Marie alla au Temple, espérant l'aide des prêtres, craignant de leur annoncer la disparition de l'enfant divin.

Jésus était là, assis parmi les prêtres, les écoutant et les interrogeant. Les religieux étaient abasourdis que cet enfant connaisse autant les lois sacrées et les paraboles des prophètes qu'il expliquait allègrement, ne se doutant pas un instant qu'il s'agissait de leur protégé qu'ils n'avaient pas revu depuis son retour d'Égypte.

— Jésus, que fais-tu ici ? gronda sa mère. Nous étions inquiets et nous t'avons cherché de partout...

– Cet enfant est Jésus, le fils de Joseph ? s'étonna un prêtre. L'enfant divin ?

Marie acquiesça silencieusement, le visage baissé comme une petite fille prise en faute.

– Voilà qui éclaire le mystère sur ses connaissances...

Les prêtres semblaient rassurés, souriants comme s'ils avaient été victimes d'une bonne farce.

– Nous aurions dû reconnaître ce regard bleu, fit l'un d'eux. Mais que fait-il ici alors ? Nous croyions avoir affaire à un orphelin n'ayant pas de lieu où dormir. Nous l'avons recueilli ici...

Marie s'excusa et lui donna l'explication. Puis elle prit son fils par la main et tous deux sortirent du Temple, rejoignant Joseph qui fut agréablement surpris et soulagé de revoir son fils.

– Pourquoi m'avez-vous cherché de partout ? s'enquit Jésus. Vous auriez dû savoir que je trouverais refuge dans la maison du Père céleste.

Il désigna le Temple, le seul endroit de la ville qui n'était pas effrayant à ses yeux.

Joseph et Marie ne comprirent pas qui Jésus voulait désigner par le Père céleste. Mais ils ne l'interrogèrent pas à ce sujet. Jésus était d'une nature énigmatique dont ils s'accommodaient depuis toujours.

Leur fils eut un dernier regard pour la ville et ses collines aux crucifiés. Dans le chariot qui le ramenait vers les cimes lumineuses de la Galilée, un cri profond sortit de son cœur.

Un jour, je sauverai cette humanité de sa propre folie...

Assis dans la grotte, Jésus repensa à ces événements d'un autre temps. Son enfance dans le village de Nazareth venait de défiler devant ses yeux. Et maintenant l'instant tragique allait surgir de nouveau dans sa conscience.

Celui de sa fuite.

Le terrible secret que lui avait caché sa mère pendant si longtemps fut plus brutal que la foudre tombant sur ses épaules. Parfois, il espérait qu'un tel moment n'eût jamais existé.

Pardonne-lui, elle ne voulait pas...

Il se revit derrière la porte de la maison, une main posée sur la poignée. Les pleurs de sa mère l'avaient arrêté dans son élan. Il ne voulait pas la déranger dans ce moment pénible. Élisabeth, une vieille parente était là. Elle savait les mots pour consoler une veuve dans ces instants de consternation. Il ne voulait pas imposer sa présence, comprenant que les adultes avaient parfois besoin de se retrouver ensemble pour partager leur

douleur et il préféra repartir sans bruit pour revenir plus tard. Lui-même était inconsolable par la mort de son père. Mais les mots qu'il entendit le paralysèrent sur place. Incapable du moindre geste, il resta là, immobile, entendant ce qu'il n'aurait jamais dû entendre.

Son sang se glaça dans ses veines. Il ouvrit la bouche plusieurs fois, cherchant une bouffée d'oxygène qu'il n'arrivait plus à prendre. Les paroles de Marie pénétrèrent au plus profond de lui, brisant des pans de sa conscience comme de fragiles miroirs où, enfant, Jésus avait cru y distinguer des reflets célestes.

Quand sa mère eut fini de se confesser à sa parente, le sortilège psychologique qui pétrifiait Jésus se rompit. Alors, il avait poussé un cri de désespoir.

Sans se retourner, il avait fui en hurlant dans la nuit noire. Réfugié dans une grotte, après avoir parcouru des lieues, retrouvant un semblant de calme, il avait médité toute la nuit. Et au lever du jour, il avait pris la décision de partir vers la plus dure des quêtes à découvrir.

Celle de lui-même. Et du Père céleste.

Pas encore un homme mais plus un enfant, il était parti en direction du soleil levant comme un papillon attiré par un feu ardent. Vivant de menus travaux de village en village qu'il traversait, il s'aventura de plus en plus loin vers l'est. Instinctivement, il savait qu'au bout de la route se trouvait son salut. En marche solitaire ou accompagnant des caravanes de marchands, il parcourut des contrées verdoyantes et désertiques, allant toujours vers une aube nouvelle avec une détermination immuable. À chaque nouvelle étape, il s'imprégnait des cultes, des croyances qu'il rencontrait. Parfois, l'une d'entre elles semblait correspondre à ses attentes, à ses aspirations intérieures. Alors, il restait le temps nécessaire pour s'en imprégner, devenant un fervent disciple sous l'œil bienveillant ou sévère du maître du culte. Mais il semblait d'une nature éternellement insatisfaite, n'étant pas convaincu par les doctrines enseignées et il finissait toujours par reprendre sa route.

Toujours vers l'est.

Au fil des années, ses pas le menèrent jusqu'en Inde. Là, au bord du Gange, devenu un jeune homme, il aspira à une existence d'ascète hindouiste, croyant que cette religion lui apporterait enfin la révélation de tout son être. Pendant de long mois, il resta à méditer au bord du fleuve. Cependant, il finit par rejeter l'intransigeance hindouiste. Il rasa son crâne, sa barbe et ses sourcils pour endosser la robe orange des moines bouddhistes. De nouveau, il sillonna les contrées, suivant le chemin qu'avait pris l'illustre Bouddha. Ce sage enseignement, ni philosophique ni

religieux, lui apporta beaucoup, éclairant certaines parties obscures de sa conscience, illuminant son esprit d'une compréhension nouvelle. Mais une question restait en suspens.

Le Père céleste.

Les années passèrent. Il était devenu un homme svelte à la grande force physique et mentale, capable de rester des jours entiers à méditer sans manger, sans bouger, sans même donner le moindre signe d'épuisement. De nombreux disciples l'accompagnaient désormais, voyant en lui un maître spirituel des plus fabuleux, aux dons et connaissances extraordinaires. Pourtant, une personne doutait de lui : Jésus lui-même.

Il était toujours en proie à un démon intérieur.

Alors, il abandonna sa robe orange et ses disciples.

Le désir de pénétrer le secret des choses, la soif de savoir étaient plus forts que tout, plus forts que cette sagesse bouddhiste dont il ressentait comme un goût d'inachevé, d'inabouti. Il avait entendu parler par un haut maître spirituel bouddhiste du livre des morts égyptiens, de son rouleau mystérieux que l'on mettait autrefois sous la tête des momies pour les accompagner dans l'au-delà et qui racontait sous une forme symbolique le voyage d'outre-tombe de l'âme. On lui avait dit que dans les sanctuaires d'Égypte vivaient des mages en possession de la science divine. Se pouvait-il que les prêtres égyptiens aient percé l'ultime secret de la divinité ? Il devait le savoir.

Comme s'il prenait un chemin de non-retour, il se dirigea vers l'ouest, là où se couchait le soleil. D'embarcation en embarcation, de port en port, de ville en ville, il quitta l'Inde et, après un long périple, il se retrouva sur la terre des pharaons.

La providence dirigea ses pas vers Thèbes. Là, il apprit l'existence du temple d'Osiris et de ses prêtres.

Les Initiés...

Malgré les crises de pouvoir, les guerres et les différentes invasions, voyant au final les Romains maîtres d'une Égypte qui n'était plus que l'ombre d'elle-même, les prêtres du temple d'Osiris avaient su traverser toutes ces épreuves au cours des siècles comme un roseau dans la tourmente ; pliant mais ne rompant jamais l'essence intime du divin dont ils connaissaient tous les secrets.

Les destructions assyriennes de Thèbes n'avaient aucunement affecté le temple d'Osiris et son fonctionnement séculier. Jésus frappa à sa porte. Un serviteur le conduisit sous un portique où un vieillard au crâne rasé le rejoignit bientôt. La majesté des traits de ce dernier, la tranquillité de son visage et le mystère de ses yeux noirs avaient de quoi inquiéter tout

postulant. Jésus se sentait la force de soutenir son regard. Le prêtre d'Osiris interrogea le nouveau venu sur sa ville natale, sur sa famille, sur son parcours spirituel. C'était par ce court mais minutieux examen que tout futur disciple était jugé indigne ou non des mystères.

Le prêtre le pria alors de le suivre. Ils traversèrent des portiques, des cours intérieures, puis par une avenue taillée dans le roc à ciel ouvert et bordée de sphinx, ils arrivèrent à un petit temple qui servait d'entrée aux cryptes souterraines. La porte était masquée par une statue d'Isis en grandeur nature. La déesse assise tenait un livre fermé sur ses genoux, dans une attitude de méditation et de recueillement. Son visage était voilé. Jésus lit sous la statue une inscription.

– Aucun mortel n'a soulevé mon voile... murmura Jésus.

– Quiconque vient ici joue sa vie, répondit le prêtre. La folie ou la mort, voilà ce qu'y trouve le faible ou le méchant. Les forts et les bons y trouvent la vie et l'immortalité. Beaucoup d'imprudents y sont entrés et n'en sont pas ressortis vivants. Une fois que cette porte se sera refermée sur toi, il sera trop tard pour reculer.

Jésus acquiesça en silence. Le prêtre le ramena dans la cour extérieure et le confia aux serviteurs du temple. Pendant plusieurs semaines, il fut chargé des travaux les plus ingrats. Enfin, un soir, on lui permit de franchir la porte derrière la statue de la déesse voilée. Le prêtre lui remit une petite lampe allumée et referma la porte du sanctuaire derrière Jésus.

À la lueur de la lampe, après quelques mètres parcourus d'un pas prudent, un souterrain apparut. Celui-ci était si étroit et bas que Jésus dut se mettre à ramper. Il entendit une voix provenant du fond du souterrain.

« Ici périssent les fous qui ont convoité la science et le pouvoir... »

Grâce à un effet d'acoustique, cette parole fut répétée sept fois par des échos distancés. Jésus ne se laissa pas impressionner et avança en rampant. Le passage finit par s'élargir pour descendre sur une pente de plus en plus raide. Jésus glissa, sans possibilité de faire demi-tour, jusqu'à un trou. Là, au bord du précipice, sa pauvre lampe de naphte projetait sa vague lueur dans des ténèbres sans fond. Il hésitait à plonger dans ce trou quand son regard aperçut une crevasse sur sa gauche. En étendant sa lampe, il aperçut des marches. Il prit appui sur le bord du gouffre et il se jeta dans la crevasse. Un escalier en spirale montait. Au bout des marches, il arriva devant une porte qu'il poussa. Le feu de la géhenne l'attendait : sous une voûte étroite et longue à l'extrémité de laquelle crépitait une fournaise ardente. Il observa un instant les lieux avant d'avancer prudemment. En s'approchant de la barrière de feu, il s'aperçut que la fournaise se réduisait à une illusion d'optique créée par de légers entrelacements de bois résineux, disposés en quinconce sur des

grillages. Il franchit le passage rapidement. À l'épreuve du feu succéda l'épreuve de l'eau morte et noire. Il faillit s'y noyer tant le canal souterrain qu'il devait traverser en apnée était long. Il déboucha dans une chambre somptueusement décorée, à la couche moelleuse et à la nourriture abondante. Mais cette pièce n'avait aucune porte de sortie apparente. Et il était impossible de rebrousser chemin. Loin de paniquer, Jésus se sécha et enfila un vêtement propre qui se trouvait à sa disposition. Il se doutait que la nourriture était aussi un piège, probablement empoisonnée. Alors, il la prit et la jeta dans le trou d'eau d'où il avait émergé. Une douce musique se fit entendre. Les notes lascives semblaient surgir de nulle part. Par une trappe dérobée, une femme à la couleur d'ébène pénétra dans la chambre. Elle était entièrement nue, portant à la main une coupe au doux parfum enivrant. Pendant un instant, Jésus ne put résister à porter son regard sur sa bouche rouge comme un fruit savoureux, sur ses seins généreux et son pubis entièrement lisse.

– As-tu peur de moi, bel étranger ? gloussa-t-elle d'une voix sensuelle. Je t'apporte la récompense des vainqueurs. Oublie tes peines, je suis entièrement à toi...

Elle lui tendit la coupe de nectar. Il la prit et alla la jeter dans le trou d'eau. La plantureuse créature ne s'en laissa pas compter et alla s'allonger sur la couche, dans une position impudique sans équivoque. Jésus alla s'asseoir dans un coin de la pièce en lui tournant le dos. Il ferma les yeux et fit le vide en lui. Au bout de quelques minutes, du bruit se fit derrière lui.

– Tu as triomphé de la mort, du feu et de l'eau, dit le prêtre d'Osiris qui venait de surgir dans la chambre. Et tu as su te vaincre toi-même. Tu n'es pas tombé dans l'abîme des sens. Suis-moi...

Il conduisit Jésus dans le sanctuaire d'Isis, où les autres prêtres du temple, rangés en hémicycle et vêtus de blanc, l'attendaient. Devant une immense statue de la déesse Isis en métal fondu, tenant son fils Horus dans ses bras, Jésus prêta serment de silence et de soumission la plus totale. Alors, les prêtres saluèrent Jésus comme un frère, comme un futur Initié. Pourtant, dans les faits, il n'était admis qu'à son seuil. Des années d'apprentissage restaient à venir.

L'aube de la connaissance...

Jésus ouvrit les yeux. Ses membres endoloris souffraient de cet immobilisme prolongé mais le signal de la douleur ne parvenait pas à se frayer un chemin jusqu'à la conscience, bloquée par la volonté de l'esprit, comme si le corps appartenait à une autre personne. Au travers d'une

grande ouverture dans la roche, son regard bleu se porta sur le soleil qui était en train de se lever sur l'horizon.

Ou plutôt de se coucher.

Une journée venait de passer sans qu'il s'en rende vraiment compte. Le monde et le temps extérieurs n'avaient plus d'emprise sur lui. Pendant quelques minutes encore, il scruta l'astre rougeoyant, avalé par les entrailles de la terre. Quand il disparut totalement, les ténèbres envahirent la grotte. Alors, Jésus ferma les yeux et replongea au fin fond de lui-même.

6

5. 4. 3. 2. 1.

Tom referma le carnet de l'abbé Boudet qu'il tenait en main et leva son regard absent sur l'autoroute qui défilait devant lui.

Tom devait se mettre en colère.

C'était une nécessité. C'était primordial.

Il savait qu'il en fallait peu pour arriver à cette émotion primaire. Il avait un tempérament de feu qu'il avait parfois du mal à dominer malgré sa connaissance parfaite de lui-même.

Comment devait-il faire pour arriver à cet état d'irritation violente ?

À ses côtés, Tom considéra Camille qui conduisait depuis des heures sans avoir émis la moindre parole.

Pouvait-elle le mettre en colère ?

Il en doutait. Elle était amoureuse de lui, il le voyait bien dans ses yeux.

Tom pensa à la raison de ce coup de foudre. Il savait qu'il ressemblait quelque peu au père de Camille et que, plus le souvenir de la relation père-fille était empreint de tendresse et de joie, plus l'élue du cœur était censé ressembler physiquement au géniteur car la mémoire de l'enfance recherchait dans le visage de son futur partenaire le regard de ce père aimé. Ou bien, plus probablement, à cause de la mâchoire carrée de Tom et de sa voix grave : la voix grave, tout comme la mâchoire carrée, était l'héritage ancestral des mâles dominants. Au cours de l'évolution, ceux-ci n'avaient eu de cesse que de s'impressionner par la voix pour la course à la reproduction. Plus un homme avait la voix grave, plus il était censé être grand et fort car, logiquement, il possédait une cage thoracique volumineuse et une charpente puissante pour produire ces sons de basses. Aux yeux des femelles, le mâle dominant avait toujours été le meilleur parti à prendre, capable de subvenir aux besoins de leur progéniture et d'en assurer le devenir dans le règne du chaos. Ce legs génétique coulait toujours chez l'homme et chez la femme.

De nos jours dans nos sociétés modernes, héritage de l'âge de pierre, on jugeait crédible une voix grave car elle était associée inconsciemment aux individus dominants, occupant une position supérieure.

La voix grave de Tom avait ravi la conscience de Camille comme la parole de Dieu avait ravi celles des hommes.

Dieu était un être dominant et il en avait les attributs. D'ailleurs, au cinéma, on n'avait jamais vu Dieu s'exprimer avec une voix fluette : une voix tonnante et grave était de mise pour mettre en scène le Créateur. On voyait mal Dieu s'adresser à Moïse en disant d'une voix à peine pubère : « Tu ne tueras point ».

Quand Tom révélerait à Camille la vérité sur Dieu et sur son fils Jésus-Christ, l'amour qu'elle lui portait risquait de se transformer en rage.

Paradoxalement, on en voulait aux gens qui nous faisaient du bien.

Au volant de sa Mercedes, coupé sport, Camille caressa d'une main distraite la petite croix en argent qu'elle arborait autour du cou.

Quelle serait sa réaction quand elle apprendrait la vérité ? Cette vérité avec un grand V aux consonances de vendetta ? Allait-elle se rallier à lui ou bien au contraire le combattre par ses mots assassins ? Tel était l'enjeu secret de leur rencontre. Elle était une alliée de poids dans la guerre contre le mensonge et Tom se devait de s'associer avec sa verve acerbe. Cependant, cette gageure pouvait rester une tâche ardue car les opinions, quelles qu'elles soient et notamment celles religieuses, étaient gravées dans le marbre de la pensée. Les opinions étaient si fortes qu'elles faisaient perdre toute raison au détriment du factuel véridique.

Tel un Big Bang, nécessitant une activation titanesque, l'opinion naissait par l'embrasement de millions de neurones au crépuscule d'une notion nouvelle. Semblables à une pluie d'astéroïdes, des myriades d'informations vraies ou fausses, pertinentes ou non, bombardaient la terre de notre pensée. Après ce déluge de feu, progressivement, le cerveau procédait à un nettoyage de son univers intérieur, pour revenir à un repos salutaire et effacer les traces du cataclysme novateur.

Seules les connections de neurones les plus efficaces, les plus rapides étaient préservées. Les millions d'autres étaient alors délaissées dans le seul but pragmatique que la réduction d'activité procurait une économie d'énergie pour le cerveau.

Alors, par ce réseau restreint de neurones, naissait l'opinion. Dès qu'une image, un son ou un mot était en rapport avec le sujet concerné, une opinion spécifique se mettait en branle à travers ce réseau bridé et elle se présentait à la conscience comme une auguste vérité certifiée.

Et toutes autres indications extérieures et contradictoires étaient rejetées car pour que le cerveau les prenne en compte, pour remodeler sa structure, il aurait fallu un nouveau Big Bang révolutionnaire et un déchaînement de neurones à la consommation d'énergie épuisante.

Pour chaque matière, quelle qu'elle soit, de son attachement à une peluche jusqu'à la notion de dieu en passant par la politique, tout avait subi le déluge d'informations créant les réseaux.

Et par paresse, ces derniers étaient devenus immuables.

Par les automatismes de la pensée, en sélectionnant des circuits économes, le cerveau rendait inexistante la circulation de renseignements ultérieurs dans d'autres circuits pourtant existants.

L'opinion était une restriction de la liberté de penser.

L'opinion se suffisait à elle-même, dans une inertie interne de confort sélectif pour donner à l'homme la faiblesse des certitudes. L'homme s'accrochait à ses opinions reposantes puisqu'elles évitaient d'avoir à mener une réflexion exténuante et un effort cérébral diluvien synonyme de bouleversement neuronal.

Heureusement, l'intelligence et la noble cognition pouvaient se jouer de cette apathie abyssale et provoquer un nouveau déluge éradiquant les opinions despotiques. Par un engagement salvateur, on pouvait atteindre d'autres vérités, des vérités qu'on pouvait considérer comme *véritables* car reposant sur un factuel mis à jour et non plus sur une opinion obsolète et erronée.

Du coin de l'œil, Tom regarda Camille.

Il se devait de la rallier à lui et pour cela il allait disposer d'un atout de taille : le rapport Pilate.

Tom considéra le carnet de l'abbé Boudet qu'il tenait fermé entre ses mains.

Tom devait se mettre en colère. Il devait se laisser porter par les flots de ce sentiment rageur.

Alors, il prit en main son téléphone portable à large écran.

– Ça ne vous dérange pas si je regarde le journal télévisé ?

– Non, pas du tout, répondit Camille le regard sur la route.

Tom inscrivit rapidement une adresse sur le clavier virtuel de son téléphone. Une page web s'afficha et il composa un nom d'utilisateur et un mot de passe. La vidéo du journal télévisé de la veille fut diffusée.

– Vous ne préférez pas regarder les informations en direct ? s'étonna Camille en entendant le générique typique du journal de 20 h 00 de la première chaîne nationale.

– Non, je préfère de loin celui-là...

Pendant une vingtaine de minutes, rythmé par les nouvelles présentées par le journaliste-vedette du soir, Tom ne cessa de pousser des grognements de mécontentement.

– Vous n’aimez pas ? finit par demander Camille en détachant un bref instant son regard de la route.

– Ils nous prennent vraiment pour des moutons écornés, s’emporta Tom en agitant son téléphone. Les journaux télévisés sont toujours présentés de la même façon : d’abord les gros titres anxieux, macabres. Ensuite vient toute la misère du monde. Même si c’est une réalité, ces informations sont là uniquement pour nous assommer et relativiser notre révolte des injustices en insinuant que l’on doit se contenter du peu qu’on a. Quand on est conscient que d’autres personnes s’en sortent mieux que nous, notre satisfaction baisse. Mais quand on nous force à nous comparer avec des personnes qui s’en sortent moins bien que nous, des malheureux qui sont dans la misère et la guerre, alors on devient plus satisfaits de nous-mêmes et de nos dirigeants. On continue alors à être des moutons dociles. Le ton employé dans les journaux pour évoquer des menaces d’épidémies ou de terrorisme n’est pas non plus anodin. Un changement de quelques mots modifie la réaction de millions de téléspectateurs. Par exemple, si l’on nous parle de la maladie de la vache folle au lieu de son nom scientifique encéphalopathie spongiforme bovine, l’effet sur les consciences n’est pas le même : un terme scientifique et technique nous fait apprécier les risques avec sang-froid car il s’adresse à notre système de raisonnement dit « intelligent ». Alors qu’une formulation du type « vache folle » active inconsciemment dans notre cerveau le mode de fonctionnement associatif par image, un mode de fonctionnement émotif qui agit par une analogie rapide et instinctive. Quand le terme est négatif, ça provoque une inquiétude ou une panique. Les mots des journalistes ont le pouvoir de nous assujettir à la volonté des différents pouvoirs en place. Par la peur, on contrôle les masses et on les tourne vers l’ordre et la sécurité qu’incarnent nos dirigeants. Voilà comment ils nous orchestrent...

Tom poussa un grognement.

– Le journal télévisé a aussi un autre objectif : celui de nous conditionner à la publicité mercantile. C’est pour cette raison que vers la fin du journal, on nous diffuse toujours des images teintées d’espoir, des reportages positifs sur la nature, de belles images agréables et réjouissantes, des plaisirs de vacances, du soleil et la sacro-sainte météo... Sinon, notre esprit garderait en mémoire les images de guerres, de mort et d’horreur et on ne serait plus à l’écoute des messages publicitaires qui viennent ensuite. Pire, on les associerait au malheur et ça couperait toute envie de consommer. Quand notre cerveau active les zones associées à la peur, ces zones restent actives

longtemps si rien ne vient les apaiser. Une publicité pour une voiture qui vanterait sa sécurité serait mise en doute après avoir vu des morts et du sang, on se demanderait finalement si la voiture est vraiment si sûre que ça. Ce n'est pas ce que recherchent les publicitaires et les télévisions qui cherchent à vendre le plus de pub et avoir des résultats probants. Ce ne sont que des scélérats à la solde du pouvoir qui se jouent de nous pour formater nos esprits et nous vendre du Coca-Cola par la même occasion. Il n'y a pas de petit profit...

Tom soupira.

– Et après le journal télévisé viennent l'heure et l'art de nous vendre d'autres produits, de faire apparaître le superflu comme un besoin vital. Et ça, grâce aux films ou aux émissions populaires. Ces programmes ne sont pas là pour vous divertir, ils sont là uniquement pour vous préparer à « boire » la pub qui suivra. Par exemple, on nous captive avec le suspens d'un film policier ou si à la Star Académie tel ou tel candidat va décrocher un contrat mirifique avec une maison de disques. Il faut savoir que les scènes de suspense sont des amorçages du plaisir car lorsqu'il y a du suspense, dans le cœur du cerveau, les neurones commencent à décharger de la dopamine qui est une substance de plaisir ou d'attente d'un plaisir prochain. Dans une situation d'incertitude maximale, exactement comme le sont les spectateurs dans ce genre d'émissions, les neurones déchargent la dopamine par anticipation et créent ainsi l'attente du plaisir : on attend un plaisir, on ne sait pas si on va l'avoir et moins on sait, plus la décharge est grande. À ce moment-là tout est préparé dans le cerveau pour que la récompense arrive. Et cette récompense apparaît systématiquement sous forme de coupure publicitaire...

Passant une main rageuse sur son crâne rasé, Tom poursuivit :

– Après avoir porté l'incertitude à une tension maximale, quand on s'apprête à révéler un fait extraordinaire ou tout simplement un gain, bref, au moment où cette vérité est tellement attendue, on passe une publicité : résultat, on est drogué par notre cerveau qui est à l'écoute de la moindre information même commerciale et on la boit comme une eau rafraîchissante soignant notre soif de savoir. Alors, la publicité s'enracine au plus profond de notre conscience. Ça sera un achat garanti quand on passera devant l'objet dans un magasin car il nous rappellera inconsciemment notre état de plaisir antérieur et le fait d'acquérir cet objet sera synonyme de bonheur absolu. Du moins en apparence car les apparences sont des dés pipés... La stimulation aide à la mémorisation et quand on subit cette mise en condition par le suspense, on n'est plus dans une logique de réflexion mais dans une logique émotionnelle. On analysera ce que l'on nous montre sous l'angle du plaisir et notre sens critique sera

déconnecté. Si on nous montre un reportage sur l'obésité alors notre sens critique sera présent, stimulé en nous et les publicités qui seraient diffusées par la suite, on les regarderait avec circonspection. Mais les télévisions savent pertinemment comment faire pour déconnecter notre intelligence.

Énervé, Tom secoua la tête.

– On se demande souvent comment des personnes sans travail avec une maigre allocation du gouvernement, s'entêtent à acheter les produits des grandes marques les plus chers au lieu d'acheter des produits similaires moins chers mais moins connus. En fait, ces personnes passent leurs journées devant la télévision pour consoler l'ennui de leur vie. Elles subissent sans cesse ce conditionnement publicitaire. L'opinion publique culpabilise ces malheureux en les accusant d'être incapables de gérer leur porte-monnaie. On les accuse d'être responsables de leur situation. Mais ces personnes sont en réalité des victimes du pouvoir publicitaire et elles ne sont pas coupables de mal savoir organiser leurs paniers à provisions... Les enfants ne sont pas non plus épargnés par ce conditionnement. Pour les enfants, c'est le changement qui attire leur attention : parmi leurs dessins animés, une pub classique se glisse à la pause et les chérubins sont captivés par cette différence de couleur, de conception. Ils sont totalement hypnotisés, à l'écoute du message. Leur esprit est comme la flamme d'une bougie qui vacille à chaque courant d'air, inconstante et sensible au moindre changement...

Camille l'interrompt :

– Mais les gens ont conscience de ce qu'ils font. Quand, par exemple, ils achètent un produit au-dessus de leurs moyens... Ils ne sont quand même pas écervelés...

Tom s'emporta.

– On ne réalise jamais à quel point les processus automatiques non conscients envahissent tous les aspects de notre vie. On surestime le rôle de la conscience. En fait, on est presque tout le temps en pilotage automatique : quand on descend un escalier, quand on marche dans la rue ou même quand vous êtes en train de conduire une voiture comme maintenant. La conscience n'a pas le rôle privilégié dans nos comportements journaliers. Elle n'est pas le centre de notre univers intérieur. Elle est supplantée par notre esprit « caché » et c'est lui qui nourrit nos actions, nos intuitions, nos préjugés et nos peurs irrationnelles. Croyez-moi, nous fonctionnons presque tout le temps en mode automatique, avec ce pilote automatique qu'est l'inconscient et c'est lui qui souffle à la conscience ce qu'il veut, même si la conscience est persuadée que c'est elle qui décide. Et celui qui sait contrôler l'inconscient, sait

contrôler les consciences et les peuples. Par les différents médias, les gouvernements des grandes puissances formatent les esprits inconscients pour les maintenir dans le mensonge. Et ils utilisent ce procédé pour dissimuler le secret de Jésus-Christ...

La voix hargneuse, Tom pesta :

– Il y a un complot mondial, les grandes puissances sont pertinemment au courant du secret du Christ mais elles le gardent de peur que leur civilisation judéo-chrétienne n'implose si le secret venait à être rendu public. Elles perpétuent un complot millénaire de peur de la vérité. Elles sont effrayées que le monde sombre dans la folie à cause de ce secret, ce secret qui avait rendu l'abbé Boudet dément au point d'en faire un meurtrier...

Tom éteignit son téléphone et il ouvrit le carnet de l'abbé Boudet qu'il tenait entre ses mains.

– Voilà, c'est gagné, je suis en colère...

Le regard trouble, Tom se plongea dans une lecture minutieuse du petit manuscrit. Après une longue demi-heure d'une consultation intensive, Tom releva la tête. Parfaitement calme et maître de lui-même, les yeux brillants, il afficha une mine satisfaite.

Osant rompre le silence, un peu mal à l'aise, Camille demanda :

– Vous mettez-vous souvent en colère ?

Tom laissa échapper un rire malicieux.

– Je le devais, affirma-t-il. C'était parfaitement intentionnel. Je me suis joué de moi-même pour me mettre en colère. Et je vous remercie d'y avoir participé...

– Comment cela ? s'étonna Camille.

– La colère peut être bonne parfois, elle n'est pas l'ennemie de la réflexion. Au contraire, vous avez plus de chance d'analyser en détail une conversation ou un écrit si vous avez été contrarié quelques minutes auparavant. En colère, l'acuité intellectuelle augmente, on fait une lecture ou une écoute analytique d'un problème en profondeur et non pas simplement superficiel comme on le ferait à « froid ». À condition évidemment que le problème à résoudre n'ait aucun rapport avec la source qui a provoqué la colère.

Tom tapota le carnet.

– J'avais besoin de me mettre en colère pour décomposer minutieusement ce manuscrit et analyser à « chaud » les faits et les arguments qui s'y trouvent pour savoir s'ils sont pertinents ou non. Et je peux vous dire qu'ils le sont...

– D'où vient ce carnet ? interrogea Camille.

– Ah ! Oui ! C’est vrai, j’ai oublié de vous le dire : il était avec le rapport Pilate sous la pierre wisigothe inversée. Il appartient à l’abbé Boudet. Vous vous souvenez que je vous ai expliqué que Boudet avait cherché à avoir en main propre une copie du Graal par tous les moyens possibles et notamment en effectuant des recherches à travers le monde. Il était persuadé que des particuliers avaient été ou étaient encore en possession de copies du rapport. Dans ce carnet, Boudet a consigné un résumé de ses correspondances avec des historiens, des antiquaires plus ou moins louches, des receleurs et même avec des parrains du crime organisé. Boudet n’a pas réussi à se procurer directement une copie du Graal mais il a réussi par contre à acheter ou à faire voler à prix d’or différents documents d’époque qui révèlent l’emplacement secret de caches. Et plus exactement, celui de quatre caches supposées...

– Est-ce que l’abbé Boudet a eu le temps d’y récupérer un rapport Pilate ? s’enquit Camille.

– Non, je ne crois pas. Il allait probablement le faire mais quand l’abbé Saunière a découvert les deux copies du rapport dans l’église de Rennes-le-Château et que Boudet a eu en main son propre exemplaire, sa quête du Graal n’avait plus lieu d’être. Une seule copie en sa possession suffisait à apaiser sa conscience dérangée...

Tom considéra le carnet un instant avant d’ajouter comme pour lui-même :

– Boudet a dû confier à Saunière ce carnet pour souder un peu plus les liens qui les unissaient, carnet qui n’avait d’ailleurs plus aucune valeur aux yeux de Boudet puisqu’il était désormais en possession du Graal et il n’a jamais pensé à le récupérer. Et Saunière l’a caché avec son Graal sous la pierre.

Comme absent, son regard embrassa l’autoroute aux trois voies monotones.

– Désormais, je sais où se trouve le Graal le plus proche et je m’en vais le récupérer...

Il tourna la tête vers Camille.

– Dans cette quête, vous êtes libre de m’aider ou pas... Voulez-vous m’aider ?

– J’accepte, répondit la jeune femme sans détacher ses yeux verts de la route.

Tom eut un petit sourire.

– Je savais que vous alliez accepter. En général, on accepte facilement certains sacrifices si on pense qu’on est libre d’accepter ou de refuser, si on croit dominer la situation en étant maître de notre choix. Si je vous avais

dit « vous devez m'aider, vous n'avez pas le choix », j'aurais braqué votre conscience et vous auriez certainement refusé. Dans la plupart des cas, on ne se rend pas compte qu'on est manipulé par ceux qui savent comment fonctionne notre cerveau.

– Vous semblez être un expert en matière de psychologie humaine, fit Camille. Vous jouez vous de moi ? Je veux dire, de mon inconscient pour pousser ma conscience à vous aider ?

Le visage de Tom se ferma.

– Vous avez bien retenu l'explication de tout à l'heure... On ne révèle pas ce secret « psychologique » si on veut véritablement se jouer de quelqu'un... Je me compare à un magicien, à un magicien de l'inconscient et un magicien ne révèle jamais ses tours au public, uniquement à sa complice. Et vous êtes désormais ma complice dans la quête du Graal, n'est-ce pas ?

Camille sourit.

– Nous faisons toujours route vers Paris ? Un rapport Pilate s'y trouve caché, c'est cela ?

– Oui, vous avez raison. Un pur Graal se trouve caché à Paris. Dans un monument public plus précisément.

– Un monument ?

– Oui. Attendez, je vous montre...

Tom prit son téléphone portable et dans le champ de saisie de la page Internet, il tapa l'adresse d'une encyclopédie en libre consultation. Puis il inscrivit le nom du monument. Un article apparut avec une photo et Tom cliqua sur cette dernière pour l'agrandir.

– Voilà, dit-il en tendant son téléphone. C'est là que se trouve le Graal.

Camille porta son regard sur l'écran. Lorsqu'elle y vit la photo, elle ne put retenir un petit cri de surprise.

*

* *

Rageur, le cardinal Fustiger serra le poing et l'écrasa sur la table.

L'ordinateur portable qui était à l'origine de sa colère décolla de quelques millimètres. Fustiger s'en saisit et ferma violemment l'écran. Il se leva de son confortable fauteuil en cuir beige et sortit de son bureau, non sans avoir au préalable pris son ordinateur sous son bras maigre.

Vêtu de sa soutane rouge sang, l'ecclésiastique avança d'un pas rapide. Sa haute et décharnée silhouette flottait dans son habit sacerdotal. Son

visage osseux et anguleux était mangé par deux yeux exorbitants, larges et noirs, semés de points d'or. Son nez menu et ses joues creuses accentuaient l'épaisseur de ses sourcils proéminents qui se rejoignaient pour n'en former qu'un, embroussaillant son front court de la barre des jaloux. Malgré ses cinquante ans passés, ses cheveux étaient encore drus et d'un noir si sombre qu'ils augmentaient la pâleur de son teint ; Fustiger s'autorisait à se teindre les sourcils et les cheveux pour garder un semblant de jeunesse et bon nombre d'évêques pensaient à tort qu'il portait une « moumoute ».

Les chaussures du cardinal martelèrent le carrelage de la cité papale et se dirigèrent vers le bureau du Saint-Père. Dans le couloir menant à sa porte, les deux gardes suisses aux uniformes zébrés de bandes rouges, bleues et orange s'effacèrent devant le cardinal pour le laisser passer.

Fustiger frappa trois petits coups brefs et ouvrit la porte avant d'attendre une réponse.

Assis derrière son bureau, le Pape sourit à son visiteur.

– Entrez donc, dit-il de sa voix rauque en détachant son regard du grand crucifix en bois fixé sur le mur.

Ses petits yeux gris illuminèrent son visage rond. La blancheur de ses cheveux dégarnis et de son teint s'appareillait parfaitement avec sa soutane blanche. La marque des soixante-dix années d'existence n'avait que peu sillonné la peau du Pape qui paraissait toujours garder une frimousse intemporelle. Sa petite taille et son léger embonpoint en faisaient l'archétype de l'image que les fidèles escomptaient du Saint-Père.

Fustiger posa son ordinateur sur le bureau et en ouvrit l'écran.

– Qu'est-ce donc ? demanda le Pape en regardant l'horloge qui défilait devant lui.

– Un compte à rebours, pesta Fustiger de sa voix aigre. Il vient de se déclencher. Et vous devez avoir le même sur votre ordinateur. Ce compte à rebours est programmé à six jours, six heures et six minutes. Et je vous passe les secondes...

Le Pape considéra le cadran.

– 666, le chiffre du Diable... Qu'est-ce que cela signifie ?

– Ce que cela signifie ? C'est simple : c'est un ultimatum. Les fils d'Abraham vous laissent six jours pour que vous apportiez votre soutien officiel au gouvernement israélien. Un soutien sans faille concernant sa résolution d'étendre ses frontières sur certaines régions. En tant que garant de la Bible et de l'Ancien Testament, les fils d'Abraham vous considèrent comme le mandataire officiel de Dieu et de la Terre promise au peuple juif.

Ils veulent donc que vous preniez position pour eux dans ce sens, par l'infaillibilité pontificale...

– Jamais ! coupa le Pape. Vous m'entendez ? Jamais je ne céderai à ce chantage. Si mes prédécesseurs ont eu peur de ces maudits fils d'Abraham par le passé et qu'ils ont toujours cédé à leurs revendications, sachez que personnellement, je ne suis nullement effrayé par cette misérable organisation...

– Avant de prendre une résolution inconsidérée, prenez donc connaissance de leur menace...

Le cardinal se pencha et pianota sur le clavier de l'ordinateur.

– Ils ont fabriqué une bombe et regardez où elle doit exploser...

Le Pape fronça ses sourcils blancs en scrutant l'écran. Il crut que son cœur s'arrêtait de battre.

– C'est la fin du monde, murmura-t-il. La fin du monde...

Le cardinal enleva cette vision apocalyptique et il réafficha le compte à rebours.

Effaré, le Pape considéra ces secondes qui s'égrenaient un peu plus, semblables à des gouttes de sang perlant d'un mourant d'où s'échappait progressivement la vie.

Un mourant nommé humanité.

*
* *

Camille regarda sa montre.

16 h 30.

Cela faisait plus d'une heure qu'elle patientait, assise dans sa voiture garée sur une petite contre-allée de l'avenue Foch. Juste avant qu'il ne s'engouffre dans un taxi, Tom lui avait demandé de l'attendre là.

Dans la tête de la jeune femme, un million de questions se bousculaient. Quel terrible secret sur la vie de Jésus-Christ pouvait contenir le rapport de Ponce Pilate ? Elle avait beau tourner et retourner cette ultime question dans tous les sens, aucune réponse n'était venue apaiser sa conscience intriguée.

Tom lui avait parlé d'un complot mondial pour cacher ce secret. Camille savait que Tom n'était pas paranoïaque et qu'il avait bien toute sa raison. Tom avait également affirmé que si le secret était révélé, l'apocalypse balayerait la religion chrétienne en un instant.

Thomas Anderson incarnait-il l'Antéchrist ?

Dans son rétroviseur, un gyrophare orange attira le regard vert de Camille. Une longue camionnette blanche de la mairie de Paris, avec une nacelle au bout d'un bras élévateur articulé, s'arrêta juste à la hauteur de la Mercedes coupée sport et klaxonna trois petits coups brefs.

Camille baissa sa vitre électrique. Elle allait demander au conducteur si son véhicule gênait et si elle devait le déplacer quand elle se ravisa ; le conducteur n'était autre que Tom. Un casque blanc vissé sur le front, à travers le pare-brise, Tom lui sourit et fit signe de la main de le rejoindre.

– Enfilez cette combinaison blanche, ordonna Tom quand elle fut montée à bord de la camionnette.

Le véhicule se remit en route en direction de la place Charles-de-Gaulle où se dressait l'Arc de Triomphe.

– Comment avez-vous fait pour louer une voiture municipale ? demanda-t-elle en se glissant tant bien que mal dans la combinaison.

– C'est une longue histoire... fit Tom en prenant un air mystérieux.

Camille comprit qu'elle n'aurait pas d'autre explication.

Tom s'aventura sur l'immense sens giratoire où les conducteurs parisiens s'acharnaient à vouloir forcer une priorité anarchique dans un concert de klaxons très gaulois. À coups d'accélérateur rageur, la camionnette se fraya un chemin et s'engagea sur la plus célèbre avenue de la capitale française : les Champs-Élysées.

Camille n'attarda pas son attention sur ces façades somptueuses où rivalisaient les boutiques de luxe ; à deux kilomètres de là, tout en bas de la titanique avenue, l'obélisque de la place de la Concorde s'érigait dans un ciel clair.

D'après le carnet de Boudet, c'était au cœur même de l'obélisque que se trouvait dissimulé le Graal.

– Et dire que cette cache aurait pu être découverte accidentellement, fit Tom.

– Comment cela ?

– Lors de la libération de Paris en 1944, il y a eu des combats de chars entre les Alliés et les nazis. Un obus qui a fait exploser un Panzer allemand est passé à deux mètres à peine de l'obélisque. J'imagine un peu la scène si l'obus avait détruit l'obélisque et que les Parisiens avaient découvert le rapport Pilate. Hitler voulait voir la ville de Paris réduite en cendres mais il a été trahi par son général de « Gross Paris » qui ne voulait pas incendier la plus belle ville du monde. Paradoxalement, ç'aurait pu être le cas non pas par les soldats allemands mais par les Parisiens eux-mêmes si on leur avait révélé le contenu du rapport : un vent révolutionnaire aurait soufflé et les édifices religieux auraient fini en flamme...

Tom gloussa et fredonna, sur l'air de *la Cucaracha*, une vieille rengaine diffusée à l'époque de l'Occupation sur les ondes de Radio Londres.

– Radio Paris ment, Radio Paris ment, Radio Paris est allemand...

Encore une fois, Camille se demanda ce que pouvait contenir le Graal. Quel secret sur Jésus pouvait pousser à une révolution anarchique ? L'Église et ses plus hautes instances mentaient-elles aux fidèles du monde entier pour dissimuler ce secret ? Camille chassa cette idée de son esprit et se concentra sur l'obélisque au loin. Elle allait enfin percer le fin fond de cette affaire d'ici peu.

Cinq minutes plus tard, la camionnette arriva sur la place de la Concorde. Elle se gara le long du trottoir au niveau du monolithe égyptien.

Haut de vingt-trois mètres pour une taille de guêpe, le géant de granit arborait avec fierté ses hiéroglyphes, faisant de lui le plus vieux monument de Paris. Fait de bronze et de feuilles d'or, son pyramidion pointu étincelait sous le soleil brillant.

Après avoir ordonné à Camille de l'attendre à l'intérieur, Tom sortit et monta dans la nacelle au bras articulé. Celle-ci s'éleva jusqu'au sommet de l'obélisque. Sous les regards de touristes intrigués, Tom sortit d'une de ses poches un petit appareil électronique. Scannant la pierre d'une main, Tom fit redescendre lentement la nacelle jusqu'à la base de l'obélisque.

Une fois terminée sa besogne, Tom remit la nacelle sur sa plate-forme et sauta sur le trottoir. Il remonta au volant de la camionnette.

– Alors ? s'enquit Camille.

– Il est vide, pesta Tom en enlevant son casque blanc.

Glissant une main à l'intérieur de sa combinaison, il prit le carnet de Boudet.

– Bon, reprenons depuis le début... Boudet écrit qu'il a acheté le journal secret de Jean-François Champollion. D'après ce journal, lors de son séjour en Égypte vers 1829, Champollion a découvert dans une cache les documents d'un scribe égyptien. Ce scribe raconte qu'à son époque, Ponce Pilate lui a fait rédiger son fameux rapport. Pilate était en route pour Rome et il a fait une escale au Caire et c'est là qu'il a fait rédiger son rapport pour l'empereur Tibère. Ce scribe a donc lui-même écrit en latin le rapport sous la dictée de Pilate. Pilate a payé au prix d'or le travail et le silence du scribe égyptien mais Pilate ne savait pas que le scribe égyptien était juif et qu'il était en plus un espion du Temple de Jérusalem.

Tom se gratta le crâne.

– Jusque-là, tout est clair. En résumé, on y apprend que Pilate n'a pas rédigé son rapport lui-même mais qu'il l'a dicté au scribe, scribe qui était en fait un espion juif et cet espion a fait une copie du rapport qu'il a gardée

pour lui-même et une deuxième copie qu'il a envoyée aux hautes autorités juives du Temple de Jérusalem. Ok. Champollion découvre le journal intime du scribe-espion et sa copie du rapport qui est un clone fidèle de l'original. Champollion décide de cacher ce « clone » dans l'obélisque de Louxor et il consigne tout ça dans son propre journal secret, journal secret qu'achète l'abbé Boudet et Boudet reporte à son tour ce secret dans son propre carnet...

Tom tapota le carnet d'une main.

– Boudet n'a pas consigné tout ce que contenait le journal de Champollion. Boudet a juste fait un résumé succinct. Et nous ne sommes malheureusement pas en possession du journal de Champollion. Boudet l'a certainement détruit avec son Graal avant sa mort. Mais heureusement on a ce carnet et il est bien marqué noir sur blanc que le Graal se trouve dans l'obélisque de Louxor.

Il soupira.

– Mais l'obélisque est vide...

– Peut-être que Champollion l'a récupéré des années plus tard et qu'il l'a caché ailleurs, émit Camille.

– Non, impossible. Champollion est mort prématurément à l'âge de 41 ans, juste après son retour d'Égypte et avant que l'obélisque ne soit ramené en France.

– Quelqu'un d'autre a pu le récupérer, insista Camille.

– Non. En fait, mon scanner est formel : il n'y a aucun creux à l'intérieur de la pierre.

À travers le pare-brise, Tom considéra l'obélisque.

– D'après Boudet, Champollion y a caché le Graal pour le ramener discrètement en France. Je m'étais toujours demandé comment un amoureux de l'Égypte comme Champollion avait pu commettre le crime de décapiter un tel monument pour en faire cadeau à la France royaliste qu'il détestait. Comme si un spéléologue arrachait une stalagmite pour s'en servir de canne. C'est inconcevable. Mais maintenant je connais la raison qui a poussé Champollion à commettre cet acte de barbarie. Et encore, il a eu la présence d'esprit de faire décapiter le plus petit et le plus abîmé des deux obélisques du temple de Louxor...

Le regard trouble, Tom laissa sa phrase en suspens. Le mot « deux » venait de décharger un douloureux éclair de vérité dans sa conscience.

Égypte 1829.

Grande Pyramide de Kheops

Semblable aux prémices de l'enfer, la chaleur était accablante.

Malgré un soleil de plomb, Jean-François Champollion se tenait au pied de la Grande Pyramide de Kheops. Il ne ressentait pas la fournaise et l'incandescence de l'air. Depuis deux ans qu'il était en Égypte, il s'était parfaitement acclimaté à cet environnement. Portant les habits traditionnels arabes, on le prenait pour un autochtone tant son allure et sa maîtrise de la langue du pays étaient parfaites.

Champollion scruta la terre désertique qui s'étendait à perte de vue, ce sable brillant de désolation qui entourait tout son être.

C'était peut-être ici même que l'Empereur Napoléon Bonaparte avait revendiqué l'appartenance de cette terre à la France. En France, dans son pays natal, Champollion n'allait plus tarder à s'y rendre : le voyage retour approchait et il allait s'embarquer prochainement.

Un vertige prit Champollion et il se retint à un gros bloc de pierre pour ne pas tomber.

Son état de santé était préoccupant mais il ne s'en souciait pas. Il était vrai que le choc de la révélation de Ponce Pilate avait brisé sa conscience. Il avait même senti comme une déchirure dans son cerveau lorsqu'il avait pris connaissance du secret du Christ.

Avec une certaine vanité toute humaine, il avait joué avec le feu de la vérité, ignorant la puissance dévastatrice et apocalyptique des secrets oubliés.

Mais que pouvait-il faire contre lui-même ? C'était son devoir de scientifique que de tout remettre en question. L'étude de l'histoire ancienne était une quête de vérité, agréable ou désagréable. Et c'était dans sa nature profonde que de vouloir percer les mystères cachés.

Déjà, à l'âge de cinq ans, il avait percé son premier mystère : celui de l'écriture qu'il avait apprise tout seul dans un livre de prière. Son incroyable intelligence en avait fait un surdoué des langues : à neuf ans il parlait couramment le latin, à 13 ans l'hébreu, à 14 ans l'arabe et à 17 ans le copte, cette dernière langue étant dérivée de l'égyptien ancien.

L'Égypte avait toujours captivé Champollion.

À l'âge de neuf ans, en lisant le courrier de l'Égypte relatant l'épopée de l'Empereur Napoléon sur la terre des pharaons, il avait été envoûté par la découverte de la pierre de Rosette. Cette pierre portait un texte identique, gravé en trois écritures distinctes : en grec, en hiéroglyphe et en démotique, cette dernière étant une réforme tardive et simplifiée des hiéroglyphes. Grâce à cette pierre, les scientifiques avaient été convaincus de déchiffrer en peu de temps les hiéroglyphes dont le secret était perdu depuis des siècles et des siècles.

Cependant, aucun de ceux qui s'étaient attelés à cette tâche n'était parvenu à les décoder.

Enfant, Champollion était fasciné par les origines de la civilisation. Il s'amusait à trouver l'âge du monde en se référant à la Bible. Il avait compté et additionné l'âge de tous les ancêtres, de Noé jusqu'à Adam : le monde créé par Dieu était daté de moins de cinq mille ans.

Mais était-ce certain ?

Une quête sur l'âge véritable du monde le motivait au plus profond de lui. Au fil du temps, Champollion était venu à croire que les hiéroglyphes renfermaient la réponse à cette énigme. La plus ancienne langue de la plus ancienne nation devait forcément révéler ce secret.

Alors, il s'attela à déchiffrer les hiéroglyphes sur la pierre de Rosette.

Après des années et des années de recherche, son génie finit par éclaircir le mystère de cette langue perdue, lui redonnant le son, le sens et la vie d'autrefois. Son travail l'auréola d'un grand prestige et, étant devenu le maître en la matière, on lui demanda de dater la fresque d'un plafond prélevée dans un temple à Dendérah et qui avait été rapportée à Paris. Cette fresque était la représentation du ciel où l'on reconnaissait les douze signes du zodiaque. Ce zodiaque faisait polémique car certains le disaient vieux de plus de 15 000 ans.

Si c'était effectivement le cas, cela remettait en cause la version biblique de l'histoire du monde.

Aux yeux de l'Église, la Bible avait valeur de document historique. Des savants s'y étaient référé pour déterminer la date du déluge : il datait de moins de 2 400 ans avant Jésus-Christ. Toutes les civilisations antérieures

avaient alors disparu de la surface du globe et toute preuve allant à l'encontre de cette affirmation aurait ébranlé l'autorité de l'Église.

Champollion démontra que le zodiaque datait de l'époque gréco-romaine et qu'il n'était en aucun cas antérieur au déluge. Fort d'une réputation grandissante, il fut nommé conservateur du musée du Louvre, en charge pour lui de créer un département d'égyptologie. Et, réalisant le rêve de toute une vie, il obtint du nouveau roi de France les fonds nécessaires pour organiser une expédition en Égypte.

L'Église s'alarma de cette expédition et accusa Champollion de vouloir attaquer la foi chrétienne, les passages bibliques et ses faits. Il s'en défendit en affirmant chercher uniquement la vérité. Cependant, cette vérité n'était pas celle de l'Église et Champollion dut promettre au roi une concession : si en Égypte, il découvrait quoi que ce soit qui pouvait contredire les enseignements de l'Église, il ne les publierait pas.

Il donna sa parole.

Ce fut à cette condition qu'il put fouler la terre des pharaons. Là, en lisant les hiéroglyphes, il découvrit que la civilisation égyptienne était durablement établie depuis des millénaires, bien avant le déluge et qu'elle n'avait été aucunement affectée par une quelconque inondation apocalyptique. Une vérité qui s'inscrivait en faux contre le récit biblique. La preuve était faite de l'inexactitude historique de la Bible, cette parole de Dieu dont les chrétiens avaient foi. Découverte explosive que Champollion consigna dans son journal personnel de voyage, pensant être allé au bout de l'effarement.

Mais il se trompait.

La découverte du manuscrit de Pilate fut un terrible coup de massue. Tout son être fut affecté par le secret du Christ et sa foi chrétienne fut irrémédiablement anéantie.

Pour l'heure, il décida de garder secret cette révélation. Il ne voulait pas que l'Église et ses espions soupçonnent quoi que ce soit. Il avait l'intelligence de rester tel qu'on le connaissait, de jouer un rôle de composition en focalisant ses écrits et sa correspondance personnelle sur l'Égypte et sa civilisation, émettant même les critiques qu'on attendait qu'il tienne.

De la sorte, il pouvait agir librement.

Il consigna sa découverte dans un petit carnet secret et élaborait un plan pour rapporter le manuscrit de Pilate avec lui. Il était quasiment certain que ses affaires personnelles et toutes ses acquisitions égyptiennes seraient minutieusement fouillées à son retour : l'Église le surveillait et veillait à ce que rien de compromettant ne puisse venir mettre en doute la Bible.

À part lui-même, il ne pouvait faire confiance à personne pour acheminer le manuscrit à bon port.

Alors, la seule alternative qu'il trouva fut de le cacher dans un endroit insoupçonnable. Il œuvra pour que le vice-roi d'Égypte, Méhémet Ali offre à la France et à son roi les deux obélisques du temple de Louxor. Grâce à ses tractations, Champollion obtint ce précieux don. Alors, il dissimula le manuscrit de Pilate dans l'obélisque de gauche. Pendant des nuits, il y avait creusé délicatement le granit rose à l'intérieur d'un hiéroglyphe de forme rectangulaire pour permettre d'y faire glisser le manuscrit dans l'entaille ainsi créée. Scellant la cavité par un granit de taille finement identique, la cache devint invisible et inviolable, aucun œil ou doigt ne pouvant déceler ou desceller le travail d'orfèvre qu'avait effectué Champollion.

À présent, celui-ci n'avait plus qu'à attendre que les deux obélisques, propriété de la France, soient rapatriés à Paris. Il était convenu que le premier des obélisques ornerait une place de la capitale et que le second, celui contenant le manuscrit, serait exposé au Louvre.

Dans son plan initial, il avait pensé faire rapatrier son précieux sésame en premier. Cependant, rapporter ces mastodontes de plus de deux cents tonnes chacun était un travail de titan et comportait des risques. Champollion craignait que la toute première tentative se solde par un échec ; il ne fallait pas que le granit se brise et révèle son contenu secret. Il valait mieux que l'équipe chargée du transport se rode, se fasse la main sur l'obélisque vide et qu'en cas de catastrophe, fort de cette éventuelle désastreuse expérience, on ne commette pas de nouveau une erreur.

Pour cette raison pragmatique, l'obélisque contenant le manuscrit allait voyager en second. Champollion n'était pas inquiet quant à son devenir : la France ne laisserait jamais un monument d'une telle valeur en Égypte. Elle s'activerait coûte que coûte pour le ramener au Louvre.

Lui qui s'était insurgé contre la mutilation du temple de Dendérah et de son zodiaque, allait commettre un crime aussi horrible en faisant décapiter ces deux merveilles de granit. Mais c'était une nécessité. Il n'avait pas le choix.

Champollion poussa un soupir.

Son regard considéra la Grande Pyramide qui s'élevait vers le ciel azuré.

Comme avait pu le dire l'Empereur Napoléon, du haut de ces monuments quarante siècles le contemplaient et Champollion se sentit bien faible face aux forces de l'adversité et du temps. De nouveau, un vertige le prit et il se retint à un bloc de pierre. Son visage à la barbe noire et épaisse fut parcouru d'un rictus de douleur.

Un vent chaud se mit à souffler, soulevant le sable dans un tourbillon brillant de mille feux.

Reprenant son souffle, Champollion s'épongea le front et releva la tête.

Depuis qu'il avait découvert le manuscrit de Pilate, un vent de désolation déferlait au plus profond de lui. Il savait qu'il ne pourrait jamais guérir de ce mal-là.

Ironie du sort, sur cette terre des pharaons qu'il avait tant convoitée, sa destinée n'avait pas été de redonner vie à la civilisation égyptienne : sa véritable destinée avait été de découvrir le moyen de détruire sa propre civilisation.

Le manuscrit de Pilate pouvait balayer la civilisation chrétienne et la faire disparaître en un instant comme les siècles avaient fait disparaître celle égyptienne. Néanmoins, Champollion avait donné sa parole au roi de France et il tiendrait sa promesse de ne rien publier qui pouvait aller l'encontre des enseignements de l'Église.

Quel futur l'attendait désormais ?

Pour le moment, Champollion l'ignorait.

Ses yeux se portèrent sur la Grande Pyramide. Son ombre croissante projeta sur le sable d'or une facette obscure, semblable à une pointe menaçante désignant un horizon trouble.

8

Tentation

Depuis des jours et des jours, Jésus était assis dans la grotte. Parfaitement immobile, il était aussi inerte qu'une statue de pierre. Seules ses paupières trahissaient une activité cérébrale d'une intensité prodigieuse ; de temps à autre, de petits mouvements convulsifs parcouraient ces protectrices des iris.

Osiris...

En Égypte, dans le temple de la divinité de la mort et la résurrection, sous l'initiation d'un Grand Maître Initié, Jésus poursuivit son enseignement. Dans son travail d'assimilation, Jésus était laissé à lui-même. Son Maître ne l'aidait en rien et souvent Jésus s'étonnait de sa froideur, de son indifférence. Ce Maître exigeait de lui une obéissance absolue mais ne lui révélait rien au-delà d'une certaine limite. Jésus comprit alors qu'il ne posséderait la vérité que si elle devenait une partie intégrante de son être intime, un acte spontané de son âme. Les études et les méditations se poursuivirent.

Il dompta entièrement ces sens pour développer son esprit. Aucun jour ne se passait sans qu'il médite sur les destinées de l'humanité et s'interroge sur lui-même.

Depuis toujours, il avait été frappé par la grandeur de la pensée de Moïse qui avait voulu préparer l'unité religieuse des nations, en créant le culte du Dieu unique et en incarnant cette idée dans un peuple. Il fut surpris d'apprendre la vérité à son sujet. Il en resta abasourdi, lui qui avait été éduqué selon la religion juive. Il promit de ne jamais divulguer ce secret car le chaos naîtrait de cette révélation. Mais est-ce que les Juifs croiraient en la vérité ? Il en doutait. Il comprit l'abîme qui séparait la doctrine juive officielle de l'antique sagesse des Initiés, véritable mère de la religion, mais toujours persécutée par Satan, c'est-à-dire par l'esprit du

mal, l'esprit d'égoïsme, de haine et de négation, uni au pouvoir politique absolu et à l'imposture sacerdotale.

Ainsi s'écoulèrent les mois, les années.

Chaque matin, le Maître semblait lire chacune des pensées de son disciple, pénétrant même à l'intérieur de son être éthéré. Alors, vint le jour où il sut que Jésus était enfin prêt à recevoir l'initiation suprême. Après une ultime cérémonie au temple de Thèbes, on lui rasa le crâne. Accompagné des Maîtres Initiés, il s'embarqua sur un bateau pour descendre le Nil, vers une destination qu'il ne connaissait pas.

La Grande Pyramide...

Le pouvoir de la pyramide était tel qu'on racontait que la nourriture s'y desséchait sans s'y corrompre et que les lames des épées s'y affûtaient toutes seules. Jésus apprit que Pythagore lui-même y avait été initié bien avant lui. Il allait enfin connaître l'ultime secret des Initiés. Au crépuscule, tenant des flambeaux, les prêtres d'Osiris l'introduisirent dans la pyramide.

Dans les profondeurs de l'édifice pharaonique, ils parvinrent dans une crypte basse soutenue par quatre piliers posés sur des sphinx. Dans un coin, se trouvait un sarcophage ouvert en marbre. On y coucha Jésus après lui avoir donné un breuvage à boire, à la mixture mystérieuse. Ne laissant qu'une petite lampe de naphte, le cortège d'Initiés abandonna le caveau. Le Maître de Jésus resta encore un instant.

– Aucun homme n'échappe à la mort, mais cette nuit tu connaîtras la résurrection, affirma-t-il d'un ton énigmatique. Tu franchiras la porte de l'au-delà et tu trouveras la lumière...

Il posa sa main sur le corps de son disciple, dans une dernière bénédiction. Puis il s'éloigna silencieusement. Pendant quelques minutes encore, la petite lampe déposée à terre éclaira de sa pâle lueur les sphinx de la crypte. Puis elle s'éteignit et les ténèbres engloutirent les lieux. De nulle part, des chants funéraires surgirent et résonnèrent doucement dans le sépulcre. Un froid glacial tomba sur Jésus, paralysant tous ses membres. Expirant, incapable du moindre geste, il passa graduellement par les sensations douloureuses de la mort et sombra en léthargie. Sa vie défila devant lui en tableaux successifs comme quelque chose d'irréel et sa conscience terrestre devint de plus en plus vague et diffuse. Il sentit son corps se dissoudre. Il s'en dissocia pour s'élever au-dessus de lui et il entra en extase. Un point brillant et lointain apparut, presque imperceptible sur le fond noir des ténèbres. Il se rapprocha, grandit, pour devenir une étoile brillante aussi intense et immense que le soleil. Jésus fut attiré dans son centre incandescent.

Alors il *le* rencontra.

Dans la pyramide, le symbole occulte représentant la convergence ascendante vers la source suprême de l'Illumination, Jésus accéda à l'ultime stade de vérité.

Le Père céleste.

L'homme est un Dieu mortel. Et Dieu est un homme immortel.

Comme il était vrai cet adage séculier ! Au firmament, il en eut la révélation.

Combien de temps resta-t-il dans cet état sublime en contact avec le Sacré, Jésus ne le sut jamais. De ce moment de pure extase et de symbiose avec le monde divin, où tous les secrets de l'humanité lui furent dévoilés, il en garda une force spirituelle incommensurable.

La résurrection fut un déchirement affreux. Il se sentit précipité dans son corps comme dans un corps mort. Il revint à l'état de léthargie consciente et un poids terrible pesa sur son esprit. Il se réveilla. Debout devant lui se tenait son Maître.

– Te voilà ressuscité, dit-il. La lumière d'Osiris a levé le voile sur les Mystères. Désormais tu es un Initié...

Les années s'écoulèrent.

Jésus était devenu un Grand Maître Initié, inculquant le culte aux novices dignes de connaître le secret du Père céleste et les protégeant du Mauvais. Son existence était rythmée par les rites sacrés et les initiations.

Un jour arriva où, par de jeunes novices étrangers venant d'Israël, Jésus entendit parler de la communauté religieuse de Qumran, située non loin de Jérusalem.

Leurs membres se faisaient appeler les Esséniens.

Si cette communauté paraissait exister depuis fort longtemps, elle n'était pas issue d'Initiés. Ou du moins connue ou reconnue par le temple d'Osiris. Pourtant, on rapportait des similitudes étranges sur certains rituels. De plus, des points communs entre la doctrine des Initiés et des Esséniens étaient flagrants : l'amour du prochain mis en avant comme le premier devoir, la défense de jurer pour attester la vérité, la haine du mensonge, l'humilité...

Appuyés sur leurs études de la nature, ces religieux de Qumran pratiquaient la médecine. Ils connaissaient les propriétés et les effets infinis des plantes et des minéraux sur l'organisme humain et envisageaient ces connaissances comme appartenant au domaine secret des degrés supérieurs de leur Ordre. Ils se faisaient enfin un devoir d'en faire servir la pratique au soulagement physique et intellectuel de leurs semblables. Mais tout cela ne semblait qu'une façade car, d'après plusieurs novices d'origine juive

qui étaient restés quelque temps chez eux avant de les quitter, il n'y avait chez les Esséniens pas le moindre sens du pardon.

Ce dernier détail intriguait au plus haut point Jésus.

Si cette communauté avait franchi le seuil décisif dans le secret du divin, elle avait donc découvert le Père céleste. Alors comment pouvait-elle, connaissant forcément la loi des Causalités, être aussi radicale pour ne pas prêcher le pardon ? Il y avait là une incohérence manifeste, un impénétrable mystère.

Un mystère essénien.

Leur doctrine, les rites similaires à ceux du temple d'Osiris étaient-ils le fruit du hasard ? Y avait-il un plagiat manifeste ? Mais comment avaient-ils eu connaissance des coutumes des Initiés ? Connaissaient-ils également le Père céleste ?

Un doute subsistait et il fallait s'en assurer. Jésus était de la région et il fut donc convié par ses pairs à s'y rendre en mission pour infiltrer la communauté religieuse de Qumran.

L'infiltration...

Se faisant passer pour un Juif à la recherche de spiritualité, sur les bords de la mer Morte, il s'introduisit chez les Esséniens en devenant novice. Pendant un an, il s'appliqua à vivre son noviciat selon des règles très strictes. Le moindre écart de conduite était sanctionné ; si on gesticulait pendant une réunion ou une séance de prière, le fautif était condamné à dix jours d'exclusion et à un mois pour un rire. Un mensonge, une colère mal contenue étaient sanctionnés par six mois de bannissement.

L'alimentation se composait essentiellement de pain, de racines sauvages et de fruits. La consommation de viande était interdite.

Pour Jésus, cette rigueur sectaire allait à l'encontre de la loi de l'Équilibre. À trop tendre l'arc de la conscience par des obligations rigides, on finissait par casser la corde de la sagesse en aboutissant, au final, à l'intransigeance de l'ignorant.

Pourtant, les Esséniens semblaient d'un autre côté suivre une doctrine bienveillante.

La plus marquante était la mise en commun et la répartition des biens de la collectivité selon les besoins de chaque membre. De plus, les Esséniens s'étaient donné comme nom celui de médecin, de thérapeute car leur seul ministère avoué vis-à-vis du public était celui de guérir les maladies physiques et morales.

Cette ambivalence était troublante et l'intriguait, le motivant encore un peu plus pour percer cette énigme.

À la fin de sa première année au sein de la communauté, ayant fait preuve de tempérance, Jésus fut admis aux ablutions qui consistaient à prendre des bains dans une eau froide en portant des vêtements blancs. Il dut jurer par de terribles serments de ne rien trahir des secrets qu'il allait apprendre. Alors, seulement, il prit part au repas commun qui se célébrait avec une grande solennité et constituait le culte intime des Esséniens. Ces agapes fraternelles commençaient et se terminaient par la prière.

Jésus voyait qu'il y avait des similitudes troublantes avec les pratiques des Initiés mais il n'était pas parvenu à percer le fond du mystère.

En un an, il n'avait appris que peu de chose. Les Esséniens avaient une vision naïve du monde : il y avait d'un côté le mal, les ténèbres et le péché, et de l'autre le bien et la lumière. D'une certaine manière, leur exigence de pureté terrestre était telle qu'ils se croyaient déjà aux cieux dans leur vie terrestre, vivant au milieu des anges. Jésus comprit surtout une chose : les Esséniens étaient tous des Juifs vénérant les écrits sacrés de Moïse. Ce fut même cela qui l'avait intrigué le premier mois de son arrivée : le sectarisme identitaire et religieux. Contrairement au temple d'Osiris qui accordait l'enseignement suprême à tout homme digne de le recevoir, quelle que soit son origine ethnique ou religieuse, la communauté de Qumran n'acceptait en son sein que les Juifs de confession.

Endoctriné comme tous les enfants d'Israël dès son plus jeune âge, Jésus connaissait parfaitement l'enseignement religieux juif et avait su être admis parmi les Esséniens sans le moindre soupçon de leur part.

Ces religieux portaient une attention toute particulière à l'un des enseignements des écrits juifs : celui de la venue future du Messie.

Le Christ.

Une vague attente morfondait le peuple. Dans l'excès de ses maux, étouffé par l'occupant romain, Israël pressentait un sauveur. Depuis des siècles, les légendes rêvaient de cet enfant divin devant naître à Bethléem. Les synagogues en parlaient avec mystère, les astrologues calculaient sa venue et des sibylles en délire avaient annoncé la chute des dieux païens. La terre était dans l'expectative de ce roi spirituel qui serait compris des petits et des grands, des humbles et des séditeux, des pauvres et des riches.

Cet enfant divin serait de la lignée du roi David car de cette filiation devait naître un futur roi. Les anciens prophètes et les textes sacrés étaient tous formels à ce sujet : ils annonçaient le retour prochain d'un roi, fils de David, le Libérateur envoyé par Dieu pour rétablir la souveraineté et l'indépendance du royaume d'Israël, pour guider son peuple et le libérer du joug étranger. Ce roi serait le Messie, l'Oint de l'onction divine, l'Oint du Seigneur Dieu.

Les Esséniens étaient obnubilés par ce Messie, focalisant leur culte et leur espérance sur l'arrivée de ce Christ prophétisée par les écrits divins juifs.

En outre des grottes où ils stockaient divers ouvrages, les Esséniens possédaient une grande bibliothèque. La nuit, à l'insu de tous, Jésus parcourait d'un œil attentif les rouleaux et les manuscrits des multiples étagères. Il fut étonné d'y trouver des livres totalement hétéroclites. Il finit par réaliser que ces textes n'étaient présents que pour noyer de leur volume compact les véritables écrits esséniens. Ces derniers devaient masquer leur savoir par de faux livres, utilisant un code élaboré pour reconnaître les vrais des faux. Parmi cette impressionnante quantité de textes, Jésus ne pouvait donc pas percer le secret qui pesait sur Qumran.

Cependant, dans un texte lu au hasard, il comprit la raison des similitudes entre les Esséniens et les Initiés. Dans un registre différent, il fut surpris de trouver son propre nom consigné dans un recensement romain de Bethléem : il était indéniablement ce Jésus né dans cette ville qu'il ne connaissait pourtant pas, il était bien ce fils de Joseph de Nazareth, descendant du roi David et ayant pour mère Marie de Jéricho.

Apparemment, la communauté religieuse de Qumran n'ouvrait les ultimes portes de sa doctrine ésotérique qu'aux prétendants au titre de Christ. Comprenant qu'il n'avait pas d'autre choix pour percer rapidement le mystère essénien, Jésus décida de passer à une tactique plus offensive.

Il ne voulait pas patienter des années et des années à graver les différents échelons de l'initiation pour connaître le fin mot de l'histoire. De plus, il pressentait un indéfinissable danger. Ces longs mois austères passés au sein de la communauté l'avaient conforté dans l'idée qu'il était en présence d'une communauté de non-Initiés au but occulte et mauvais. Même si les apparences pouvaient faire croire le contraire et attirer bon nombre de fidèles en quête d'absolu.

Longtemps, il avait hésité à se lancer sur le chemin qu'il allait prendre, comprenant que ce sentier sinueux était peut-être sans retour et entraînerait des conséquences imprévisibles. Toutefois, il finit par admettre que la situation l'exigeait. Pendant de nombreuses nuits, contemplant les rives de la mer Morte, il avait prié le Père céleste. Il avait vu en songe des images d'un autre monde, d'un autre temps. Une multitude d'âmes étaient menacées s'il ne faisait rien. Alors, malgré ses craintes, il sut qu'il devait s'aventurer sur l'obscur sentier des Causalités.

Lors d'un déjeuner parmi les autres disciples, il se leva d'une manière solennelle et, après avoir levé lentement les paumes vers le haut du plafond, il annonça que de nombreux signes lui indiquaient qu'il était peut-être le Messie que tous attendaient. Humblement, il ajouta qu'il avait

beaucoup hésité avant de révéler ce secret qui pesait sur son cœur, ayant eu un long cheminement spirituel intérieur avant de se rendre à cette évidence.

Devant le chef de l'Ordre, un vieillard centenaire, il affirma être né à Bethléem l'année où un astre sublime avait été visible dans le ciel.

Tous furent étonnés et frappés par son affirmation. Ils vérifièrent les registres de l'année en question et qui mentionnaient bien l'apparition d'une étoile d'un éclat exceptionnel. Ils eurent également, par des moyens détournés, une autre preuve de ce que Jésus affirmait. Le Temple de Jérusalem avait enregistré la naissance de ce fils de Joseph car la lignée des descendants de David était scrupuleusement suivie et consignée par les autorités religieuses. Alors, ils considérèrent d'un autre œil ce séduisant novice trentenaire à la haute stature et au regard couleur ciel.

D'un œil bienveillant et intéressé à la fois.

Comme Jésus l'avait présumé, en révélant sa véritable filiation, fils de Joseph descendant de David, son apprentissage sauta des étapes décisives. En peu de temps, il fut consacré au plus haut stade de la hiérarchie essénienne, les mois s'écoulant comme autant années d'obligations religieuses qu'il aurait dû effectuer.

Et le jour vint enfin où Jésus put lever le voile du mystère essénien.

Ou plutôt une nuit.

Par une soirée mémorable pour l'Ordre des Esséniens et pour son nouvel adepte, Jésus reçut, dans le plus profond secret, l'initiation supérieure du quatrième degré, celle qu'ils accordaient uniquement dans le cas spécial d'une mission prophétique, voulue par le frère et confirmée par les anciens. Ils s'étaient réunis dans une grotte, taillée à l'intérieur de la montagne comme une vaste salle, ayant un autel et des sièges de pierre. Le chef de l'Ordre était là, avec quelques anciens. La petite barbe blanche du vieillard n'arrivait pas à dissimuler son visage osseux au teint blafard et malsain qui faisait penser au faciès d'un cadavre. Portant un haut turban conique rouge semblable à une pyramide qui cachait son crâne chauve, ses yeux froids et mornes étaient cependant d'une vigueur inquiétante, mue par une flamme un peu folle.

Deux prophétesses esséniennes avaient également été admises à la mystérieuse cérémonie. Portant des flambeaux et des palmes, elles saluèrent l'entrée de Jésus vêtu d'un lin blanc comme un futur roi.

Le chef de l'Ordre lui présenta un calice d'or, symbole de l'initiation suprême, qui renfermait le vin de la vigne du Seigneur, symbole de l'inspiration divine.

– Moïse y a bu avant toi, affirma le vieillard centenaire. Abraham a reçu la même initiation. Jamais nous ne présentons la coupe à un homme dans

lequel nous n'avons pas reconnu avec certitude les signes d'une mission prophétique. Serais-tu le Messie que nous attendons tous pour le salut d'Israël ?

Jésus garda le silence. Le centenaire sembla apprécier ce mutisme.

Cette nuit-là, Jésus perça tous les secrets des Esséniens. Les révélations du chef de l'Ordre glacèrent tout son être, il eut l'impression que son sang s'était figé dans ses veines. Alors, mentalement, il s'était mis à prier.

Pour le salut de l'humanité.

Père céleste, donne-moi la force de surmonter cette épreuve...

Longtemps, une vision apocalyptique hanta sa conscience.

En ce temps-là, un prophète du nom de Jean, surnommé le Baptiste prêchait sur le fleuve Jourdain, au nord de Qumran. Poussé au désert par une piété farouche, il y avait mené la vie la plus dure, la plus austère, dans les prières et les jeûnes. Sur sa peau nue, brûlée par le soleil, il portait un vêtement tressé en poil de chameau meurtrissant sa chair, comme le signe de la pénitence qui voulait s'imposer à lui-même et aux Hébreux. Il sentait profondément la détresse d'Israël et il attendait la délivrance dans ce désert hostile. Avec une fermeté inébranlable, un mépris de la douleur, il subissait, sans sourciller, tous les maux que lui faisait endurer la nature.

Le Baptiste annonçait à tous la venue prochaine du Messie.

Empruntant aux Esséniens la coutume des ablutions, la transformant à sa manière, il avait imaginé le baptême avec l'eau du Jourdain comme un symbole visible, comme un accomplissement public de la purification intérieure qu'il exigeait. Cette cérémonie nouvelle, ses ardentes prédications devant des foules immenses, dans le cadre du désert, en face des eaux sacrées du Jourdain, entre les montagnes sévères de la Judée et de la Pérée, saisissaient les imaginations, attiraient les multitudes.

La cérémonie donnait au peuple ce qu'il ne trouvait pas au Temple : une espérance vague et prodigieuse. On accourait de tous les points de la Terre promise et même de plus loin, pour entendre l'homme du désert qui annonçait le Messie. Les populations, attirées par la promesse d'un futur glorieux, restaient là, campant des semaines entières pour entendre chaque jour cette voix, ne voulant plus s'en aller, attendant impatiemment la venue de ce Christ.

Quelques semaines après son initiation chez les Esséniens, Jésus vint lui aussi au désert du Jourdain, accompagné par une poignée de disciples qui le suivaient désormais avec attachement. Le chef de l'Ordre lui avait conseillé de voir le Baptiste, de l'entendre prêcher les foules, de se soumettre à son baptême public et de considérer la dévotion populaire que le prophète engendrait.

– Alors, tu pourras nous dire si tu es ce Messie que nous attendons tous avec ferveur, avait ajouté le vieillard centenaire.

Jésus vit le Baptiste, un rude ascète, velu et chevelu, avec sa tête de lion visionnaire, debout dans une chaire de bois, sous un tabernacle rustique, couvert de branchages et de peaux de chèvre. Autour de lui, parmi les maigres arbustes du désert, une foule immense, tout un campement : des voyageurs surgis de nulle part, des soldats déserteurs, des Samaritains, des lévites de Jérusalem, des bergers avec leurs troupeaux de moutons, et même des Arabes arrêtés là, avec leurs chameaux, leurs tentes et leurs caravanes, par « la voix qui retentit dans le désert ». Et cette voix tonnante roulait sur ces multitudes.

– Repentez-vous, gronda-t-il, car le Royaume de Dieu sur terre est tout proche.

Jean invectiva les prêtres du Temple, les appelant une race de vipères. Pour eux, il ajoutait que la cognée était déjà mise à la racine des arbres.

Puis il parla du Messie qui viendrait bientôt.

– Moi, je ne vous baptise que d’eau mais celui qui vient derrière moi est plus fort que moi, dont je ne suis même pas digne, en me courbant, de délier la courroie de ses sandales. Lui, il vous baptisera par le feu...

Certains ne semblaient pas vraiment comprendre ce que cela signifiait, ne saisissant pas l’ampleur de ce terme. Mais d’autres s’y préparaient avec une joie mauvaise.

... il vous baptisera par le feu... le feu de la géhenne...

– ... il tient dans sa main la pelle à vanter et va nettoyer son aire, ajouta Jean. Il recueillera son blé dans le grenier. Quant aux balles, il les consumera au feu qui ne s’éteint jamais. Préparez le chemin du Libérateur, rendez droits ses sentiers...

Longtemps, il exhorta la foule de ses prêches fougueux.

Vers le coucher de soleil, Jésus vit ces masses populaires se presser vers une anse, au bord du Jourdain, et tous courbaient leurs échine, comme en signe d’allégeance, sous l’eau que leur versait le Baptiste.

Jésus s’approcha.

Jean ne le reconnut pas immédiatement, mais il reconnut en lui un Essénien à sa robe de lin. Il le vit, perdu dans la foule, descendre dans l’eau jusqu’à la ceinture et se courber humblement pour recevoir l’aspersion. Quand Jésus se releva, le regard redoutable du prêcheur et le regard du Galiléen se rencontrèrent. Alors, comprenant qui était vraiment ce disciple, l’homme du désert tressaillit sous le rayon de ces yeux bleus à la douceur merveilleuse. Après un instant de silence, il demanda, comme à regret :

– Serais-tu celui que nous attendons tous ?

Sa voix était forte et solennelle, aussi tonnante que le tonnerre. Jésus vit dans son regard une lueur qui semblait indéfinissable au premier abord.

Telle une flamme un peu démente.

Mais ce n'était pas la folie qui s'y reflétait. Ce n'était pas non plus du scepticisme. Jésus y lisait une pointe de jalousie. Cependant, il y avait également autre chose. Comme de l'arrogance ou de l'autosuffisance. La supériorité de quelqu'un qui croit avoir un avantage sur l'autre. Alors, Jésus comprit.

Il sait.

Ne laissant rien transparaître de cette révélation, il inclina sa tête, pensif, et croisa ses mains sur sa poitrine. Jean savait que le silence était la loi des Esséniens novices. Toutefois, Jésus n'était plus un novice et il prit ce mutisme pour une sorte de bravade. Les deux hommes se firent face de nouveau.

Jean le Baptiste, mon cousin...

Des légendes fantastiques couraient sur la vie de Jean. Sa mère, Élisabeth, était la sœur de Joseph. Elle avait mis au monde un garçon alors qu'elle était dans la cinquantaine avancée. Tout le monde l'appelait la « stérile », signe de malédiction divine. Ce miracle de la nature avait engendré un engouement autour de cette naissance, parlant d'un ange venu insuffler une émanation divine dans le ventre de la mère. Depuis, Jean avait toujours suscité un engouement mystique autour de sa personne. Vivant l'un en Galilée, l'autre en Judée, Jésus n'avait rencontré son cousin que peu de fois pendant son enfance. La différence d'âge de plusieurs années avait fait de Jésus le cadet respectueux de cet aîné au regard de fauve.

Le corps plongé jusqu'à la ceinture dans l'eau du fleuve, Jean, devenu le Baptiste, était en train de dévisager ce cadet dont l'image était gravée en lui, faisant semblant de ne pas le connaître devant la foule. Mais Jésus savait de quoi il en retournait vraiment.

Élisabeth lui a révélé le secret.

Après le décès de Joseph, Marie, la mère de Jésus s'était confiée à une parente et cette parente était justement Élisabeth, la mère de Jean. Marie avait cru pouvoir lui faire confiance, qu'elle garderait le secret éternellement. À l'époque de leur escapade en Égypte, c'était déjà Élisabeth qui avait aidé le couple en fuite en prenant soin des enfants de Joseph. Et le soir où Jésus avait entendu ce qu'il n'aurait jamais dû entendre, Élisabeth avait soulagé la conscience de Marie en partageant son secret. Mais cette confidence avait été trop lourde à porter pour la mère de

Jean et elle avait dû se confier à son tour à son fils dans un moment d'égarement.

Il connaît ma vraie nature...

Cependant, Jean ne l'avait dit à personne, scellant à jamais cette confession au plus profond de lui. Jésus savait pertinemment pourquoi.

Devant la foule silencieuse observant pieusement la scène qui se déroulait devant elle, comprenant instinctivement qu'elle assistait à un moment unique, le Baptiste esquisssa un sourire imperceptible en plongeant son regard félin dans les yeux bleus de Jésus.

Et il sait que je sais qu'il sait.

– Serais-tu le Messie ? demanda de nouveau Jean, rompant le silence.

Il croisa les bras sur sa poitrine, la main droite sur le cœur et la main gauche sur le sein droit selon le salut traditionnel des Esséniens. Jésus fit de même puis il se courba, sollicitant le baptême de Jean.

Mais ce dernier fit semblant de s'y opposer, en disant :

– C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi, et toi, tu viens à moi !

Jésus ne releva pas la tête. Il sentait à la fois une pointe de sarcasme et de jalousie dans les propos de son cousin.

Il ne s'en laissa pas compter pour autant.

– Laisse faire pour l'instant, murmura Jésus, car il est convenable que nous accomplissions chacun ce qui est juste.

Alors, Jean lui versa de l'eau sur la nuque. Après le baptême sur le Jourdain, les deux hommes échangèrent un dernier regard. Puis, Jésus s'éloigna et disparut avec ses compagnons entre les roseaux du fleuve.

Reprenant la route de Qumran, il partit s'isoler dans une grotte.

À l'abri des importuns, les Esséniens avaient pratiqué une retraite pour ceux des leurs qui voulaient se soumettre à l'épreuve de la solitude.

Un sentier escarpé conduisait à cette grotte s'ouvrant dans la muraille du mont. On y entrait par deux colonnes taillées dans le roc brut. Là, on demeurait suspendu au-dessus de l'abîme à pic, comme un nid d'aigle. Au fond d'une gorge, on apercevait des vignobles, des habitations humaines ; plus loin la mer Morte, immobile et grise, et des montagnes désolées. On y trouvait plusieurs écrits, des rouleaux des prophètes et textes sacrés, des aromates fortifiants, des figues sèches et un filet d'eau qui coulait le long de la roche. Seule nourriture de l'ascète en méditation.

Les disciples de Jésus campaient à l'extérieur, attendant avec une certaine fébrilité ce qu'allait leur annoncer au sortir de sa méditation celui qu'ils considéraient déjà comme ce Christ annoncé par Jean le Baptiste.

Depuis plusieurs jours, Jésus était là, assis dans cette grotte. Éreinté, endolori, torturé par l'immobilisme prolongé et par la froideur de la roche, son corps avait abandonné tout espoir de cesser son tourment en perturbant la conscience. Celle-ci était perdue dans un monde intérieur, dans un autre univers intemporel, ne se souciant pas du monde extérieur réel et de la douleur de ce corps qui avait fini par se soumettre silencieusement, acceptant la souffrance comme une fatalité, esclave de la volonté de fer de l'esprit qui ne lui accordait aucune légitimité à se rebeller.

Jésus avait fait défiler, en lui, toute sa vie, jusqu'à la confrontation avec son cousin, toutes les étapes décisives de son existence qui avaient fini par le conduire dans ce refuge surplombant la région.

À présent, le futur prenait le pas sur ces images du passé.

Que dois-je faire ?

Serais-tu le Messie ? avait demandé Jean.

Ces paroles frappèrent de nouveau sa conscience comme un mauvais coup porté à sa volonté.

Avant son initiation chez les Esséniens, la question ne se posait pas, n'avait pas de sens à ses yeux. Mais à présent, après cette initiation du quatrième degré qu'il avait reçue quelques semaines plus tôt dans la grotte de Qumran par le chef de l'Ordre, cette question ne cessait de le harceler, de le hanter.

Serais-je le Christ ? Oh ! Père céleste ! Puisses-tu guider mes pas...

Encore une fois, il espéra atteindre l'ultime quête de l'existence, il espéra que celle-ci lui apporte la solution.

Le chemin des vérités passées...

Une goutte de sueur perla le long de sa tempe. Le bout de ce chemin paraissait encore si loin, si inaccessible à sa conscience. Comme toujours, à chacune de ses tentatives, son démon intérieur l'empêchait d'accéder à cette ultime étape de son existence qu'il désirait tant.

Subrepticement, son esprit vagabonda vers une autre direction, cherchant ailleurs dans les méandres de ses synapses le salut de tout son être.

Et, de nouveau, la voix tonnante de Jean résonna au plus profond de lui.

Serais-tu le Messie...

Était-il ou n'était-il pas le Christ ? Déjà, certains voyaient le Messie en lui.

... le roi du Royaume de Dieu sur terre...

Mais cette terre serait une terre de désolation. Et, du Royaume, ne resteraient que les cendres de la géhenne.

Telle était la funèbre destinée du Christ.

Un autre dénouement était-il possible ?

Une douloureuse crampe d'estomac lui fit ouvrir les yeux malgré lui. La faim le tiraillait. Depuis combien de temps n'avait-il pas mangé quelque chose ? Un jour ? Dix jours ? Vingt jours ? Il ne le savait plus. Ce jeûne volontaire perturbait son esprit. Il eut l'impression que les pierres parsemant le sol se transformaient lentement en pains onctueux et l'invitaient à se relever pour un festin. Il se vit mordre à pleines dents dans ce pain. Son goût imaginaire le fit saliver involontairement. Mais il se refusa à quitter sa méditation pour apaiser sa faim.

L'homme ne vit pas de pain seulement. Les paroles qui sortent de la bouche du Père céleste le nourrissent bien plus...

Et ces paroles étaient écrites en lui, au plus profond de lui. Alors la sensation de faim se dissipa.

Surplombant la vallée, il observa un instant l'abîme à pic. Dans un moment de doute, comprenant qu'il pouvait être le Sauveur mais également le Destructeur, il pensa à se jeter dans le vide, pour ne pas apporter, par sa venue, chaos et désolation. Il était prêt à se sacrifier si c'était nécessaire, pour le bien de cette humanité. Car une fois trépassé, le danger disparaîtrait avec lui. Il se vit même orchestrer cette mort du haut du Temple de Jérusalem. Son sacrifice pourrait peut-être réconcilier cette humanité démente en lui ouvrant les yeux. Mais il savait que ce n'était pas la solution et que sa disparition serait vite suppléée. Et la région sombrerait dans la haine même sans lui. Comme si des anges étaient venus le secourir en plein vol en le portant de leurs mains pour le déposer délicatement, l'image de la chute brisant son corps sur les rochers en contrebas se dissipa de son esprit.

Cette tentation démente fit place à une autre plus sournoise.

Il savait que ces terres, ces royaumes qui s'étendaient au loin, pouvaient lui être soumis s'il le voulait. Et tous se prosterneraient à ses pieds en exauçant ses volontés, en glorifiant sa personne. Pendant un bref instant, la puissance et la gloire de ces royaumes obnubilèrent sa vision du futur. Par la force, il pouvait imposer le Royaume du Père céleste sur terre.

Mais il ne pouvait se faire adorer tel un dieu vivant incarné car, seule la ferveur envers le Père céleste était légitime. Et la force engendrait la violence, annihilant la miséricorde. Il balaya cette tentation du pouvoir terrestre de son esprit et referma les yeux.

Serais-tu le Messie ?

La question de Jean le Baptiste retentit encore une fois dans son âme.

Depuis l'éclosion de sa conscience en Égypte, il avait trouvé le Père céleste en lui-même et la certitude du Royaume des Cieux dans la beauté radieuse de ses visions. Les Initiés lui avaient enseigné le secret des religions, la science des Mystères ; ils lui avaient montré la déchéance spirituelle d'Israël. Où trouver la force de l'arracher à l'abîme ?

Le Christ n'incarnait-il pas la solution à lui tout seul ?

Une pierre deux coups ?

Il ne pouvait répondre à cette question qu'en se recueillant au plus profond de son être.

Alors, une inquiétude, un trouble s'empara de lui. Il eut le sentiment de perdre la félicité merveilleuse et de s'enfoncer dans un abîme ténébreux. Un nuage noir l'enveloppa. Ce nuage était rempli d'ombres de toutes sortes. Il y distinguait les figures de ses frères, de sa mère, des Esséniens. Leurs visages déformés par un rictus mauvais lui disaient l'un après l'autre :

« Renonce, c'est impossible, tu ne sais pas ce qui t'attend. Renonce... »

Mais une invincible voix intérieure leur répondait.

Il le faut.

Il plongea au plus profond de lui. Et plus profond était l'abîme où il descendait, plus épais devenait le nuage autour de lui. Pendant de longues heures interminables, il eut la sensation de s'approcher de quelque chose d'effrayant et d'innommable.

Une lumière lointaine finit par venir au secours de sa pensée. Douce et rassurante, elle le guida vers sa radieuse source lumineuse. Alors, les abîmes ténébreux de l'ignorance s'animèrent d'une flamme éblouissante et le nuage noir s'évapora en un instant.

Il entra dans un état d'extase lucide qui lui était propre, où la partie profonde de sa conscience s'éveillait à lui, entrant en communication avec l'esprit vivant des choses et projetant sur la toile du rêve les images du passé et de l'avenir. Jésus contempla les faits sous la lumière qui inondait son être et faisait de son intelligence un foyer incandescent.

Alors la vérité lui apparut. Claire. Limpide.

Sereinement, Jésus émergea de cette vision en ouvrant les yeux.

Autour de lui, le soleil embrasait les parois de la grotte. Une rosée tiède, comme des larmes d'amour, mouillait ses pieds endoloris par son immobilisme. Des brumes flottantes s'élevaient de la mer Morte.

Combien de jours avait-il fallu pour arriver à cette vision ? Il l'ignorait. Dans son monde intérieur, le temps extérieur n'avait plus eu d'emprise sur lui et avait arrêté sa course folle. Il caressa sa sombre barbe, la lissant du bout des doigts. Elle avait beaucoup poussé.

J'ai l'impression que cela fait quarante jours que je suis là...

De cette grotte où il avait trouvé l'illumination pour le salut d'Israël, pour le salut de l'humanité, il en garderait un souvenir impérissable. Cependant, une sensation d'amertume l'envahit. Il était déçu car il n'avait pu accéder au chemin des vérités passées. Encore une fois, elles étaient inaccessibles. Il savait pourquoi.

Le démon intérieur...

Il ne voulait rien laisser transparaître de cette pointe de déception qu'on aurait pu lire sur son visage. Son regard devait afficher une détermination fougueuse. Lentement, il détendit ses jambes et les massa minutieusement pendant une dizaine de minutes. Puis il se leva. Prenant une poignée de figes sèches dans une alcôve taillée dans la paroi, il embrassa du regard la vallée qu'il surplombait. Là-bas, son destin l'attendait. Il savait à quoi s'attendre.

Sans même prendre le temps de les mâcher, il avala rapidement les figes et alla se désaltérer au filet d'eau coulant le long de la roche.

Passant entre les deux colonnes taillées dans le roc brut, il quitta la grotte et s'engagea sur le sentier escarpé descendant au pied du mont. Dans la plaine, il retrouva ses disciples. Depuis des semaines, ils attendaient son retour. Ils étaient assis à même le sol, formant un cercle d'une dizaine de personnes. L'un d'entre eux était en train de leur rapporter ce que Jean le Baptiste racontait à la foule au sujet du baptême de Jésus. Tout à leur attention, les disciples ne virent pas que Jésus se tenait à quelques mètres de là, immobile et pensif à côté d'un bosquet.

– Jean témoigne qu'il a vu de ses propres yeux, juste après avoir baptisé Jésus de l'eau du Jourdain, le ciel se fendre en deux. L'Esprit de Dieu en est descendu, prenant une forme corporelle semblable à une colombe et est venu se poser sur Jésus. Et une voix s'est fait entendre du ciel. Elle disait : tu es mon Fils bien-aimé que j'ai engendré et en toi j'ai confié ma volonté céleste, mon Esprit Saint. Jésus est bien plus que l'élu de Dieu ; il est véritablement le Fils de Dieu et je suis persuadé que le Royaume de Dieu va...

L'homme s'interrompit, pâlisant légèrement. Il venait de voir Jésus. D'un bond, il se leva. Tous ses comparses firent de même et s'inclinèrent respectueusement.

Pendant une minute, Jésus resta silencieux, contemplant ces visages qui attendaient avec impatience ce qu'il allait leur dire.

Sa décision était prise.

Elle deviendrait irrévocable lorsqu'il l'annoncerait dans quelques secondes. Du fond de la mort de sa conscience qu'il avait sondée et goûtée

dans la grotte, il espérait apporter à ses frères bien plus que l'espérance de la vie. Il s'approcha de l'un des disciples.

Le messenger.

Il se pencha vers son oreille.

– Va dire au chef de l'Ordre que je suis... le Messie...

Il avait murmuré cette phrase, en détachant lentement chacune des syllabes, comme à contrecœur. Mais tous avaient entendu ou lu sur ses lèvres les derniers mots prononcés à voix basse.

Je suis le Christ...

Les regards des disciples s'embrasèrent d'une flamme vive. Voyant ces yeux illuminés, Jésus pria intérieurement pour que, dans l'avenir, cette lueur un peu folle n'attise que la foi et non pas les esprits.

9

Déesse

L'esprit troublé, Tom considéra l'obélisque au travers du pare-brise. À bord de la camionnette municipale blanche, il réalisait pleinement son erreur de jugement.

– Je me suis trompé, avoua-t-il à Camille. À l'origine, il y avait deux obélisques à l'entrée du temple de Louxor. Champollion les avait obtenus tous deux en cadeau pour la France. Les deux obélisques devaient y être rapatriés. Mais Champollion est mort prématurément et il n'a pas pu finaliser le retour du second obélisque. Par la suite, la France n'a jamais jugé utile de récupérer cet obélisque dans la période de trouble des changements de régimes entre monarchistes et républicains. Dans les années 1980, le président de la République François Mitterrand a même fini par rendre officiellement le second obélisque de Louxor au gouvernement égyptien. Cet obélisque est donc toujours là-bas. L'abbé Boudet a écrit dans son carnet que le Graal est caché dans l'obélisque de Louxor. En fait, Boudet ne parlait pas de celui de Paris mais bien de celui qui se trouve encore en Égypte.

Tom montra de la main l'obélisque de la place de la Concorde.

– Ça explique pourquoi celui-là est vide...

– Que faisons-nous maintenant ? demanda Camille.

– Nous partons pour l'Égypte dès ce soir. Vous venez avec moi, n'est-ce pas ?

Camille acquiesça.

– Confiez-moi votre passeport, commanda Tom. Je vais m'occuper des formalités administratives.

Camille sembla hésiter un instant, comme si elle craignait de donner sa véritable identité par le biais de son passeport. Mais elle n'avait pas le choix.

– Parfait, dit-il en faisant glisser le passeport dans sa poche. Je vous laisse ici. Je vous rejoindrai plus tard à cette adresse.

Il griffonna une adresse et un numéro de téléphone sur un morceau de papier.

– Tenez. Appelez Martial de ma part. C'est un ami qui travaille dans cette université.

Il désigna du doigt l'adresse et donna le papier à Camille. Celle-ci enleva sa combinaison blanche de travail et descendit du véhicule.

Elle héla un taxi qui la conduisit jusqu'à l'avenue Foch où était garée sa Mercedes grise, coupé sport. Au volant de celle-ci, elle se rendit à son appartement situé au quatrième étage d'un bel immeuble de caractère du 16^{ème} arrondissement. La première chose qu'elle fit fut de prendre un bain relaxant. Elle savoura ce moment de détente. En sortant de la baignoire, l'image que lui renvoya son miroir flatta son ego féminin : semblable à une déesse grecque, son corps était sublime et irrésistible. Elle passa un court moment à sécher sa longue crinière brune et se maquilla. À l'aide d'un crayon noir, elle souligna le contour de ses yeux pour mettre en valeur ses magnifiques iris verts. Elle opta pour un pantalon léger de couleur claire, un chemisier jaune assorti à une veste et des chaussures de sport noires. Après avoir donné à manger à ses poissons rouges, elle prépara un sac de voyage avec quelques affaires de rechange, puis composa le numéro du dénommé Martial.

Une voix grave et chaleureuse convint d'un rendez-vous avec la jeune femme.

Laissant la Mercedes dans son parking souterrain, Camille reprit un taxi. Sur présentation de sa carte d'identité, les gardes de sécurité de l'université l'autorisèrent à entrer : Martial les avait prévenus de sa visite. Elle laissa son sac de voyage en consigne et pénétra dans le bâtiment moderne et fonctionnel.

Dans l'immense hall, une centaine d'étudiants faisaient une pause-café près des distributeurs de boissons et de sandwiches. C'était là que Camille devait attendre. Martial lui avait précisé qu'il était un beau Noir antillais et qu'elle ne pourrait pas le manquer avec ses cheveux et sa barbe toute blanche. Inconsciemment, elle s'attendait à voir débarquer un géant noir du type footballeur afro-américain.

Cinq minutes plus tard, une main légère se posa sur son épaule. Camille se tourna et fut surprise de reconnaître en Martial un homme d'une cinquantaine d'années à la petite stature : il avait presque la même taille qu'elle.

Vêtu d'un costume-cravate impeccable, Martial était de corpulence moyenne. Le front large et le nez épaté, il portait une barbe coupée court qui formait avec cheveux crépus une sorte de casque intégral.

Après une rapide présentation mutuelle, Martial serra d'une poigne ferme la main de Camille et il la prit amicalement par le bras pour la conduire dans le dédale de son université.

– Enseignez-vous ici ? demanda-t-elle.

– Oui. J'y enseigne la psychologie évolutionniste...

Devant l'air candide de Camille, Martial crut bon d'expliquer :

– La psychologie évolutionniste est là pour expliquer les mécanismes de la pensée humaine à partir de la théorie de l'évolution biologique. Le cerveau, tout comme nos merveilleuses mains ou notre station debout, est le produit de l'évolution, des contraintes environnementales précises auxquelles ont dû faire face les ancêtres des hominidés. La psychologie évolutionniste étudie comment le cerveau traite l'information et comment les programmes du cerveau qui traitent l'information génèrent le comportement humain. Pour parler simple, toutes nos pensées et nos comportements actuels découlent de notre évolution chère à feu monsieur Darwin. Et toute la complexité de nos sociétés humaines s'illumine grâce à la psychologie évolutionniste.

Martial sourit.

– J'enseigne cette branche de la psychologie dans cette université et j'y fais également des expériences sur des « cobayes » humains. Ces expériences me permettent d'explorer en profondeur notre cerveau. Cela me permet de comprendre et d'anticiper les réactions humaines afin de mieux appréhender la prison dans laquelle notre esprit est enfermé.

Les yeux marron clair de Martial roulèrent vers le haut et il tapota de la main sa boîte crânienne.

– Une prison dorée.

Camille lui sourit aimablement.

– J'espère que je ne vous dérange pas, fit-elle poliment.

– Pas du tout, dit-il en consultant sa montre. J'ai encore deux heures devant moi avant d'aller ramasser les copies...

– Un examen pour l'obtention d'un diplôme universitaire ?

Martial secoua la tête.

– Non, cela n'a rien à voir. Ce n'est juste qu'un test pour corroborer mes travaux personnels. Il y a trois mois de cela, j'ai convié un groupe d'une cinquantaine de personnes à un test. Et aujourd'hui, ce groupe passe la deuxième phase de ce test. Mais en fait, pour tout vous dire, ce n'est

qu'une formalité car je sais exactement ce que tous vont répondre aux questions de ce test.

– Comment pouvez-vous connaître leurs réponses par avance ? s'enquit Camille en fronçant ses sourcils fins.

– À cause du biais d'affirmation. Je vous explique : le cerveau déteste le vide, il n'est pas fait pour retenir des propositions formulées sur un mode interrogatif. Le cerveau n'aime pas beaucoup les questions. Il a la fâcheuse tendance à les remplacer par des affirmations. Il y a trois mois, j'ai fait passer au groupe un test comportant une longue série de questions du type : « le député X a-t-il touché des pots-de-vin de la firme Y ? » ou « le vainqueur cycliste du dernier Tour de France était-il dopé ? » ou bien « Moïse a-t-il reçu les Tables de la Loi sur une montagne ? ». Après avoir lu de telles phrases, avec le temps, l'esprit retire inconsciemment le point d'interrogation et retient qu'il s'agissait d'une affirmation.

– Comment cela ?

– Lorsque l'on se pose une question, le cerveau construit une situation fictive, par exemple il met en scène dans son imaginaire le député X recevant un pot-de-vin dans son bureau. Puis il va chercher des éléments de l'actualité, dans un article de presse, à la télévision ou dans une conversation pour valider ou infirmer cette hypothèse. Mais quoi qu'il arrive, la scène a été construite mentalement, sous une forme certes fictive, mais affirmative. Quand le cerveau se pose des questions, il est obligé de se créer ces scènes imaginées. Si par la suite, des éléments viennent confirmer ou démentir la question pour apporter une solution véritable, le cerveau déplace ou efface cette représentation fictive pour la classer dans les acquis recoupés et vérifiés. Mais si aucune réponse n'est apportée à cette question, la fiction reste et cette interrogation mise en scène, cette scène imaginée va s'ancrer en affirmation, une affirmation sans fondement qui deviendra une certitude pour le cerveau de l'individu, créant l'amnésie de la question par l'affirmation. Le cerveau déteste le vide, il lui faut une réponse à toute question et c'est son imagination qui fait office de réponse à tout. C'est pour cela que nous avons tous des certitudes sur tout mais surtout sur rien. Car ce n'est que notre imaginaire nourri par nos scènes fictives devenues des affirmations dans notre cerveau qui dirige la plupart du temps notre conduite dans le monde réel...

Tout en marchant le long des couloirs au carrelage formant un damier jaune et blanc, Martial dévisagea Camille du coin de l'œil.

– Nous sommes programmés pour obéir inconsciemment à des facteurs intérieurs invisibles mais aussi à des facteurs extérieurs ô combien trop visibles pour l'inconscient. Par exemple, si je vous donne des explications en mettant mes mains ainsi...

Il plaça ses mains verticalement au niveau de son torse.

– ... je renforce chez vous ma force de persuasion et je fais passer bien mieux mon message. Et plus que tout, je suscite chez vous une implication efficace. Nous captons inconsciemment les gestes de nos semblables et tout geste même anodin peut déclencher un processus complexe à notre insu. Il en est de même pour les couleurs et les odeurs : le bleu nous apaise, tout comme sentir de la lavande d'ailleurs. Sentir de la vanille accentue l'envie d'aider les autres, la menthe augmente notre force physique et le citron notre concentration. L'odeur de citron a également le pouvoir de nous forcer à rester plus longtemps aux tables des restaurants et celui plus pernicieux de nous faire consommer plus de desserts...

Martial eut un sourire espiègle.

– À ce propos, n'avez-vous pas faim ? À la cafétéria, il y a une excellente glace aux fruits confits. Je vous invite, nous pourrions y attendre Tom...

La jeune femme accepta volontiers et se laissa conduire par Martial.

Au détour d'un couloir, une adolescente métisse à la peau finement dorée apparut.

Vêtue d'un pantalon et d'une veste en jeans, les bras croisés sur son corps frêle, la fille d'environ treize ans interpella Martial.

– Papa, tu n'as pas encore fini ? demanda-t-elle.

– Pas encore, Anna. Anna, je te présente Camille. Camille, voici ma fille Anna-Katerine.

Camille tendit la main à l'enfant et celle-ci se mit à rougir en avançant à son tour une main fragile. Puis, Anna caressa machinalement ses longs cheveux châtain clair et bouclés. Elle n'osa pas regarder Camille en face et ses yeux couleur noisette considérèrent bêtement ses propres chaussures roses.

– Elle est timide, dit Martial à l'adresse de Camille. Anna, attends-moi dans mon bureau. Si tu veux, tu peux jouer sur l'ordinateur et te connecter avec tes amis sur ton monde virtuel, tu sais, Second Life...

Anna acquiesça mollement et s'en alla en silence.

– Le réfectoire est par là, indiqua Martial.

Située sous un immense dôme de verre, avec plus d'une centaine de tables occupées par des étudiants discutant autour d'un café, la cafétéria était en proie à un brouhaha chaleureux.

Camille jeta un regard tout autour d'elle. Elle ne vit pas Martial lui glisser quelque chose dans sa veste. Elle prit un plateau métallique sur une pile et se dirigea vers une table réfrigérée où deux uniques desserts étaient présentés. La main de Camille hésita un instant entre la très alléchante

glace à base de sucre et de fruits confits et un gâteau peu appétissant, maigre et diététique. Elle finit par se porter sur le gâteau. À ses côtés, Martial prit un jus de pomme et régla le montant avec sa carte universitaire, puis ils allèrent s'installer à une table près de l'entrée.

– Je vais vous faire un tour de magie, dit Martial.

Il leva le doigt en l'air, l'agita rapidement et dit un « abracadabra ». Il désigna la poche de la veste de Camille. Celle-ci mit sa main à l'intérieur et en sortit un morceau de papier où était griffonné à la hâte « vous prendrez le gâteau diététique ».

Camille fronça ses sourcils.

– Comment saviez-vous ? s'étonna-t-elle.

– Depuis un mois, je fais une expérience avec ces deux desserts, gloussa Martial. Quand la glace est présentée seule, les étudiants la prennent systématiquement. Quand c'est le gâteau diététique qui est proposé seul, jamais personne ne le prend. Mais quand on propose les deux ensemble, c'est le gâteau qui l'emporte presque tout le temps. La raison est simple : en présence d'une glace alléchante, c'est le plaisir qui parle. En présence d'un gâteau peu appétissant, c'est aussi le peu de plaisir en perspective qui l'emporte et l'on préfère s'en priver. En revanche, en présence des deux, le plaisir incite dans un premier temps à prendre la glace sucrée, puis un sentiment de culpabilité apparaît à la vue du gâteau diététique : le plaisir un instant entrevu est modéré par la mauvaise conscience et l'on se rabat alors vers la solution « raisonnable » incarnée par le gâteau. Nous pouvons ainsi orienter le choix d'une personne à son insu. Si par exemple votre petit ami veut une gourmète en or pour son anniversaire, proposez-lui le choix entre la gourmète et un cadeau utilitaire moins onéreux comme un attaché-case ou un blouson pour l'hiver. Il s'orientera fatalement vers le choix utilitaire et raisonnable et vous ferez ainsi des économies...

– Vos expériences sont fascinantes, dit Camille.

– Elles le sont, en effet.

Comme s'il se rappelait d'une bonne blague, le visage de Martial se fendit d'un large sourire.

– Il y a quelques années de cela, j'avais fait une étude sur le comportement des téléspectateurs lorsqu'ils regardent un homme politique tenir un discours à la télévision et qu'il est perturbé par des personnes qui lui coupent systématiquement la parole. Les téléspectateurs devaient se concentrer pour comprendre ces arguments qui étaient hachés par les interruptions et leurs cerveaux associaient cette sensation de difficulté à une qualité médiocre des arguments. Il en résultait une diminution notable de la crédibilité de cet homme politique. Depuis que j'ai publié le résultat de cette

étude, les hommes politiques n'arrêtent pas de dire « s'il vous plaît, ne m'interrompez pas » et ils essayent de couper la parole de leurs opposants par tous les moyens possibles...

Martial rit doucement et Camille l'imita.

– Tenez, ajouta-t-il, une expérience amusante que vous pouvez faire avec vos amis, le test du pied droit intelligent : levez votre pied droit du sol et faites-lui faire des cercles dans le sens des aiguilles d'une montre...

Camille s'exécuta de bon cœur.

– Pendant que vous faites des cercles avec votre pied droit, ajouta Martial, dessinez le chiffre 6 dans les airs avec votre main droite.

Camille le fit et son pied changea de direction malgré elle, il tourna dans le sens opposé. Elle recommença l'expérience et malgré toute sa volonté, son pied se mit à tourner dans le sens contraire.

Elle se mit à rire.

– Et vous aurez beau essayer une centaine de fois, affirma Martial, cela ne changera rien. Autre petite expérience. Répondez à mes questions mentalement aussi vite que possible... le plus vite possible, d'accord ? Bon... combien font... $15 + 6...$ $3 + 56...$ $89 + 2...$ $12 + 53...$ $75 + 26...$ $25 + 52...$ $63 + 32...$ eh oui, c'est plus dur les calculs mais c'est un exercice excellent ! Alors courage... $123 + 5...$ Vite, pensez à un outil et à une couleur, vite...

Martial posa la main sur le front de la jeune femme, ferma les yeux et fit un effort de concentration en plissant fortement les paupières. Il rouvrit les yeux et considéra silencieusement Camille. Puis, théâtralement, il sortit un carnet de sa poche et écrivit deux mots sur la première page : marteau rouge. Il tendit le carnet à Camille.

Celle-ci fut abasourdie.

– Comment avez-vous deviné ? s'étonna-t-elle. C'est impossible... c'est exactement ce à quoi j'ai pensé.

Martial éclata de rire.

– Il n'y a rien d'impossible pour qui connaît le fonctionnement du cerveau. Plus de 95 % des gens répondront le marteau rouge si on leur donne cet exercice à faire.

– Pourquoi cela ?

– En fait, il y a un goulet d'engorgement dans notre cerveau, nous ne pouvons faire plusieurs choses à la fois, comme conduire normalement une voiture tout en téléphonant ou faire tourner son pied droit dans le sens des aiguilles d'une montre pendant que l'on fait un six de la main droite... Après une série de calculs, le goulet d'engorgement est saturé et le cerveau primaire, le cerveau instinctif prend le dessus sur une tâche nécessitant

l'urgence : d'où l'image du marteau assimilée à la massue de l'âge de pierre, le premier outil inventé par l'homme pour sa survie...

– Mais pourquoi la couleur rouge ? demanda Camille. Les massues n'étaient pas rouges... Cela n'a pas de sens...

– Le rouge est la première couleur que le cerveau instinctif cherche à détecter : pour beaucoup d'espèces animales, les individus dont le plumage ou le pelage portent des nuances de rouge ont aussi des concentrations sanguines importantes de testostérone, l'hormone de l'agressivité. Dans le monde animal, le rouge est donc corrélé à la dominance, à la force physique. Tout animal et, héritage animal oblige, le cerveau inconscient de l'homme également, tout animal cherche donc à percevoir le plus vite possible ce rouge chez l'adversaire pour évaluer si le combat est à son avantage ou si la fuite est nécessaire. Voilà pourquoi le rouge du marteau nous vient automatiquement à l'esprit... Ce rouge perturbe également l'esprit qui le détecte par une peur inconsciente, une peur primaire qui diminue l'envie de se battre et pousse à fuir instinctivement. Le rouge diminue inconsciemment les forces de l'adversaire car les structures cérébrales ancestrales interprètent cette couleur comme un signe de plus grande agressivité. De nombreuses tribus indiennes ou africaines se couvraient le visage de teinte ocre avant de partir au combat : elles avaient intuitivement compris l'avantage qu'elles pouvaient en retirer. Pourquoi les troupes coloniales britanniques et leurs fameuses tuniques rouges ont conquis un immense empire et ont dominé le monde pendant des siècles ? La réponse est dans la question... à cause du rouge. À l'époque où les combats ne nécessitaient pas de se cacher mais au contraire de se montrer, la couleur rouge était l'arme secrète qui diminuait les facultés mentales de l'ennemi par la peur inconsciente qu'elle suscitait... J'ai analysé les résultats des combats de boxe, de lutte gréco-romaine et de taekwondo des cinq derniers jeux Olympiques. On attribue toujours au hasard une tenue rouge ou une tenue bleue aux deux combattants qui s'affrontent. Eh bien, lorsque j'ai pris en compte les confrontations des adversaires réputés de même niveau, j'ai démontré que les combattants rouges remportaient deux fois plus de combats que les combattants bleus... J'ai envoyé ce rapport au Comité international olympique pour qu'ils cessent de mettre des tenues rouges. Et, évidemment, je n'ai pas osé leur proposer le rose en couleur de remplacement...

Martial fit un clin d'œil malicieux à Camille.

Longtemps, il lui raconta d'autres expériences anecdotiques et le temps s'écoula sans qu'elle ne s'en aperçoive.

Tom pénétra dans la cafétéria.

Il s'avança vers la table de la jeune femme. Celle-ci leva son beau visage vers l'homme au crâne rasé habillé de noir. Tom lui fit un clin d'œil complice et elle comprit le sous-entendu : tout était prêt pour le voyage en Égypte.

Camille se leva.

– Vous m'excusez, je reviens. Une envie pressante...

Elle traversa une partie du réfectoire et se dirigea vers un long couloir où se trouvaient les toilettes pour dames. Mais au lieu d'y entrer, après un bref regard derrière elle, Camille se plaqua derrière une colonne décorative.

Elle composa un rapide numéro de téléphone sur son cellulaire.

– C'est moi, dit-elle. Non, il ne se doute de rien. Tout se passe comme prévu...

Son regard émeraude scintilla doucement.

*
* *

Assis sur le fauteuil en cuir derrière son bureau, le combiné du téléphone à l'oreille, le cardinal Fustiger eut un rictus carnassier.

– Parfait, Déesse. Parfait. Au fait, il est inutile de prendre cette précaution avec moi. Je sais pertinemment où vous êtes et qui vous êtes.

– « Les murs ont des oreilles, répondit la voix sensuelle. Alors je préfère prendre cette précaution au cas où... »

– Comme vous voudrez, Déesse. Mais je vous rappelle que cette ligne est sécurisée. Bon, quoi qu'il en soit, Léo a parfaitement réussi sa mission : il a récupéré le rapport Pilate de Rennes-le-Château et il me l'a envoyé par la poste. Je l'aurai d'ici demain.

– « Votre protégé a fait de l'excellent travail, concéda Déesse, c'est vrai. Cependant, Thomas Anderson est toujours vivant et cela pose un nouveau problème : monsieur Anderson est en possession du carnet de l'abbé Boudet. L'abbé y mentionne l'emplacement d'autres Graals et monsieur Anderson va bientôt s'envoler pour l'Égypte... »

– Où cela en Égypte ? pesta Fustiger.

– « Au temple de Louxor. Mais ne vous inquiétez pas. Je vais contacter Léo. Il saura devancer monsieur Anderson dans sa quête du Graal. Quoi que fasse monsieur Anderson, nous aurons toujours un coup d'avance sur lui. »

Au bout du fil, Déesse eut un rire cristallin.

– J’espère que vous avez raison, maugréa Fustiger.

– « Ne vous inquiétez pas, je maîtrise toujours la situation. Malgré ce regrettable imprévu, notre accord tient toujours, n’est-ce pas ? »

– Ai-je vraiment le choix ? grogna-t-il.

– « À vrai dire, non... »

Le cardinal soupira intérieurement.

Déesse pouvait demander de l’or, des fortunes entières : le Vatican aurait payé le prix fort pour récupérer le moindre feuillet concernant le Graal. Au lieu de cela, Déesse avait formulé une requête ridicule et perverse. La perversité diabolique était dans l’air du temps et il fallait s’adapter à ces démons-là, Fustiger le savait malheureusement.

– Vous aurez ce que vous avez demandé, dit-il.

– « Bien, je vous contacterai plus tard... Bye my lover... »

Déesse raccrocha et le cardinal serra le poing : il détestait quand Déesse lui soufflait systématiquement son « bye my lover » en fin de conversation.

Fustiger passa une main rageuse dans ses cheveux noirs : Thomas Anderson était toujours en course. Même s’il n’avait pas eu accès au contenu du Graal, les informations dont il disposait d’ores et déjà étaient plus qu’apocalyptiques : si elles venaient à être publiées, la paix au Proche-Orient deviendrait une chimère et la guerre éclaterait plus sanglante que jamais entre Arabes et Juifs sur la Terre promise. Dans un avenir proche, des millions de morts étaient à craindre par une folle surenchère religieuse et haineuse.

Pourtant, par la vie d’un seul, toutes ces existences, celles d’hommes, de femmes et d’enfants innocents pouvaient être sauvées. Il était dans l’intérêt de l’humanité de sacrifier une vie pour le devenir de millions d’autres.

Le cardinal n’avait pas hésité un seul instant à damner son âme pour sauver ces vies des forces de l’adversité. Il s’était sacrifié par compassion, par noble abnégation. En son âme et conscience, il avait pris la décision courageuse de faire éliminer Thomas Anderson.

– L’enfer est peuplé de bonnes intentions, murmura Fustiger en tirant sur le pli de sa soutane rouge.

En enfer, par son choix valeureux, le cardinal risquait de s’y retrouver. Mais il n’avait pas d’autre recours : peu importait le devenir de son âme, Thomas Anderson devait mourir pour le bien de l’humanité.

Ce sacrifice, son propre sacrifice, Fustiger le faisait par amour.

Non pas par amour de Dieu. Ni même comme ce maudit Jésus.

Non, Fustiger le faisait uniquement par amour pour Deus.

Au jour du Jugement dernier, Deus saurait apprécier ce noble sacrifice et intercéder probablement en sa faveur pour le sauver même de l'enfer.

Mais pour l'heure, Thomas Anderson était toujours vivant.

Fustiger poussa un soupir d'agacement.

Léo n'avait pas réussi à se débarrasser de ce diable qu'était Anderson et l'apocalypse menaçait de s'abattre sur terre à tout moment. Néanmoins, Fustiger savait que Léo trouverait les ressources nécessaires pour parachever sa mission et empêcher Anderson de nuire définitivement. Léo était mû par la rage de la détermination et de la foi.

Rien ne pouvait le détourner du but fixé.

Déjà, lorsqu'il avait fui de chez lui après avoir tué sa perverse génitrice, Léo s'était fixé de traverser les Alpes à pied pour se cacher en Italie. Il avait franchi la frontière au nez et à la barbe des douaniers et il avait trouvé refuge dans la petite église d'un minuscule village piémontais perdu dans les montagnes. Là, un vieux curé l'avait recueilli dans son presbytère. Léo lui avait confessé son crime et le curé l'avait absous en lui faisant découvrir la Bible et le fléau de la pédophilie. Pendant plus de deux ans, Léo avait subi le courroux de ce religieux sadique et immoral, croyant devoir endurer cet enfer terrestre pour la rémission de ses péchés.

Un matin, quelques villageois découvrirent l'horreur d'une réalité qu'ils avaient jusqu'alors refusée de voir : Léo avait empalé le curé sur une croix inversée. Ligoté avec du fil de fer, le curé avait eu la gorge tranchée. Natif du village, profondément catholique, le carabinier qui fut appelé en urgence sur place préféra étouffer l'affaire de peur que le scandale ne retombe sur sa région et sur l'Église tout entière. Le Vatican dépêcha une équipe qui fit disparaître toutes les traces du meurtre.

Léo fut conduit à Rome et Fustiger le rencontra. Léo se jeta aux pieds du cardinal en les embrassant. Quand Léo confessa son histoire, Fustiger fut profondément touché par ce visage angélique et par l'abomination de cette existence gâchée par le Mauvais de ce monde. Quoi qu'il en pense lui-même, Léo devait probablement être un ange déchu renvoyé sur terre pour œuvrer à la gloire de Deus.

Néanmoins, le cardinal ne pouvait expliquer tout cela à Léo, notamment qui était Deus. Léo devait croire qu'il était désormais un serviteur de Dieu : le Vatican avait besoin de personnes déterminées ayant une foi aveugle en lui et œuvrant pour le bien de l'humanité.

En pensant au devenir de cette humanité, Fustiger fut parcouru d'une ombre qui déforma son visage. Il porta ses yeux noirs exorbitants sur l'écran d'ordinateur posé sur le bureau ; le compte à rebours était en train

d'égrainer un peu plus le temps qui restait avant que les fils d'Abraham ne fassent exploser leur bombe.

Le Pape devait absolument accepter leur ultimatum et prendre position pour Israël par l'infailibilité pontificale. Sans cela, l'humanité ne survivrait pas au souffle destructeur de la bombe.

Fustiger soupira.

En cas de refus du Pape, il devrait prendre les mesures qui s'imposaient.

Ce ne serait pas la première fois dans l'histoire de la papauté qu'un Saint-Père viendrait à disparaître de manière brutale et tragique.

*
* *

Sous une pleine lune naissante qui grignotait l'obscurité galopante, le taxi blanc roula à vive allure sur l'autoroute en direction du nord.

Le chauffeur, un intemporel Asiatique au nez écrasé, jeta un œil machinal sur son rétroviseur : Tom et Camille étaient confortablement assis dans les sièges en cuir de la berline.

– Martial est plus qu'un ami, dit Tom de son léger accent suisse-allemand. En fait, il est mon mentor : j'ai été son « disciple » pendant quelque temps.

– Son disciple ? s'enquit Camille.

– Je veux dire que j'étais son élève à l'université. J'ai repris les études tardivement et j'ai fini ma licence en psychologie évolutionniste l'année dernière.

– Et avant ? Que faisiez-vous ?

– Avant ? fit Tom en riant. J'étais au service de Dieu dans son royaume terrestre et maintenant je suis un ange déchu. Lors de ma déchéance, j'errai sans but sur cette terre et j'ai rencontré Martial. Il a été mon Sauveur, mon Messie. À présent, nous nous sommes même associés pour combattre un mensonge d'État...

Dans la pénombre, son regard bleu s'illumina d'une lueur sombre.

– ... et nous allons faire éclater la vérité au grand jour, quoi qu'il nous en coûte.

Le taxi doubla une camionnette publicitaire éclairée de néons ; l'affiche géante annonçait la sortie prochaine d'un film de science-fiction. En photo de fond, on pouvait voir des vaisseaux extraterrestres bombarder des gratte-ciel en feu et une foule de citoyens effrayés en train de fuir.

Du doigt, Tom désigna rapidement l'affiche éblouissante.

– Le sacrifice humain, l’offrande d’une vie humaine aux divinités, était pour nos lointains ancêtres un moyen de rétablir une forme de contrôle sur des événements a priori incontrôlables, des événements comme les inondations, les sécheresses ou les tremblements de terre. De nos jours, c’est ce genre de film catastrophe qui fait office de sacrifice humain.

– Comment cela ? s’étonna Camille.

– Je vous explique : pour dissiper le sentiment d’impuissance face aux catastrophes naturelles, les hommes avaient établi une notion de contrôle à travers le sacrifice humain car cette mise à mort était codifiée et encadrée. Ce qui rétablissait un sentiment de maîtrise par rapport aux inondations ou aux sécheresses. Ce macabre rituel a permis de lutter contre l’angoisse de l’inconnu. Le film catastrophe est ce rituel des temps modernes car il permet de nos jours aux hommes de circonscrire leurs angoisses, ce qui les rend moins pénibles et moins oppressantes...

Tel un professeur s’adressant à une jeune étudiante, Tom précisa :

– L’angoisse naît du sentiment de l’imminence d’un danger. C’est un état diffus dont on ignore la source. Nos sociétés occidentales accumulent les angoisses diffuses comme par exemple avec l’angoisse de vieillir ou de mourir. La peur, elle, est une réaction émotive liée à la prise de conscience d’un danger réel et concret, d’une source précise et visible. Les films catastrophes permettent à nos angoisses de muter, de se transformer en peur réelle et visible. La peur permet de se purger, de se libérer de nos angoisses inconscientes en incriminant une source précise. Ça permet de se délester pendant un temps d’un problème anxiogène qu’on refuse de voir et de se sentir mieux dans sa peau. Du moins, en apparence. Car tant que la cause de l’angoisse n’est pas éliminée et sans nouvelle peur pour nous soulager, on replonge dans un mal-être anxieux.

Tom considéra attentivement Camille.

– Ces films font le jeu des gouvernements qui les encouragent car ils ont tout intérêt à transformer nos angoisses en peur, ces angoisses dont ils sont responsables par leurs mensonges trop visibles pour l’inconscient mais que la conscience refuse de voir. Par la peur, les gouvernements nous détournent de la source des angoisses, de la source de la vérité. Par la peur, ils nous contrôlent : ils canalisent nos angoisses pour faire émerger des peurs qui servent surtout leurs intérêts partisans. Ils nous font peur par un ennemi tapi dans l’ombre qui veut notre mort et ils justifient ainsi toutes leurs guerres que nous soutenons aveuglément...

Tom soupira et conclut par cette maxime qui était son leitmotiv :

– Il est plus facile de croire que de réfléchir...

Pensive, du bout des doigts, Camille caressa doucement le petit crucifix autour de son cou et, pour orienter la conversation vers un sujet qu'elle espérait quelque peu éclaircir, elle demanda :

– Vous êtes en quête de la vérité, une vérité sur le Christ que vous voulez faire éclater et la preuve de cette vérité se trouve dans le rapport Pilate, n'est-ce pas ?

De la tête, Tom fit signe qu'elle avait raison.

– Il va être temps de lever le voile sur le Christ, dit-il. Et vous allez en être le témoin privilégié.

Perdu dans ses réflexions, Tom se tut. Comprenant que le moment ne semblait pas favorable, Camille n'ajouta rien et le reste du trajet fut silencieux.

Le taxi arriva à l'aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle. Le chauffeur sortit de la berline, ouvrit galamment la portière de Camille, puis il prit la grosse valise rouge dans le coffre pour la déposer sur un caddie. Tom régla la course en laissant un gros pourboire et poussa le caddie.

Portant son petit sac de voyage en bandoulière, Camille se demandait encore ce que pouvait contenir la volumineuse valise de Tom. Ce dernier n'avait pas voulu lui dire ce qu'il y avait à l'intérieur. Compte tenu du peu de temps qu'il fallait pour aller et revenir de Louxor, la valise devait contenir autre chose que de simples vêtements de rechange.

À cette heure avancée de la soirée, l'immense hall d'aéroport était toujours animé ; par-ci, par-là, les touristes se pressaient vers les guichets d'embarquement.

Tom et Camille ne firent pas la queue : ils se dirigèrent vers le comptoir First Class d'Egyptair.

Tom présenta les deux passeports français à l'hôtesse d'accueil qui était assise derrière son écran de contrôle. Celle-ci leur sourit et vérifia les identités, puis elle enregistra la valise de Tom et lui rendit les passeports avec les cartes d'embarquement.

– Monsieur et Madame Smith, dit-elle, je vous souhaite un excellent voyage.

– Merci, répondit Tom.

Il prit Camille par l'épaule.

Cette dernière était stupéfaite : l'hôtesse venait de les appeler par un nom de famille totalement inconnu. Tout en marchant, elle fit part de son trouble à Tom. Pour toute réponse, il lui tendit les passeports.

Camille les consulta : s'ils exhibaient bien leurs photos, leurs identités étaient cependant fausses.

– Il vaut mieux voyager incognito, affirma Tom. J’ai préféré prendre mes précautions.

– Mais ils sont faux, protesta Camille à voix basse. Nous risquons de graves ennuis...

– Ne vous inquiétez pas, rassura Tom. Ce sont des vrais-faux, plus vrais que nature car ils émanent de la préfecture même. Ils sont donc authentiques, Madame Smith...

– Et mon vrai passeport ? Où est-il ?

– Il a servi pour copier votre photo et je l’ai laissé en lieu sûr. Je vous le rendrai dès notre retour.

Jetant un regard inquiet autour d’elle, comme si elle craignait que quelqu’un ait entendu cette conversation, Camille acquiesça en silence. Elle se demanda comment Tom avait pu obtenir de tels passe-droits émanant des autorités officielles. Mais elle savait que Thomas Anderson n’était pas un homme ordinaire et cela ne l’étonna pas outre mesure.

Pendant un bref instant, Camille s’alarma en pensant que Tom avait eu amplement le temps d’enquêter sur elle en vérifiant son identité. Cependant, il semblait qu’il n’avait pas pris cette précaution élémentaire, croyant en une rencontre fortuite avec elle et ne voyant pas le double jeu de la jeune femme. Car si Tom avait enquêté sur elle, il aurait su qui elle était vraiment et, méfiant comme il était, il n’aurait jamais pris le risque de l’emmener avec lui.

Néanmoins, il était étrange d’emmener une inconnue et même de lui obtenir un faux passeport.

Cela cachait forcément quelque chose.

L’esprit de Camille fut troublé en réalisant l’évidence : Thomas Anderson avait eu le coup de foudre pour elle et il l’emmenait dans sa quête du Graal par passion amoureuse.

Le pouls de Camille se mit à battre rapidement. Ainsi, son amour était réciproque.

Alors, aurait-elle la force de le trahir ?

Mais Tom finirait par comprendre que ce n’était aucunement une trahison, elle aussi travaillait pour que la vérité éclate au grand jour et ils œuvraient *de facto* dans le même sens. Tom l’encouragerait même à faire ce qu’elle s’était engagée à faire quand elle lui dirait la vérité.

Le cœur léger et l’âme sereine, Camille leva son regard émeraude vers Tom. Celui-ci marchait d’un pas alerte en tenant toujours son « épouse » par l’épaule. Le couple passa les contrôles de sécurité et ils se rendirent dans un salon V. I. P. en attendant l’embarquement final.

Confortablement installée, un verre de champagne à la main, Camille trinquait avec Tom. Assis vis-à-vis dans de somptueux fauteuils, ils contemplèrent à travers une immense baie vitrée le tarmac éclairé de mille feux et les avions flamboyants en partance pour les quatre coins du globe. Un peu à l'écart, relié au terminal par une passerelle blanche circulaire semblable à un tentacule géant, l'Airbus d'Egyptair attendait les derniers préparatifs du personnel de service qui s'activait autour de lui.

Camille se réjouissait à l'idée de partir pour l'Égypte. Elle en rêvait depuis son plus jeune âge mais elle n'avait jamais eu le loisir de concrétiser son rêve d'enfant. Comme s'il lisait dans ses pensées, Tom lui dit :

– Vous semblez ravie de partir pour l'Égypte.

– C'est vrai, avoua-t-elle. C'est une terre fabuleuse qui m'a toujours fait rêver.

– Oui, vous avez raison : les pyramides, les pharaons...

– À vrai dire, je pensais plutôt à Moïse.

Tom fronça ses sourcils.

– Moïse ?

– Oui, l'enfant dans le panier le long du Nil, la fuite de l'Égypte avec le peuple élu, la Terre promise...

– Camille, coupa Tom, je dois vous avouer dès à présent quelque chose...

Il chercha un instant ses mots. Il hésita quelques secondes avant de se lancer :

– Camille, comment vous dire la vérité... en fait... Moïse n'a jamais existé... Moïse est un mythe. Un simple mythe... il n'a jamais existé...

Sous l'effet de la surprise, la jeune femme cligna plusieurs fois les yeux et considéra l'homme qui lui faisait face en se demandant s'il n'avait pas perdu la raison.

10

Cana

Jésus était fatigué.

Sa longue marche vers Jérusalem avait épuisé ses forces déjà amoindries par les jours de jeûne passés dans la grotte. Mais il n'y prêta pas attention. Il franchit les portes de la ville d'un pas vif. Ses disciples avaient eu du mal à le suivre et, de temps à autre, ils avaient même dû courir pour pouvoir suivre la cadence de marche. Eux aussi étaient éreintés. Ce fut presque avec soulagement qu'ils entendirent Jésus leur ordonner de l'attendre à l'entrée de la cité. Ils acquiescèrent silencieusement.

– Où vas-tu ? s'enquit cependant l'un d'eux. Tu ne peux rester seul, tu le sais. C'est contraire à...

– Je le sais, coupa Jésus. Mais nous devons nous faire discrets. Regarde la troupe, nous ne pouvons pas tous entrer et passer inaperçus. L'heure n'est pas encore venue pour qu'ils apprennent ma venue...

Du doigt, il pointa une direction précise. Celle du Temple dont ils distinguaient les hauts murs d'enceinte.

– ... et puis tu sais où je vais : quérir une caravane pour la suite du voyage. Attends ici avec les autres.

Après avoir hésité un instant, le disciple finit par s'incliner respectueusement.

Traversant la ville, Jésus se dirigea vers la place où s'organisait le départ des caravanes. La chance était avec lui. Il apprit qu'un groupe de marchands partirait le soir même en direction du nord. Moyennant finance, Jésus et ses disciples pourraient voyager dans les chariots transportant de la farine. L'affaire conclue, Jésus alla s'installer dans un coin de la place sous un abri de bois où paissaient paisiblement des bœufs, il s'allongea dans la paille pour se reposer. Mais il ne ferma pas l'œil. Son regard vif scruta la place. Il n'avait pas été suivi et les marchands ne faisaient plus attention à

lui. Alors, il se leva discrètement et s'éclipsa dans une petite ruelle adjacente.

D'un pas rapide, il marcha vers l'une des entrées d'un endroit bien précis.

Le Temple.

Devant la majesté du monument, il resta un moment admiratif.

Rénové et agrandi par Hérode le Grand, celui-là même qui avait ordonné le massacre des enfants de la région de Bethléem, le second Temple de Jérusalem était, aux dires des voyageurs, un des plus beaux et des plus grands temples de l'Empire romain. Les pèlerins venaient de partout y déposer leurs aumônes et offrir des sacrifices d'animaux. Aux grandes fêtes, des milliers de bêtes étaient sacrifiées sur les autels. En fait, le Temple était devenu davantage un abattoir d'animaux qu'une maison de prières. Plus de 7 000 prêtres étaient attachés à son service et devaient sacrifier, lors des grandes fêtes juives comme la pâque, près de 200 000 agneaux.

Jésus gravit les imposantes marches de l'entrée sud. Pendant un instant, il contempla la splendeur des portiques de marbre où les prêtres se promenaient en costumes somptueux. Puis, il pénétra sur l'esplanade.

Comme égarés au milieu d'une foule d'Israélites, des prêtres en habits sacerdotaux, violets et pourpres pressaient le pas pour aller officier dans le sanctuaire. Là, ils immolaient des boucs et des taureaux pour en asperger le peuple de leur sang en prononçant des bénédictions. Des animaux étaient parqués dans différents enclos disséminés un peu partout sur l'esplanade. Les prêtres tiraient tous les profits des ventes d'animaux destinés aux sacrifices. On avait même installé des tables pour les changeurs de monnaie car il était interdit de faire des aumônes aux prêtres avec des pièces étrangères comme celles à l'effigie de César.

Jésus fendit la foule pour se rendre lui aussi au sanctuaire situé dans le temple central, perdu au milieu de l'immense esplanade, tel un îlot isolé dans un océan d'hommes et de femmes.

Avant d'y pénétrer, il eut un regard pour la tour Antonia où les légionnaires romains, lances aux poings, surveillaient de loin l'agitation à l'intérieur de l'enceinte religieuse. Proche du mur extérieur du Temple, cette tour était une partie haute de la forteresse abritant en léger contrebas le palais du procurateur Ponce Pilate. Par sa position architecturale, cette tour dominait le Temple comme pour rappeler à tous la présence et la puissance de l'occupant romain.

Dans le temple central, Jésus traversa la cour des femmes et se retrouva devant le sanctuaire. Prenant à part un prêtre d'un âge fort avancé, il lui

murmura quelques mots à l'oreille. Il crut que le vieillard allait défaillir. Ce dernier ouvrit des yeux exorbités. Pendant de longues secondes, il ne put répondre à la requête de Jésus. Puis, le religieux opina de la tête et s'éloigna rapidement. Jésus se souvenait de lui. Il l'avait rencontré à l'âge de douze ans quand il s'était réfugié dans le Temple. Le vieillard, lui, ne l'avait pas reconnu sur le moment. Qui d'ailleurs pouvait le reconnaître après ces longues années écoulées ?

Jésus attendit une dizaine de minutes. Le prêtre revint enfin et le conduisit dans une pièce à l'écart de la foule. Tout de pourpre vêtu, un individu de petite taille l'attendait déjà, tournant le dos à la porte. Quand celle-ci se referma, l'homme se retourna lentement, en caressant son épaisse barbe blanche. Son regard jaune vert au léger strabisme se leva vers celui de Jésus. Il fronça ses sourcils broussailleux puis, comme rassuré, il sourit.

– Je reconnais ce regard bleu, gloussa-t-il d'une voix nasillarde. Tu as toujours les mêmes yeux. J'étais déjà là quand Marie, ta mère, est venue ici avec Joseph. J'ai même assisté à ta circoncision. Je crois que tu avais douze ans lorsque je t'ai vu pour la dernière fois, n'est-ce pas ? Nous croyions tous que tu étais mort. Mais regarde, tu es devenu un homme à la haute stature et moi, je suis devenu Caïphe, le Grand Prêtre du Temple, chef du Sanhédrin.

Caïphe.

Jésus acquiesça en silence, respectueusement. Il savait que Caïphe, depuis une dizaine d'années, avait réussi le tour de force de faire cohabiter sans heurt les deux grands groupes religieux du Temple.

Les Pharisiens...

Formant un corps compact de 6 000 hommes, leur nom signifiait les « séparés » car ils cherchaient à se distinguer des autres Juifs. D'un patriotisme exalté, étroits et orgueilleux, ils représentaient le parti de la restauration nationale et étaient disposés à accepter une occupation étrangère pour autant que la liberté de culte leur soit garantie. Stricts observateurs de la Loi de Moïse, ils appliquaient la piété par les rites et les pratiques, les jeûnes et les pénitences publiques. On les voyait au grand jour parcourir les rues, le visage couvert de suie, clamant des prières d'un air contrit et distribuant des aumônes avec ostentation. Parallèlement à la tradition écrite de Moïse, ils admettaient une tradition orale et manifestaient un grand attachement au développement dans tout le pays d'Israël de synagogues comme lieu où l'on interprétait la Loi. Ils croyaient aux anges, à la vie éternelle. Mais ces lueurs d'ésotérisme qui leur venaient de la Perse, ils les noyaient sous les ténèbres d'une interprétation grossière et matérielle. Du reste, vivant dans le luxe,

briguant avec âpreté les charges et le pouvoir, ils n'en étaient pas moins les chefs du parti démocratique et tenaient le peuple dans leurs mains.

... les Saducéens...

Ils représentaient le parti sacerdotal et aristocratique. Celui-ci se composait de familles qui prétendaient exercer leur fonction par droit d'hérédité depuis le temps de David. Conservateurs à outrance, ils niaient l'âme et la vie future. Ils se moquaient également des pratiques des Pharisiens et de leurs croyances extravagantes. Pour eux, la religion consistait uniquement dans les cérémonies. Ils avaient détenu le pouvoir dans le passé mais les Pharisiens les avaient évincés du Temple. Pour un temps seulement. Sous le règne du roi Hérode le Grand, ils avaient repris leur place. C'étaient des hommes durs et tenaces, des prêtres bons vivants, n'ayant qu'une foi : celle de leur supériorité. Et ils n'avaient qu'une seule idée en tête : garder le pouvoir qu'ils possédaient par tradition.

Pendant quelques secondes, Caïphe caressa sa barbe blanche tout en contemplant Jésus d'un air ravi. Par le passé, les prêtres avaient eu de grands projets pour l'enfant divin. Mais sa disparition avait anéanti leurs espoirs. Et à présent, Jésus était de nouveau là. L'image d'un nouvel avenir, d'un avenir glorieux embrasa l'esprit du Grand Prêtre. L'émotion de revoir Jésus était si forte qu'il crut qu'il allait rouvrir les yeux dans son lit.

Mais il ne rêvait pas.

L'enfant divin était bien là devant lui. Il avait grandi. Sa haute taille, ses longs cheveux bouclés et sa barbe noire rendaient séduisant ce trentenaire au regard océan.

Après sa disparition, les prêtres avaient mené des investigations. Ils avaient envoyé des espions chargés de récolter le plus d'informations possible pour essayer de retrouver la trace de l'enfant. Mais ce fut en vain. La seule chose que les émissaires rapportèrent, ce furent les histoires qui circulaient sur Jésus, notamment les miracles. Devant l'absence soudaine de Jésus, certains affirmaient qu'il était le Fils de Dieu et que son Père l'avait rappelé à lui dans les cieux.

Caïphe était persuadé que son retour allait engendrer en Galilée une ferveur populaire sans précédent. Il s'en réjouissait d'avance. Caressant sa barbe blanche, il se demanda si Jésus savait quelle était réellement sa vraie nature ; d'après ce qu'il savait, personne ne la lui avait jamais révélée. Marie, sa mère, avait dû venir s'expliquer en personne au Temple concernant la disparition de son fils. Cependant, elle n'avait rien révélé d'intéressant et avait affirmé que Jésus ne connaissait pas le secret de sa naissance.

À présent, Caïphe en doutait. Il était persuadé qu'elle avait menti et que Jésus était parfaitement au courant de sa vraie nature. Pour preuve, la présence de Jésus dans le Temple, demeure de Dieu : pour quelle raison serait-il venu ici le voir si ce n'était pour avoir l'aide des serviteurs de Yahvé pour accomplir sa destinée ?

Intérieurement, Caïphe jubilait. Il savait qu'il allait s'entendre avec Jésus. Ils avaient besoin l'un de l'autre et ils trouveraient un compromis. À l'avantage de Caïphe. Le Grand Prêtre en était persuadé.

– Alors, je crois que nous savons tous deux qui tu es *vraiment*...

Caïphe insista sur ce mot. Il avait une bonne nouvelle à lui annoncer concernant le secret de sa divine naissance. Cependant, dans l'immédiat, il n'eut pas l'occasion de poursuivre.

– Oui, coupa Jésus. Et j'ai une proposition à te faire. Ou plutôt une requête...

Caïphe sourit en inclinant légèrement la tête, puis alla s'asseoir sur une chaise en bois massif qui se trouvait sur une petite estrade.

Aux premiers mots que prononça Jésus, Caïphe déchantait complètement, comprenant que l'enfant divin n'apporterait pas la gloire. Seulement la déchéance. Sa déchéance.

Son visage s'assombrit. Il écouta Jésus d'une oreille qui se voulait attentive. Mais son esprit partait dans tous les sens, brisant un à un ses rêves et son devenir. Il se mit à transpirer à grosses gouttes, se demandant s'il n'allait pas défaillir devant les propos de Jésus, sentant son cœur battre la chamade dans sa poitrine.

Quand Jésus eut fini de parler, un silence de plomb tomba dans la pièce. Les deux hommes se regardèrent longuement. L'un avec de la haine dans son regard sombre, l'autre avec de la compassion dans ses yeux azur.

Caïphe contrôla sa respiration, essayant de dompter le feu qui brûlait en lui. Tout en essuyant ses mains moites sur son habit couleur sang, il se leva de sa chaise et s'approcha de Jésus. Sa décision était déjà toute prise mais il devait en référer aux membres du Sanhédrin, le tribunal suprême du Temple.

– Je ne peux pas prendre de décision pour l'instant, dit-il d'un ton qui se voulait neutre. Je réunirai le Sanhédrin et nous prendrons une décision. Il faudra plusieurs jours pour délibérer. En attendant tu pourras loger ici...

– Je quitte la ville ce soir. Je reviendrai dans quelque temps. J'ai des obligations...

– Je comprends...

Jésus s'inclina respectueusement, puis sortit de la pièce. Se retrouvant seul, Caïphe eut envie de tout casser autour de lui. Mais il devait garder

son sang-froid, réfléchir posément au problème et trouver une solution adéquate. C'était comme cela qu'il avait toujours agi et il devait continuer. Pour l'instant, il devait convoquer les soixante et onze membres du Sanhédrin.

Ensuite, il serait temps d'agir. Le Grand Prêtre serra un poing, rageur.

Jésus regagna la place où se trouvaient les marchands. Personne n'avait remarqué son absence et il se recoucha dans la paille au milieu des bœufs. Cette fois-ci, il s'autorisa à dormir. La fatigue le terrassa et il se laissa enlacer par les bras de Morphée. Il fut réveillé quelques heures avant la tombée de la nuit par l'un des marchands. Assis à l'arrière d'un des nombreux chariots, il rejoignit ses disciples à l'extérieur de la cité.

– Pourquoi n'es-tu pas venu nous rejoindre après l'affaire conclue ? demanda l'un de ses disciples. Avas-tu d'autres choses à faire à Jérusalem ?

Jésus eut un sourire rassurant.

– J'ai dormi dans de la paille bien fraîche. J'étais bien trop fatigué pour venir vous rejoindre.

Le disciple opina du chef. Le soir même, Jésus le vit discuter pendant un bref instant avec l'un des conducteurs de la caravane. Immédiatement, Jésus comprit autour de quoi tournait la discussion.

Ma marge de manœuvre est mince, si mince...

Le voyage vers le nord du pays fut long, la caravane s'arrêtant souvent pour reposer les animaux et faire du commerce, même si la majeure partie de la farine transportée était destinée pour la Galilée.

Les retrouvailles avec sa région natale furent pour Jésus une grande joie intérieure. Les souvenirs de ces paysages vallonnés perdus au fin fond de sa mémoire étaient loin de restituer la beauté de la région. Suivi par ses disciples, Jésus quitta la caravane faisant route vers le lac de Tibériade et marcha plus vers l'ouest, jusqu'à Nazareth. Pendant plusieurs jours, il avait hésité, se demandant s'il ne valait pas mieux faire route, comme il était prévu, jusqu'à Capharnaüm, le bourg situé aux abords du lac. Mais il voulait revoir son village. De plus, avant toute chose, il voulait sonder les esprits sur la Loi de Moïse. Et quoi de mieux que de le faire dans son propre village dont il connaissait parfaitement les mentalités. Il savait que personne ne le reconnaîtrait.

Le temps efface tout...

Alors, il saurait jusqu'où il pourrait aller dans cet enseignement futur qu'il s'était promis de révéler aux hommes.

À l'entrée de son village, il ordonna à ses disciples de l'attendre et de ne pas le suivre. Ils obéirent docilement, éreintés par la longue marche.

Jésus se dirigea vers la synagogue située à l'autre extrémité du bourg. En passant, il vit au loin sa maison. Elle était toujours là et il se demanda si sa mère était présente. Mais il ne pouvait lui rendre visite.

Elle est en danger à cause de toi. N'essaie pas de la revoir...

Le village était désert. Jour de Sabbat, les villageois étaient tous dans la synagogue à solliciter la bienveillance et la clémence de Yahvé, le Dieu unique, protecteur d'Israël et de son peuple élu.

Il pénétra dans la bâtisse de pierre. Tous les yeux se tournèrent vers lui. Il s'avança au milieu de l'assemblée. Il souhaita la paix sur eux. Tous le dévisageaient, se demandant qui pouvait être cet étranger de passage. Toutefois, ils l'accueillirent sans poser de questions et Jésus se joignit aux cérémonies en s'asseyant sur un banc en bois. À côté de lui, un homme d'une quarantaine d'années ne cessait de lui jeter des regards en coin. Le visage du quadragénaire n'était pas inconnu à Jésus. Malgré les années écoulées et une épaisse barbe poivre et sel qui cachait les traits du visage, il l'identifia comme étant un proche voisin avec lequel il avait eu l'habitude de jouer. Mais il ne pensait pas que ce dernier l'ait reconnu. En fait, personne ne semblait savoir qui il était.

Un servant remit au nouvel arrivant un rouleau contenant un texte sacré. Jésus se leva et le déroula. Il s'agissait d'un passage d'Isaïe, un prophète des temps anciens. Comme il était de coutume, Jésus en fit la lecture à voix haute.

– L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres ; il m'a envoyé pour annoncer aux captifs la délivrance, et aux aveugles le retour à la vue ; pour renvoyer libres ceux qui sont opprimés, et pour proclamer l'année de grâce du Seigneur.

Il rendit le rouleau au servant et il s'assit.

Comme ce texte est faux. Tellement faux. Et tous sont persuadés de sa véracité. Comme moi autrefois. Avant que les Initiés ne me dévoilent la vérité...

Tous dans la synagogue avaient les yeux fixés sur lui.

Parlant dans la langue de la région, Jésus avait eu du mal à retrouver ses intonations typiques. Après ces années passées à l'étranger, il avait oublié les sonorités chantantes, l'harmonie de sa langue maternelle. Il parlait comme un étranger, cherchant ses mots, hésitant parfois. Mais il savait que bientôt, à force de la pratiquer, il la maîtriserait de nouveau.

Voyant que tous l'observaient en silence, il se leva. Il voulait connaître leurs réactions.

– Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'Écriture, annonça-t-il. La prophétie se réalisera bientôt...

Il s'interrompit. C'était ce qu'il craignait ; sur les visages, des rictus mauvais déformaient inconsciemment les traits de certains villageois. Même ici, dans son pays natal, les mêmes causes engendraient les mêmes effets. Jésus ferma les yeux, essayant d'échapper à cette triste réalité.

Pendant un instant, il pensa leur révéler la vérité. Toute la vérité.

Il reconsidéra les écrits de Moïse qu'il connaissait par cœur.

Je ne peux leur dire la vérité sur Moïse et sa Loi. Ils me lapideraient si je le faisais...

Il se devait d'être conciliant et fin stratège afin de pouvoir éclairer les consciences.

Alors il leur parla d'Élie, l'un des prophètes des plus glorieux et des plus admirés chez les Juifs. Mais les évidences qu'il leur expliqua à son sujet déclenchèrent une fureur chez les Pharisiens chargés de l'office. Ces derniers ordonnèrent aux villageois de se saisir du blasphémateur.

– Je ne suis pas venu pour dénoncer les prophètes ou la Loi mais pour l'éclairer, protesta Jésus.

Mais il était trop tard. Il était allé trop loin et les consciences étriquées ne voulaient pas admettre la pertinence de ses propos. *Manu militari*, Jésus fut sorti de la synagogue. Sous les grondements et les insultes, les Nazaréens conduisirent l'étranger hors du village. Dans un premier temps, Jésus crut qu'ils voulaient l'en chasser. Cependant, il comprit bien vite où on le menait ainsi. Au bout du chemin se trouvait une falaise ; ils allaient le précipiter d'en haut.

Les deux hommes qui le tenaient fermement par les bras furent inexplicablement projetés à terre. Trois villageois se précipitèrent sur Jésus. Ils subirent le même sort, sans comprendre ce qu'il leur arrivait. Deux jeunes gens se jetèrent sur lui. Mais Jésus était insaisissable, comme protégé par un bouclier invisible, formant une barrière infranchissable autour de lui. Personne ne réussit à l'attraper ; un instant ici, la seconde d'après plus loin. Se glissant derrière Jésus, un homme réussit néanmoins à le ceinturer de ses biceps épais. Mais pas pour longtemps ; il fut propulsé dans les airs et retomba lourdement sur la tête.

Fuis avant que ta force intérieure ne les blesse vraiment...

Jésus se mit à courir. Il passa au milieu des villageois médusés d'avoir vu les leurs terrassés par une force surnaturelle émanant de l'étranger. Se faufilant parmi les bâtisses du village, il se cacha dans une grange. Personne ne semblait l'avoir suivi. Un bruit de course désavoua sa première impression. À travers les planches mal ajustées, il vit arriver le quadragénaire qui était assis à côté de lui dans la synagogue. L'homme était essoufflé d'avoir couru si vite.

Il s'arrêta juste devant la grange, le buste penché en avant, cherchant un second souffle qu'il ne parvenait pas à prendre. Pendant cinq minutes, il resta là, se tenant les hanches, la barbe trempée de sueur, le visage cramoisi par l'effort physique, crachant à maintes reprises, se mouchant bruyamment du bout des doigts pour faire écouler sur le sol de longues morves verdâtres. Il se redressa, le regard perdu au lointain.

– Il est parti, dit-il d'un ton dépit, secouant la tête. Maudit soit le village !

Jésus comprit qu'il parlait de lui. Alors, doucement, il se glissa derrière l'homme. Quand celui-ci se retourna, la surprise fut telle, qu'il tomba à genoux, se prosternant en touchant la terre de son front.

– Relève-toi, ordonna Jésus. Sais-tu qui je suis ?

– Oui, tu es le Fils de Dieu, engendré par l'Immaculée Conception et ta mère est la Vierge Marie. Je n'étais pas sûr de t'avoir reconnu dans la synagogue...

L'homme se releva lentement et plongea son regard dans celui de Jésus.

– ... mais tes yeux bleus sont si particuliers que leur éclat est toujours gravé en moi. Après ce que tu as fait à ceux qui voulaient te faire du mal, je ne doute plus. Tu es le Fils de Dieu. Il y a une telle force, une telle puissance qui émane de toi ! Le gros Siméon a été aspiré dans les cieux par la main de Dieu quand il a voulu poser ses mains sur toi. Ton Père veille sur toi. Tu es vraiment le Fils de Dieu...

– Comment va ce Siméon ? s'enquit Jésus.

– Il s'en remettra mais pardonne-leur, ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Ce sont des aveugles conduits par un borgne...

Jésus comprit que ce borgne était le prêtre pharisien de la synagogue.

– Beaucoup croyaient que tu étais mort et que tu avais rejoint ton Père dans les cieux. Mais moi je savais qu'il n'en était rien et que tu reviendrais un jour. Ta mère va être heureuse de te revoir, elle...

– Tu vas me promettre de ne rien dire à qui que ce soit de ma présence ici, coupa Jésus d'un ton autoritaire. Même à ma mère.

Il hésita une seconde, puis demanda :

– Est-elle toujours ici ?

– Oui, elle habite toujours dans la maison construite par Joseph.

Jésus resta pensif.

– Dans deux jours elle sera à Cana, ajouta l'homme sur le ton de la confiance. Tu pourrais la rencontrer là-bas si tu juges Nazareth et ses villageois indignes de telles retrouvailles...

Il ajouta qu'elle s'y rendait pour célébrer le mariage du fils unique d'un ami proche. Jésus le connaissait également.

Après lui avoir fait promettre le secret le plus absolu, Jésus se sépara de l'homme. Il rejoignit ses disciples en dehors du village.

Ceux-ci étaient soucieux et soulagés à la fois de le revoir. Un gamin d'une dizaine d'années avait assisté de loin à la vindicte de la foule entraînant par la force un étranger. En sortant du bourg pour aller jouer avec d'autres camarades, l'enfant était tombé sur les disciples qui lui avaient demandé s'il avait vu un homme correspondant à la description de Jésus. Ils étaient inquiets de l'absence prolongée de leur Maître. Ce que leur révéla le gamin les jeta dans une stupeur sans nom et ils furent totalement désespérés, se demandant si l'inconnu, conduit manu militari hors du village, était bien Jésus et si oui, pour quelle raison. Ils ne savaient plus ce qu'ils devaient faire. Le Maître leur avait donné une consigne formelle : celle de l'attendre. Certains voulaient se rendre au village mais d'autres s'y opposèrent, ne voulant pas enfreindre l'ordre. Ce fut à ce moment précis, dans cet état de trouble, de tension et de doute que Jésus retrouva ses disciples.

– Est-ce toi que les villageois traînaient de force ? questionnèrent-ils.

Hésitant un instant, Jésus finit par acquiescer de la tête.

– Oui, c'est bien moi.

– Mais pourquoi ? Qu'as-tu fait ? Qu'est-ce que tu leur as dit ?

Jésus éluda les questions d'un geste du bras.

– Nul n'est prophète en sa patrie, dit-il pour clore la discussion.

Cette phrase fit un certain effet parmi les disciples qui approuvèrent silencieusement, semblant comprendre toute l'étendue de cet adage déclamé par Jésus.

Sous le commandement de Jésus, la troupe se mit en marche en direction du nord. Se retournant, Jésus eut un dernier regard pour son village natal. Par cette brève et intense confrontation avec ses habitants, il avait beaucoup appris. Il savait désormais qu'il serait difficile d'ouvrir les yeux aux Juifs, embués par une doctrine séculaire et corrompue. Et que, à l'avenir, il ne devrait jamais révéler à quiconque la vérité sur la Loi de Moïse, sur les écrits qui en découlaient et sur les prophètes des temps anciens.

Ce remède serait pire que le mal...

À la surprise des disciples qui croyaient se rendre enfin sur les rives du lac de Tibériade comme il était prévu de longue date, Jésus dirigea ses pas vers Cana, une localité située non loin de Nazareth. Dans un premier temps, Jésus pensait qu'il pourrait s'y rendre seul. Mais après avoir

proposé à ses disciples de l'attendre aux abords du lac, ces derniers refusèrent prétextant qu'ils craignaient désormais pour sa sécurité. Ils ne voulaient plus le laisser seul. Bon gré, mal gré, Jésus dut accepter cette présence constante à ses côtés. Il leur expliqua qu'il devait se rendre aux noces d'un ami. Après avoir campé à la belle étoile, ils arrivèrent à Cana le lendemain. Le père du futur marié reçut Jésus dans sa grande demeure. En tête-à-tête, ils conversèrent pendant une longue heure. Puis, Jésus et ses disciples furent conviés à se restaurer et à dormir le soir même dans cette spacieuse bâtisse où aurait lieu, le jour d'après, la grande fête du mariage.

De nombreux invités arrivèrent le lendemain après-midi. Parmi eux, se trouvait la mère de Jésus. Assis sur une chaise, un coude posé sur une table massive, Jésus crut que son cœur s'arrêtait de battre.

Maman...

Le temps avait stoppé sa course. Dans une vision presque irréaliste, il vit Marie avancer au milieu de la pièce. Sa mère n'avait pas changé comme si les années n'avaient eu aucune emprise sur elle. La gorge de Jésus se noua.

Il repensa à son enfance auprès d'elle. Des images d'un autre temps le submergèrent. Des images heureuses. Une, en particulier, se fit plus présente dans sa mémoire. Il se revit dans sa maison à Nazareth. Certains soirs, alors qu'elle dormait déjà, il allait la rejoindre dans son lit, pour se blottir contre elle. Souvent, elle se réveillait, le grondant gentiment, lui disant que ce n'était pas convenable. Mais elle ne le laissait pas repartir. Alors, la chaleur du corps de la mère réchauffait celui du fils, le réconfortant de l'intérieur, l'embrasant d'un foyer intense, d'une flamme qui semblait éternelle. Marie aimait que son fils vienne la rejoindre dans ce lit où elle se sentait terriblement seule comme une prisonnière condamnée pour un crime qu'elle n'avait pas commis. Tendrement, elle serrait Jésus dans ses bras frêles et tous deux s'enlaçaient pour ne faire plus qu'un. Le matin arrivait bien trop vite. Alors, Jésus se levait doucement et allait rejoindre son lit. Joseph ne savait rien de ces manigances. Le vieillard dormait à part dans une autre pièce.

L'image de son père supplanta celle de sa mère. Enfant, malgré l'amour qu'il lui portait, Jésus n'avait jamais su pourquoi Joseph s'était montré aussi distant avec lui. Comme si ce père craignait d'afficher un amour qu'il était incapable d'assumer. Mais à présent, Jésus savait que Joseph n'était pas son père.

Mon vrai père est dans les cieux...

Marie s'avança encore.

Au moment où elle allait regarder dans sa direction, il détourna la tête. Du coin de l'œil, il sentit un trouble naître en elle. Elle s'était arrêtée, paralysée par la vision de ce profil d'homme qu'elle croyait reconnaître confusément. Elle secoua son visage mutin comme pour essayer de balayer une pensée impossible. Mais son regard n'arrivait pas à se détacher de cet invité tranquillement assis et qui essayait, de sa main négligemment posée sur sa joue, de jouer les convives parfaitement à l'aise. Ce qui n'était pas le cas. Une goutte perla sur son visage. Jésus l'essuya rapidement du revers de sa main, se ventilant de l'autre main pendant un instant, comme s'il avait trop chaud. Mais ce n'était pas une goutte de sueur qui venait de couler.

C'était une larme qu'il n'avait pu contenir.

Jésus sentait le regard de sa mère toujours fixé sur lui. Alors, il ne put résister à la tentation. Lentement, il tourna la tête vers elle et ses yeux bleus pénétrèrent les siens. Il crut qu'elle allait s'évanouir, comme si elle était en présence d'un mort.

Elle pâlit à l'extrême et se retint sur le dossier d'une chaise. Du bout des lèvres, elle murmura le nom de son fils. Elle n'arrivait pas à parler. Discrètement, Jésus posa un doigt sur sa bouche. Un doigt qu'il retira bien vite. Mais sa mère avait compris le message. Lentement, elle cligna des paupières. Puis elle s'éloigna, la démarche un peu chancelante.

La journée et une partie de la soirée s'écoulèrent sans que Jésus n'échange un mot ou un regard avec sa mère. Cette apparente austérité eut raison de la consigne qu'avait fait passer Jésus en posant son doigt sur la bouche ; Marie ne put se contenir plus longtemps et elle vint vers lui. Les festivités étaient bien avancées et le vin fut vite épuisé. Elle prit excuse de ce fait pour entamer la conversation.

– Il n'y a déjà plus de vin, dit-elle d'un ton neutre.

Elle espérait que Jésus lui répondrait, qu'il allait même l'enlacer et l'embrasser tendrement. Ce ne fut pas le cas.

– Que me veux-tu, femme ? dit-il d'un ton sec et méprisant. L'heure n'est pas venue pour bavarder.

Il se leva de sa chaise et, suivi de quelques disciples, quitta la pièce où se trouvait le banquet. Il se rendit dans la cour intérieure. Contemplant les vases de vin vides, il appela les domestiques. Dans la pénombre de la nuit, il leur ordonna de prendre les outres d'eau stockées sous un abri un peu à l'écart et de les verser dans les jarres vides destinées à la purification des Juifs. Les serviteurs s'exécutèrent sous le regard de Jésus et de ses disciples. Étrangement, une forte odeur de vin finit par se répandre dans

l'air. Alors, Jésus ordonna qu'on y puise avec les cruches destinées au vin et de les apporter aux convives.

En pénétrant dans la bâtisse, les serviteurs furent abasourdis de constater que les cruches qu'ils transportaient ne contenaient pas de l'eau mais du vin. Des mains tremblantes posèrent les cruches sur les tables.

Les convives goûtèrent le vin.

L'un d'entre eux se pressa d'aller trouver le maître de maison qui discutait avec le jeune époux.

– Tout homme sert d'abord le bon vin et, quand les gens sont ivres, le moins bon. Toi, tu as gardé le meilleur pour la fin...

L'invité le félicita chaleureusement.

À ce moment-là, Jésus pénétra de nouveau dans la pièce.

Comprenant ce qu'il s'était passé, certains disciples et serviteurs se mirent à genoux et se prosternèrent silencieusement devant Jésus. Surpris, certains des invités ne comprirent pas pourquoi ils faisaient cela.

Ces regards d'étonnement, ces regards de vénération à son égard dus au miracle de l'eau transformée en vin, allaient se reproduire à de maintes reprises dans l'avenir, Jésus le savait. Telle était sa destinée écrite par avance.

Cette pensée le fit soupirer intérieurement et il serra inconsciemment le poing.

11

Acte notarié

Dans le salon V. I. P. de l'aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle, Tom posa son verre de champagne sur la table basse.

– Moïse est un mythe, répéta-t-il. Un simple mythe. Il n'a jamais existé.

En face de lui, le visage de Camille pâlit légèrement et elle considéra le quadragénaire au crâne rasé : soit il se moquait d'elle, soit il avait perdu la raison. Comment pouvait-il dire une idiotie pareille ? C'était comme s'il affirmait qu'un personnage historique comme Napoléon n'avait jamais existé.

– Vous sentez-vous bien ? demanda Camille, mal à l'aise.

– Vous me croyez fou ? fit Tom. Être fou signifie être en dehors de la réalité ou ne pas y adhérer, ne pas y croire. Moi, je suis parfaitement ancré dans cette réalité, même si je dois être le seul à y adhérer. Ce sont ceux qui croient en la vérité historique de l'Ancien Testament qui sont fous car ils sont en dehors de la réalité.

Les joues de Camille s'empourprèrent et elle s'emporta :

– Si l'Ancien Testament n'est pas une réalité historique alors qu'est-ce que c'est ?

Tom soupira.

– Pour commencer, laissez-moi vous raconter une petite fable, une fable pour enfant...

Se raclant légèrement la gorge, il s'attaqua à relater une histoire bien connue de tous les juifs, les chrétiens et les musulmans de la planète : celle contenue dans l'Ancien Testament, les livres juifs renfermés dans la première partie de la Bible.

– Il y a quelques milliers d'années de cela, Dieu créa le Ciel et la Terre. Puis la lumière, puis les mers, puis les végétaux, puis les étoiles et la Lune, puis les animaux. Puis, Dieu créa l'homme à son image et, à partir d'une

des côtes de l'homme, Dieu créa également une compagne : la femme. Tout cela en quelques jours. Dieu installa Adam et Ève dans un magnifique jardin : Éden. Dieu leur dit qu'ils pouvaient manger les fruits de tous les arbres du jardin sauf celui de la connaissance du bien et du mal. S'ils enfreignaient cet ordre, ils mourraient. Mais un serpent survint et tenta Ève, lui affirmant que s'ils mangeaient du fruit défendu, ils ne mourraient pas et deviendraient comme des dieux. Et le péché originel fut commis. Dieu, en colère, chassa les deux criminels d'Éden, non sans les avoir rendus mortels et promis aux pires souffrances de l'existence terrestre. Condamnés à une vie austère, Adam et Ève et leurs descendants peuplèrent alors toute la terre de leur progéniture. Dieu estima que les hommes étaient mauvais et qu'ils se détournaient de lui. Il se repentit de les avoir créés et il décida de les exterminer par le déluge. Cependant, un homme juste, Noé, trouva grâce à ses yeux. Dieu lui ordonna de construire un bateau et d'y prendre place avec sa famille ainsi qu'un couple de chaque espèce animale. Dieu fit tomber une pluie diluvienne qui inonda et éradiqua toute vie sur terre. Quand la terre fut sèche, Noé put enfin sortir de son arche avec sa famille et, avec tous les animaux qu'il avait embarqués, la terre se repeupla à nouveau. Mais la terre se remplit encore de gens méchants qui voulurent construire une ville et une tour dont le sommet atteindrait les cieux. Dieu leur fit parler des centaines de langues pour qu'ils ne se comprennent plus. Puis, il les dispersa sur la terre. On appela cette tour la tour de Babel.

Tom s'enfonça profondément dans le confortable fauteuil.

– Parmi tous les gens du monde, Dieu choisit un homme. « Abraham ! » lui dit-il, « Quitte ta maison et ton pays et va au pays de Canaan ». Abraham obéit et partit, abandonnant son pays natal, la Mésopotamie, l'ancien Irak. Il prit avec lui sa femme Sara, ses troupeaux de brebis, de vaches et de chameaux et se mit en route. Dans ce nouveau pays, qui correspondait à l'État d'Israël, Dieu prit soin d'Abraham et le rendit très riche. Miraculeusement, les séniles vieillards Sara et Abraham finirent par avoir un fils qu'ils appelèrent Isaac. Mais un jour, Dieu voulut savoir si Abraham l'aimait plus que tout. Il lui dit : « Offre-moi Isaac ton fils unique en sacrifice sur un autel ! ». Soumis à la volonté divine, Abraham se prépara à sacrifier son fils unique. Mais Dieu, grand seigneur, lui dit d'épargner Isaac car il savait à présent qu'Abraham le craignait et le respectait d'une façon absolue. Isaac engendra Jacob qui lui-même eut pour fils Joseph. Ses frères étaient jaloux de ce dernier car leur père l'aimait le plus. Alors, ils le vendirent à des marchands d'esclaves et Joseph fut emmené en Égypte. Mais Dieu vint en aide à Joseph. Une nuit, le pharaon fit deux rêves étranges. Seul Joseph put les expliquer au roi. « Pendant sept années, il y aura de bonnes récoltes, » dit Joseph, « puis il y aura sept années de famine ! ». Le pharaon

fut si content de Joseph qu'il en fit son gouverneur. Pendant les sept bonnes années, Joseph fit des réserves énormes. Puis, lors des sept années suivantes, les gens vinrent avec leurs chameaux et allèrent vers Joseph pour acheter des vivres. Parmi la foule, venus de Canaan, se trouvaient les frères de Joseph. Ils se prosternèrent devant lui, ne l'ayant pas reconnu. Joseph, leur ayant pardonné, leur révéla son identité et il invita toute sa famille à venir vivre en Égypte.

Tom hocha imperceptiblement la tête.

– Un jour, après que le patriarche Jacob eut combattu avec un ange, Dieu avait changé le nom de Jacob pour celui d'Israël, Israël signifiant « celui qui a lutté avec Dieu » ou encore « vainqueur de Dieu ». Donc, tous les membres de sa famille s'appelaient désormais les enfants d'Israël. Après de très longues années en Égypte, les enfants d'Israël étaient devenus très nombreux. Le nouveau pharaon, qui ne se souvenait plus de Joseph, dit un jour : « Il y a beaucoup trop d'Israélites ici. Il faut agir, sinon, ils vont occuper tout le pays ! ». Alors, il ordonna que les Israélites deviennent des esclaves et ses soldats les traitèrent durement. Malgré tout, le peuple d'Israël était de plus en plus nombreux. Le pharaon donna alors un ordre cruel : « Que tous les garçons nouveau-nés soient jetés au fleuve ! ». C'est pourquoi, quand Moïse vint au monde, sa mère le cacha dans une corbeille étanche et le déposa sur les bords du Nil. Or, la fille du pharaon vint s'y baigner. Elle découvrit le bébé dans son berceau flottant, parmi les joncs. Elle le prit dans son palais et l'éleva comme son enfant. Moïse grandit, il prit la défense des Israélites en tuant un Égyptien. Alors, il dut s'enfuir et resta quarante ans loin de l'Égypte. Mais un jour, un ange apparut dans la flamme d'un buisson ardent et la voix de Dieu se fit entendre : « J'ai vu comme les Égyptiens sont cruels avec mon peuple. Va donc voir le pharaon, et dis-lui de le libérer ! ». Moïse retourna alors en Égypte et se présenta devant le pharaon pour qu'il libère le peuple élu de Dieu. Mais le pharaon refusa d'écouter Moïse. Alors, Dieu se fâcha et fit subir aux Égyptiens dix grandes catastrophes. Les eaux des fleuves et des rivières se changèrent en sang. Puis des grenouilles, des moustiques et des mouches venimeuses envahirent le pays. Chaque fois, le pharaon promettait de laisser partir les Israélites, mais dès que Dieu mettait fin à la plaie, il refusait à nouveau de les laisser partir. Il y eut encore des millions de sauterelles qui mangèrent tout sur leur passage, des poux et des maladies. Finalement, Dieu fit mourir le fils aîné de chaque famille égyptienne, non sans avoir au préalable protégé les familles d'Israël qui avaient mis du sang d'agneau sur les montants de leurs portes selon ses propres recommandations. Abrités par ce sang, il n'y eut aucun mort parmi

les Juifs. Alors le pharaon renonça et ordonna au peuple d'Israël de partir...

Après une courte pause, Tom poursuivit :

– Moïse fit sortir le peuple d'Israël d'Égypte, commença ainsi l'Exode. Cependant, le pharaon changea d'avis et, avec son armée, il se lança à la poursuite des fugitifs. Acculé devant la mer, Moïse étendit sa main sur les eaux qui se séparèrent pour laisser passer le peuple à pied sec. Le pharaon et son armée s'engagèrent également dans le passage au milieu de la mer. Une fois en sécurité sur l'autre côté de la rive, Moïse étendit une nouvelle fois la main sur les eaux. Alors, les eaux se remirent en place avec grand fracas et engloutirent l'armée et le pharaon qui périrent. Et le peuple d'Israël partit vers Canaan, la Terre promise que Dieu voulait lui donner. Dans le désert du Sinaï, Moïse partit sur une montagne et il reçut de Dieu les Tables de la Loi, les fameux dix commandements. Cependant, Dieu entra dans une colère noire car le peuple d'Israël, ne voyant pas revenir Moïse et se croyant délaissé par Dieu, s'était fabriqué une idole à vénérer : un veau d'or. Dieu voulut exterminer son peuple élu mais Moïse réussit à lui faire entendre raison in extremis. Moïse descendit de la montagne et détruisit le veau d'or et fit tuer trois mille Israélites pour apaiser le courroux divin. Les Israélites passèrent quarante ans dans le désert avant d'atteindre la Terre promise par Dieu. Moïse, leur libérateur, mourut pendant ce temps. Josué devint leur chef et le peuple arriva enfin dans le pays de Canaan. « Dieu va chasser les habitants de ce pays, expliqua Josué, et nous pourrons tous vivre en paix sur la Terre promise ». Mais, à Jéricho, les gens méchants s'enfermèrent derrière leurs murailles. Alors, les prêtres israélites sonnèrent de la trompette, les soldats poussèrent de grands cris et les murs de la cité s'écroulèrent. Après cette grande victoire, le peuple d'Israël put s'installer dans le pays donné par Dieu. Les Israélites vivaient depuis longtemps en Canaan lorsqu'un jour, les Philistins, le peuple de la mer, envahirent le pays d'Israël. Pour libérer son peuple, Dieu choisit Samson à qui il avait donné une force extraordinaire à condition qu'il ne se coupe jamais les cheveux. Mais Samson fut trahi par Dalila, une femme qu'il aimait. Elle lui coupa les cheveux pendant qu'il dormait et sa force disparut. Alors, les Philistins se saisirent de lui, lui crevèrent les yeux et le jetèrent en prison. David était encore un jeune berger qui gardait les troupeaux de son père, lorsque les Philistins attaquèrent les Israélites. Parmi l'ennemi, se trouvait le géant Goliath. Seul David n'eut pas peur et avec une fronde pour seule arme, il tua le géant. David devint roi et délivra son peuple de tous ses ennemis. Dieu promit que de la lignée de David naîtrait le Christ, le Grand Libérateur. Salomon, le fils de David, fit bâtir

un temple magnifique à Jérusalem, le Temple de Salomon où Dieu trouva un lieu de repos. Il construisit également de somptueux palais...

Tom ferma un instant les yeux.

– Voilà, je préfère arrêter là la fable enfantine... Inutile que j'ajoute la fable des prophètes comme celle de Jonas avalé par un poisson géant où il est resté trois jours avant que le poisson ne rouvre la bouche pour le jeter sur une plage...

Camille protesta.

– Ce n'est pas une fable, c'est la narration historique que relate la première partie de la Sainte Bible...

Tom ne put s'empêcher d'éclater de rire.

– Rien n'est vrai dans ce que je viens de vous raconter.

Tom se pencha légèrement vers Camille et leva ses mains verticalement au niveau de son torse.

– Procédons comme dans une enquête policière, voulez-vous ? Utilisons les faits et uniquement les faits pour démasquer la vérité... Considérons en premier Abraham. Selon la Bible, il s'est mis en route avec son troupeau de chameaux pour le pays de Canaan, le futur Israël, aux alentours de 1800 avant Jésus-Christ... le problème, c'est que le chameau ne commence à être progressivement domestiqué et utilisé dans toute la région que vers 900 avant Jésus-Christ. Avant cette date, aucune trace d'ossements, aucune représentation sur les vases, les poteries, les décors monumentaux. Continuons dans le domaine de l'impossible : Abraham est confronté aux Philistins en Canaan. Mais les Philistins n'arrivent dans la région pour la première fois que sept cents ans plus tard...

Mue par une intuition décalée, Camille l'interrompit.

– Concernant les chameaux... le scribe a pu enjoliver quelque peu l'histoire en ajoutant des chameaux...

– Le « scribe » comme vous dites, est Moïse en personne. C'est lui qui est censé avoir rédigé le Pentateuque, les cinq premiers livres de l'Ancien Testament. Et vous le savez bien...

Le sourire imperceptible, Tom poursuivit.

– À son époque, vers 1200 avant Jésus-Christ, le chameau n'était toujours pas présent dans la région. Et pourtant Moïse le cite une trentaine de fois dans son récit... et puisqu'on parle de Moïse... Il aurait quitté l'Égypte avec 600 000 familles, soit les deux tiers de la population de ce pays. À cette époque, l'Égypte était au faîte de son pouvoir, les frontières étaient étroitement contrôlées par des forteresses. Si une horde d'esclaves avait traversé les frontières fortifiées, on aurait retrouvé une trace écrite dans les archives étatiques ; l'administration égyptienne notait absolument

tout, des grands événements jusqu'aux actes de gestion quotidienne, et elle n'aurait pas enregistré la fuite de près de deux millions de personnes ? Ce n'est pas possible. Et puis, soyons logiques, le départ de près de deux millions de personnes sur les trois millions d'habitants que comptait l'Égypte aurait forcément provoqué un effondrement économique et social. Mais le pays n'a subi aucun revirement économique au cours de cette période. Rien dans leurs annales. Absolument rien.

– Les Égyptiens ont pu censurer cette affaire, émit Camille.

– En fait, sur des siècles et des siècles d'archives, il n'y a pas la moindre trace, pas un seul mot mentionnant la présence d'Israélites en Égypte alors qu'ils y sont restés 430 ans selon la Bible. Comparé à l'Ancien Testament qui mentionne plus de sept cents fois l'Égypte, il n'y a pas une seule inscription monumentale sur les murs des temples, pas une seule inscription funéraire, pas un seul papyrus. L'absence d'Israël est totale... et cette absence se confirme dans le désert du Sinaï où, avant de pénétrer en Canaan, les 600 000 familles auraient résidé pendant 38 ans à l'oasis de Cadès-Barnéa : on n'y retrouve pourtant aucun vestige archéologique. Les techniques de l'archéologie moderne permettent de repérer jusqu'aux traces les plus infimes du passage de simples bergers. Pourtant aucune trace du long séjour des Israélites n'a été relevée, comme d'ailleurs dans toute la péninsule du Sinaï. Pas le moindre tessou de poterie, pas la moindre sépulture. N'est-ce pas étrange ?

Méditative, Camille ne trouva rien à dire.

– Continuons dans le domaine de l'étrange, fit Tom. Après la mort de Moïse, Josué se voit confier la conquête de la Terre promise. En une guerre éclair de quinze jours, Josué va conquérir toutes les villes de Canaan en massacrant la population civile car Dieu le demande. À Jéricho, les trompettes des Juifs et leurs cris ont fait écrouler les murailles. Le problème de ce récit, c'est que Jéricho n'était pas fortifiée à l'époque de cette soi-disant guerre éclair et cette cité était même inoccupée. De plus, la plupart des villes mentionnées n'étaient pas encore construites. En comparant les villes détruites vraiment existantes, les archéologues ont pu apporter la preuve que ces destructions se sont écoulées sur près d'un siècle. Donc, il n'y a jamais eu de guerre éclair... En fait, des hiéroglyphes nous prouvent de façon indiscutable que Canaan était encore une province égyptienne un siècle après la soi-disant conquête de la Terre promise par les Juifs. L'Israël biblique tel que nous le décrit l'Ancien Testament est un mythe...

Voyant une étincelle de colère dans les yeux de Camille, Tom crut pouvoir éteindre l'incendie qui couvait.

– Camille, insista-t-il, le factuel parle pour moi. Croyez-moi, Abraham, Moïse, Josué n’ont jamais existé... ils n’ont pas plus de fondement historique que la saga homérique d’Ulysse...

– Vous vous trompez ! explosa-t-elle. Moïse a bien existé et Dieu a puni le pharaon et les Égyptiens qui s’opposaient à lui et à son peuple élu.

– Camille, vers l’an 70, où était ce Dieu quand les légions romaines ont déferlé sur Israël et déporté tout le peuple juif pour leur apprendre à se révolter contre l’empire de Rome ? La fameuse Diaspora...

Camille s’empourpra. Elle chercha ses mots, voulut rétorquer quelque chose de désobligeant mais ne trouva rien à dire sur l’instant. Son joli visage fut déformé par un mauvais rictus. Dédaigneusement, elle finit par demander :

– Et comment Monsieur Je-sais-tout explique-t-il alors la naissance de la Terre promise ? Et l’émergence du peuple élu ?

Tom soupira.

– Son histoire est simple. Terriblement simple...

*
* *

Une adolescente silhouette avança dans le hall de l’aéroport.

Tel l’ange qu’il était vraiment, Léo était vêtu tout de blanc, tenant un étui à violon noir au bout du bras.

Depuis que Déesse lui avait dit que le Livre s’était multiplié, une ombre d’inquiétude barrait le front juvénile de Léo. Il avait cru que le Mal était à jamais circonscrit lorsqu’il avait récupéré le Livre de Rennes-le-Château. Cependant, comme un fléau virulent, les forces des ténèbres personnifiées en objet s’étaient propagées : d’autres Livres existaient désormais, cachés un peu partout dans le monde, prêts à déclencher l’apocalypse si leurs pages étaient ouvertes.

Mais Léo veillerait à ce que cela ne se produise jamais.

Le chemin de Dieu allait conduire ses pas en Égypte, la terre de naissance du grand libérateur Moïse. Léo admirait Moïse : Dieu lui avait confié la tâche de libérer le peuple élu et Moïse n’avait pas failli à sa mission.

Léo non plus ne faillirait pas à sa divine mission.

Il trouverait le Livre dissimulé dans l’obélisque de Louxor avant Thomas Anderson. Et si Satan se mettait de nouveau au travers de sa route, cette fois-ci, il ne manquerait pas l’occasion de le renvoyer brûler en enfer.

Fort de cette résolution, Léo se porta jusqu'au corridor menant aux salles d'embarquement.

En costume-cravate d'un bleu impeccable, debout derrière un portique électronique, un agent de sécurité invita Léo à déposer son étui à violon sur le tapis roulant du scanner des bagages à main. L'étui fut lentement aspiré vers le tunnel sombre de la machine.

Léo passa le portique électronique.

Assis devant un écran, un autre agent fronça ses sourcils en voyant le violon déclencher un petit bip d'alerte. L'étui sortit du tunnel et l'agent se leva.

– Monsieur, pouvez-vous ouvrir votre bagage, s'il vous plaît ?

– Bien sûr, répondit Léo en obtempérant.

L'agent considéra le violon électrique : fait d'un métal noir uniforme, il était incrusté sur son pourtour d'une sorte de cartouchière aux balles couleur or.

Devant le regard étonné de l'agent, Léo expliqua :

– C'est un violon « New Design » qui rivalise avec les plus grands Stradivarius. Je fais partie d'un orchestre qui donne une représentation au Caire demain soir.

– Pourquoi vous ne l'avez pas mis avec les bagages en soute ?

– Il est bien trop précieux pour que je m'en sépare.

L'agent se gratta le bout du nez.

– Et où est l'archet ?

– L'archet pose toujours un problème de sécurité dans les avions, dit Léo de sa voix androgyne. Il est parti hier sur un autre vol avec les instruments de musique volumineux.

L'agent hésitait sur la conduite à tenir, se demandant s'il devait refuser cet étrange violon dans l'avion. Sortant d'une petite pièce annexe, un quinquagénaire rondouillard au crâne dégarni approcha.

– Un problème, Rachid ?

– Oui, Chef. Je ne sais pas si je peux autoriser Monsieur à prendre cet objet en cabine.

Le chef considéra le violon, fronça les sourcils puis regarda le cou de Léo.

Il eut alors un sourire complice.

– Mon défunt père était aussi violoniste, dit-il. Et je sais en reconnaître un dès le premier regard.

Pointant du doigt le cou de Léo, il ajouta :

– Tous les grands violonistes qui passent des heures et des heures à jouer finissent par avoir une petite cicatrice à la base du cou, à l'emplacement où la pointe de la mentonnière est calée.

Il eut un petit rire amical.

– Vous pouvez naturellement prendre votre violon avec vous, Monsieur. Je vous souhaite un bon voyage.

Léo inclina légèrement la tête en signe de remerciement et il récupéra son violon.

Il sourit en pensant que Dieu veillait sur lui : cette cicatrice sur son cou provenait d'un coup de tournevis qu'il avait reçu lors d'une rixe. Les voies du Seigneur étaient impénétrables mais elles finissaient toujours par prendre un noble sens tôt ou tard.

Après avoir parcouru une dizaine de mètres, Léo s'arrêta devant le tableau des salles d'embarquement.

L'emblème d'Égyptair, une tête de divinité païenne, embrassa sa vision.

L'esprit de Léo vogua vers un horizon lointain, vers ce devenir passé où Dieu accordait sa bienveillance à Moïse et à son peuple élu pour les libérer du joug de pharaon.

*
* *

Sous la domination égyptienne, Canaan prospérait avec ses multiples cités-États florissantes.

Autour de celles-ci, sans territoire précis, errant au fil du temps et de l'espace, là et nulle part, un peuple de pasteurs nomades vivait humblement parmi ses maigres troupeaux de moutons et de brebis.

Non sédentarisé et n'habitant pas dans les villes, ce peuple de nomades s'appelait Israël.

Israël était considéré comme un peuple de bas étage et méprisé par les puissantes et riches cités cananéennes qui faisaient néanmoins commerce avec ces « manouches » de l'Orient ; en échange des produits de leurs animaux, ces pauvres bédouins de Canaan obtenaient les précieuses céréales qui étaient la base indispensable de leur alimentation.

Cependant, l'histoire avec un grand H allait bientôt balayer le cours des choses et chambouler les rôles : Israël allait prendre sa revanche sur les hautains citadins cananéens prospères. Mais pour l'heure, ces nomades, tout comme les Cananéens, allaient devoir subir l'un des pires bouleversements qu'ils n'aient jamais connu.

L'Égypte n'était plus la puissance d'antan et elle n'avait plus les moyens de garantir l'intégrité de ses colonies. Vers le douzième siècle avant Jésus-Christ, venant de l'ouest, les redoutables Philistins débarquèrent sur les côtes de Canaan pour les piller. La région sombra dans la guerre et le chaos. Les villes furent désertées et le commerce fut totalement désorganisé en Canaan. Certaines cités-États en attaquèrent même d'autres pour pouvoir survivre, les forts attaquant les faibles dans une période d'anarchie et de tuerie.

Comme les paysans des basses terres dévastées ne produisaient plus assez de céréales pour les échanger avec les nomades d'Israël, ces derniers durent se résoudre à les cultiver eux-mêmes et à se sédentariser dans les hautes terres de Judée et les montagnes de Samarie. Fuyant le littoral ruiné par les Philistins, Israël s'appropriä ces hautes contrées peu peuplées jusqu'alors et délaissées par les Cananéens à cause d'une topographie ingrate et de voies communications peu aisées.

Un espace clos propice à une naissance, à une genèse.

Submergeant les bourgades cananéennes présentes d'un flot nomade, des centaines de villages rustiques virent le jour, les habitations en dur finirent par remplacer les tentes et les ex-Bédouins de Canaan développèrent progressivement une identité ethnique israélite. Une des particularités de ces nomades résidait dans le fait qu'ils n'élevaient jamais de porc et pour se distinguer de l'ennemi philistin qui en consommait beaucoup, Israël n'allait plus en manger du tout pour montrer sa différence et son dégoût.

Il y avait eux et les autres.

Ces autres, les Philistins, s'étaient installés durablement sur le littoral de Canaan et leurs cités s'étaient mises à prospérer. Deux cents ans après leurs invasions, le petit territoire des ex-nomades Israël peuplé d'à peine cinquante mille âmes se prit à rêver de descendre de ses montagnes pour fondre sur les Philistins et les Cananéens, pour s'accaparer les fertiles terres des vallées. Ce rêve fou et irréalisable prit cependant forme avec un jeune berger nommé David. Mégalomane, il fédéra les villages de Samarie et de Judée avant de se faire couronner roi. À la tête d'une mince armée aux armes hétérogènes, David déferla en Canaan.

Tout lieu que foulerait la plante de ses pieds serait à lui.

David ne voulait laisser la vie à rien de ce qui respire, voulant exterminer les hommes, les femmes et les enfants pour s'approprier leurs terres. Et celles qu'il ne pourrait obtenir par la force, il escomptait les détruire en abattant les bons arbres et en bouchant les sources d'eau.

En invoquant une volonté divine, il légittima tous les massacres qu'il perpétua : avide de pouvoir, la nature humaine trouvait toujours excuse pour tuer, dénigrant les victimes en les accusant d'être des monstres maléfiques qu'il fallait éliminer.

L'histoire de l'humanité se répétait toujours pareillement dans un jour sans fin.

Le fanatisme religieux avait la force de déplacer des montagnes et le sanguinaire David put s'octroyer quelques nouvelles terres en Canaan. Néanmoins, David ne put mettre à mal la puissance des Philistins qui allaient encore rester durablement dans la région pendant des siècles. Le petit royaume de David cohabita bon gré mal gré avec les Philistins et les relations de voisinage avec ce peuple fort puissant restèrent tendues.

David mourut et Salomon son fils prit la tête du royaume. À la mort de Salomon, un schisme se créa pour la succession et les ex-tribus nomades se séparèrent. Deux royaumes distincts virent le jour : au nord, le royaume d'Israël, dont la capitale était Samarie et au sud, le royaume de Juda, avec Jérusalem pour capitale.

Au cours des trois siècles suivants, le royaume d'Israël se développa et prospéra sur les terres des Cananéens : l'eau abondante du Nord autorisait la culture des céréales mais aussi celle de l'olivier et de la vigne. Le commerce lucratif du vin et de l'huile enrichit les villages situés aux abords des axes commerciaux. Ces villages se transformèrent en villes florissantes. Avec l'amélioration de l'alimentation et des conditions de vie, la population du royaume du Nord décupla grâce à la très forte natalité : Israël comptait désormais 400 000 âmes. Samarie devint une capitale influente et un grand centre administratif, doté d'un palais et de son propre temple pour honorer les divinités.

Tout le contraire de Jérusalem.

Au Sud, terre aride et hostile, le royaume de Juda resta pauvre et marginal avec une maigre économie de subsistance : sa population n'excédait pas quarante mille personnes et sa capitale n'était qu'une ville sans prestige et sans fortification de mille habitants.

Mais le cours de l'histoire allait de nouveau chambouler la donne.

Lorsqu'un territoire devenait fertile et riche, il finissait tôt ou tard par attiser la convoitise de ses voisins : en 720 avant Jésus-Christ, les Assyriens détruisirent le royaume du Nord et annexèrent la contrée. Les Assyriens ne souhaitaient pas envahir le royaume du Sud car trop pauvre. En outre, ils ne voulaient pas se disperser dans la région. Ils anéantirent une ville sur leur chemin, puis ils allèrent négocier à Jérusalem pour la

soumettre par la peur. Pour éviter d'être détruit, le royaume de Juda accepta d'être un État vassal de l'Assyrie.

Paradoxalement, cette soumission engendra un essor sans précédent : un afflux de réfugiés venus du Nord fit grossir la population de Juda, l'économie s'y développa et le petit royaume se métamorphosa en un véritable État doté d'une administration efficace. Sa capitale s'urbanisa de manière foudroyante, sa superficie et sa population décuplèrent en quelques décennies. La cité en grandissant fut dotée d'un mur d'enceinte, d'un habile système de canalisation creusé dans le sous-sol pour l'approvisionner en eau et surtout d'un temple, le tout premier.

Le royaume d'Israël balayé de la carte, Juda restait seul pour gérer l'héritage israélite. Jérusalem allait être la ville où tout allait se jouer.

Vers 630 avant JC, sous le joug assyrien, le roi Josias régnait sur Juda. Descendant de la lignée de David, Josias avait un rêve : conquérir l'ancien royaume du Nord. Il voulait réunifier toutes les tribus israélites sous un seul roi, un seul royaume : le sien à Jérusalem. Il pensait qu'il en avait l'obligation et les moyens. En effet, en proie à des problèmes internes et subissant les attaques des Babyloniens, l'Assyrie s'était retirée du levant.

La tentation d'émancipation était trop forte pour que le roi Josias y résiste.

Cependant, après une longue période de sommeil, l'Égypte venait de renouer avec ses appétences impériales : ce pays avait pour ambition de restituer la gloire des pharaons anciens. Cédée par l'Assyrie, son allié d'un temps, l'Égypte prit le contrôle d'une partie de Canaan et elle devint le seul obstacle au dessein idéologique de Josias : réaliser le grand royaume unifié du peuple Israël.

Le royaume de Juda et l'Égypte étaient au bord d'une confrontation militaire.

Le petit royaume contre le grand. David contre le géant Goliath.

Alors, le roi Josias eut l'idée de génie d'inventer un texte pour faire passer un message d'espoir, pour galvaniser et fédérer le peuple Israël. Un récit qui affirmerait qu'un petit peuple pouvait triompher du plus grand des empires lorsque ce peuple était conduit par un grand personnage soutenu par Dieu.

Comme un mythique Moïse en Égypte.

Et Josias comptait incarner le rôle du libérateur moderne et personnifier l'alliance sainte avec Dieu.

Pour ce faire, Josias procéda donc par étape.

La première fut de découvrir « accidentellement » lors de travaux du temple de Jérusalem des livres oubliés, censés être fort anciens, l'ancienneté

conférant une légitimité et une autorité indiscutable aux yeux de tous. Ces écrits furent transmis officiellement au roi qui en prit connaissance et déchira ses vêtements en signe de consternation. Parfait comédien, Josias affirma que ces manuscrits contenaient la véritable histoire oubliée de leurs ancêtres et qu'il fallait les rendre publics. Cousus ensemble à partir de souvenirs, de débris d'anciennes coutumes intégrant celles du Nord et du Sud, de légendes sur la naissance des différents peuples de la région, ces écrits étaient le fruit de l'imagination des scribes qui venaient de les rédiger sous la houlette méticuleuse de Josias.

Inventée de toutes pièces, la propagande d'un affrontement victorieux entre le pharaon et Moïse allait devenir une saga nationale, une toile de fond mythique et encourageante pour affermir la foi et souder le peuple en vue du conflit à venir contre l'Égypte.

Si le mythe Moïse incarnait la lutte contre l'ennemi égyptien et la victoire promise par Dieu grâce à l'accomplissement de miracles, celui d'Abraham avait été créé pour faire le lien avec le passé, pour légaliser le droit d'une filiation sur un territoire et légitimer le roi Josias. Par de longues listes de générations, d'alliances familiales définissant des provinces et structurant le temps, Abraham était présenté comme l'ancêtre commun de tous les peuples de la région, père également d'Ismaël à l'origine de toutes les tribus arabes. L'idée profonde était que tous formaient une famille unie rattachée à Abraham, le père à qui l'on devait obéissance et surtout au roi de Juda qui était implicitement son légataire universel.

Le mythe du patriarche Abraham faisait également naître les tracés d'une nation : son fils Isaac avait vécu dans l'extrême sud de Canaan et son petit-fils Jacob-Israël au nord. Quant à Abraham lui-même, fondateur de la famille, il plaçait Juda au centre de l'univers car Abraham s'y était installé. Le conte de la conquête de Josué sur la Terre promise avait pour but de préciser encore plus les futures frontières du royaume désiré, dessinant ainsi le territoire que le roi Josias voulait conquérir : la saga biblique n'était en fait qu'une conquête écrite au passé dépeignant une promesse de futur, un idéal, une conquête que souhaitait mettre en œuvre Josias.

Tous ces livres « anciens » dictés par Josias aux scribes n'étaient pas des récits historiques. C'était pour cela qu'il y avait plein d'interventions divines, de bravoures et de miracles où l'on voyait, entre autres, Dieu assoiffé de sang surgir pour arrêter la course du soleil et de la lune pour donner la victoire au peuple Israël. Mais Dieu, vindicatif et impitoyable, commettait bévue sur bévue, changeant d'avis à de nombreuses reprises comme un enfant chaotique : cela démontrait que les récits mythiques avaient été écrits dans l'urgence, d'un seul jet. Josias ne pouvant tout

superviser laissa libre cours aux scribes. Il n'apportait des instructions qu'au fur et à mesure de la lecture du travail des scribes et ceux-ci rectifiaient leurs œuvres par des contradictions plutôt que d'avoir à tout recommencer car le temps pressait.

Romançant leurs récits, les scribes les inventèrent avec leurs propres connaissances, ils tissèrent une fiction en narrant des détails contemporains à leur époque. Ils mirent en scène ce qui leur était familier, ce que leurs yeux et leur conscience pouvaient uniquement contempler au septième siècle avant Jésus-Christ. Ils connaissaient très mal l'histoire ancienne et notamment celle égyptienne et son protocole : leurs ignorances expliquaient la quantité d'erreurs grotesques et les décalages singuliers qu'on trouvait dans l'Ancien Testament. Comme celui d'affirmer la présence de chameaux dans la région mille ans auparavant alors que ces bêtes de somme n'avaient été domestiquées que quelques siècles plus tôt. L'histoire des chameaux décrivait tout simplement le commerce des caravanes qui était à son apogée dans la région en – 630 : les caravanes du temps de Joseph le fils du patriarche Jacob dépeignaient en fait celles du royaume assyrien au temps du roi Josias.

Il en était de même pour les villes et les royaumes mentionnés aux dates des patriarches ou de l'Exode de Moïse : leurs constructions ou leurs émergences étaient beaucoup plus tardives mais néanmoins bien présentes au siècle de Josias. Pour ne pas être exacts d'un point de vue historique, les livres ordonnés par Josias n'en semblaient pas moins « vrais » pour autant car les scribes avaient construit une fiction à partir de royaumes et de cités existantes connus de tous, mettant habilement en scène des personnages historiques véritables comme David ou Salomon.

Cependant, tout ce qui était relaté à leur sujet n'était que pure propagande pour mettre en valeur le royaume de Juda et le roi Josias enjoliva d'exploits mythiques la vie de ses lointains parents. Leur mémoire servait à construire l'idéologie d'un peuple puissant et unique, d'une monarchie israélite unifiée sous la légitime dynastie davidienne. La Bible faisait du roi conquérant David le maître d'un grand et puissant royaume avec, pour capitale somptueuse, Jérusalem en son centre. Mais la réalité était tout autre : David n'était le maître que d'un tout petit territoire peu développé et très peu peuplé.

Son fils Salomon était présenté comme un très grand constructeur, le roi sage par excellence, tellement connu que la reine de Sabah elle-même venait lui rendre visite des lointaines contrées d'Afrique. Salomon avait un empire tel qu'aucun autre ne pouvait le concurrencer, il était soi-disant le bâtisseur du premier Temple de Jérusalem où le dieu d'Israël avait trouvé un lieu de repos. Mais tout cela n'était qu'un conte de mille et une nuits : à

l'époque, preuves archéologiques à l'appui, Jérusalem n'était qu'un modeste village de montagne sans fortification, sans temple et sans aucun palais.

Le mythe de l'empire de David et de Salomon servait de modèle au grand empire Israël à venir, délimitant les frontières voulues par le roi Josias dans un futur qu'il escomptait proche.

Y relatant sa propre mort et mise en terre, ce qui posait un véritable problème de sémantique, les premiers livres censés avoir été rédigés par Moïse en personne comportaient également un code pénal et civil, un code religieux et sanitaire : la Loi. Car nul État souverain ne pouvait gouverner sans lois.

Et nul État souverain ne pouvait gouverner sans roi.

Après les cinq livres dits de Moïse, le Pentateuque, et ceux des conquêtes, d'autres manuscrits furent rédigés dans la continuité : les livres des Juges et des Rois. Ces écrits démontraient que sans roi il n'était pas possible d'organiser la nation, qu'il était impossible de juger sans hiérarchie car sans pouvoir central chacun faisait ce qu'il voulait et cela engendrait l'anarchie. Écrit sudiste dénigrant les Nordistes, le livre des Rois montrait que seul le royaume du Sud, dans sa légitimité davidienne, avait vocation à gouverner l'ensemble des territoires israélites. Dans ce livre, le royaume du Nord était voué à la destruction du fait de l'incroyance de ses souverains et de la composition multiethnique de sa population : ayant bâti la Samarie, les rois maudits de la lignée d'Omri étaient dépeints comme des dépravés, des apostats, gouvernant un royaume petit, pauvre et marginal. Pourtant, dans les faits, confirmés par des sources écrites extérieures, le roi Omri était un grand monarque, fort et influent, ouvert sur le monde et ayant les moyens de construire de somptueux palais dans les villes florissantes du Nord. Mais, le royaume d'Israël détruit, Juda avait donc pu réécrire l'histoire à sa convenance en s'attribuant les succès des grands rois du Nord.

Ajoutant la touche finale à leur œuvre, les scribes qui ne tarissaient pas d'éloges à son égard, présentèrent le roi Josias comme un véritable messie, celui ayant reçu l'onction divine, chargé de restaurer la monarchie unifiée et l'autorité davidienne sur tous les Israélites.

Fort de ces écrits, après leurs divulgations publiques, Josias put mettre en œuvre son rêve du grand royaume d'Israël. Toutefois, ce rêve devait franchir une dernière étape incontournable : une religion nouvelle pour un culte commun.

Les réfugiés du royaume du Nord avaient apporté avec eux leurs traditions et leurs cultes. Ces cultes étaient polythéistes : Samarie avait bâti un temple pour honorer son principal dieu Élohim ainsi qu'une multitude de déesses. Juda n'avait pas non plus échappé au culte polythéiste : si on

honorait un dieu principal nommé Yahvé, il y avait également un panthéon de divinités domestiques, du soleil, de la lune et des étoiles.

Deux cultes religieux sur un même territoire étaient source de dissensions.

Josias voulait être le roi unique d'un seul peuple, un peuple uniformément soudé derrière un roi et une nation, ayant un culte commun unitaire et indivisible, un culte unifiant le pays avant les conflits à venir. Alors, prenant le plus petit dénominateur commun religieux du Nord et du Sud, Josias eut un autre trait de génie : celui d'imposer à son peuple un dieu unique au nom générique de « Seigneur l'Éternel ».

Un seul roi, un seul peuple, un seul Dieu.

Si les écrits de « Moïse » prescrivaient l'application stricte de la Loi au nombre de 613 commandements, ils n'en proféraient pas moins l'exigence pour Israël d'un monothéisme radical. Moïse avait anéanti le veau d'or, idole du culte religieux de Canaan, représentant symboliquement la victoire du Dieu des Israélites sur celui des Cananéens : en tant que nouveau libérateur, Josias se devait d'éradiquer les « infâmes » idoles gravitant autour de Yahvé ou d'Élohim que son peuple Israël, égaré par le temps et l'oubli, vénérât.

Par une Inquisition avant-gardiste, Josias entreprit une grande réforme en interdisant et en détruisant par la force tous les temples et les sanctuaires de campagne de Juda car il était judicieusement écrit dans les livres découverts « accidentellement » que le peuple Israël devait adorer un seul Dieu dans un lieu unique : le Temple de Jérusalem. En centralisant le lieu de culte dans sa capitale, Josias domina adroitement l'économie, l'État et les esprits. Jérusalem vampirisa les consciences en devenant le centre de l'univers pour le peuple qui ne pouvait honorer son Dieu qu'en se déplaçant jusqu'au Temple.

Les livres de Josias embrasèrent les visions d'une foi aveugle qui se propagea telle une traînée de poudre à travers tout le pays. Grâce à ces écrits « anciens », sans difficulté aucune, Josias parvint à imposer une nouvelle religion et préparer le peuple à l'affrontement contre l'Égypte.

Le peuple d'Israël était désormais prêt à prendre les armes pour reprendre ce qu'il estimait à lui. Par le génie de Josias, les Israélites révoltés croyaient avoir été spoliés des terres de Canaan données par l'Éternel. Tous en étaient persuadés car ils en avaient la preuve indiscutable par un document plus qu'officiel : la parole de Dieu contenue dans les manuscrits « retrouvés » au Temple.

Un acte notarié divin.

Car les écrits de Josias n'étaient ni plus ni moins qu'un acte notarié voulant légitimer le territoire de Canaan comme appartenant aux Israélites.

Un faux validé par un notaire incontestable : Dieu en personne. Le Créateur de la Terre disposait comme bon lui semblait de son œuvre. Le Seigneur avait offert la Terre promise à son peuple élu et aucun homme vivant ne pouvait désavouer cette volonté divine.

Mus par la clause céleste assurant que nul ne tiendrait contre eux, les Israélites s'apprêtaient à déferler sur Canaan. Ils comptaient chasser tous ceux qui s'étaient accaparés leur Terre promise et récupérer leur dû.

Quoi qu'il en coûtât.

12

France 1970.

Colombey-les-Deux-Églises

Dans le salon de la propriété « La Boiserie », la pendule venait de sonner les sept heures et on n'entendait plus que le crépitement du feu dans la cheminée. Sur une table basse, à côté de cartes à jouer s'attelant à une réussite, une tasse frémissante jetait une mince volute de fumée vers le plafond.

Installé dans son fauteuil, Charles de Gaulle ferma un instant les yeux pour chasser le trouble qui lui torturait encore et toujours la conscience. Il finit par lever son regard triste vers la porte-fenêtre.

Dehors, la nuit et le froid de novembre avaient glacé l'obscur paysage d'une langueur laconique. Malgré le noir, le général de Gaulle y devinait les vastes, frustres et sombres horizons des landes et des forêts, à la saignée des provinces de Champagne, de Lorraine et de Bourgogne.

Il aimait à prendre ces austères routes de campagne qui couraient de village tranquille en village désertique, à y rouler des heures et des heures. Pour lui, quelle que soit la distance, la route n'était jamais assez longue. Ses amis et sa famille croyaient que la vision de ces paysages français correspondait à son noble cœur, qu'il aimait à les admirer inlassablement en méditant sur l'avenir de la France et de sa place dans le monde.

Tous étaient loin de se douter de la vérité.

Assis à l'arrière de sa Citroën DS, la monotonie de la campagne française était sa thérapie pour essayer d'oublier : il concentrait son attention sur ces couleurs ternes et mouvantes jusqu'à en être hypnotisé, désolidarisant son âme de son corps pour se fondre dans un vide sans vie. Alors, sans pensée aucune, tel un animal ivre d'espace infini, il se sentait vivant de nouveau, noyant son esprit dans le campagnard kaléidoscope des détails bucoliques qui s'offraient à lui.

Mais quand la route finissait, sa conscience reprenait le dessus et elle recommençait à le torturer.

Comme il aurait voulu vivre dans l'ignorance, de ne jamais avoir lu le rapport Pilate ou même la confession du roi Josias.

Le Général poussa un soupir intérieur en pensant à l'escroquerie de Josias.

Ce roi avait menti à son peuple en créant un faux acte notarié censé émaner de Dieu et les Juifs avaient perpétué ce mensonge séculier, de génération en génération, même après leur dispersion dans le monde entier par les Romains vers l'an 70, pour voir finalement le sionisme naître ; un mouvement politique affirmant le droit à l'existence d'un État juif ayant pour frontières celles décrites dans les mythiques conquêtes de Josué.

Une histoire à dormir debout.

Croyant en la légitimité de leur Terre promise par Dieu alors qu'elle émanait d'un faussaire humain, la communauté juive s'était unie pour la cause sioniste et avait œuvré pour cette idée démente. Toute la force financière des Juifs s'était alors activée à la création d'un État hébreu en Palestine.

Puissant et fanatique, aux ramifications internationales incommensurables, un groupuscule juif s'appelant les fils d'Abraham œuvrait également dans l'ombre pour voir se concrétiser ce rêve impossible. Ces fils d'Abraham étaient en possession d'une copie du rapport Pilate et ils avaient fait pression sur les Américains et le Vatican, en les menaçant de divulguer le terrible secret de Jésus-Christ s'ils n'obtenaient pas gain de cause à long terme.

Une opportunité se présenta après la Première Guerre mondiale : la Palestine fut placée sous mandat britannique par une décision de la Société des Nations après le démembrement de l'Empire ottoman allié de l'Allemagne vaincue. Les fils d'Abraham obtinrent enfin la création d'un proto-État juif en Palestine.

Pendant l'entre-deux-guerres, une importante immigration juive s'installa en Terre promise et dans ce proto-État. La Seconde Guerre mondiale éclata et à la fin de celle-ci, l'horreur du génocide juif perpétré par les nazis poussa les fils d'Abraham à créer coûte que coûte un véritable État en Palestine où leur peuple serait souverain et enfin en sécurité à l'abri de l'antisémitisme mondial. Brandissant l'Ancien Testament comme un acte historique et juridique céleste, les fils d'Abraham voulaient fonder un État qui serait tout sauf légitime et, même aux yeux de certains religieux juifs, en contradiction avec tout ce qui était divin. Avec le temps, la majorité des rabbins avaient développé une interprétation s'opposant à la

recréation d'un État juif : Dieu avait décidé de la dispersion du peuple juif en punition de ses péchés. Seul Dieu par l'intermédiaire du Messie pouvait restaurer Israël. Toute tentative anticipée était non seulement vouée à l'échec mais risquait d'attirer la colère divine. Mais les fils d'Abraham convinquirent les rabbins orthodoxes que c'était un commandement divin pour les Juifs que de s'installer en Terre sainte et que le suivi de ce commandement accélérerait même le retour du Messie.

Pleurant leurs frères exterminés dans les camps de la mort, les fils d'Abraham menacèrent les USA de dévoiler le rapport Pilate si l'État souverain d'Israël n'était pas créé rapidement. En 1947, les Britanniques remirent le mandat de la Palestine qu'ils tenaient de la Société des Nations à l'Organisation des Nations Unies, cette dernière ayant succédé à la SdN.

L'ONU, le « machin » comme l'appelait le général de Gaulle, vota la résolution 181 : par le partage de la Palestine divisée entre un pays palestinien arabe et un pays juif, l'État d'Israël était désormais officiel. On se plia facilement à la création de ce pays car l'opinion internationale était horrifiée par la Shoah, les six millions de Juifs assassinés par Hitler et, par compassion ou compensation, le peuple occidental donna à un autre peuple la terre d'un troisième. L'URSS et ses pays satellites adoptèrent également la résolution 181, croyant à tort que cet État deviendrait un pays communiste car l'idéologie sioniste, caractérisée par la mise en commun des moyens pour le bien de la communauté juive, était une idéologie proche de l'idéal socialiste.

Les pays arabes, quant à eux, refusèrent de reconnaître cet État hors-la-loi. L'Égypte, Syrie et l'Irak en tête, attaquèrent l'État d'Israël pour le détruire. Contre toute attente, les Juifs gagnèrent les guerres successives de 1948 et de 1967. Israël s'accapara de nouveaux territoires, agrandissant ses frontières par l'annexion des terres conquises à l'ennemi arabe. Les armées juives vidèrent ces contrées conquises de leurs habitants musulmans, perpétrant des massacres, orchestrant la peur et l'exil par les bombardements de villages innocents, déportant tous les civils arabes pour s'approprier leurs biens. Par la force des choses, les anciennes victimes des camps nazis devenaient les nouveaux bourreaux de la Palestine.

L'être humain passait du veau au boucher en un instant.

Sur ces frontières nées de la guerre, l'ONU ferma les yeux et, en violation de sa résolution 181, accepta *de facto* le nouveau tracé de l'État d'Israël et cautionna les crimes contre les Palestiniens. Les fils d'Abraham étaient aux anges car ils possédaient enfin la Terre promise. Cependant, le Mossad, le service secret israélien, apporta un bémol à toute cette joie en leur annonçant que le Vatican manigançait quelque chose dans l'ombre : l'Église avait constitué un dossier juridique pour

débouter tous les Juifs de la Palestine, espérant ainsi tenir un contre-pouvoir au chantage du rapport Pilate et, en montrant les dents, calmer les ardeurs territoriales des fils d'Abraham.

S'étant introduit au Vatican, y dérobant même quelques manuscrits, les agents du Mossad étaient parvenus à microfilmer la totalité des archives secrètes, notamment ce dossier juridique constitué de papyrus égyptiens, d'écrits mésopotamiens ou de rapports de diverses découvertes archéologiques.

Ce dossier prouvait de façon indiscutable que l'Ancien Testament sur lequel reposait le droit du peuple hébreu à réclamer la Palestine était un faux. Ce dossier à charge était un réquisitoire minutieux destiné aux instances internationales, une enquête historique dévoilant la vérité sur les faits qui s'étaient déroulés à l'époque du roi Josias.

Le tout corroboré par les aveux du criminel Josias.

Le Vatican était en possession d'un document datant de 600 ans avant Jésus-Christ où le roi Josias révélait sa forfaiture devant le pharaon Neko II : Josias avouait l'invention des écrits de Moïse et du mythe de ce dernier ainsi que d'Abraham ou bien encore de Josué. Nul ne savait comment cette « confession » écrite s'était retrouvée dans un temple de Thèbes parmi un groupe de prêtres s'appelant les « Initiés » mais lors de la campagne d'Égypte de Napoléon, ce document fut découvert parmi d'autres et le Vatican avait fait main basse sur le tout.

Pour les très pieux fils d'Abraham, la confession de Josias sonna le glas de leur conviction religieuse et leur groupuscule redevint ce qu'il avait toujours été : un groupe politico-financier, même si certains de ses membres étaient encore bercés par l'illusion que Dieu était derrière eux malgré tous les mensonges de Josias.

Le Vatican n'avait jamais voulu divulguer cette confession : d'une part, parce que l'Ancien Testament était l'assise chrétienne, socle de la Bible, et aucun pape n'était assez fou pour scier la branche sur laquelle il était assis. D'autre part, en réaction, les fils d'Abraham se seraient vengés en diffusant le rapport Pilate au monde entier. En créant le dossier juridique pour faire un contre-pouvoir au chantage des fils d'Abraham, l'Église jouait avec le feu car Israël n'avait rien à perdre. La révélation de la confession de Josias ne changerait pas la donne : Israël était en guerre contre tous les pays arabes. Même si les instances internationales brandissaient une nouvelle résolution de l'ONU pour amender l'aliénation 181, les Juifs étaient prêts à se battre contre le reste du monde si on essayait de les chasser de la Palestine.

Ils y étaient et ils y resteraient.

Confession ou pas, légitime ou pas, ces terres leur appartenaient désormais.

Et puis, qui oserait déloger les Juifs pour qu'ils restituent leurs terres aux malheureux Arabes spoliés maintenant qu'Israël possédait la bombe atomique ? Qui oserait ordonner aux Américains de restituer le territoire des USA aux Sioux ou aux Apaches et d'abandonner tout ce qu'ils y avaient fait fructifier ?

Personne.

Par la peur, la force imposait le respect et la légitimité de telles situations immorales.

Les Américains et le Vatican avaient cru donner un cadeau empoisonné aux Juifs en leur octroyant le droit à la Terre promise. Ils étaient persuadés que l'État d'Israël aurait été anéanti en quelques mois par les armées arabes, se figurant qu'Israël ne serait qu'une anecdote qui ne durerait pas. Mais les Hébreux avaient été les plus malins et les plus forts, sachant lever une armée juive victorieuse, équipée d'avions et d'armes lourdes.

À présent, les USA devaient continuer à obéir docilement aux fils d'Abraham en soutenant aveuglément tous les actes d'Israël : les Américains avaient ordonné au Vatican de ne rien tenter contre Israël car l'Église et eux-mêmes avaient plus à pâtir que quiconque d'une divulgation de la confession de Josias et surtout de celle du rapport Pilate que continuait à brandir dans l'ombre les fils d'Abraham.

Dans l'hypothèse où le rapport venait à être publié, les Russes gagneraient la guerre froide à coup sûr et nombre de pays chrétiens basculeraient dans le communisme car, comme l'avait dit Karl Marx, la religion n'était-elle pas l'opium du peuple ? Dans tous les cas, avec la diffusion du rapport, la religion chrétienne s'effondrerait et tous les peuples se tourneraient vers les « Rouges » comme porte de secours aux idéaux religieux bafoués...

Le général de Gaulle poussa un soupir.

Il se pencha en avant et prit sa tasse qu'il but par petits traits rapides. Ses pensées avaient tendance à voguer sur un océan déchaîné depuis qu'un espion français s'était infiltré chez le Mossad et qu'il avait microfilmé une partie des archives secrètes provenant du Vatican, dont le fameux document juridique contenant la confession de Josias. L'espion avait également microfilmé une traduction du rapport Pilate et, face à ce dossier si explosif, il avait remis le tout en mains propres au Général, le seul capable, à ses yeux, d'en prendre connaissance et de sauver le monde du cataclysme à venir.

De Gaulle soupira de nouveau en pensant à Israël.

C'était quand même formidable cette histoire : durant toute celle de l'humanité, il y avait eu des milliers de conflits et des prises de territoires, des déportations de masse et des changements de population. Cependant, jamais un acte du passé n'avait été corrigé dans le futur par des instances internationales.

Tout cela à cause d'un livre.

Car la création d'Israël n'émanait pas de la Shoah ou de la Diaspora. À ce compte-là, le peuple arménien avait également subi un génocide en 1915 ainsi qu'une diaspora. Pourtant, on ne leur avait pas rendu les terres que l'histoire leur avait prises.

La différence était bien un livre.

Et ce livre était l'Ancien Testament : mis à part les pays communistes agissant par calcul partisan, les pays judéo-chrétiens avaient trouvé légitime la restitution de la Terre promise au peuple juif à cause de la Bible. Depuis deux millénaires, l'Occident croyait aveuglément à la véracité historique de la Bible et à la volonté parfaite de Dieu d'avoir octroyé la Palestine aux Hébreux.

Qui pouvait aller à l'encontre du Saint-Esprit de Dieu ?

Rien ni personne. Du moins tant que la confession de Josias révélant l'escroquerie de l'Ancien Testament ne serait pas diffusée.

Lorsque le scandale éclaterait, n'importe quelle minorité ethnique pourrait prétendre à un droit sur la terre qu'elle aurait possédée dans le passé, même et surtout sans « acte notarié divin » comme celui frauduleusement inventé par Josias. Ne pouvant y avoir deux poids deux mesures, il suffirait à ces communautés lésées par l'histoire de mettre en avant la résolution 181 de l'ONU, acte mondial faisant jurisprudence pour ouvrir la porte de toutes les revendications frontalières et historiques.

Puisque l'Ancien Testament était un faux en écriture, Israël était illégal et rien ne justifiait plus le droit des Juifs à posséder la Palestine : les Arabes spoliés de leurs terres étaient en droit d'attaquer en justice l'ONU et d'exiger que leur pays leur soit restitué. Bien sûr, l'avocat du diable pourrait toujours tenter de justifier ces expropriations en arguant qu'historiquement les Juifs avaient habité la région avant les Arabes. Mais à ce titre, l'Égypte pouvait revendiquer la Palestine plus que quiconque car toute cette région était en sa possession bien avant l'arrivée des Juifs, papyrus à l'appui qui prouvaient de manière irréfutable ce fait, un document ô plus combien officiel et historique que ce faux constitué par les écrits de Josias nommé l'Ancien Testament.

L'illégalité d'Israël avait provoqué la diaspora des Arabes palestiniens. Ce n'était pas à ces derniers d'accepter cette illégitimité mais bien au

peuple juif d'accepter de restituer les terres qui ne leur avaient jamais appartenu. Descendant de l'escroc Josias, les Juifs devaient rendre ce que leur criminel ancêtre avait désiré s'approprier. Leur fausse religion émanant d'un homme sournois qui avait voulu s'accaparer un royaume en imposant un monothéisme radical, les Israélites n'avaient plus à être de confession « juive », ils se devaient de devenir des citoyens du monde en oubliant leur fausse croyance élitiste, devenir non plus les élus de Dieu mais les Sages de la Terre promise en la rendant à leurs vrais propriétaires.

Le legs de Josias avait été le pire des héritages empoisonnés jamais laissés à des enfants inconscients : les Juifs avaient été victimes de l'histoire, victimes de cet ancêtre escroc qui les avait mis en péril, qui les avait poussés sur une pente toujours plus raide au fil des siècles et qui finirait par les mener à leur perte future. Paradoxalement, si l'esprit juif avait survécu au temps et aux cataclysmes de l'histoire, c'était grâce à ces écrits, grâce aux mensonges de Josias. Mais ces écrits étaient un fléau faisant des Hébreux les malades du temps et avec le temps, tout finissait par disparaître...

Le général de Gaulle eut un sourire triste.

L'ironie de l'histoire était que le rêve de Josias de vouloir le grand Israël ne s'était pas concrétisé de son vivant mais deux mille ans plus tard au détriment d'habitants ayant séjourné deux millénaires au lieu d'un unique qui avait pourtant justifié aux yeux du monde chrétien un acte de propriété.

Est-ce qu'un jour prochain, les Juifs rendraient ces terres aux Palestiniens ?

Il en doutait.

Un avenir proche était déjà tout tracé : Israël avait la bombe atomique et menacerait de l'utiliser contre ses ennemis arabes. Les États-Unis les soutiendraient aveuglément de leur puissance militaire par peur d'un conflit nucléaire et les Arabes n'auraient d'autre choix que de faire pression avec leur pétrole : l'économie mondiale en serait déboussolée, créant des millions de chômeurs et générant de nouveaux conflits sanglants à travers le monde.

Tout cela à cause de Josias et de sa folle religion.

Une escroquerie humaine.

À cause de cette malversation, la situation en Palestine serait toujours explosive : les Israéliens refuseraient de rendre ce qu'ils avaient bâti et, criant à l'injustice, les pauvres Arabes dépouillés continueraient de lutter pour réparer cette aberration de l'histoire.

Voilà comment serait fait demain.

Et l'annonce de la confession de Josias n'y changerait rien.

Pourtant, le général de Gaulle avait décidé en son âme et conscience de dévoiler cette confession à tous en même temps que le rapport Pilate. Pendant toutes ces années, il avait longtemps hésité. Son esprit était torturé par le mal que provoqueraient ces révélations. Mais, après moult incertitudes et malgré le trouble toujours présent dans son esprit, il était arrivé à l'évidente conclusion qu'il devait le faire pour le bien de l'humanité.

Pour éviter des guerres futures.

La vérité ferait du mal et provoquerait des morts à court terme. Les pays communistes en sortiraient même renforcés pour un temps. Mais s'il ne faisait rien, à long terme, les mensonges séculiers détruiraient le monde à cause des guerres de religions qui n'avaient plus lieu d'être.

Dieu était une botte écrasant une fourmilière et de Gaulle allait révéler ce qu'il savait de son fils Jésus-Christ. Dans un ultime volume de ses « Mémoires d'espoir », il allait parachever ses mémoires par la divulgation de la confession de Josias et du secret du Christ.

Le regard douloureux du général de Gaulle porta ses yeux sur le crucifix au-dessus de la cheminée.

Il continuait à aller à l'église le dimanche par respect pour son épouse. Mais chaque fois qu'il s'y rendait, il avait envie d'éclater d'un rire dément et de dire devant les fidèles de la paroisse la vérité sur ce Christ que tous vénéraient. À sa mort, il ne voulait d'ailleurs plus être consacré à l'église, une messe suffirait à soulager les consciences inconscientes.

Sa mort...

Une sensation étrange l'envahit. Sa nuque se fit raide et un mal terrible paralysa tout son être. Avant de s'écrouler sur le sol, la silhouette d'un inconnu se détachant derrière la porte-fenêtre s'imprégna dans ses pupilles dilatées par la peur. Dans un dernier éclair de lucidité, de Gaulle comprit que les menaces qu'il avait reçues des fils d'Abraham, au sujet de la rédaction de ses mémoires, n'étaient pas de vaines paroles.

13

Démoniaque

– Repentez-vous, le Royaume de Dieu sur terre est proche, gronda Jésus d’une voix puissante.

Devant lui, la foule était compacte, se piétinant presque pour l’approcher de plus près, pour le toucher pendant un bref instant comme si on voulait vérifier qu’il possédait bien une enveloppe corporelle. La ferveur populaire était à son comble. Aussi loin que ses yeux regardaient, Jésus voyait encore des gens venir à lui. Sous la pression de la foule, il recula de quelques pas. Ses pieds s’enfoncèrent dans le sol sablonneux du bord du lac de Tibériade. Derrière lui, s’étendait l’eau douce de cet immense réservoir naturel. Il ne se retourna pas pour savoir de combien de mètres il disposait encore avant de tomber dans le lac. Il était fasciné par cette foule venue l’aduler, s’élevant devant lui en une masse sombre et serrée sur le flanc d’une petite colline. Ses disciples avaient parcouru la région pour annoncer à tous l’arrivée du Christ en ce lieu. Et en ce jour, les hommes et les femmes avaient répondu à cet appel. Jésus pouvait lire dans leurs yeux bien plus que de la dévotion.

La haine...

Un sentiment qu’il n’arriverait pas à effacer. Du moins dans l’immédiat.

– Repentez-vous, répéta Jésus. Le Royaume de Dieu est proche.

Le ton était moins fougueux, comme s’il clamait ces paroles à regret. Devant la foule, Jésus discourt sur ce Royaume dont il promettait la concrétisation prochaine. Plus il parlait et plus les esprits s’échauffaient, abreuvant les consciences d’un espoir un peu dément. La masse compacte s’avança encore, le serrant avec ardeur, menaçant de l’écraser à tout instant. En reculant de deux pas, Jésus sentit l’eau sur ses pieds.

Il tourna la tête.

À une vingtaine de mètres de là, il vit un pêcheur. Une heure plus tôt, du haut de la colline, avant que la foule n’afflue, Jésus avait observé ses allées

et venues sur le lac. Revenu de la pêche avec son frère, l'homme avait tiré sa barque sur le sable et était descendu, étonné par le nombre d'hommes et de femmes entourant Jésus. À présent, tout en raccommodant ses filets, il écoutait Jésus d'un air pensif.

Jésus se faufila jusqu'à lui et lui demanda de l'emmener loin de la foule. Celui-ci, comprenant l'incommode de la situation, accepta d'un hochement de tête. Jésus monta à bord et rejoignit le frère du pêcheur à l'arrière de l'embarcation. Remis à flot, le bateau s'éloigna un peu. Debout, les pieds un peu gênés par les filets, Jésus discourut d'une voix puissante en direction de la rive. Après avoir conclu sa prédication d'une sentence qui récolta les acclamations, il finit par s'asseoir. Par mimétisme, la foule s'assit également, ne semblant pas vouloir partir, comme attendant de voir ce qu'allait faire celui que ses disciples appelaient le Messie.

Jésus se tourna vers les deux pêcheurs. Tous deux arboraient une barbe châtain, les traits fins et agréables, surmontés de grands yeux foncés. Ils se ressemblaient beaucoup, ne laissant aucun doute sur leur lien de parenté. Jésus s'adressa au plus âgé.

– Tu es Simon, n'est-ce pas ? s'enquit-il. Et ton jeune frère est André.

Simon acquiesça en silence, étonné que cet envoûtant passager connaisse leur nom, comme s'il avait lu cela en eux.

Il est devin en plus d'être prophète, pensa Simon abasourdi.

Jésus désigna le milieu du lac.

– Allons en eau profonde, ordonna-t-il.

Simon n'osa pas lui demander pourquoi. Il était sous le charme de ce trentenaire et lui obéit avec docilité. Les rames furent positionnées et le bateau s'éloigna lentement.

Quand ils parvinrent au large, Jésus se mit debout. Scrutant l'horizon, il semblait chercher quelque chose que lui seul pouvait percevoir. Il leva la tête comme s'il s'adressait intérieurement aux puissances du ciel. Puis son regard se porta de nouveau sur les flots bleus du lac. Alors, il tendit les bras pour décrire des petits cercles de ses mains. Brusquement, il s'arrêta.

– Jetez les filets, commanda-t-il aux deux frères.

– Jeter les filets pour la pêche ? s'étonna Simon. Nous avons travaillé toute la nuit et nous n'avons rien pris. D'habitude nous ramenons toujours des carpes mais aujourd'hui, je ne sais pas ce qui se passe : on dirait que le poisson a disparu et que...

Le pêcheur s'interrompit. Une masse sombre, compacte et immense apparut sous la surface à quelques encablures. Le lac se mit à frémir comme s'il était en ébullition. Simon finit par comprendre que cet effet d'optique était dû aux poissons qui bondissaient hors de l'eau, frétilant

dans une course effrénée, se dirigeant droit sur la nacelle. Aidé de son frère, il lâcha les filets. Deux minutes plus tard, ces derniers menaçaient de se rompre tant ils étaient pleins de poissons.

Devant l'air émerveillé et réjoui des deux frères, Jésus éclata de rire.

– Il y en a bien trop pour ce petit bateau, gloussa-t-il. Appelez donc ce bateau que je vois au loin. N'est-ce pas votre associé Jacques, fils de Zébédée, et son frère Jean ?

Simon lui adressa un regard sur lequel on pouvait lire stupeur et incompréhension.

Mon Dieu, pensa le pêcheur, il doit lire dans mes pensées.

Simon hocha la tête et, portant la main à sa bouche, émit un sifflement puissant. Puis il fit des signes du bras en direction de la barque se trouvant à trois cents mètres de là. À la force des rames, Jacques et Jean les rejoignirent rapidement. Il était temps ; le bateau de Simon menaçait de sombrer sous le poids des poissons qu'il avait remontés. Les pêcheurs remplirent autant qu'ils purent les deux coques, le faisant à la limite de la surcharge et du naufrage, leur ligne de flottaison étant dangereusement enfoncée.

Devant cette pêche miraculeuse, Simon tomba à genoux, aux pieds de Jésus.

– Seigneur, ne reste pas dans ce bateau car il est indigne d'un être divin tel que toi. Je ne suis qu'un pêcheur et ne mérite pas de porter les yeux sur toi.

Les trois autres pêcheurs se mirent également à genoux. S'adressant à eux, Jésus leur dit :

– Venez avec moi et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes pour la gloire du Père qui est au ciel.

Simon n'en croyait pas ses oreilles ; sur la rive du lac, il avait entendu le prêche sur le Royaume de Dieu sur terre et ce Messie ne lui proposait pas moins que de devenir un de ses proches partisans. Le miracle auquel il venait d'assister confortait Simon dans ses certitudes ; il était bien en présence du Messie, du Fils de Dieu comme l'avait scandé la foule.

Avec une joie qu'il n'arrivait pas à contenir, Simon accepta de tout laisser pour cet être divin. Les trois autres pêcheurs firent de même.

Des embarcations surgirent un peu de partout ; du lac ou de la rive, d'autres pêcheurs avaient vu la pêche miraculeuse et, à leur tour, ils venaient pour jeter leurs filets dans les eaux profondes.

– Il est temps de rentrer, dit Jésus.

Les deux nacelles quittèrent le lieu du miracle et rentrèrent lentement vers le rivage à la force des rames. Elles accostèrent non pas au pied de la

colline où attendait la foule mais à un kilomètre plus loin, près de cabanons servant de lieu de réparation et de regroupement de bateaux pour la nuit. Simon et son frère cadet débarquèrent en sautant par-dessus bord, bien avant que la coque ne touche le sable. Jean et Jacques firent de même. Le père de ces derniers était là ; Zébédée regardait d'un œil surpris la cargaison que ramenaient ses fils et leurs associés. Avant même qu'il ne demande ce qu'il s'était passé, Jacques lui expliqua le miracle fait par le Messie en personne.

Jésus observait la scène en silence, dévisageant pendant un instant les fils de Zébédée qui s'entretenaient avec leur père. Si Jacques était un solide gaillard trentenaire à la poigne solide et au pied marin, son frère Jean, lui, était d'une tout autre nature. Contrairement à son frère à la barbe noire et épaisse, Jean était presque imberbe. Les quelques poils qui auraient pu obscurcir la blancheur de ses joues minces étaient rasés méticuleusement chaque jour, comme s'il répugnait à les voir envahir son visage pour en dénaturer son indéniable grande beauté. Ses yeux amandes surmontés de sourcils au simple trait, ses longs cheveux noirs plaqués en arrière, son petit nez allongé et étroit accentuaient la sensation de finesse chez ce jeune homme âgé d'une vingtaine d'années. De dos, son corps aurait pu être confondu avec la silhouette d'un adolescent ou même celle d'une femme.

Le regard de Jésus se porta sur Zébédée. Les yeux du vieillard à la chevelure et la barbe blanche lui jetèrent des éclairs hostiles. Il n'était visiblement pas content de perdre à la fois ses associés et ses fils qui partaient en le laissant seul avec deux embarcations sur les bras. Sa voix grondant comme le tonnerre essaya de les dissuader de cette folie.

En vain.

La décision des quatre pêcheurs était irrévocable. Ils essayèrent de convaincre le vieil homme du bien-fondé de leur choix en racontant de nouveau la pêche miraculeuse dont ils venaient d'être les témoins. Mais Zébédée ne les écoutait plus. Il fixait Jésus de ses yeux de braise comme s'il cherchait à le foudroyer sur place.

Il doute de moi...

Zébédée allait dire quelque chose mais Jean prit la parole.

– Nous suivons la volonté de Dieu, assura-t-il d'une voix douce et suave.

Le vieillard grommela des mots incompréhensibles en haussant les épaules. Une forte clameur couvrit une partie de ses propos. Surgissant de tous côtés, la foule avait fini par rejoindre le petit groupe, le submergeant, l'entourant et acclamant Jésus tel le Fils de Dieu qu'il était.

Tous avaient vu, du haut de la colline, les agissements du Christ ainsi que les bateaux ramenant une quantité prodigieuse de poissons. Ils avaient été les témoins privilégiés d'un phénomène incroyable : celui d'une pêche miraculeuse. Leur croyance dans le Messie avait décuplé et, à présent, ils menaçaient de l'écraser de leur ferveur débordante.

Rapidement, les disciples firent un cercle autour de Jésus, aidés par les quatre pêcheurs. Jésus put se libérer de l'étreinte populaire et il en profita pour monter sur l'embarcation de Simon. D'un timbre puissant, il réclama le calme. Les cris d'allégresse s'estompèrent enfin.

– À présent, je dois partir mais nous nous retrouverons bientôt, promit-il.

Se tournant vers ses disciples, il leur suggéra de distribuer, selon le besoin de chacun, le poisson qui regorgeait dans les deux nacelles.

Jésus descendit de son estrade improvisée et, fendant la foule, s'en alla d'un pas rapide le long du rivage. Il avait besoin de s'éloigner de ces gens, de prendre du recul sur tout cela. Il avait la gorge serrée. Un sentiment triste l'envahit.

Ce que j'ai fait est mal... mais je n'avais pas le choix. Pardonne-moi, Père céleste...

Il y avait également une autre raison à son malaise.

Les Démoniaques.

Nul ne semblait saisir l'ampleur de cette menace à sa juste mesure. Jésus en était consterné et mille questions se bousculaient dans sa tête.

– Puis-je me joindre à ton groupe ? demanda une voix d'homme, stoppant les pas et les réflexions de Jésus.

Jésus tourna la tête. Un rouquin d'une quarantaine d'années le regardait de ses petits yeux verts.

La haute et longue bâtisse blanche des douanes, construite en pierres de taille, projetait son imposante ombre apaisante sur le devant de sa façade tournée vers le lac. Là, assis sur une chaise devant un bureau à la porte grande ouverte, les bras croisés sur une belle tunique rouge, l'homme émit un sourire énigmatique, dévoilant ses grandes dents d'une étonnante blancheur. Il passa une main sur son large front couvert de tâches de rousseur et en essuya la sueur. Puis il se leva, peignant machinalement, de ses doigts potelés, sa barbe couleur carotte et gratta son gros ventre rebondi.

– Puis-je me joindre à tes disciples ? demanda-t-il en se courbant révérencieusement.

Pendant un instant, Jésus se demanda s'il était sérieux.

Un publicain !?

Lors de la mort d'Hérode le Grand, le roi tyrannique d'Israël sous le joug de Rome, le pays avait été divisé entre ses trois fils. La Galilée et la Pérée étaient tombées dans l'escarcelle d'Hérode Antipas, la Judée et l'Idumée ainsi que la Samarie dans celle d'Hérode Archélaos et les territoires au nord-est du Jourdain étaient revenus à Hérode Philippe.

Ces trois rois avaient tous un intendant à leur service. Son rôle était d'organiser dans tout le pays la perception des impôts pour leur maître et les Romains. Afin de mener à bien cette lourde besogne, ces intendants royaux comptaient sur des fonctionnaires forts impopulaires.

Les publicains.

Ces percepteurs d'impôts placés directement sous l'autorité du roi ou du gouvernement romain, étaient, pour la plupart, riches. Dotés d'une certaine éducation et doués pour la science des nombres, ils étaient notoirement malhonnêtes, mais dès l'instant où les rentrées d'argent correspondaient aux montants attendus et avaient lieu au bon moment, l'intendant royal ne trouvait rien à redire et fermait les yeux sur les moyens qu'employaient les publicains pour pressurer les contribuables, y compris le recours au chantage et à l'intimidation.

Ces publicains avaient l'habitude de s'adjoindre, dans chaque village, un assistant qui connaissait bien tout le monde et à qui il était difficile de cacher l'état exact de ses revenus.

Jésus scruta le regard de ce publicain. Alors, il comprit que le rouquin était sérieux et qu'il voulait quitter son statut privilégié pour le suivre.

La foi est plus forte que tout.

Des bruits de conversations se firent entendre au loin. Les disciples de Jésus accompagnés des quatre pêcheurs et d'une foule de gens qui se refusaient à rentrer chez eux, rejoignirent le bureau des douanes situé tout près du rivage.

Jésus eut un regard appuyé pour le publicain.

– Suis-moi ! lui dit-il.

Le rouquin s'exécuta et, quittant tout, se mit à suivre Jésus. N'ayant pas entendu la requête du publicain, les disciples qui venaient d'arriver crurent que c'était sur la volonté expresse de Jésus qu'il rejoignait leurs rangs. Ils étaient étonnés que ce gros homme nommé Lévi suive Jésus sans avoir rien demandé ni même protesté.

Lévi, pour se faire accepter de tous, fit le premier pas et invita toute la troupe à déjeuner chez lui. Sans sectarisme aucun, il pria la foule à venir avec eux. Quelques amis publicains de Lévi les rejoignirent et les convives se retrouvèrent une cinquantaine pour le repas. La maison de Lévi était loin

d'être une modeste bâtisse. Tout respirait le luxe ; de la porte d'entrée en bois rare en passant par la pièce richement meublée où les convives furent invités à festoyer. Comme s'il s'agissait de son dernier repas sur terre, Lévi ne fut pas regardant sur la nourriture, donnant sans compter ses meilleures victuailles et choisissant le plus somptueux des vins qu'il gardait précieusement dans une cave bondée d'amphores. Lévi était prêt à sacrifier tout cela pour avoir le privilège de devenir un disciple de Jésus. Ce dernier savait que les publicains qui percevaient les impôts pour le compte de l'occupant romain, étaient détestés et craints par tous les contribuables du pays qui les traitaient de voleurs. Les Juifs les considéraient comme trahissant leurs compatriotes, méprisés et assimilés aux pécheurs notoires, ceux qui transgressaient ouvertement la Loi de Moïse.

En acceptant de manger à leur table, Jésus choquait profondément tout le monde présent. Mais personne n'osait aller à l'encontre de la volonté du Christ. Ce mépris, aux yeux de Jésus, était injustifié et il avait fait exprès d'incorporer Lévi à son groupe, à la grande surprise de son entourage immédiat qui fixait le gros rouquin d'un regard mauvais.

Ils apprendront à le connaître et à vivre ensemble.

Un proche disciple de Jésus, partisan de Jean le Baptiste, ne supportait pas que son Maître partage la même table que ces percepteurs d'impôts qu'il considérait comme des corrompus.

– Pourquoi le Maître mange-t-il avec des publicains et avec ceux qui respectent si peu la loi religieuse ? demanda-t-il à un autre disciple en désignant la foule d'un air dédaigneux.

Malgré le brouhaha ambiant, Jésus entendit cette question.

– Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin d'un médecin mais les malades, lui répondit-il. Je ne suis pas venu rallier les Justes comme vous mais les pécheurs, ceux qui transgressent les lois religieuses. Mais également ceux qui doutent de moi, pour leur repentir.

Et c'est la miséricorde que je veux et non le sacrifice. Mais peut-il seulement comprendre ce mot ?

Le disciple approuva en silence, puis ajouta avec un rictus qui déformait son visage :

– Les disciples de Jean le Baptiste jeûnent fréquemment et font des prières, même les disciples pharisiens font de même. Alors pourquoi ils mangent et ils boivent sans retenue ?

Du menton, il désigna les pécheurs. Simon et son frère André étaient en train de manger goulûment.

– Pourquoi ils ne jeûnent pas ? insista-t-il auprès de Jésus.

Utilisant une métaphore, Jésus lui dit que ces pêcheurs n'étaient ni prêts ni purs, comme pouvaient l'être les disciples de Jean, mais que ce jour viendrait bientôt.

D'un mouvement du bras, il fit comprendre que la discussion était close et qu'il ne reviendrait pas sur ce sujet.

Le reste des festivités se déroula sans qu'aucun disciple n'ose émettre d'autre critique. Jésus resta avec Lévi pendant une partie de l'après-midi, à discuter longuement ensemble. Puis le soir venu, le rouquin invita le Christ à dormir dans sa demeure. À l'annonce de cette proposition, Simon sembla mal à l'aise. Il s'approcha de Jésus et le pria de venir chez lui. Certes, il n'habitait qu'une modeste cabane de pêcheur avec son frère, mais il insista pour que le Messie s'y rende, le lui demandant comme une faveur. Jésus vit dans les yeux de Simon un reflet étrange. Le pêcheur ne lui disait pas la véritable raison de son invitation. Au fond de ces yeux, Jésus lut la détresse d'un homme désespéré, espérant recevoir de l'aide.

Jésus accepta.

Sur le chemin qui le conduisait vers le lac, Simon se confia.

– J'ai reçu un message de ma belle-mère, avoua-t-il. Elle est malade. J'ai peur qu'elle ne devienne une Démoniaque... Peux-tu la guérir, Seigneur ?

Jésus garda le silence. Soucieux, il suivit Simon et André jusqu'au bord du lac. Sur la plage sablonneuse, se trouvait une hutte. D'environ sept mètres sur cinq, construite en bois, elle possédait une toiture recouverte de chaume jauni par le soleil. Simon et son frère pénétrèrent dans la maison dont l'unique mobilier était constitué d'une table et de six tabourets, où les couches étaient de simples nattes posées à même le sol. À côté d'une lampe de naphte qui diffusait une pâle lumière, Simon trouva sa belle-mère alitée et, s'agenouillant, posa sa main sur son front ; elle était brûlante de fièvre. Jésus entra à son tour. Dissimulée sous une couverture, une vieille dame aux longs cheveux blancs grelottait de froid.

– Peux-tu la guérir, Seigneur ? demanda de nouveau Simon en se relevant.

Jésus vint se pencher sur elle. Alors, il ordonna aux pêcheurs de les laisser seuls. Les deux frères sortirent silencieusement.

La nuit venait de tomber. Les étoiles scintillaient et la pleine lune commençait sa course dans le ciel, illuminant de son reflet les eaux calmes du lac. Elle éclairait également les visages angoissés des pêcheurs. L'anxiété augmentait au fur et à mesure que s'égrainaient les minutes. Trente d'entre elles passèrent avant que Jésus ne sorte enfin.

– Nous avons peur que notre belle-mère devienne une Démoniaque, peux-tu la guérir ? supplia Simon.

– Le mal est parti, répondit Jésus. Elle est guérie.

Devant les regards étonnés des deux pêcheurs, il ajouta :

– Elle va bien. Elle est en train de nous préparer une collation.

Simon pensa que Jésus n'était pas simplement prophète ou devin mais qu'il était également un incroyable guérisseur. Mais n'était-ce pas normal de la part du Fils de Dieu ? Jésus était si humble que pas une seule fois dans la journée, il ne l'avait entendu s'en targuer. Seuls ses disciples et la foule le présentaient comme tel. Et c'était légitime après le prodige de la pêche miraculeuse. À présent, le Messie venait de dévoiler une autre facette de ses pouvoirs ; celle de guérir les Démoniaques. Tout à sa joie, Simon oublia de remercier Jésus et pénétra dans la maison pour s'enquérir de l'état de santé de sa belle-mère. André le suivit.

Jésus s'éloigna de la sobre demeure.

L'air frais de la nuit lui fit du bien. Il alla s'asseoir au bord du lac et se laissa bercer par le son mélodieux des vagues venant mourir sur la plage sablonneuse. Mais cette symphonie de la nature ne put soulager le profond malaise qui existait en lui.

Les Démoniaques.

Simon avait eu raison de s'inquiéter pour sa belle-mère. Nul n'était à l'abri d'en devenir un.

Tout commençait par une sensation inconfortable aux pieds, une sorte de fourmillement. Puis l'estomac était tourmenté par une violente douleur qui s'amplifiait de plus en plus, jusqu'à devenir insupportable. De là, le mal se portait aux mains et à la tête. Comme si on les brisait dans un étau. Les articulations paraissaient luxées et les doigts étaient saisis d'une contraction tellement forte que l'homme le plus robuste pouvait à peine les bouger. La victime de ce mal finissait par pousser des cris atroces en se plaignant d'un feu dévorant ses pieds et ses mains. Des sueurs très abondantes ruisselaient sur tout le corps et la tête s'alourdissait en éprouvant des vertiges. Le mal effaçait la mémoire et la personne qui en était atteinte marchait comme si elle était ivre, plus maître de son intellect. Les crises convulsives, dépressives et hallucinatoires se succédaient alors à un rythme effréné.

Un démon paraissait avoir pris possession du corps.

La crainte d'être possédé par ce démon et de devenir un « Démoniaque » inquiétait la population. Du jour au lendemain, des voisins, des amis, des proches parents sombraient dans le chaos. Ils n'étaient plus les mêmes et avaient un comportement de dément en parlant

de monstres qui menaçaient de les dévorer, de serpents rampant sur leur corps. Ils ne reconnaissaient plus personne, d'une indifférence de glace pour les êtres qui leur étaient chers. Entre éclats de rire insensés, de pleurs phobiques et de frayeurs sans nom, ils devenaient d'une violence extrême, frappant tous ceux qui s'approchaient trop près d'eux, se lacérant le corps avec des couteaux pour parfois même finir par se trancher la gorge. Bon nombre finissaient par mourir dans d'horribles délires.

Personne ne semblait à l'abri de devenir un Démoniaque. Déjà les cas se multipliaient.

La population s'était tournée vers la synagogue, cherchant le salut pour se prémunir contre ce mal, offrant des sacrifices d'animaux pour apaiser les ardeurs des démons et des aumônes aux prêtres pour qu'ils implorent la clémence de Dieu. Mais malgré toutes les incantations le Fléau perdurait, touchant même ceux qui avaient remis leur sort entre les mains des prêtres.

Le Fléau divin.

Les Pharisiens l'avaient surnommé le Fléau divin, y voyant une punition de Dieu pour le manque de foi du peuple élu, corrompu et perverti aux influences étrangères. Ils attribuaient le Fléau à la condition honteuse des pécheurs, ceux et celles qui transgressaient la Loi de Moïse.

Tous étaient persuadés qu'il s'agissait d'un châtiment de Dieu et que les hommes et femmes devenus des Démoniaques avaient péché, payant ainsi leur manque de dévotion à l'égard des préceptes religieux.

Quelques érudits étrangers auraient pu parler d'un simple trouble comportemental mais ils se seraient lourdement trompés. Beaucoup voyaient en cela la fin des temps et les prêches du Christ clamant au repentir, pour l'avènement du Royaume de Dieu, prenaient à leurs yeux tout leur sens messianique et coïncidaient parfaitement avec leurs espérances.

Cette menace était encore restreinte pour l'instant mais, Jésus le savait, elle engendrerait rapidement l'anéantissement de la région et de sa population.

Tel était le triste devenir du Fléau divin. Jésus était conscient de ce qui allait se produire s'il ne faisait rien pour le contrer. Dans un songe intemporel, il voyait déjà ces légions de morts-vivants, portant leurs membres arrachés d'un bras encore valide, rampant, dans les ténèbres d'une vision perdue, vers le chaos de leur existence brisée.

Pourquoi le Royaume de Dieu ne venait-il pas en aide aux hommes ? Pourquoi le Royaume de Dieu n'œuvrait-il pas pour éradiquer le Mal ? Cela était dans ses prérogatives. Jésus s'étonnait de son immobilisme.

Alors, une autre question finit par se frayer un chemin dans sa conscience.

Est-ce fortuit ou est-ce une volonté supérieure intentionnelle ?

Tout le portait à croire que cette dernière hypothèse prévalait sur la première.

Si c'est vraiment le cas, alors cela signifie que... Oh ! Ce n'est pas possible...

Jésus fut parcouru d'un frisson en se demandant si les facultés qu'il avait en son pouvoir seraient suffisantes pour contrer le Fléau.

Longtemps, il pria le Père céleste.

Pouvait-il faire quelque chose ? Mais surtout devait-il agir par lui-même car, à présent, il était conscient que ce Fléau n'était peut-être pas le fruit de l'adversité. Quelque part, en haut lieu, quelqu'un l'orchestrait.

Il soupira et regarda le ciel comme s'il cherchait cet ennemi invisible dans le firmament étoilé.

Cette nuit-là, ses rêves furent peuplés d'êtres fantasmagoriques aux visages simiesques, venant s'incarner dans des corps d'humains et les poussant, contre leur gré, à accomplir des actes déments.

Les jours qui suivirent furent semblables aux précédents ; Jésus continua de prêcher au bord du lac de Tibériade devant des foules encore plus nombreuses, attirées par les rumeurs et les récits incroyables des actes miraculeux du Messie.

Quelques disciples baptisaient le peuple pour sacraliser son appartenance au Christ, comme une promesse l'engageant à lui être fidèle pour l'éternité, contre vents et marées. Par ce rituel, ils lavaient également les péchés des Juifs, ceux qui avaient transgressé les lois de Moïse et qui s'en repentaient. La présence du Christ en ralliait plus d'un et tous se précipitaient pour recevoir des mains des disciples cette eau qui coulait sur les nuques, comme l'avait ritualisé Jean le Baptiste.

Jésus, lui, ne se prêtait jamais à cette cérémonie, refusant obstinément de le faire. Personne ne s'en offusquait car le Fils de Dieu était au-dessus de ces pratiques. Son baptême à lui serait fait non pas d'eau mais de feu, un feu ravageur et salvateur. Nombreux étaient ceux qui l'affirmaient.

Jésus rassembla ses proches disciples et leur dit qu'ils devaient à présent se rendre à Jérusalem. Il était temps que les prêtres du Temple se confrontent à son autorité divine. Tous acquiescèrent et se préparèrent pour le voyage.

Sur la route du sud conduisant à Jérusalem, ils traversèrent la région de la Samarie.

Les disciples n'aimaient pas beaucoup traverser cette contrée à la réputation dangereuse et alimentée par les rumeurs les plus folles, parlant d'exactions à l'encontre des Juifs de passage.

Les Samaritains détestaient profondément les autres Juifs du pays qui leur rendaient la pareille et notamment ceux du Sud, de la Judée où se trouvait Jérusalem. Cette inimitié avait commencé à la mort de Salomon. Le royaume qu'avait bâti le légendaire roi David, ayant conquis et fondé le grand pays d'Israël, perpétué de son vivant par son fils Salomon, fut divisé en deux royaumes rivaux ; le royaume du Nord appelé Israël et le royaume du Sud nommé Juda.

Devenue la capitale du nouveau royaume du Nord, la cité de Samarie vit le jour sur une colline surplombant une route principale menant à Jérusalem, elle-même capitale de Juda.

Quand plus tard, les envahisseurs assyriens mirent fin au royaume du Nord en s'en emparant, ils déportèrent la plupart de ses habitants et les remplacèrent par des gens provenant d'autres pays conquis. Le nouveau peuple cosmopolite qui composait désormais cette région fut désigné sous le nom de Samaritain.

Après l'effondrement de l'Empire assyrien, la Samarie et le reste du pays tombèrent aux mains des Babyloniens, puis dans celles de divers conquérants pour choir, au final, sous le joug romain.

Depuis l'ancienne scission, les Samaritains étaient accusés de tous les maux par les Juifs du Sud, notamment de dépravation ; les écrits sacrés du Temple de Jérusalem les fustigeaient en dénonçant leurs vices et particulièrement ceux d'Omri, le roi fondateur de la Samarie la capitale, coupable de toutes les perversions et transgressions envers Dieu.

Les Juifs de la Samarie, eux, ignoraient ces écrits et basaient leur foi sur les livres rédigés par Moïse. Pour les Samaritains, le mont Garizim situé sur leur terre était le centre du monde, le lieu expressément choisi par Dieu pour établir son Temple, en lieu et place de Jérusalem, et ils y avaient édifié un sanctuaire à sa gloire. Selon eux, cette montagne sacrée existait avant la création et avait même échappé au déluge. C'était avec le limon de ce lieu qu'Adam le père de toute l'humanité avait été créé. C'était là qu'Abraham s'était rendu pour sacrifier à Dieu son fils Isaac.

Les tensions plus ou moins haineuses entre les communautés cousines avaient empiré un siècle plus tôt lorsqu'un grand prêtre du Temple de Jérusalem avait fait raser le sanctuaire samaritain du mont Garizim. Depuis, les Juifs qui voyageaient entre la Galilée et Jérusalem s'exposaient aux attaques des Samaritains qui étaient toujours animés d'un désir de vengeance.

Jésus savait que bon nombre de Juifs détestaient les habitants de la Samarie et les considéraient comme des païens, des pécheurs, des non-circoncis, souillant par leur simple présence le pays d'Israël, ce pays de la Terre promise offert à Moïse par Dieu.

Si seulement ils pouvaient savoir qu'ils sont tous dans l'erreur...

Ce fut sur ces terres inhospitalières que Jésus et ses disciples s'engagèrent sur la route de Jérusalem. Au cours de leur voyage, ils passèrent près de Sychar, une petite ville qui avait pour particularité d'abriter, non loin de là, le puits de Jacob. Jésus était épuisé par la longue marche ; quelques kilomètres plus tôt, il s'était séparé de ses disciples pour continuer seul son chemin vers la source, espérant s'y désaltérer. Les disciples avaient, quant à eux, pris la direction de Sychar pour quérir de la nourriture.

La chaleur était accablante, Jésus s'épongea le front en regardant le fond du puits. Il n'y avait aucune corde ni seau pour y puiser l'eau. Résigné, il s'assit et contempla les oliviers sauvages qui formaient une forêt éparse tout autour du puits. Une heure venait de s'écouler lorsqu'une femme vêtue d'une tunique rouge, les cheveux noirs attachés dans le dos, déboucha du sentier menant à la ville. Portant une cruche reliée à une longue corde, elle s'arrêta un court instant et hésita, surprise, en présence de cet étranger. Essayant de cacher son émoi par une attitude désinvolte, elle s'approcha du puits et y jeta sa cruche.

Jésus se releva et la dévisagea pendant quelques secondes. La vilaine cicatrice qui balafrait sa joue n'arrivait pas à altérer la grande beauté de cette femme aux yeux très clairs.

– Donne-moi à boire, demanda Jésus quand elle eut remonté la cruche.

Elle le regarda un instant avant de répondre.

– Comment toi, qui es Juif, oses-tu me demander à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ?

Elle faisait allusion aux tensions et aux ségrégations qui existaient entre les deux communautés. Jésus soupira intérieurement.

– Si tu connaissais le messager divin et qui est celui qui te demande d'étancher sa soif, c'est toi qui lui aurais demandé à boire et il t'aurait donné une eau vive.

Elle le regarda, l'air goguenard.

– Ah, oui ? Tu n'as rien pour puiser l'eau et le puits est profond. Comment tu t'y prendrais pour m'offrir cette eau vive ? Es-tu plus grand que le patriarche Jacob qui nous a donné ce puits et y a bu lui-même ainsi que ses fils et ses bêtes ?

Jésus plongea son regard dans le sien.

– Rebecca, quiconque boit de cette eau aura soif de nouveau...

Il désigna de son doigt le puits.

– ... mais qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine qui fera jaillir son âme jusque dans la vie éternelle aux cieux.

La femme avait pâli en entendant l'étranger l'appeler par son prénom.

– Seigneur, balbutia-t-elle, donne-moi de cette eau afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici pour en puiser.

Jésus lui sourit tendrement.

Elle se méprend sur la nature de cette eau vive...

– Va, appelle ton mari, lui dit-il. Et reviens ici.

Rebecca se renfrogna.

– Je n'ai pas de mari...

– Tu as bien fait de dire que tu n'as pas de mari car tu as eu cinq maris et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari mais celui d'une autre. En cela tu as dit vrai. Mais va le chercher quand même.

Abasourdie, la femme porta une main tremblante à sa gorge.

– Seigneur, je vois que tu es prophète...

Elle avala péniblement sa salive. Elle fit mine de partir quand son regard se porta sur le mont Garizim. Depuis sa plus tendre enfance, une question n'avait cessé de hanter son esprit. Cet étranger semblait être un devin ayant d'immenses pouvoirs visionnaires. Il pourrait peut-être répondre, lui. Alors, elle osa demander :

– Nos pères ont adoré Dieu sur cette montagne. Mais pour vous, les autres Juifs, vous dites que Dieu est à Jérusalem, dans votre beau Temple où s'activent des centaines de prêtres pour offrir des sacrifices et le prier...

Jésus comprit qu'elle désirait savoir où résidait réellement Yahvé.

– Crois-moi, Rebecca, l'heure viendra où ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que nous adorerons le Père. Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas. Nous, nous adorons ce que nous croyons connaître.

Jésus leva son visage vers le ciel, scrutant un instant les nuages blancs dans le ciel azuré.

– Le salut viendra pour tous les Juifs. L'heure viendra bientôt où les hommes adoreront le Père en esprit et en vérité au fond de leurs cœurs, car tels sont les adorateurs que cherche le Père. Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent, adorent son esprit.

Rebecca le regarda en silence. À ce moment-là, les disciples de Jésus débouchèrent du sentier menant à la ville. Pour conclure le dialogue avec le prophète étranger, Rebecca lui dit amicalement :

– Je sais que le Messie doit venir, celui qui est oint de l'onction divine. Quand il viendra, ce jour-là, il nous dévoilera tout.

Les disciples avaient entendu ce qu'elle venait de lui dire et, debout, immobiles, les bras chargés de victuailles, ils attendaient la réaction de leur Maître.

Jésus serra imperceptiblement le poing.

– C'est moi, celui qui te parle, fit-il comme à regret.

Sous l'effet de la surprise, Rebecca ouvrit ses grands yeux clairs, clignant des paupières pendant une dizaine de secondes. Elle laissa tomber sa cruche qui répandit son précieux liquide sur le sol et elle s'enfuit en courant.

Jésus dévisagea l'un de ses disciples. Dans son regard sombre, une interrogation s'y refléta ; il se demandait de quoi le Maître avait bien pu s'entretenir avec cette femme.

Jésus garda le silence. Il ramassa la cruche oubliée par Rebecca et puisa l'eau dans le puits. Le précieux liquide d'une saveur exquise, apaisa sa soif et sa conscience un instant meurtrie.

Il rejoignit ses disciples qui s'étaient installés à l'ombre d'un arbre. En s'asseyant, Jésus se vit offrir un morceau de viande. D'un geste du bras, il refusa.

– J'ai à manger un aliment que vous ne connaissez pas, murmura-t-il.

Un aliment spirituel qui nourrit non pas le corps mais l'âme.

Déconcerté, un disciple demanda à un autre :

– Quelqu'un lui a apporté à manger ?

– Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et de mener son œuvre à bonne fin, s'emporta Jésus.

Par une parabole, il fustigea leur comportement. Mais ils ne la comprirent pas, pensant qu'il parlait d'autres personnes et ne s'en offusquèrent aucunement.

Après le déjeuner, une cinquantaine de Samaritains arrivèrent au puits de Jacob. Rebecca s'était rendue en ville pour y raconter sa rencontre avec un devin étranger qui avait sondé son esprit et qui lui avait révélé des secrets intimes qu'il ne pouvait connaître d'une tierce personne. Ce prophète s'était annoncé comme étant le Christ. Nombreux étaient ceux qui voulaient voir cet homme providentiel.

Rebecca était revenue mais son amant n'était pas avec elle. Jésus en fut attristé.

J'avais tellement de choses à leur dire...

Pendant deux jours, campant aux environs du puits, Jésus s'entretint avec les Samaritains. Il aimait la douce ferveur qu'ils avaient à son égard. Il voyait dans leurs yeux autre chose que de la haine revancharde quand ils conversaient ensemble.

L'espérance d'un avenir harmonieux brille en eux.

S'étant mis à l'écart des Samaritains, les disciples de Jésus observaient à bonne distance leur Maître enseigner à ceux qu'ils considéraient comme des pécheurs, des dépravés. Pour eux, c'était une perte de temps que de s'acoquiner avec ces Samaritains. Ils pressèrent donc le Christ d'écourter ces palabres inutiles.

Jésus finit par consentir et ils se préparèrent à reprendre la route du Temple de Jérusalem. Quand les Samaritains demandèrent où ils repartaient, un disciple, ne voulant pas indiquer la vraie destination de peur de raviver des vieilles rancunes, répondit qu'ils faisaient route pour la Galilée.

Mais les Samaritains n'avaient aucune animosité. Ils étaient sous le charme de ce charismatique Messie. Nombreux croyaient en lui, non pas à cause des révélations qu'il avait faites à Rebecca mais grâce à l'enseignement qu'il avait prodigué. À présent, tous voyaient en lui le sauveur du monde sur lequel reposaient leurs espoirs.

La troupe atteignit Jérusalem quelques semaines plus tard, Jésus s'arrêtant souvent pour enseigner aux Samaritains, au grand dam de ses disciples.

Devant les portes de la cité de Sion, il fut convenu de ne pas laisser le Christ se rendre seul au Temple. Quelqu'un devait l'escorter.

Jésus désigna celui qui l'accompagnerait. Tous acquiescèrent en silence.

Avec le disciple qu'il aimait, Jésus pénétra dans la ville.

14

Plagiat

Un silence pesant planait dans l'air conditionné du salon V. I. P. de l'aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle.

La mine blanche, Camille considéra Tom.

– L'Ancien Testament n'est pas un acte notarié, finit-elle par protester en secouant sa longue crinière brune. C'est un message divin parlant du paradis...

– Non, coupa Tom. Il n'y a pas de doute, l'Ancien Testament ou plus exactement le Pentateuque fabriqué par Josias est un acte notarié. Pour preuve, les mots paradis ou enfer n'y sont pas mentionnés une seule fois. On n'y parle jamais de vie éternelle. Au contraire, après l'Éden, l'homme est condamné à devenir mortel. La notion de vie éternelle n'apparaîtra que dans le livre de Daniel écrit longtemps après ceux de Josias et qui a été « ajouté » dans l'Ancien Testament comme d'autres textes tardifs. Cette notion de vie éternelle provient des influences étrangères et notamment des croyances grecques. Je vous le répète, le Pentateuque est bien un acte notarié destiné à légitimer un peuple et une nation à venir. C'est un contrat qui stipule que toutes les terres que leurs pieds fouleront seront à eux. Ce n'est ni plus ni moins qu'un bail éternel pour un territoire et une alliance avec Dieu qui donnera la victoire à la condition *sine qua non* que les Israélites obéissent à ses lois et à sa volonté, autrement dit, celles voulues par Josias. Ce Josias a su persuader son peuple que la Terre promise était à eux et qu'ils devaient mourir pour elle. Josias a inventé un vrai-faux acte notarié avec pour notaire Dieu en personne, l'être le plus puissant et le plus légitime qui puisse exister car Dieu avait créé cette Terre, ce qui explique le récit de la Genèse qui relate la création du monde, et comme Dieu pouvait en disposer comme bon lui semble, il l'avait accordé au peuple élu.

Tom eut un sourire.

– Josias a su enjôler l’ego et l’orgueil des Israélites avec cette notion de peuple élu de Dieu, une élite divinement privilégiée et, comme toute élite, elle voulait le rester coûte que coûte. Josias a pensé à tout pour flatter les consciences et les noyer par un flot égocentrique bien humain. Le moindre clampin décérébré pouvait dès lors se sentir aussi important que le roi en personne et il était prêt à se battre pour rester un élu de Dieu, le nombril du monde et pour ça il obéissait aveuglément aux lois de Moïse.

Camille haussa le ton.

– Ce n’est pas possible d’imposer un mensonge comme cela s’il n’y avait pas déjà une tradition orale qui relatait l’existence de Moïse ou des patriarches.

– Vous croyez vraiment ? fit la voix grave de Tom à la consonance suisse-allemande. Josias a fait croire que les livres de Moïse étaient l’histoire perdue d’Israël et la rumeur s’est propagée à la vitesse de la lumière. Le peuple a cru en une chose oubliée qu’on avait découverte « accidentellement », un peu comme si on leur annonçait qu’on venait de découvrir l’Amérique. Pas besoin d’avoir une tradition orale pour ça. D’ailleurs, toutes générations confondues, on y a tous cru en lisant le conte de Moïse. Ce mythe a convaincu les plus érudits des historiens, les plus grands scientifiques de renom et encore de nos jours l’humanité tout entière. Alors imaginez un peu à l’époque le peuple israélite à qui on avait anesthésié l’esprit avec la notion de peuple élu. Et puis ceux qui ont trouvé à redire ont fini sur le fil de l’épée. On ne tergiversait pas avec la volonté de Dieu ou plutôt celle du roi Josias. Les dictatures ont toujours été ainsi.

Tom se tut un instant avant de poursuivre.

– Les prêtres ont également suivi aveuglément Josias car ils croyaient, eux aussi, à l’ancienneté des livres découverts alors qu’ils n’étaient que pures fictions. Josias n’a pas eu de mal à établir sa nouvelle religion dans le but du grand Israël car Yahvé ou Élohim existait déjà, ce n’était qu’une réforme « divine » en supprimant le polythéisme. Ça a été là le génie de Josias : la simplification qu’adorent tous les cerveaux. Les cerveaux détestent la complication et aiment aller au plus facile, au plus simple. D’où le monothéisme, le Dieu unique simple sans aucune autre idole complexe qui gravite autour.

Tom plongea son regard bleu acier dans celui émeraude de Camille.

– Quand vous relisez l’Ancien Testament en connaissant la véritable histoire de son élaboration, vous êtes obligé d’éclater de rire à chaque page et vous vous demandez comment vous avez pu être aussi longtemps berné avec toutes ces évidences qui vous sautent aux yeux. On reconnaît facilement la patte de Josias quand Dieu dit : « L’Éternel chassera devant vous toutes ces nations et vous vous rendrez maîtres de nations plus

grandes et plus puissantes que vous ! ». C'est un véritable régal que de relire ces livres en sachant quel en était le but, le sous-entendu de chaque phrase avec en filigrane l'image du roi Josias. Quand vous connaissez la vérité sur ces écrits, le voile de Dieu se déchire. On se demande alors avec honte comment on a pu être aussi naïf pour croire au divin alors qu'il n'y a derrière tout ça qu'une simple escroquerie humaine. Il suffisait pourtant de réfléchir au lieu de croire. Mais c'est dans les gènes de l'homme de croire en une entité supérieure, en un œil qui nous observe. Alors avoir une preuve matérielle par le biais d'un manuscrit rapportant soi-disant les paroles de Dieu explique pourquoi la conscience de l'humanité a été anesthésiée aussi durablement...

Comme un maître d'école, Tom poursuivait en indiquant que la plupart des sociétés proche-orientales ne produisaient que des textes administratifs, autoritaires ou légendaires. L'autorité culturelle et religieuse se transmettait entre familles par tradition orale. Lors de la réforme religieuse de Josias, c'était la première fois qu'un texte humain faisait autorité en la matière. Textes sacrés investis d'une autorité « divine », ces écrits prirent force de loi dans toute la culture, pour tout le monde par opposition à l'autorité de la famille ou de la tradition. C'était un moment-clé dans la civilisation occidentale où un livre offrait un message d'espoir, un rêve pour l'avenir : l'idée que les temps à venir pouvaient être meilleurs que ceux que tous vivaient le jour le jour, que l'histoire avait un sens et une finalité, était une idée révolutionnaire.

Fort d'une légitimité fondée sur la Loi et sur une histoire commune, Josias avait cru pouvoir entraîner les Hébreux dans son ambitieux projet. Néanmoins, son rêve d'un grand royaume unifiant le royaume du Nord et le royaume du Sud ne verrait pas le jour.

Josias fut assassiné avant d'avoir pu l'accomplir.

En 609 avant Jésus-Christ, le pharaon Neko II et son armée décimèrent les troupes hébraïques à Megiddo et, laissé pour mort, Josias fut capturé. Avant d'expirer, Josias fut torturé et avoua tout de sa forfaiture, du mythe d'Abraham au grand Israël qu'il avait matérialisé et imposé à son peuple à travers les écrits du mirage Moïse.

S'imposant face aux Égyptiens et aux Assyriens, les Babyloniens s'invitèrent dans la partie et envahirent Juda pour imposer leur protectorat. Sous le joug de Babylone, croyant que l'Éternel était derrière eux, contaminés par les écrits de Josias, les rois successifs de Juda complotèrent contre ce nouvel occupant et son roi Nabuchodonosor. Ce dernier décida de mater une fois pour toutes Juda. En 586 avant Jésus-Christ, les Babyloniens marchèrent sur Jérusalem, le premier Temple qu'on attribuait désormais à Salomon fut incendié, la ville transformée en un champ de

ruines et Juda fut effacé de la carte. Une faible partie de la population dont l'élite fut déportée en esclavage à Babylone. Le dernier roi de la lignée de David fut, lui aussi, exilé et ses fils tués.

Les captifs se lamentèrent car il n'y avait plus de roi, plus de Temple, plus de pays, plus d'unité territoriale. La grandeur de Babylone les rendit fous de jalousie, notamment à la vue d'une tour immense et magnifique que des ouvriers étrangers avaient bâtie. Les Hébreux espérèrent son effondrement. Elle fut à l'origine du conte de la tour de Babel.

L'éloignement d'Israël réactiva le souvenir du mythe de l'Exode. Le destin prestigieux d'Abraham choisi par Dieu pour offrir une terre prospère à sa nation restait un message d'espoir. Pour survivre loin de cette Terre promise, il fallait se construire une identité propre : par l'intermédiaire des prêtres, les exilés allaient le faire en reprenant un certain nombre de traditions antérieures. Mais en décloisonnant ces traditions : la réforme de Josias allait devenir le symbole du Temple qui se transformait ou qui se transposait en multiples synagogues. À la place du roi, on allait mettre Moïse et à la place du pays la Torah, les livres de Josias. Tout cela s'articula autour de ces livres devenus pour les Hébreux déportés une patrie portative, une terre qui pouvait être étudiée, recopiée, transmise et fêtée.

Influencés par les croyances étrangères d'une Babylone cosmopolite, les scribes en exil s'activèrent à un travail d'écriture et de réécriture du Pentateuque, en y ajoutant des notions qui leur étaient jusqu'alors inconnues comme celle des anges. Ils agrémentèrent ainsi d'une touche personnelle et finale l'œuvre de Josias, y additionnant également d'autres écrits supplémentaires. Les scribes y invectivèrent également leur cité-prison Babylone, la désignant sous Babel la prostituée, mère de tous les vices.

En 539 avant Jésus-Christ, les Perses s'imposèrent comme les nouveaux maîtres de l'empire de Babylone et une partie des déportés israélites obtinrent le droit de retourner dans le pays de Juda. On les appelait les Judéens. Juda devint la province perse de Yehoud et les Judéens devinrent alors les Yehoudim.

Les Juifs.

Grâce à la liberté de culte autorisée par les Perses pour les rendre plus loyaux envers eux, les nouveaux maîtres de la région, les Juifs purent reconstruire le second Temple de Jérusalem sur l'emplacement du premier attribué à tort à Salomon. Cette reconstruction permit la conservation de l'identité israélite autour des prêtres dont l'importance s'était réaffirmée pendant l'exil. Des synagogues virent le jour à travers le pays, le culte n'étant plus centralisé comme sous Josias même si le nouveau Temple

restait le lieu privilégié où l'Éternel avait trouvé un lieu de repos. Les Juifs appelèrent leur Dieu unique l'Éternel mais également Yahvé ou Élohim selon les traditions sudistes ou nordistes, ces noms étant bien enracinés dans les consciences depuis des générations.

Se présentant sous la forme de rouleaux de parchemins disposés dans des écrins de bois, la Torah venue de Babylone se répandit dans tout le pays aidé en cela par l'autorité des prêtres et de prophètes d'occasion.

Officiellement les prophètes étaient des hommes envoyés par Dieu pour rappeler aux autres hommes les exigences « divines » et les ramener dans la voix de son obéissance. Officieusement, les prophètes étaient une institution reconnue par la religion officielle, faisant partie intégrante des personnels du sanctuaire et qui jouaient un rôle primordial dans le culte.

Celui de diriger les foules dans le sens du pouvoir royal et religieux en place.

À des degrés divers et sous des formes variables, les grandes religions de l'Antiquité avaient eu des « inspirés » qui prétendaient parler au nom de leurs dieux. Spécialement, chez les peuples voisins d'Israël. Excités par la musique, ces illuminés étaient pris de transe collective, dont la contagion gagnait les assistants. Extatiques turbulents, ils portaient le même nom : Nabih. Le verbe qui en dérivait signifiait « délirer » et non pas, comme avaient pu le croire certains linguistes, à une racine signifiant « appeler » ou « annoncer ».

Tous les rois utilisaient de tels hallucinés pour impressionner le peuple et mener les foules à la baguette. Parmi les déments, ceux qui avaient droit au noble titre de prophète étaient ceux ayant des visions conformes à l'enseignement de la doctrine officielle. Les autres psychotiques étaient désignés comme de faux prophètes. Mais la seule vraie différence entre tous ces malades de l'esprit était l'allégeance ou non aux rois et à la religion d'État.

De son vivant, le roi Josias avait utilisé de tels meneurs pour manipuler son peuple. Il avait également su les mettre en scène dans ses écrits en inventant des prophètes imaginaires aux prophéties génériques pouvant s'appliquer à tout et n'importe quoi, des prophètes dotés de pouvoirs surnaturels comme avec le mythique Élie multipliant la nourriture à l'infini.

Dans le développement religieux d'Israël, les prophètes avaient joué un rôle considérable. Non seulement ils avaient maintenu et guidé le peuple dans la voie souhaitée par Josias, apportant leur pierre à l'édifice doctrinal pour la Terre promise et pour la notion de peuple élu, mais ils avaient aussi permis d'ancrer la notion d'un monothéisme radical, dans l'affirmation de

l'existence d'un Dieu unique et la négation de l'existence de tout autre dieu.

Au fil du temps, deux puissants mouvements religieux se partagèrent l'héritage « spirituel » de Josias : les prêtres saducéens et pharisiens. Ceux-ci alimentèrent la Torah d'autres textes influencés par les croyances des différents occupants successifs. En effet, après les Perses allaient venir Alexandre le Grand et ses généraux grecs, puis les Romains avec un certain Ponce Pilate.

Sous le joug étranger, les territoires israélites ne furent plus gouvernés par les descendants de David et après la mort de Josias, l'idée du Messie avait complètement changé. Selon la coutume initiale, le Messie ou Mashiah était « l'onction d'un homme dans de l'huile d'olive ». L'intronisation des prêtres et des prophètes était consacrée par cette cérémonie où l'on répandait de l'onction d'huile sur leurs têtes. Tous les successeurs de David avaient reçu cette même onction ou étaient censés l'avoir reçue d'un prophète de Yahvé, voire de Yahvé en personne et les rois étaient présentés comme les fils adoptifs de Yahvé.

Symbole de leur accession légitime au trône de Juda par messianisme dynastique, les rois étaient les oints de Yahvé, les Messies.

Depuis la destruction de Jérusalem et du royaume du Sud par Nabuchodonosor, l'avènement sur le trône de Juda d'un Messie de la lignée de David ne pouvait plus avoir lieu car les différents occupants étrangers veillaient à placer sous leur tutelle des pantins royaux obéissant docilement à leurs protectorats et non pas un quelconque roi descendant de David désirant âprement mettre en œuvre le rêve d'indépendance de Josias.

Néanmoins, les prophètes captifs à Babylone avaient fantasmé sur l'avènement d'un tel roi, d'un tel Messie. Ayant foi dans un avenir messianique, ils avaient prédit qu'un jour un futur descendant du roi David serait oint et, désigné par ce fait sous le nom de Messie, ce Libérateur viendrait délivrer et sauver la terre d'Israël. Accomplissant le projet « divin » de Josias, ce Messie reconstruirait la nation en apportant la paix et par la restauration du royaume davidien, détruirait les méchants pour finalement juger le monde.

Un Sauveur, un Libérateur, un Messie ou l'Oint de Dieu : le Christ en langue grecque...

Thomas Anderson interrompit sa narration et considéra silencieusement Camille.

Celle-ci le dévisageait fixement. Pendant quelques secondes, Tom soutint ce regard semblable à celui d'une déesse et, pensif, il ajouta :

– Les Juifs ont dispersé le lieu de culte dans des synagogues au lieu de le centraliser uniquement au Temple de Jérusalem et la Torah de Moïse a su se préserver quoi qu’il se passe, quoi que l’histoire leur réserve, à eux les rompus aux revers de l’histoire. Grâce à Josias et aux scribes emprisonnés à Babylone, l’épopée biblique a été suffisamment cohérente pour permettre la survie identitaire du peuple juif... et son prolongement dans le christianisme...

*

* *

La porte se referma comme elle s’était entrebâillée.

Silencieusement.

Dans le couloir, le dos tourné, le garde suisse n’avait rien remarqué. L’uniforme zébré de bandes rouges, bleues et orange semblait aussi vide de vie qu’une statue de pierre.

Rassuré, le Pape n’en ferma pas moins la serrure à clef. Deux précautions valaient mieux qu’une. Il ne fallait pas que la catastrophe qui s’était produite par le passé se reproduise.

Vêtu d’une chemise de nuit blanche, le Pape marcha pieds nus sur le carrelage frais. Lentement, il se glissa dans les draps de ce lit si grand et si solitaire. Il rehaussa un gros coussin et prit ses lunettes sur la petite table de nuit. Ses yeux gris se portèrent un instant sur le mur en face de lui où un crucifix en bois était censé veiller sur son sommeil. Mais souvent, ce crucifix l’empêchait de trouver le repos. Le Pape l’avait fait enlever comme d’ailleurs celui qui se trouvait dans son bureau, mais la cellule de communication du Vatican lui avait enjoint de les remettre de peur que cette hérésie ne s’apprenne.

L’œil fatigué, le Pape tendit la main et se saisit de l’épais dossier contenu dans un classeur en carton. Parmi quelques documents, l’original sur papyrus de la confession du roi Josias attira le regard du Saint-Père. Il hésita un instant à relire une énième fois la traduction latine des hiéroglyphes.

Comme souvent, son choix se porta finalement sur le rapport de Ponce Pilate. À l’intérieur d’un parafeur rouge sang, chacune des feuilles du manuscrit originel avait été détachée et placée à l’intérieur d’une pochette en plastique. Fébrilement, les doigts du Pape feuilletèrent lentement ces pages maléfiques. Il se souvint de la première fois qu’il avait eu en main ce rapport : il y avait plongé sa conscience sans se douter qu’il pénétrait dans

un océan d'effroi, chaque page faisant voguer son esprit vers de multiples carrefours aux échos et écumes terribles.

Pourquoi aucun de ses prédécesseurs n'avait-il détruit ce livre apocalyptique ?

En fait, il les comprenait pertinemment car pouvait-on détruire un tel être vivant ?

Parlant de la Bible et en particulier de sa deuxième partie contenant le Nouveau Testament, Napoléon avait affirmé que ce livre possédait une vertu secrète, une indéfinissable chose efficace et chaleureuse agissant sur l'entendement et qui charmait le cœur. Napoléon avait conclu que la Bible n'était pas un livre mais un être vivant.

Le rapport Pilate était lui aussi un être vivant, certes apocalyptique, mais un être vivant tout de même, malgré la haine et la consternation, le tourment et la désolation qu'il apportait. Comme des enfants qui aimaient à se faire peur, à jouer avec des allumettes pouvant jeter sur terre le feu de l'enfer, les papes l'ayant précédé avaient été ensorcelés par la lecture de cet écrit et ils ne s'étaient pas résolus à le brûler, préférant le garder au Vatican.

Et ils avaient eu raison parce qu'il ne fallait pas que le secret du Christ tombe dans un oubli obscurantiste à cause d'une politique de l'autruche. Il fallait au contraire être parfaitement conscient de l'inférieur secret de Jésus et, s'il advenait par malheur à être découvert et divulgué, se préparer à faire face à la fin des temps.

En pensant à la fin du monde, le Pape soupira.

Combien de temps restait-il avant que les fils d'Abraham ne mettent leur menace à exécution ? Combien de temps avant qu'ils ne fassent exploser la bombe qui ravagerait deux mille ans de civilisation dans un feu apocalyptique sans précédent ?

– 140 heures, murmura-t-il après un rapide calcul de tête.

Fermant les yeux, le Pape aurait voulu prier pour que le temps hémophile arrête de saigner ses précieuses heures, pour que ce fatidique moment maudit n'arrive jamais.

Néanmoins, il ne le pouvait pas.

Depuis longtemps, il avait arrêté de prier.

*
* *

Tom passa une main sur son crâne lisse.

– La Bible est le premier livre imprimé de l’histoire de l’humanité. On aurait pu faire meilleur choix que d’imprimer ce recueil de mythes. D’ailleurs, heureusement que les droits d’auteur n’existaient pas à l’époque car sinon on aurait pu attaquer l’Ancien Testament pour plagiat.

– Comment cela ? demanda Camille, troublée.

– De nombreux récits de l’Ancien Testament sont des plagiat des mythes de la civilisation sumérienne qui ont été rédigés deux mille ans avant que Josias ne les reprenne presque mot pour mot, jusqu’au moindre détail même si ça a été fait à la sauce monothéiste.

Comme pour donner du poids à ses propos, Tom acquiesça gravement de la tête.

– Oui, la Genèse, la création du monde par Yahvé est « empruntée » à une légende sumérienne. L’histoire de l’Éden, d’Adam et Ève, le fruit défendu et le péché originel, est un autre copier-coller juste un peu plus étoffé par les scribes de Josias. Quant au mythe du Déluge, c’est presque à la virgule près, qu’il a été plagié d’un poème sumérien. Josias et ses scribes ont aussi piraté d’autres fables existantes comme celle de l’enfant Moïse retrouvé dans un panier flottant sur le Nil : c’est tiré d’une fable sur la vie du roi mésopotamien Sargon d’Akkad qui a été abandonné à sa naissance sur l’Euphrate dans une corbeille en roseau enduite de bitume. Pareil pour les fameux « dix commandements » donnés à Moïse par Dieu : c’est directement pastiché du code babylonien du roi Hammurabi qui était gravé sur une stèle en basalte. Cette stèle, on peut d’ailleurs la voir au musée du Louvre et elle a inspiré le mythe des Tables de la Loi. Josias a certainement voulu faire graver les dix commandements principaux de Dieu sur deux tablettes en pierre pour les exposer à la vue des Israélites. Il aurait affirmé que c’étaient les deux Tables de la Loi de Moïse et qu’on les avait miraculeusement retrouvées enfouies quelque part. Mais la mort de Josias a dû empêcher cette énième mascarade...

Un petit rictus d’amusement éclaira le visage de Tom.

– Pendant un demi-siècle de captivité à Babylone, les scribes israélites ont eu le loisir d’écrire et de réécrire la Torah de Josias en y peaufinant quelques énièmes détails des mythes des Sumériens que les Babyloniens avaient eux-mêmes repris et en y ajoutant quelques ingrédients mystiques comme la notion d’ange. Les proverbes, les cantiques, les psaumes, tout a été inspiré par les Sumériens ou les Babyloniens. L’Ancien Testament est un plagiat grotesque et l’Église chrétienne a été bien ennuyée quand on a découvert et traduit dans les années 1870 les tablettes sumériennes qui relataient l’épopée de Gilgamesh...

– Ce n’est pas un plagiat, coupa Camille. Au contraire, ce sont des sources diverses et concordantes. L’universalité des récits et des détails

quasi identiques confirme la vérité historique de la Genèse ou celle d'Adam et Ève. L'histoire du Déluge est vraie.

– Non, Camille, ce ne sont pas des sources diverses et concordantes comme vous semblez le croire. C'est bien un plagiat : ce sont les mêmes âneries qui sont rapportées de façon aveugle. À son époque, Josias ne pouvait nullement recouper des informations qui dataient de plusieurs milliers d'années, il n'en avait pas les moyens. Il s'est juste contenté de colporter de vieux mythes en les plagiant à sa sauce monothéiste. Josias a utilisé ces contes qui émanaient de scribes sumériens qui par leurs angoisses et leur imagination avaient essayé de codifier et expliquer le mystère de leur présence sur terre. Avec leur pauvre intelligence et leurs faibles connaissances de l'époque, les Hébreux y ont cru. D'ailleurs, nous aussi pendant deux millénaires on y a cru... mais avait-on le choix ? Imposé de force comme ça a été imposé par l'Église et les institutions, martelé dans nos crânes d'enfants comme une vérité absolue et historique...

Tom soupira.

– De nos jours, plus personne de sérieux ne croit à l'historicité de la Genèse, d'Adam et Ève ou de l'arche de Noé. Mais pour les réfractaires à la vérité, il suffit de réfléchir au lieu de croire : prenons par exemple l'histoire du Déluge et de l'arche de Noé. Dieu a ordonné à Noé d'embarquer un couple d'animaux dans son arche pour les sauver du Déluge. Les estimations pour le nombre total d'espèces animales vivant sur terre varient entre un et une vingtaine de millions. Mettons cinq millions d'espèces, ça veut dire que Noé a embarqué dix millions d'animaux dans son bateau ! L'arche n'était pas assez grande pour ça. De plus, comment les animaux ont fait pour se nourrir en débarquant sur une terre qui avait été ravagée par l'eau du Déluge ? Comment ont-ils fait pour se reproduire en sachant qu'un couple de chaque espèce ne suffit pas pour perpétuer une race ? Et comment le kangourou a regagné l'Australie ou l'ours polaire la banquise ?

– Et la main de Dieu dans tout cela ? fit Camille. Dieu a pu le faire...

Penchant légèrement la tête sur le côté, Tom sourit.

– Vous avez des paroles imparables, mais imparables en apparence. Utilisons le factuel, voulez-vous ? Nous devons nous baser uniquement sur les preuves matérielles pour nous forger une opinion vraie. Les plus éminents géologues sont formels à ce sujet : il n'y a aucune trace dans les différentes couches géologiques de la Terre, aucune trace d'une inondation globale et totale qui aurait tué tous les hommes « méchants » du globe et leurs civilisations. Il n'y a aucune trace. Aucune. Mais ça n'a pas empêché d'honorables scientifiques de chercher en vain, et pour cause, les vestiges de

l'arche sur le mont Ararat ou même d'élaborer le bateau de Noé d'après les dimensions techniques données dans la Bible. Ça a été un fiasco mais ça n'a pas ouvert les yeux à ces hommes aveuglés par la foi qui voulaient à tout prix que Noé et son arche aient existé. Pourtant il y a un détail simple qui aurait dû leur ouvrir les yeux : Noé avait déjà vécu 600 ans quand le Déluge est arrivé et il a vécu encore 350 ans après... Adam a vécu lui aussi plus de 900 ans... Toute la foultitude des ancêtres des Juifs vivaient allégrement plusieurs centaines d'années. Mais on n'a jamais retrouvé le moindre squelette qui prouve cette longévité incroyable. Les croyants ferment les yeux sur ces petits mensonges en pensant même que Dieu octroyait la vie aussi longtemps à leurs ancêtres. Mais d'un point de vue tout pragmatique, c'était plus commode aux scribes de Josias d'inventer un personnage qui vivait plusieurs siècles que plusieurs personnages une vie « normale » car il aurait alors fallu broder les écrits pour combler le vide générationnel...

Tom laissa échapper un petit rire.

– Certains croyants plus clairvoyants sont persuadés que ces petits mensonges ne sont qu'un petit détail, un arbre isolé au milieu de la vérité que représentent ces écrits bibliques. Mais en fait, c'est bien l'arbre qui cache la forêt du mensonge, le mensonge de l'Ancien Testament et c'est en s'appuyant sur ces mensonges que l'Église chrétienne nous a gratifiés d'une longue liste d'affirmations précises, officielles et indiscutables sur le cosmos et la biologie. Mais tout ça est faux bien sûr, c'est une erreur grotesque comme c'est une erreur grotesque de considérer la religion chrétienne comme une façon de connaître les choses.

Les paupières de Tom se plissèrent.

– Quand la science a commencé à détruire une par une les affirmations scientifiques et historiques qui sont écrites noir sur blanc dans l'Ancien Testament, l'Église chrétienne a voulu prendre ses distances avec ces écrits juifs mais elle n'a jamais pu s'en démarquer car depuis des millénaires ils sont le socle de l'assise chrétienne. En fait, c'est aussi surtout parce que le Vatican n'a pas le choix car Jésus-Christ a reconnu de son vivant l'Ancien Testament. Jésus était le Fils de Dieu et, bien sûr, il ne pouvait pas se tromper en affirmant que l'Ancien Testament était la véritable parole de son Père et qu'il venait pour l'accomplir, non pour abolir la Loi de Moïse. D'ailleurs si Jésus avait reconnu comme vraie la mythologie grecque, l'Église aurait dit « amen » et elle aurait vénéré Zeus et son panthéon. Et s'il avait affirmé que la Terre était plate, l'Église l'affirmerait encore...

Camille cligna des yeux nerveusement et Tom se tut un instant en la dévisageant. Il finit par reprendre :

– La religion juive a pu prospérer dans l'ombre du géant qu'on appelle christianisme car le Christ a reconnu les écrits de la Torah. Sans ça, nul

doute que l'Église aurait tordu le cou aux Juifs et les aurait convertis de force à leur religion. Mais elle n'a pas pu le faire car l'Ancien Testament a toujours été l'épine dans le pied du lion chrétien et le judaïsme l'habile souris qui a su s'accommoder de ce terrible roi monopoliste de la jungle religieuse.

Camille fronça ses sourcils.

– Et d'après les théories de Monsieur Anderson, pourquoi Jésus-Christ a-t-il reconnu l'Ancien Testament s'il n'est pas véritablement la parole de son Père ? C'est totalement illogique, le Fils de Dieu ne peut pas s'être trompé à ce point...

Tom hésita à répondre.

Était-ce le moment opportun pour révéler aussi brutalement le secret du Christ ? Il avait déjà beaucoup parlé et il fallait que Camille assimile tout ce qu'il venait de lui dire avant de lui révéler l'ultime secret. Il fallait procéder par paliers après une si longue plongée dans les abysses du mensonge : remonter brusquement à la surface de l'océan de vérité aurait été fatal à son entendement. Tom voulait ménager cette conscience fragile qui s'était laissé enivrer par l'ivresse religieuse des profondeurs.

Il fallait surtout attendre d'avoir en main la barre du puissant Graal, pour pouvoir voguer allègrement sur une mer de vérité factuelle, évitant ainsi les récifs chrétiens auxquels Camille, naufragée de l'ignorance, essaierait de se raccrocher.

Semblable à un ange gardien tout de bleu vêtu, une ravissante hôtesse d'accueil entra dans le salon V. I. P. et apporta deux nouvelles coupes de champagne. Tom profita de cette intrusion pour ne pas répondre à la question de Camille et il garda le silence.

Lorsque l'hôtesse sortit, voyant que Tom n'était plus très enclin à la conversation, Camille voulut tout de même renouer le dialogue en lançant une phrase bateau :

– Alors, au final, vous ne croyez pas que Dieu a créé l'homme, n'est-ce pas ?

– Les créationnistes eux y croient en se basant sur la Genèse, répondit Tom après un instant. Ils croient même qu'avant le péché originel, qu'avant qu'Ève ne croque la pomme de l'arbre de la connaissance, la mort n'existait pas sur Éden. Ils croient que tous les animaux ne mouraient pas et que, par exemple, le lion avait des griffes uniquement pour grimper aux arbres, non pas pour tuer pour se nourrir. Mais après le péché originel et par la faute de l'homme et surtout de la femme, la mort est survenue et les animaux ont été obligés de tuer pour survivre loin du paradis terrestre.

Tom gloussa.

– Tout ça est ridicule. La Bible affirme que notre monde et nous-mêmes avons été créés en quelques jours il y a quelque six ou sept milliers d'années de ça mais on sait à présent qu'il a fallu des milliards d'années après le Big Bang pour que naisse notre planète et encore des milliards avant qu'apparaisse l'homme actuel il y a environ cent mille ans. Sur terre, les terrains les plus anciens ne recèlent aucune trace de vie. La vie n'a donc pas toujours existé sur la Terre : elle est née de la matière. Les briques de la vie ont été transportées sur notre planète par des corps célestes et la vie est apparue spontanément sous forme microscopique dans les océans. Uniquement un petit pour cent de cette vie a véritablement évolué, le reste est demeuré au stade unicellulaire et seules quelques rares lignées ont évolué vers une complexification. Cette vie qui s'est transformée pour devenir de plus en plus complexe avec le temps, s'est diversifiée et l'on est passé d'une vie multicellulaire microscopique au poisson, de l'amphibien au singe et à l'homme, avec toutes les multiples branches de millions d'espèces qui se sont séparées et qui ont continué de survivre si leurs évolutions étaient adaptées à leur environnement. Comme l'a soutenu Darwin il y a des siècles.

Un éclair infime embrasa les pupilles de Camille.

– Expliquez-moi la théorie de Darwin, la sélection naturelle... s'il vous plaît.

Sur le moment, Tom se demanda si elle se moquait de lui. Elle connaissait cette théorie comme tout le monde. Alors, où voulait-elle en venir en l'entraînant sur ce terrain-là ? Devant le regard insistant de Camille, tout en s'interrogeant sur la raison d'une telle requête, Tom se résolut à lui donner les explications qu'elle sollicitait.

– Eh bien, pour faire simple, Darwin avait remarqué que depuis déjà dix mille ans de ça, les éleveurs d'animaux n'utilisaient pas les bêtes les plus malingres pour la reproduction car ils avaient constaté que les animaux héritaient dans une certaine mesure des caractéristiques de leurs parents. Donc, ils sélectionnaient soigneusement les géniteurs pour rendre la descendance animale plus forte, plus vigoureuse comme en sélectionnant les races de chiens ou de chevaux. Cette sélection artificielle de l'homme a intrigué Darwin et il s'est demandé si la nature n'avait pas le même pragmatisme que les éleveurs et qu'elle sélectionnait elle-même les animaux les plus vigoureux, les plus aptes à survivre à l'environnement. Une sélection naturelle...

– Continuez, s'il vous plaît.

– Darwin a fini par élaborer une théorie juste, une théorie qui a été ensuite confirmée par d'autres savants de renom et recoupée par les sciences modernes. Cette théorie est la suivante : il s'avère que pour avoir une

sélection, avoir un choix, il faut qu'il existe des différences, des variations plus ou moins importantes entre les individus d'une même espèce. Par exemple un animal peut avoir des dents légèrement plus grandes, un corps un peu plus gros, ou avoir une musculature puissante pour courir plus vite que ses congénères. De plus, ces variations doivent être héréditaires, c'est-à-dire qu'elles sont inscrites dans le patrimoine génétique et qu'elles peuvent donc être transmises génétiquement à la descendance. Tel père, tel fils car le fils aura les mêmes caractéristiques que son père comme des dents plus grandes ou un corps plus gros. Tout comportement a également une composante génétique et héréditaire. Comme une différence physique, une variation de comportement peut être transmise génétiquement à la descendance. Mais il faut que ces variations physiques ou comportementales soient avantageuses à la survie et qu'elles permettent aux individus de survivre à leurs prédateurs ou à leurs milieux occupés et ils doivent en plus avoir accès aux partenaires du sexe opposé pour se reproduire. Les individus qui ont ces caractéristiques avantageuses survivent et se reproduisent en général plus que les autres, ont plus de descendants et, au fil des générations, on finit par retrouver toutes ces caractéristiques physiques ou comportementales dans l'ensemble du patrimoine génétique de l'espèce. Une sélection naturelle est donc en marche comme avec la sélection humaine choisissant les plus belles bêtes pour s'accoupler ; dans la sélection naturelle, les individus qui ont survécu en possédant des variations avantageuses vont les répandre et faire prospérer l'espèce. À condition bien sûr que ces caractéristiques soient et restent avantageusement adaptées à l'environnement. Prenons l'exemple d'un changement de climat comme il y en a eu si fréquemment sur la Terre par le passé. Une ère glaciaire s'installe, la neige tombe et tout devient blanc. Une espèce animale possède une fourrure grise et parmi ce groupe, un individu possède une variation atypique : une fourrure blanche. Auparavant, aucune femelle ne se serait accouplée avec le porteur de la fourrure blanche car il aurait été repéré très rapidement par les prédateurs et il n'aurait pas survécu longtemps, cet animal serait mort sans laisser de descendance. Mais à cause de la neige, les femelles vont s'accoupler avec lui pour que leurs enfants ne soient pas vus par les prédateurs dans la neige. Ceux qui avaient une fourrure grise ne s'accouplent presque plus, les femelles recherchent les partenaires « blancs » car les « gris » sont la proie facile des prédateurs, la branche grise finit par disparaître et les enfants « blancs » survivent mieux et transmettent à leur tour cette caractéristique aux générations suivantes. La branche grise est morte mais si la neige se met à fondre cent mille ans plus tard et qu'on revient à un climat sans neige, les animaux blancs deviennent plus visibles et ils deviennent des proies faciles et leur branche va disparaître à leur tour car inadaptée à l'environnement. Sauf si un ou plusieurs individus de l'espèce

naissent en possédant de manière atypique et héréditaire une fourrure grise ou même camouflée et la transmettent de nouveau à leur race.

Tom hochait gravement de la tête.

– Mais l'évolution est l'exception, c'est l'extinction qui est la règle. À un moment ou un autre, nombreuses ont été les espèces à ne plus être adaptées à leur milieu naturel et elles ont disparu. Dans l'évolution des espèces, la durée est extrêmement rare. Même s'il faut quelques millions d'années en moyenne pour qu'une espèce disparaisse définitivement. Seuls les plus adaptés survivent à leur environnement. Parfois une branche de l'espèce ne meurt pas comme avec l'exemple de l'animal avec la fourrure grise car celui-ci part des zones enneigées et trouve un autre habitat où il s'adapte parfaitement, ce qui donne des branches buissonnantes dans les espèces un peu partout sur le globe. Ainsi, il peut se produire au sein d'une même espèce une séparation si deux sous-populations sont soumises à des pressions de sélection légèrement différentes. Ces deux populations évolueront vers des formes différentes et si le phénomène se poursuit dans le temps, on peut aboutir à la formation de deux espèces distinctes qui suivent alors des « trajectoires » évolutives différentes en réponse aux pressions de sélections spécifiques auxquelles elles seront soumises. Par exemple le cheval et le zèbre ou le lion et le chat. Pour la lignée humaine, l'arbre phylogénétique est aussi buissonnant : plusieurs espèces d'hominidés ont vécu simultanément avec l'homo sapiens, c'est-à-dire nous-mêmes. On a vécu côte à côte avec l'homme de Néandertal qui a disparu il y a à peine quelques dizaines de milliers d'années de ça. Et contrairement aux idées reçues, l'homme ne descend pas du singe : il a un ancêtre en commun avec lui. Et cet ancêtre n'était pas un singe.

– Et le chaînon manquant ? demanda Camille.

– Le problème du chaînon manquant de la lignée humaine, cet être qui serait l'intermédiaire entre le singe et l'homme, a longtemps été employé contre la théorie de l'évolution. Depuis, de nombreux hominidés ont été découverts, au point que le problème aujourd'hui est plutôt de savoir lesquels sont des ancêtres de l'homme ou du singe, et lesquels sont des lignées éteintes. Même si les créationnistes critiquent la notion d'évolution, la théorie de l'évolution explique parfaitement la transformation des espèces vivantes au cours des générations, la modification et la diversification de la vie, depuis ses premières formes jusqu'à l'ensemble des êtres vivants actuels qui sont le fruit de la sélection de survie...

Camille l'interrompt.

– Le fruit de la sélection de survie ? Alors comment expliquer la queue du paon ? Et les couleurs chatoyantes des oiseaux qui sont visibles par les prédateurs ? Si la théorie de Darwin était exacte, nous ne trouverions dans

la nature que des animaux parfaitement camouflés pour pouvoir survivre et non pas des animaux porteurs de handicap mettant en jeu leur survie comme avec la queue du paon...

– Sauf que parfois il n’y a pas eu de prédateur pour faire pression sur certains animaux et que si la théorie de Darwin s’appuie effectivement sur la sélection de survie, elle s’appuie également sur la sélection sexuelle. Dans le grand public, la sélection sexuelle est souvent ignorée et on identifie la sélection naturelle avec la sélection de survie. Or, c’est une erreur car ces deux mécanismes sont bien à l’œuvre dans le monde vivant. Ce n’est pas simplement l’individu le plus adapté, le plus fort qui a survécu aux prédateurs et a dominé ses congénères, qui a le privilège exclusif de se reproduire. Le choix des femelles exerce également une pression évolutive considérable. Elles ne choisissent pas le partenaire seulement le plus apte à survivre mais celui qu’elles considèrent comme tel et qui est supposé leur apporter une descendance vigoureuse. Ce sont les femelles qui sélectionnent souvent les meilleurs géniteurs avec des caractéristiques avantageuses pour leurs progénitures. Si tous les mâles de la planète, homme compris, ne sont programmés par compétition interne à l’espèce que pour la diffusion de leur patrimoine génétique au plus de partenaires possible, les femelles, elles, sont motivées par un choix judicieux et unique ; elles sélectionnent attentivement le mâle reproducteur s’il possède des caractéristiques avantageuses aptes à permettre la survie des enfants et de l’espèce, voire à faire un abri et apporter sécurité et nourriture. Et c’est même parce qu’un handicap comme la queue du paon est un facteur de risque pour la survie qu’il va faire l’objet d’une sélection sexuelle : les individus ont intérêt à se reproduire avec ceux qui sont capables de survivre malgré ce handicap, un handicap qui atteste de leurs capacités à survivre, qui prouve que leur survie n’est pas due à un heureux hasard. C’est une sorte de label de qualité prouvant l’aptitude à la survie. L’animal qui est apte à surmonter son handicap montre qu’il est supérieur à tout autre congénère, ce qui est prometteur pour l’avenir.

Tom sourit.

– Les femelles ont donc intérêt à choisir pour leurs progénitures un père qui a le handicap le plus fort et qui est donc le plus capable de dépasser ce handicap. Comme avec les oiseaux jardiniers d’Australie qui construisent des nids monumentaux et colorés qui leur sont inutiles. Cependant le temps perdu à fabriquer ces édifices indique aux femelles la vitalité du mâle, puisque le mâle montre qu’il peut survivre tout en limitant le temps consacré à la recherche de nourriture. Un handicap comportemental héréditaire choisi par la sélection sexuelle. La sélection sexuelle est aussi valable pour l’homme. Par exemple, la couleur de la peau est due à une

sélection sexuelle et non pas à un bronzage qui se serait fixé à tout jamais. En zones ensoleillées, les individus à la peau blanche ont des risques de cancer à cause des rayons UV et ils sont désavantagés avec une espérance de vie moindre. Mais en zones moins ensoleillées, ces mêmes individus ont un avantage car leur corps économise de l'énergie et des nutriments en fabriquant moins de mélanine, le pigment foncé de la peau...

Voulant orienter la conversation, comme une petite fille ignorante, Camille demanda d'une voix qu'elle voulut intentionnellement naïve :

– Qu'est-ce qui provoque les variations ? La couleur de la peau noire ou blanche chez l'homme ? La toute première apparition d'un oiseau avec une queue rouge visible de tous alors qu'il n'en avait pas auparavant ?

– Si les girafes ont un si long cou ce n'est pas parce qu'un jour un ancêtre de cette espèce a fini par avoir un long cou à force de tirer dessus pour attraper les feuilles des plus hautes branches des arbres et que cet ancêtre l'a transmis à ses descendants par sélection naturelle. Le fils d'un bodybuilder – vous savez ces petits maigrichons qui prennent des stéroïdes pour devenir énormes en muscles – ce fils ne devient jamais aussi musclé que son père sans rien faire. Il n'y a pas de transmission innée des caractères acquis, acquis au cours d'une existence. Si le fils devenu adulte ne s'exerce pas pour devenir lui-même un bodybuilder, il ne sera jamais musclé comme son père. Si ce n'est pas inscrit dans le patrimoine génétique, ça ne se transmet pas. Modeler ou modifier son corps avec un tatouage ou une cicatrice ne peut se transmettre génétiquement, on peut juste obtenir la même chose par imitation culturelle, par un acquis en dehors de l'inné. Même s'il n'a pas été encore prouvé définitivement que certains acquis obtenus ou un stress intense ne modifient pas le code génétique héréditaire des individus comme ceux exposés accidentellement à des radiations nucléaires. Mais quoi qu'il en soit, le véritable secret des variations provient des mutations génétiques.

– Les mutations ? fit Camille, espiègle.

– Oui, les mutations génétiques ou, autrement appelées, les aberrations génétiques. Les variations, les différences entre individus proviennent des mutations du code génétique, le fameux ADN contenu dans chacune de nos cellules et que l'on retrouve dans tous les organismes vivants, ce qui corrobore d'ailleurs l'origine commune des espèces. Ce code génétique renferme les plans de construction des protéines, c'est-à-dire les éléments essentiels à l'élaboration de la vie. Sur l'ensemble de l'ADN, on ne compte pas moins de vingt-cinq mille protéines et elles sont « écrites » avec un alphabet de quatre lettres, a, c, g et t, avec lesquelles on compose des mots. Ces mots sont les acides aminés, ces briques de la vie qui mises bout à bout vont former les protéines. Et comme chaque protéine est écrite par environ

deux cents mots, l'ensemble de l'ADN est constitué de trois milliards de lettres, autant que le contenu d'une encyclopédie de dix volumes. Lorsque le code génétique doit être transmis d'une génération à l'autre au moment de la reproduction, il arrive qu'une erreur se produise, comme une coquille qui se glisse dans l'impression d'un texte. Une lettre peut être accidentellement supprimée, inversée avec sa voisine ou reproduite de façon erronée. Cette aberration génétique est transmise à la descendance et donne naissance à des individus porteurs de gènes nouveaux qu'aucun de leurs parents ne portait. La plupart du temps, ça n'a aucune incidence et il n'y a pas ou peu de variations car la modification d'une seule lettre sur trois milliards a bien peu de chance d'être remarquée. Mais parfois, le code génétique est chamboulé sérieusement ce qui donne naissance à des individus différents comme un animal avec une fourrure blanche au lieu d'une noire que possèdent pourtant ses parents. Ces erreurs sont dues à des modifications aléatoires du code génétique. C'est dû au hasard, à un bug de la duplication. Ce n'est pas l'environnement qui dicte quel gène doit muter et c'est pour ça que l'on trouve dans les populations humaines beaucoup de variations inadaptées au milieu de vie comme c'est le cas avec les maladies génétiques rares. La plupart du temps, les aberrations génétiques perturbent gravement le fonctionnement de l'organisme mutant mais en de rares occasions, les mutations sont avantageuses. C'est là que le processus de sélection naturelle entre en jeu : il se charge de faire le tri entre les différentes variations dues aux aberrations génétiques. Je vais exagérer intentionnellement mon exemple. Imaginons un mutant qui possède un troisième bras au milieu de la poitrine et que ce soit un avantage pour la survie et que la sélection sexuelle le trouve attrayant, le mutant transmettra ce nouveau patrimoine génétique à sa descendance et on aura des générations dotées de trois bras. En général, l'évolution ne se passe pas aussi rapidement. Ce n'est que par des milliers de petites étapes générationnelles et c'est à dose homéopathique que les variations inoculent les gènes des espèces : une musculature un peu plus grosse, un œil un peu plus performant, tout ça trié par l'arbitrage de la sélection naturelle et d'une sélection cumulative. Chaque innovation évolutive apparaît donc de manière aléatoire et la sélection naturelle favorise ensuite tel ou tel de ces petits sauts évolutifs. Il peut y avoir aussi, mais très rarement, des sauts évolutifs beaucoup plus importants, des grands bonds en avant qui donnent une évolution extraordinaire à une espèce en quelques générations comme avec l'exemple quelque peu exagéré du troisième bras.

Tom considéra Camille.

– Les espèces actuelles semblent immuables aux yeux de la plupart d'entre nous. À notre échelle de temps, on ne voit pas ces changements.

C'est une barrière mentale qui rend difficile à accepter l'idée d'évolution par la source d'infimes mutations génétiques. Pourtant ces mutations ont écrit l'histoire de la vie, commencée par une simple cellule et menée trois milliards d'années plus tard jusqu'à l'espèce humaine...

L'air triomphant, Camille dit :

– Le temps n'est pas ce qu'il semble être. Il paraît identique pour nous parce que nous l'observons tous depuis la Terre sur laquelle nous voyageons à travers l'espace de façon imperceptible. Mais si nous quittons la Terre, le temps n'est plus le même et il ne s'écoule pas de partout pareil comme l'a prouvé Einstein. Tout est relatif. Un milliard d'années de notre point de vue terrestre peut n'être qu'un seul jour pour un être extérieur à notre monde comme Dieu. Oui, Dieu a créé l'Univers et l'homme en quelques jours par rapport à son temps à lui, mais en milliards d'années par rapport au nôtre... Ces aberrations génétiques, vous dites qu'elles sont dues à un bug de réplication, au hasard. Le hasard n'est que la somme de nos ignorances. Qui vous dit que ce n'est pas Dieu qui a provoqué ces mutations pour façonner au fil de ses jours l'homme en prenant au départ un simple organisme vivant minuscule ? Dieu a pu façonner l'homme à son image en le faisant passer par différentes phases évolutives animales et ce en quelques heures de son temps à Lui. Les aberrations génétiques sont l'un de ses instruments divins visibles pour faire évoluer l'homme vers Lui... Connaissez-vous le sphénoïde ? Le sphénoïde est le premier os à se former chez l'embryon humain. Ce petit os niché à la base du crâne n'a pas cessé de basculer chez l'ancêtre de l'homme. Chaque étape majeure de l'évolution humaine a été le résultat d'un fléchissement du sphénoïde toujours dans le même sens et cela a entraîné le redressement progressif du corps et le développement des facultés cérébrales. L'homo sapiens est le fruit d'une cinquième flexion de ce petit os. C'est comme cela que notre ancêtre humain est passé de la position à quatre pattes à la locomotion bipède. Ce n'est pas comme l'affirment certains parce que l'ancêtre de l'homme était perdu dans la savane africaine et qu'il s'est mis debout pour mieux voir son environnement et qu'à force de se dresser sur ses pattes arrière, il a fini par y rester. La girafe n'a pas tiré sur son cou pour le faire allonger, l'homme n'a pas pu non plus forcer sa station debout par lui-même. Par les aberrations génétiques, comme vous dites, le sphénoïde humain a eu un mouvement de rotation et a obligé l'homme à se relever. Notre évolution vient d'une mutation du sphénoïde, une mutation interne programmée de notre espèce, une mutation divine qui a fait fléchir sciemment le sphénoïde pour relever et forcer l'homme à marcher debout et se dresser face à Dieu. Et si nous ne percevons pas l'évolution humaine, c'est que cette évolution est finie. Nous sommes l'aboutissement de la main de Dieu, son chef-d'œuvre. Ce n'est

plus une question d'échelle de temps, c'est une question de logique. Nous sommes la touche finale à la création de Dieu par l'évolution non pas naturelle mais divine...

Camille se tut, le sourire éclatant, ravie d'être parvenue à ses fins.

Sur le moment, Tom ne trouva rien à dire. Quelque peu troublé, il tourna son regard vers l'avion d'Egyptair où ils n'allaient plus tarder à embarquer.

15

Guérison

Jésus était pensif.

Debout, près d'un des cinq portiques de la piscine de Bethesda, il observait une multitude d'infirmes, d'aveugles, de boiteux, d'impotents qui attendaient avec une impatience grandissante le bouillonnement de l'eau. Situé à proximité du Temple, ce réservoir d'eau servait à laver les animaux devant être sacrifiés. Il avait également une réputation bien particulière : celui de guérir les malades. Une légende affirmait que de temps en temps, un ange du Seigneur Dieu descendait dans le réservoir et agitait l'eau ; le premier des malades qui s'y baignait alors était guéri, quelle que soit la maladie dont il souffrait.

En fait, lorsque l'eau se mettait à frémir, à onduler, c'était la conséquence du renouvellement de l'eau souillée par une autre eau propre, transvasée par un ingénieux système de tuyaux souterrains. Tout cela donnait l'illusion d'une divine main invisible venant la remuer. Peu de gens le savaient et les employés gardaient le secret pour en perpétuer la légende, pouvant ainsi monnayer la présence des malades en ce lieu.

Jésus s'offusqua qu'on puisse faire de l'argent sur le dos des malades, profitant de leur état de détresse pour les dépouiller du peu de biens qu'ils possédaient. Il aurait voulu révéler la vérité à tous, mais il savait que l'homme avait également besoin d'espoir, même faux, pour surmonter sa condition.

Depuis une dizaine de minutes, il fixait du regard un petit lit où un vieillard était allongé. Celui-ci se frottait le ventre, se parlant à lui-même dans des propos dont lui seul semblait saisir le sens. Il parlait d'un feu intense qui dévorait son corps de l'intérieur, il se mit à pleurer doucement, comme résigné sur son sort. L'instant d'après, il se mit à ricaner sans raison apparente.

Fendant la foule de miséreux, Jésus s'approcha de lui.

– Veux-tu recouvrer la santé ? demanda-t-il.

Le visage blême du vieillard se tourna vers Jésus.

– Je n’ai personne pour me jeter dans la piscine, répondit-il le regard hagard. Et quand l’eau vient à être agitée, le temps que j’y aille en rampant, un autre descend avant moi.

Le messenger arriva à ce moment-là.

Zacharie chercha Jésus de ses yeux noirs. Scrutant au cœur de la foule, il finit par le reconnaître bien qu’il lui tournât le dos. Jouant des coudes, il s’avança vers lui. Il ne voyait pas ce que Jésus était en train de manigancer devant le grabat où était allongé un paralytique. Dissimulées par son large manteau formant une frontière insondable, les mains de Jésus semblaient s’activer sur la tête du grabataire. Mais le messenger ne parvenait pas à distinguer ce qu’il faisait exactement. Lorsqu’il arriva derrière Jésus, celui-ci croisait déjà ses bras contre sa poitrine.

– Lève-toi, commanda Jésus au vieillard. Prends ton grabat et marche.

Zacharie s’étonna de l’injonction de Jésus. Pendant une fraction de seconde, il hésita. Puis, il finit par poser sa lourde main sur l’épaule de Jésus.

Jésus se retourna. Une lueur d’embarras passa subrepticement dans ses pupilles.

A-t-il vu ? Non, je ne crois pas... il cherche à comprendre ce que je faisais... mais il m’a entendu...

D’un signe du menton, Zacharie l’invita à le suivre.

– Caïphe t’attend, lui souffla-t-il à l’oreille tout en marchant.

Les deux hommes marchèrent côte à côte, fendant la foule. Involontairement, la main de Jésus frôla un objet dur sous la tunique de l’émissaire. Un sixième sens ébranla sa conscience, l’avertissant d’un danger imminent.

Il a une épée !

Zacharie se fraya un chemin parmi un groupe d’aveugles en les bousculant sans ménagement et marcha en tête. Il se dirigea vers une porte un peu à l’écart de la cohue, donnant sur les locaux où étaient parqués les animaux. En ouvrant la porte, il pivota sur lui-même pour inviter Jésus à pénétrer à l’intérieur. Il mit quelques secondes à réaliser que Jésus lui avait faussé compagnie. Pestant dans sa barbe, il entra dans la pièce. Là, par quelques mots, il ordonna aux gardes dissimulés derrière des bottes de paille de le rejoindre.

– Retrouvez-le rapidement, ordonna-t-il. Il ne peut pas être loin.

Les gardes sortirent et se faufilèrent parmi les infirmes et les aveugles, mais ils n'avaient qu'une idée vague de ce à quoi ressemblait leur cible ; seul Zacharie l'avait vu. Celui-ci enrageait de s'être fait doubler de la sorte et il se demandait où se trouvait ce maudit Juif dont le sang aurait dû déjà couler.

Jésus retrouva, lui, la personne qu'il cherchait. Le vieillard était en train de discuter avec un autre malade portant des béquilles.

– Celui qui m'a rendu la santé m'a dit seulement « prends ton grabat et marche ». Eh bien, regarde ! Je marche ! C'est incroyable.

– Mais qui est cet homme ?

– Je n'en sais rien, il a disparu...

Jésus avança vers lui et avant que le vieillard ait eu le temps de protester, il l'emmena de force près de l'entrée. Là, Jésus parla rapidement au miraculé. Ce dernier finit par acquiescer en portant la main sur son cœur.

Jésus sortit, descendant d'un pas vif les marches de l'édifice. Il allait s'engouffrer dans une rue avoisinante quand il s'arrêta net comme un papillon stoppé en plein vol par une invisible toile d'araignée.

Cette imperceptible toile était la détresse d'un homme.

Les plaintes d'un aveugle retentirent dans sa conscience. Assis sur le bas des marches menant à la piscine, un homme d'une vingtaine d'années pleurait en se lamentant sur son sort. Le regard levé vers le ciel, il implorait Dieu de lui redonner la vue, le suppliant pour qu'il soulage le mal qui brûlait sa chair. Vêtu d'une longue toge froissée et sale qui avait dû autrefois être d'une belle couleur vermillon, l'aveugle demeurait là depuis une semaine, dormant à même le sol, se fichant des pièces qu'on lui donnait, acceptant les morceaux de pain que lui apportaient les riverains touchés par la détresse de cet homme que tous prenaient pour un mendiant. Obstiné, celui-ci restait là, espérant que la piscine de Bethesda lui apporte le salut.

Jésus ne pouvait fuir avant de lui porter de l'aide. Il pouvait le guérir, il en avait le pouvoir et la sécurité de sa propre personne était secondaire. S'attardant un instant, il s'approcha de l'aveugle. Lui caressant doucement les cheveux, essayant de le rassurer, Jésus lui demanda de se calmer et il affirma qu'il allait lui rendre la vue. L'aveugle cessa de pleurer et, ses autres sens aux aguets, dressant le cou, il entendit l'inconnu cracher. Puis, un bruit de frottement de doigts sur le sol se fit entendre pendant quelques secondes. L'aveugle pensa que l'inconnu était en train de faire de la boue avec sa salive et de la terre. Cette mixture fut ensuite enduite sur ses yeux.

– Va te laver les yeux à la piscine de Siloé, ordonna Jésus.

Cette piscine se trouvait à un kilomètre de là. Jésus ne voulait pas que l'aveugle rencontre le messager.

– Attends...

Jésus se pencha et lui murmura à l'oreille de longues paroles.

– Seigneur, si je recouvre la vue, il sera fait selon ta volonté. Je te le promets.

Sans un autre mot, Jésus partit rapidement.

Aidé d'un long morceau de bois, l'aveugle commença à marcher en direction du sud. Mais au bout d'une minute, un doute s'insinua en lui : il se demanda s'il n'était pas victime d'une farce. Il n'allait pas faire un kilomètre pour se laver les yeux. Alors, il fit demi-tour et il revint à la piscine de Bethesda. Maladroitement, il en gravit les marches.

Zacharie sortit à ce moment-là. Jésus lui avait échappé. Il pesta en touchant machinalement le pommeau de son épée dissimulée sous sa tunique claire. Il s'écarta pour laisser passer un aveugle qui montait les escaliers d'une démarche malaisée et il décida d'interroger le paralytique avec qui Jésus avait parlé. Peut-être aurait-il des renseignements à lui fournir ?

À l'intérieur de l'édifice, cherchant parmi ceux allongés dans les petits lits, il ne le retrouva pas. Il était en train de se demander où il avait bien pu passer quand son regard fut attiré par un petit attroupement.

Le vieillard se tenait debout au milieu d'éclopés. Ces derniers lui palpaient les jambes.

– Tu marches ! C'est incroyable ! Mais comment se fait-il que tu sois sec ? Tu ne t'es pas baigné dans la piscine ?

Les questions fusaient de toutes parts.

Le vieillard semblait mal à l'aise, visiblement anxieux de l'engouement qu'il suscitait.

– Mais non, affirma l'homme aux béquilles. C'est un étranger qui l'a guéri...

Dès qu'il s'était levé de son grabat, jubilant d'avoir retrouvé l'usage de ses jambes, le vieillard s'était confié au premier malade qu'il avait vu. Mais à présent, il regrettait amèrement cet épanchement de joie.

– Je dois partir, protesta le miraculé. Laissez-moi...

Zacharie comprit immédiatement la situation. Bousculant les gens, il s'avança et saisit le bras du vieillard. D'une poigne de fer, il l'emmena dehors. Voyant la situation, deux gardes surgirent de la foule pour assister leur chef. Ce dernier ordonna à l'un de ses soldats de mener au plus vite

l'individu au Temple. Les protestations du miraculé se perdirent dans le brouhaha ambiant.

Zacharie commanda à l'autre garde de chercher tout malade ayant eu un contact avec Jésus et dont le mal aurait disparu.

Caressant sa barbe noire, le messenger attendait à l'extérieur le rapport de ses subalternes. Il se demanda quelle serait la réaction de Caïphe quand ce dernier apprendrait que la mission qu'il lui avait confiée avait lamentablement échoué. Zacharie espérait racheter sa faute par cette information capitale : Jésus avait le pouvoir de guérir un paralytique.

Il était perdu dans ses réflexions quand son attention se porta sur un homme sortant sur le perron, le visage dégoulinant d'eau, la démarche hésitante, se frottant les yeux éblouis par le soleil.

– C'est l'aveugle de tout à l'heure ? murmura Zacharie pour lui-même.

Il n'était pas sûr de son fait. Pourtant, il lui semblait que c'était bien lui.

– Je vois ! Je vois ! s'écria le jeune homme en tombant à genoux, à la fois émerveillé et réjoui.

Sa joie fut de courte durée. Zacharie se saisit de lui sans ménagement.

Une heure plus tard, les deux miraculés étaient réunis dans une salle du Temple.

Caïphe était d'une humeur exécrable. Jésus avait échappé à son guet-apens. L'enfant divin devait se douter de quelque chose. Déjà, au lieu de venir au Temple, il avait préféré un rendez-vous à la piscine de Bethesda qui se trouvait à cent mètres à l'extérieur de l'enceinte nord, comme s'il craignait de le rencontrer ici, dans la demeure de Dieu. Caïphe avait sous-estimé cet adversaire. Car Jésus n'était plus à ses yeux le divin allié précieux dont il fallait s'accaparer les pouvoirs. Depuis leur dernière confrontation, les prêtres du Sanhédrin avaient décidé de se débarrasser de cet homme qui pouvait faire vaciller leur règne s'ils n'y mettaient pas un terme rapidement.

La décision avait été prise de le tuer.

Jésus avait envoyé un enfant coursier au Temple. Zacharie, le chef des gardes du Temple, s'était déplacé et s'était présenté comme étant le messenger personnel de Caïphe. Les deux hommes avaient discuté ensemble et ils avaient convenu d'un rendez-vous avec Caïphe dans l'enceinte même de la piscine. Le piège aurait dû fonctionner mais Jésus était passé entre les mailles du filet. Jésus était né sous une bonne étoile, mais sa chance ne durerait pas, Caïphe s'en fit la promesse.

Caressant son épaisse barbe blanche, toujours habillé de sa toge pourpre, le petit homme devisagea les deux miraculés qu'il avait devant lui. Jésus les avait guéris et il fallait tirer cette affaire au clair même s'il se

doutait déjà du fin mot de l'histoire. Et si c'était effectivement le cas, la vision glorieuse qu'il espérait pour lui et le Temple risquait de sombrer bel et bien, tel un navire se fracassant sur un récif.

Et cet écueil se nommait Jésus.

Balayant l'image de l'enfant divin de son esprit, Caïphe fixa son regard jaune vert au léger strabisme sur le vieillard. Ce dernier ne semblait pas très loquace. Depuis dix minutes, devant Caïphe et les dix prêtres assis de part et d'autre du trône où siégeait le chef spirituel, le vieillard racontait toujours la même histoire.

– Il a posé les mains sur ma tête et a dit « lève-toi, prends ton grabat et marche ». C'est tout. Il n'y a rien à ajouter. Je me suis levé et j'étais guéri. Que voulez-vous savoir de plus ? J'ignore qui était cet inconnu. Vous me dites qu'il s'appelle Jésus, je veux bien vous croire mais je ne le connais pas.

– Tu dis que tu es infirme depuis trente-huit ans ? questionna Caïphe, suspicieux.

– Oui, c'est vrai, répondit l'ex-paralytique.

Il baissa les yeux pour ne pas croiser ceux du Grand Prêtre.

Caïphe savait pertinemment que l'homme mentait. Ses doutes prenaient forme.

– Et toi ? demanda-t-il à l'ex-aveugle. Tu dis qu'il a fait de la boue avec sa salive et il te l'a appliquée sur les yeux ?

– Oui, c'est ça. Et il m'a dit d'aller me laver les yeux à la piscine. Alors j'ai recouvré la vue.

– Tu affirmes que tu es aveugle de naissance, gronda Caïphe, mais je n'y crois pas un seul instant. Nous allons voir...

Sous la contrainte, conduit par Zacharie, le jeune homme fut obligé d'aller chercher ses parents. Ils revinrent au Temple deux heures plus tard. L'interrogatoire reprit et le Grand Prêtre questionna le père et la mère, de riches marchands quinquagénaires aux vêtements somptueux.

– Comment ? s'étonna Caïphe. Vous dites que votre fils est né aveugle ? Alors comment expliquez-vous qu'il voie à présent ?

– Nous savons que c'est notre fils et qu'il est né aveugle, dit son père d'une voix tremblante en serrant la main de son épouse. Mais comment il voit maintenant, nous ne le savons pas. Interrogez-le, il s'expliquera lui-même...

Serrant le poing, Caïphe fulmina de rage et fit évacuer la salle d'audience. Zacharie resta avec lui.

– À aucun moment l’aveugle n’a pu parler seul à seul avec ses parents, n’est-ce pas ? s’enquit Caïphe.

– Non, j’y ai veillé, comme tu me l’avais ordonné.

Caïphe hocha silencieusement de la tête. À l’insu de Zacharie, le jeune homme avait trouvé un moyen détourné de faire comprendre à ses parents de dire qu’il était aveugle de naissance. La compétence du chef de sa garde avait été mise en défaut par deux fois aujourd’hui et Caïphe pensa un instant devoir le remplacer. Mais celui-ci était bien trop impliqué dans ses affaires pour le mettre à l’écart.

La rumeur des miracles de Jésus se propagea dans tout le Temple. Parmi les Pharisiens, des dissensions éclatèrent. Certains affirmaient que ces miracles n’étaient pas de Dieu car ils avaient été effectués un samedi, jour de Sabbat, jour sacré où aucune activité ne devait être accomplie en dehors de celle consacrée au culte exclusif de Yahvé. Mais d’autres s’interrogeaient, se demandant comment un pécheur, un transgresseur de la Loi de Moïse, pouvait accomplir de tels signes s’il n’était pas l’envoyé de Dieu. Certains voyaient chez cet homme bien plus qu’un prophète.

Seuls Caïphe et quelques autres prêtres connaissaient la vérité. Et cette vérité devait être gardée secrète. Sans cela, le pays tout entier vacillerait et sombrerait dans le chaos.

Après avoir guéri l’aveugle, Jésus était sorti rapidement de la ville et avait rejoint ses disciples. En quelques mots, il leur raconta ce qui s’était passé, en omettant de préciser qu’il avait accompli des miracles. Pour les disciples, il était évident que Caïphe voulait l’éliminer parce qu’il était le Christ et qu’il allait réduire à néant les privilèges des Pharisiens.

Mais pour Jésus, cette évidence n’était pas une certitude. Il y avait des éléments que les disciples ignoraient et qui étaient primordiaux pour comprendre l’ensemble de la situation.

Pendant le trajet du retour, Jésus ne cessa de penser au guet-apens qu’on lui avait tendu.

Il se demandait pourquoi Caïphe voulait vraiment le voir disparaître.

Était-ce parce qu’il était l’enfant divin qui refusait d’obéir aux exigences du Temple, contrant ainsi les plans de Caïphe ? À cause de ce que Jésus lui avait dit lors de leur première confrontation ? Ou était-ce à cause des deux guérisons miraculeuses ?

Dans ce dernier cas, cela sous-entendait des implications incommensurables dont il avait déjà présagé les prémices bien avant de prendre la route pour Jérusalem. Depuis son retour en Galilée, il avait un doute concernant les agissements du Temple. Et ce terrible constat, il

l'avait gardé pour lui, ne pouvant le révéler sans engendrer le feu de la géhenne sur terre.

À présent, comme une étoile scintillante se mettant à briller dans la nuit noire, une certitude venait d'éclairer sa conscience concernant le Temple : celui-ci n'était pas étranger au Mal. Caïphe et les prêtres à sa solde avaient signé un pacte avec des démons.

Les démons du pouvoir...

Alors, il était logique de vouloir le tuer, lui, qui avait le pouvoir de guérir. Jésus repensa aux guérisons du paralytique et de l'aveugle.

Non, ce n'était pas pour cela qu'on avait voulu le tuer. Sa mort avait été programmée bien avant qu'il n'accomplisse les miracles. Donc, en toute logique, c'était bien à cause de son statut d'enfant divin.

Le voyant soucieux, un de ses disciples s'approcha et lui demanda :

– À quoi penses-tu ? Crois-tu qu'il y ait une autre raison pour que Caïphe veuille ta mort ?

Tout en continuant de marcher, Jésus tourna son visage vers lui et le considéra un instant avant de répondre.

– Il veut me tuer car je suis le Messie.

Le disciple hocha silencieusement de la tête et, reculant, laissa Jésus cheminer seul au-devant du groupe.

Caïphe n'est pas au courant de mon pouvoir de guérison.

Mais, tôt ou tard, il finira par le savoir. Alors, le Grand Prêtre aura une double raison de vouloir tuer le Christ.

Plus que jamais, les disciples du Messie craignirent pour sa sécurité et, avec une attention redoublée, ils veillèrent sur lui tout au long du chemin les menant en Galilée. Deux d'entre eux précédèrent la troupe, marchant jour et nuit, pour annoncer à tous le retour du Christ. Comme si ce retour dans sa contrée natale était une confrontation qu'il appréhendait, Jésus avançait d'un pas lent, traversant la Samarie, mû par une intense réflexion. Puis, brusquement, comme ayant été au bout du chemin de sa conscience, une résolution se forgea en lui. Ses disciples eurent alors du mal à suivre la cadence de marche qu'il imposa. Quelques jours plus tard, ils arrivèrent en Galilée.

Dans un village, une foule de partisans qui l'attendaient se mit à l'accompagner. Parmi ces gens, il y avait un sourd parlant avec grande difficulté. En secret, Jésus le prit à part et ils s'isolèrent dans une clairière. Après lui avoir demandé de s'agenouiller, il lui mit ses doigts dans les oreilles et la bouche, puis il fit couler un filet de sa salive sur la langue du sourd. Cependant, l'effet que Jésus escomptait ne survint pas. Il

recommença, mettant plus d'ardeur. Il leva les yeux au ciel en poussant un gémissement.

Père céleste, je t'en prie, octroie-moi le juste équilibre...

Alors, Jésus posa son regard sur le sourd à genoux devant lui.

– Que tes oreilles s'ouvrent, ordonna-t-il.

Le sourd cligna des paupières plusieurs fois, étonné d'avoir entendu les paroles du Christ. Il se releva et se mit à parler pour remercier son sauveur. Son allocution, fluide et agréable, était redevenue normale. Lui recommandant de ne révéler à personne la manière dont il avait retrouvé son audition, Jésus le quitta.

Jésus ne se contenta pas de cette guérison. Discrètement, il en accomplit encore bon nombre, soignant quelques paralytiques et beaucoup de Démoniaques.

Une dizaine de jours plus tard, deux aveugles eurent la chance de croiser sa route. Ils se mirent à suivre la foule marchant derrière le Christ.

– Aie pitié de nous, fils de David, cria l'un des aveugles pour attirer l'attention de Jésus.

Ce dernier s'arrêta.

– Croyez-vous que je puisse faire quelque chose pour vous ? s'enquit Jésus.

– Oui, Seigneur.

Ils pensaient que le Christ allait leur faire l'aumône en leur donnant de l'argent.

À leur grand étonnement, Jésus les prit par les mains et les conduisit devant une maison située à quelques pas dont le propriétaire, un vieil homme à la barbe blanche, observait la scène du seuil de sa demeure. Jésus demanda et obtint du vieillard la permission d'entrer chez lui et d'y rester seul avec les aveugles.

Une fois à l'intérieur, sous l'injonction de Jésus, les deux aveugles basculèrent leur tête en arrière, ouvrant en grand leurs paupières. Ils entendirent Jésus se frotter les mains avant de poser les doigts sur leurs yeux. Ils sentirent un doux effluve couler sur leurs iris. Après des minutes qui leur semblèrent interminables, incapables de comprendre pourquoi le Christ avait agi ainsi, une lueur s'alluma au loin. D'abord faible puis plus vive, elle se mit à grandir jusqu'à embraser entièrement leur champ de vision. Ils clignèrent des paupières plusieurs fois et, comme émergeant d'un ténébreux cauchemar, ils virent le visage souriant de Jésus qui les regardait tour à tour.

Jésus savait que cette guérison ne passerait pas inaperçue. Tous attendaient dehors et ils allaient voir ressortir les ex-aveugles. Mais ces

deux guérisons étaient la touche finale, il était à présent prêt et les rumeurs qui couraient sur son pouvoir de guérison pouvaient à présent éclater au grand jour.

Pourtant, les jours précédents, il s'était montré très précautionneux pour garder confidentielles ces guérisons qu'il prodiguait en cachette. Avec pour consigne de jeûner en secret, tous les miraculés avaient été sommés par Jésus de ne rien révéler. Mais certains ne purent s'empêcher de parler, répandant des histoires incroyables sur leur miraculeuse guérison. La veille, ses disciples étaient venus le trouver pour lui demander des explications sur ces insistantes rumeurs que bon nombre d'ex-malades véhiculaient à son sujet. Il leur avait répondu qu'ils découvriraient la vérité le lendemain.

Dans un premier temps, il avait fallu que les nouvelles des miraculeuses guérisons ne se répandent pas car alors il aurait dû faire face à un flot important de malades venant de toute la contrée. Mais à présent, il était prêt pour cet afflux. Il s'y était préparé.

Les deux aveugles miraculés sortirent de la maison. Ils se mirent à raconter ce qui s'était passé. Parmi la foule, il y eut des murmures d'étonnement et des cris d'enthousiasme. Même les proches disciples du Messie furent abasourdis et ébranlés par ce miracle.

Quand Jésus sortit de la demeure, Simon l'ancien pêcheur devenu son disciple, ayant assisté à la pêche miraculeuse, tomba à genoux devant cet énième miracle.

– Tu es vraiment le Messie, Fils de Dieu, dit-il les yeux brillant de dévotion.

Pendant les nombreux jours qui suivirent, Jésus guérit sans relâche. Traversant les villages de la Galilée, il prodigua son pouvoir sur des Démoniaques, des aveugles, des sourds, des paralytiques et même des lépreux. À chaque fois, il suscitait la même stupéfaction parmi ses disciples et les villageois. La ferveur grandissait à son égard et tous voyaient en lui le véritable Christ. Une foule considérable le suivait désormais et ne voulait plus le quitter.

Jésus arriva au bord du lac de Tibériade. Là, il grimpa dans une embarcation en compagnie de Simon. Les autres disciples s'embarquèrent dans d'autres bateaux et tous s'éloignèrent sur les eaux calmes. Au milieu du lac, Jésus vit au loin les gens longer le bord de la côte, suivant fébrilement sa nacelle des yeux, marchant dans la même direction. Au bout de deux heures de navigation, débarquant du bateau, Jésus toucha la terre ferme au nord du lac.

Un rassemblement d'hommes, de femmes et d'enfants l'attendait déjà.

Ces masses grouillantes et animées n'étaient pas là par hasard ; elles avaient devancé sa venue programmée et leurs rangs venaient de se renforcer par l'afflux des foules que Jésus avait rencontrées précédemment. Envoûtés par cette effervescence générale, les villageois des abords du lac avaient également rejoint ce raz-de-marée populaire. Telle une lame de fond salutaire emportant tout sur son passage, cette mer humaine avait vu ses flots croître grâce aux nouvelles des guérisons qui se propageaient comme un feu de forêt, embrasant les consciences et les croyances.

Jésus s'avança vers eux, au milieu d'une grande étendue déserte recouverte d'herbes sauvages, aux rares arbustes parsemant l'austère paysage. Il n'y avait rien à des kilomètres à la ronde, aucune cité ou bourg important, juste quelques fermes isolées.

Sous les acclamations, on présenta à Jésus des infirmes. Parmi eux, après les avoir longuement interrogés, il désigna ceux qu'il allait guérir. Pour les témoins présents, ce choix se justifiait par le degré de leurs péchés : la maladie n'était pas le fait du hasard, mais était un châtement divin, la sentence de Dieu punissant les transgresseurs de la Loi de Moïse. Jésus avait le pouvoir de remiser les péchés de certains dont la faute envers Dieu était pardonnable. Mais pour les autres, ceux que Jésus n'avait pas guéris ou voulu guérir, ceux-là étaient des pécheurs incurables car trop pervertis par leurs mauvaises conduites, portant à jamais sur eux le sceau maléfique de leurs péchés. Tels des lépreux, ils furent mis à l'écart, chassés même sans ménagement, même si Jésus se voulait miséricordieux envers eux. Personne ne souhaitait la présence de ces malades que le Christ avait écartés, croyant que leur simple présence pervertirait de leurs maux la foule dévote.

Devant une assistance ahurie, Jésus procéda aux guérisons des infirmes et il soigna tous les Démoniaques qu'on lui présenta.

Quand les aveugles recouvrèrent la vue, lorsque les paralytiques se mirent à marcher et que les Démoniaques eurent retrouvé la raison, la foule émerveillée pensa avoir tout vu et nul autre événement ne pourrait désormais la surprendre.

Elle se trompait.

Le soir était venu et la luminosité du jour commençait à diminuer. Simon s'approcha de Jésus qui faisait une pause après ses longs prêches de l'après-midi.

– Il est tard, lui dit l'ancien pêcheur du lac. Renvoie donc les gens chez eux ou qu'ils aillent dans les villages ou les fermes des alentours. Ils y trouveront un logis et de la nourriture.

Emporté par la liesse, personne n'avait pensé à emmener de quoi manger pour le dîner.

– Il n'est pas nécessaire qu'ils s'en aillent, répondit Jésus. Donnez-leur à manger vous-mêmes.

– Mais nous n'avons rien prévu, protesta Simon.

– Combien de pains avez-vous ? demanda Jésus. Allez et regardez.

Simon s'éloigna avec d'autres disciples. Ils revinrent une dizaine de minutes plus tard.

– Nous avons trouvé un adolescent avec cinq pains d'orge et deux poissons, expliqua Simon. C'est tout ce que nous avons pu trouver. Mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? Il n'y en a pas assez...

Baissant le visage pour regarder les pains qu'il tenait dans ses bras, l'ancien pêcheur réfléchit un court instant avant d'ajouter :

– À moins qu'on aille nous-mêmes acheter de quoi manger pour tout ce peuple. Mais même pour deux cents deniers de pain, ça suffirait à peine pour que chacun en reçoive un petit morceau. Ils sont tellement nombreux ! Et je ne suis pas certain qu'on trouve une telle quantité de pain...

D'après ses estimations, ils étaient au moins cinq mille hommes sans compter les femmes et les enfants. Jésus fit signe à Simon et aux autres de le suivre jusqu'à un petit monticule. Un disciple y avait disposé une grande et fine pailleasse pour que le Maître puisse s'y reposer et disposer ainsi d'une sorte d'espace intime pour l'isoler de la foule qui le bousculait parfois, emportée par sa ferveur à son égard, voulant le toucher ou simplement respirer l'air qu'il respirait.

Debout sur le monticule, dominant la foule silencieuse s'étendant tout autour de lui, il scruta les visages noyés dans la masse. Ils attendaient tant de lui et lui, parmi tous ces adorateurs, il se sentait si seul. Il avait l'impression d'être un naufragé perdu au milieu d'un océan d'ignorance, surnageant dans le sillage d'un navire d'incompréhension où il sombrait peu à peu.

Jésus se pencha vers Simon et lui demanda de déposer les cinq pains et les deux poissons dans un grand panier en osier se trouvant au milieu de la pailleasse.

– Faites-les asseoir par rangs de cinquante, ordonna Jésus à ses disciples.

Dans un brouhaha bon enfant, la foule obéit aux injonctions des proches disciples du Christ.

Quand le calme fut revenu, que tous furent assis ou allongés sur l'herbe, Jésus prit un pain du panier. Il leva les yeux au ciel tout en dressant le pain au-dessus de sa tête.

Père céleste, donne-moi la force d'accomplir ce que je dois faire...

Les derniers rayons du soleil couchant, rougissant dans une apothéose de couleur chatoyante, projetèrent leurs ultimes éclats sur Jésus, dessinant derrière lui une ombre titanesque couronnée d'une auréole divine.

Il rompit le pain et le donna à ses disciples pour qu'ils le servent. Il reprit un second pain du panier et recommença la bénédiction avant de le rompre. Après le cinquième pain, tous furent abasourdis de voir que le Christ prenait un sixième pain du panier, puis un septième, puis un autre et encore un autre qu'il bénit tour à tour en les levant au-dessus de lui. Un murmure d'étonnement parcourut l'assistance et elle finit par comprendre qu'elle était en train d'assister à un miracle incroyable.

Celui de la multiplication des pains.

Jésus s'assit en position du lotus, à côté du panier en osier et continua à extraire des pains. Les yeux exorbités, ses disciples aidés par une vingtaine de villageoises tremblant d'émotion distribuèrent la nourriture que leur tendait le Christ, faisant des allers et des retours incessants entre les rangs des hommes et des femmes assis sur l'herbe. Sidérés, ceux-ci avaient cessé de compter les pains sortant du panier. Pendant plus d'une heure, dans une cadence soutenue, Jésus dispensa non seulement du pain mais également du poisson en quantité phénoménale.

La nuit tomba et les ténèbres envahirent les lieux. Des centaines de feux furent allumés formant dans l'obscurité comme un immense miroir reflétant la voûte céleste où scintillait le firmament étoilé.

Le miracle cessa mais la foule continua à communier avec le Christ en dégustant le repas frugal que le Fils de Dieu leur avait offert. Tous mangèrent bien plus qu'à leur faim et une fois rassasiés, Jésus ordonna qu'on ramasse les restes afin que rien ne soit perdu. Des cinq pains d'orge et des deux poissons initiaux, les disciples remplirent douze paniers de morceaux.

Des voix s'élevèrent dans l'obscurité, scandant le nom du Messie, criant leur joie d'être en présence du Sauveur. Tous croyaient en lui et le miracle de la multiplication des pains dont ils avaient été les témoins directs confortait leur foi en lui.

Nul doute qu'il était vraiment le Fils de Dieu.

Alors, sachant qu'ils allaient venir s'emparer de lui pour le porter en triomphe tel un roi divin, Jésus s'enfuit dans la nuit.

16

Triunique

Remontant le fleuve en direction du sud, volant à plus de trois mille mètres d'altitude, l'avion offrait une vue fantastique à ses deux passagers.

D'un vert sombre marron, la large bande de champs cultivés et d'habitations contrastait avec le pharaonique désert aux couleurs de sable et de désolation. Similaire à une carapace vallonnée et craquelée, ce désert menaçait d'engloutir, de part et d'autre, la terre des hommes qui avait puisé depuis des millénaires sa pérennité dans le Nil. Celui-ci ressemblait à un miroir céleste, reflétant la volonté divine de donner la vie à cette contrée infernale.

Un soleil de plomb embrasait le ciel bleu et des vapeurs de chaleur s'élevaient du sol en ébullition.

Assise à l'arrière du petit appareil long d'à peine quelques mètres, Camille décrocha son regard du paysage et le porta sur Thomas Anderson. De dos, ce dernier était en train de s'entretenir avec le pilote par le biais d'un casque-micro, le bruit du moteur étant trop bruyant pour permettre de parler sans crier. Avec l'Airbus d'Egyptair, le voyage jusqu'à la capitale égyptienne s'était déroulé sans encombre et Tom avait réservé un petit avion pour les conduire rapidement du Caire jusqu'à Louxor. Le modèle de l'avion s'appelait « Pilatus » et Camille s'était étonné que cet appareil puisse porter le nom de celui qui avait fait crucifier Jésus-Christ.

Tom lui avait alors expliqué que ce n'était pas seulement l'avion qui portait ce nom : c'était également le nom de la société suisse qui construisait ces aéronefs. L'origine de ce nom provenait de la montagne Pilatus qui se trouvait à proximité du siège de l'entreprise dans la ville de Stans. Par le passé, la montagne s'appelait « la montagne cassée » mais une légende tardive était apparue, affirmant que le corps et l'âme de Ponce Pilate reposaient dans un lac à son sommet. Cela avait valu à la montagne

d'être maudite pendant plusieurs siècles et d'hériter du nom du procureur romain.

Tom semblait connaître tout sur tout.

Camille, elle, se complaisait à connaître surtout la Bible et notamment l'Ancien Testament. Elle connaissait par cœur tous les passages. Avec passion, elle l'avait étudiée pendant des années dans ses moindres lignes. Déjà toute petite, elle s'était senti transportée dans un monde paradisiaque par chacune de ses pages, voyant la main de Dieu derrière ces écrits divins.

Mais la main de Dieu n'y était pour rien, elle le convenait à présent.

Le roi Josias était l'architecte de cette duperie, de cette escroquerie humaine. Pourtant, la conscience de Camille avait refusé jusqu'au dernier moment d'ouvrir les yeux sur cette vérité, elle avait cru jusqu'au dernier instant que Tom commettrait un impair dans son plaidoyer dénonçant le mythe de Moïse. Tom ignorait qui était véritablement la jeune femme et il lui avait fait un cours point par point comme s'il avait affaire à une enfant ignorante. Camille l'avait laissé parler, ne révélant pas ses propres connaissances dans ce domaine, espérant que Tom ferait une erreur en affirmant une contre vérité concernant l'Ancien Testament.

Cependant, il n'en fut rien.

Et à présent, la conscience de Camille était brisée.

Peut-être qu'une personne moins érudite, qui ne connaissait pas les détails de la Bible comme elle-même les connaissait, aurait simplement haussé les épaules en ricanant et aurait aveuglement balayé du revers de la main les allégations de Tom. Mais Camille savait au détail près que les propos de Tom correspondaient parfaitement avec la réalité temporelle et factuelle. Tout ce qu'avait affirmé Tom était d'une logique implacable. Tom avait réussi à percer le mystère de l'Ancien Testament en le confrontant à la réalité historique.

Pendant des heures, entre Paris et le Caire, silencieusement, Camille avait tourné et retourné tout cela dans sa tête. Analysant avec raison, se faisant violence contre son esprit obstiné qui refusait encore et toujours d'accepter les preuves incontournables avancées par Tom, Camille avait dû finir par admettre la terrible vérité : Moïse n'était qu'un mythe et l'Ancien Testament un plagiat éhonté.

C'était un électrochoc ravageur.

Comme elle s'en voulait d'avoir si longtemps cru à un mensonge de façon aveugle, un mensonge qu'elle tenait pourtant précieusement de ses parents qui lui avaient légué comme un fabuleux trésor ce qu'eux-mêmes avaient hérité des leurs. Mais de ce fabuleux trésor, seul le mot « fabuleux » signifiant « qui tient de la mythologie » était véritable.

Depuis toujours, malgré des voix discordantes, Camille s'était refusé de se rendre à cette évidence et à d'autres, son âme d'enfant le lui interdisait, préférant voguer sur cet idéal d'un Éden créé par Dieu plutôt que sur celui d'un Big Bang évolutif reposant sur la science humaine. Même si l'Église catholique ne partageait plus à l'heure actuelle l'interprétation littérale du livre de la Genèse, Camille avait jusqu'alors encore foi en la véracité de l'Ancien Testament qu'elle et ses amis créationnistes prenaient au pied de la lettre. Pourtant, le millénaire passé, le pape Jean-Paul II avait déclaré que la théorie de l'évolution était plus qu'une hypothèse, ce qui avait créé un séisme parmi les créationnistes et avait provoqué une prise de conscience révolutionnaire. Un nouveau concept était alors apparu dans la mouvance créationniste. Baptisé le « Dessein Intelligent », ne niant plus le phénomène évolutif, cette thèse affirmait que certaines caractéristiques de l'univers et du monde vivant étaient mieux expliquées par une cause intelligente, plutôt que par des processus aléatoires telles que la sélection naturelle ou les mutations génétiques.

Tom avait démonté la création de Dieu en révélant la supercherie de Josias, mais Camille avait su avoir le dernier mot en évoquant le « Dessein Intelligent » de Dieu dans l'évolution humaine.

Mais avait-elle eu réellement le dernier mot ?

Camille considéra Tom assis à la place réservée normalement au copilote.

Elle savait qu'il ne lui avait pas encore tout dit, notamment concernant Jésus-Christ. Quel terrible secret pouvait-il lui révéler ? Que savait-il sur le Christ ? D'ailleurs, que pouvait faire cet homme contre le Seigneur Jésus-Christ Fils de Dieu ? Était-il l'Antéchrist ? Mais surtout, que contenait le rapport Pilate ?

Des questions sans réponse se bousculaient encore dans sa tête.

Comme s'il sentait le regard de la jeune femme posé sur lui, Tom se retourna sur son siège et lui sourit amicalement.

– Nous arrivons bientôt, cria-t-il.

Puis Tom scruta de nouveau l'altimètre et le GPS. Il sortit une grosse liasse de billets en euros qu'il donna au pilote. Celui-ci fit disparaître prestement l'argent dans son blouson. Tom lui tapota l'épaule et se glissa à l'arrière de la carlingue où se trouvait sa grosse valise rouge. Quand il l'ouvrit, Camille fit les yeux ronds en reconnaissant un large sac-harnais parachute.

– Est-ce que vous comptez sauter ? demanda-t-elle en élevant la voix.

– Pas tout seul, c'est un parachute pour un tandem. Vous venez avec moi.

– Mais l’aérodrome de Louxor n’est plus loin...

– Je le sais mais j’avais prévu depuis longtemps qu’on n’y atterrirait pas. Faites-moi confiance, j’ai des milliers de sauts à mon actif dont un peu plus de huit cent comme pilote tandem... ça va être du pur bonheur. Vous et moi, unis dans les cieux...

Camille rougit.

– Et le sac contenant mes affaires ? protesta-t-elle doucement.

– Nous le récupérerons plus tard. D’ailleurs, videz vos poches car vous risquez de ne plus rien retrouver une fois en bas, la pression de l’air agit comme un véritable pickpocket...

La jeune femme acquiesça, le cœur battant, confiant ses clefs de maison et son portefeuille à Tom qui les fit glisser dans une pochette sous son polo noir. Tom s’activa à rabattre les sièges escamotables du Pilatus, puis aida Camille à enfiler un harnais tout en lui prodiguant des conseils pour la chute.

Camille écouta attentivement.

– Ne respirez pas par la bouche, dit Tom. Respirez normalement par le nez. Si vous respirez par la bouche, vous allez éclater...

– Éclater ?

– Je plaisante. Détendez-vous et souriez, tout va bien se passer.

Tom pouvait lire la peur sur le visage de Camille.

La peur de l’inconnu.

Le cœur de Camille s’était accéléré, provoquant un apport massif de sang dans ses muscles : tout son système s’activait déjà, prêt à combattre une infection due aux blessures, amenant les cellules immunitaires en première ligne sur les sites de griffures, morsures ou de coupures de la peau. Les capacités de réflexion « intellectuelle » avaient diminué en un instant car le cerveau privilégiait sa mémoire instinctive pour affûter les réflexes animaux et automatiques primordiaux pour la survie. Sélectionnées pour soustraire les ancêtres de l’homme aux dangers naturels et aux prédateurs, ces réactions d’adaptation autrefois judicieuses ne l’étaient plus dans grand nombre de situations.

Pire, par la peur de l’événement inconnu, le cerveau reptilien de l’homme reprenait le contrôle de l’être et le renvoyait à une conscience de l’âge de pierre.

Le cerveau de l’homme n’était pas unique mais composé de trois cerveaux bien distincts, des cerveaux apparus successivement au cours de l’évolution de l’être humain : les très lointains ancêtres de l’homme étaient passés par différentes phases évolutives, du poisson au batracien, du reptile au mammifère avant d’aboutir à l’humain et à sa station debout. L’évolution

des espèces étant conservatrice, l'homme avait accumulé tour à tour un cerveau dit de « reptile », puis un cerveau dit de « mammifère » et, par une touche finale créatrice, le cerveau dit « humain » s'était superposé aux deux autres.

Trois en un.

Le plus ancien cerveau de l'homme, le « reptilien », était un cerveau primitif, archaïque et primaire âgé de centaines de millions d'années. Le reptilien veillait à la régulation de la vie végétative de l'homme comme sa respiration, son rythme cardiaque, sa température mais il assurait également la satisfaction des besoins primaires tels que l'alimentation, le sommeil ou la reproduction. Garant de la survie immédiate de l'individu et de l'espèce, le reptilien était le gardien vigilant des réflexes innés préprogrammés : face à une même situation, un stimulus entraînait toujours une même réponse immédiate et basique comme la fuite ou l'attaque. Ces comportements de survie n'étaient pas évolutifs avec l'expérience, ne pouvant s'adapter à une situation singulière comme un saut en parachute car le cerveau reptilien avait une mémoire à court terme. La mémoire de l'instinct était fixe, elle ne permettait pas la possibilité d'acquisitions nouvelles : depuis la nuit des temps, l'abeille ouvrière accomplissait de manière immuable des tâches successives programmées.

Il en était de même pour le cerveau reptilien.

Différent de ce dernier, le cerveau « mammifère » était venu s'y greffer il y avait une soixantaine de millions d'années : ce second cerveau était celui de l'émotion et de l'apprentissage par la mémoire.

Car le cerveau mammifère était avant tout mémoire, une mémoire qui agissait par l'expérience, une mémoire où l'affectivité était étroitement imbriquée.

Le cerveau mammifère était une pièce maîtresse de la mémoire et de l'émotion où le cerveau « humain » était venu s'implanter à son tour.

Fruit de l'ultime évolution humaine, ce troisième cerveau était le nec plus ultra de l'intelligence : il permettait le langage et la logique, l'abstraction et l'intuition, la créativité et la pensée aux idées infinies. Par les expériences passées, par le traitement des souvenirs et par un processus imaginaire, l'anticipation des actes était garantie.

Si l'animal vivait dans l'instant, arc-bouté sur l'instinct, l'homme vivait quant à lui dans le futur grâce à son troisième cerveau siège de sa conscience. Comme un chef d'orchestre, cette conscience commandait les cerveaux reptilien, mammifère et humain, éradiquant les conduites instinctives ou émotionnelles par l'éducation et la culture.

Du moins, en théorie.

Car les trois cerveaux étaient des musiciens sourds qui ne s'accordaient pas.

Malgré une connexion étroite, ils coexistaient difficilement sous le crâne humain puisqu'ils n'avaient jamais fait l'objet d'une intégration véritable.

Dans les faits, le cerveau humain, dit de la « raison », n'exerçait pas sans effort sa domination sur les émotions de mammifère et les instincts de reptilien. Il arrivait même fréquemment que les instincts et les émotions exercent au contraire une domination sur la raison.

Le traitement de l'information captée par l'un des cinq sens s'effectuait de bas en haut, du cerveau reptilien vers l'humain en passant par celui mammifère médian. Le cerveau reptilien était le premier à analyser l'information selon un registre de sécurité ou d'insécurité. En cas de danger, le reptilien était capable de court-circuiter l'ensemble des autres cerveaux et de prendre les rênes de la conscience pour imposer ses instincts préprogrammés.

Le pouvoir du reptilien sur les autres était quasi total en situation de danger mais aussi, de façon aléatoire, dans des situations sans aucun risque pour l'intégrité physique. Un déclenchement intempestif de la peur, une situation quelque peu stressante ou contrariante, une insulte ou un simple regard de travers pouvaient entraîner un comportement imprévisible, voire animal : lorsque le reptilien prenait le pas sur la raison, une violence instinctive pouvait exploser à tout instant dans une fureur bestiale.

Les pulsions de l'homme, quelles qu'elles soient, étaient toujours celles très primaires du cerveau reptilien voulant prendre le pouvoir sur la conscience, sur le corps et, garde-fou vacillant, la raison devait faire un effort titanesque pour qu'on ne lui obéisse pas aveuglément.

L'homme avait hérité de ce cerveau primitif et, comme chez les reptiles, il impliquait l'instinct de conquête, l'établissement et la défense d'un territoire, une volonté de dominance et de puissance. Instinctif et brutal, ce cerveau était responsable de certains comportements « inhumains » comme l'agressivité, l'hostilité à l'égard de celui qui n'appartenait pas au même groupe que soi, mais également l'obéissance aveugle à un leader dominant et le respect de l'ordre social : les comportements rituels et hiérarchiques des sociétés industrielles modernes avaient une composante reptilienne.

Pire, les différents gouvernements veillaient, par des craintes savamment distillées, à l'éveil des cerveaux reptiliens pour que ceux-ci prennent le dessus sur la conscience, en particulier lors d'élections pour que l'ordre et la sécurité instinctive triomphent dans les urnes totalitaires. Les leaders politiques savaient comment fonctionnait le cerveau de

l'homme et par les peurs, notamment la peur des « autres », ils transformaient les humains en reptiles, en marionnettes reptiliennes dociles à toute autorité en dépit de la raison.

Le cerveau reptilien était responsable de bien des maux de l'humanité, de l'horreur des erreurs de l'histoire, l'histoire de l'homme à la conscience tronquée.

L'émotionnel cerveau mammifère, quant à lui, n'était pas en reste dans cette cruelle destinée qui bafouait l'intelligence.

La mémoire était la brique, le tissu profond de la pensée engendrant la conscience. Elle était le seul accès que l'homme avait au passé, à l'acquis. Et cette mémoire, où la conscience abreuvait sa soif de souvenirs, était au cœur du cerveau mammifère.

Celui-ci analysait l'information captée par les cinq sens immédiatement après le cerveau reptilien, non pas sur un registre sécuritaire mais sur un plan émotionnel en le confrontant à sa mémoire, sur un registre de plaisir ou de déplaisir car le cerveau mammifère était le centre de l'émotion qui pouvait se résumer par un mot unique.

Désir.

Et ce désir émotionnel devait être assouvi.

Pour arriver à ses fins en dépit de la raison qui guettait, le cerveau mammifère disposait d'un atout imparable.

L'inconscient.

Car le cerveau mammifère était le siège de l'inconscient.

Des couleurs, des odeurs ou des comportements, des lieux ou des situations qui flattaient le désir esclave des sens suscitaient l'éveil de l'inconscient. Sournoisement, pour assouvir les désirs du mammifère, l'inconscient dictait alors sa volonté à la conscience faible et absente.

Et l'émotion l'emportait sur la raison.

De façon quasi constante, la conscience était infectée par cette affectivité ainsi que par l'instinct parasitaire reptilien responsable du chaos, non seulement dans le monde, mais aussi dans le cœur de tout homme.

Sans connaissance des caractéristiques de ses trois cerveaux, l'homme était toujours esclave, esclave de tous ceux qui le manipulaient intérieurement ou extérieurement à son insu, esclave d'une cage dorée dans laquelle son esprit tronqué s'enorgueillissait d'être libre...

– Tom ?

Le regard flou de Tom se focalisa sur celui de Camille.

– N'ayez pas peur, dit-il. Un vieil adage de parachutiste dit que seuls ceux qui font le grand saut savent pourquoi les oiseaux chantent. Et vous allez le découvrir d'ici peu.

Camille eut un sourire timide.

La hauteur de la carlingue ne permettant pas de rester debout, un genou à terre, Tom enfila le parachute sur son dos, puis alla s'asseoir sur le sol derrière l'étroit habitacle du pilote, face à l'arrière de l'avion. Camille enjamba Tom pour s'asseoir entre ses jambes, dos à lui. Celui-ci boucla les quatre clips de son sac-harnais sur les anneaux dorsaux du harnais de la jeune femme. Ensuite, il tira sur les sangles des attaches pour unir au plus près le fragile corps de la passagère contre le sien. Camille noua ses cheveux d'un rapide chignon et elle fixa autour de sa crinière domptée l'élastique d'une paire de lunettes de chute.

De son bras gauche, Tom entrouvrit la porte coulissante du Pilatus et jeta un coup d'œil en bas. Ils étaient juste à la verticale du temple de Louxor. Le pilote ajusta la vitesse de l'avion au minimum et se tourna pour faire un signe du menton. Tom ouvrit la porte en grand en la poussant avec son pied.

La fraîcheur de l'altitude envahit la carlingue.

Tom s'assura qu'aucun aéronef ne se trouvait juste en dessous : à part un minuscule hélicoptère qui volait au loin, le ciel était libre. Tom et Camille pivotèrent et cette dernière se retrouva le corps suspendu dans le vide. Les mains tremblantes, tenant le haut de son harnais, elle ferma un bref instant les yeux.

– C'est parti, lui murmura Tom à l'oreille.

Le tandem plongea en avant.

Dilatés par la peur, les yeux de Camille s'ouvrirent en grand. Elle eut un haut-le-cœur qui ne dura qu'une fraction de seconde : elle ne tombait déjà plus, elle chutait, portée par le fluide de l'air. Elle avait l'impression d'être entrée dans une cascade rafraîchissante où l'eau invisible coulait sur tout son être, le tout couplé à un titanesque ventilateur dont l'hélice imperceptible accélérait l'air tout autour d'elle. Elle était aux anges, elle avait la sensation de flotter et non pas de tomber. Envoûtée par le bruit assourdissant provoqué par la vitesse de l'air autour de ses oreilles, elle regardait de ses yeux d'enfant le monde d'en bas quelque peu grandissant, arborant inconsciemment un sourire grisant.

Tom porta la main sur son sac-harnais et libéra au-dessus de lui le ralentisseur, un petit parachute en forme de poire un peu similaire à ceux que déployaient les puissants avions à réaction pour se ralentir lors des atterrissages. Le tandem stabilisa ainsi sa vitesse de chute aux environs des deux cents kilomètres à l'heure. Tom prit les mains de Camille et les écarta délicatement pour les positionner sur l'air. La jeune femme était dans un état d'euphorie totale, n'ayant plus totalement conscience de son être, se

sentant libre et sereine, semblable aux chérubins dans le firmament sans contrainte de la gravité terrestre.

Cela dura moins d'une minute.

À mille cinq cents mètres du sol, Tom tira sur la poignée pour libérer le parachute principal. Une grande voile de couleur fuchsia se déploya instantanément grâce au ralentisseur auquel elle était reliée. Le tandem fut stoppé net, comme arrêté par un mur invisible.

Et le silence se fit.

– Maintenant vous savez pourquoi les oiseaux chantent, dit Tom.

Camille ne put s'empêcher de pousser un long cri de joie qui s'éleva dans l'infini du ciel bleu. Elle tourna ensuite son visage vers celui de Tom.

– C'était merveilleux... merci...

Tom attrapa les commandes du parachute, tira dessus pour faire cabrer la voile et il dirigea le tandem vers son objectif. Longeant le Nil, l'agglomération de Louxor semblait immense, quadrillée d'habitations ocre et basses aux toits plats uniformes. À son opposé, de l'autre côté du fleuve large de deux cents mètres, contrastant avec l'urbanisation de Louxor, des grands champs cultivés s'étendaient, ceinturés non loin par le désert montagneux où se perdait la vallée des rois.

Tom tira sur une commande et le parachute s'enfonça en tournant, perdant rapidement de l'altitude. Au-dessous, le temple en ruine de Louxor offrait des terrains dégagés pour pouvoir atterrir sans difficulté, l'ensemble du site archéologique étant long d'un demi-kilomètre.

Depuis les airs, Camille distingua de nombreux bus de touristes stationnés sur la route principale entourant le site et, le long du Nil d'un bleu océan, plusieurs gros bateaux de croisière mouillaient à une encablure à peine. Au cœur de la ville, l'endroit semblait fréquenté et l'arrivée du tandem n'allait pas passer totalement inaperçue.

Tom sélectionna attentivement un endroit un peu isolé et y conduisit le tandem pour l'approche finale. Camille avait maintenant ses genoux relevés vers sa poitrine et se préparait à l'atterrissage comme Tom venait de le lui indiquer. À une dizaine de mètres de la route, près de hautes colonnades et de gros blocs de pierre disséminés par-ci, par-là, le tandem atterrit doucement sur un sol terreux. Médusé, un groupe de touristes assista à la scène.

Tom n'y prêta pas attention et détacha les clips le reliant à sa passagère. Il enleva son sac-harnais et se pressa d'enrouler la voile du parachute avachie sur la terre. Il cacha l'ensemble derrière deux grosses pierres et Camille y déposa également son harnais.

Surgi de nulle part, un vieux jardinier égyptien se mit à vociférer contre eux. Tom s'approcha en lui tendant un billet de cent euros. Il échangea quelques mots avec le vieillard et celui-ci acquiesça en souriant, dévoilant une bouche édentée.

– Vous parlez arabe ? s'étonna Camille.

– Assez pour me faire comprendre, répondit-il modestement.

– Que lui avez-vous demandé ?

Tom eut un petit rire.

– De surveiller mon parachute...

Tom regarda tout autour de lui et il fronça les sourcils : habituellement, de nombreux policiers étaient présents et Tom avait même prévu de grosses liasses de billets pour que ces fonctionnaires ferment les yeux sur son intrusion en parachute. Mais les policiers étaient étrangement absents.

– Allons-y, dit Tom.

Longeant le parc aux vestiges religieux millénaires, le couple se dirigea vers les deux hauts murs de l'entrée du temple. L'obélisque apparut sur leur droite, aux côtés de deux colosses assis, gardiens intemporels des lieux. Partant sur la gauche, une longue allée de sphinx veillait également à la sérénité du sanctuaire.

Cependant, la quiétude de l'endroit était quelque peu troublée par un attroupement au pied de l'obélisque. Tom et Camille s'approchèrent. Sous le regard des touristes, un Européen d'une cinquantaine d'années, à l'embonpoint remarquable, était entouré par une dizaine de policiers locaux en uniforme bleu, Kalachnikov en bandoulière.

Tenant en main un bloc de granit rectangulaire, le quinquagénaire rondouillard parlait fort en gesticulant.

– Ça fait une heure que j'essaye de vous le dire, pesta-t-il avec un fort accent marseillais. C'est pas moi... vous comprenez ? C'est une femme qui a abîmé votre obélisque... Putain, personne parle français dans ce bled ou quoi ?

Intrigué, Tom s'avança.

– Vous avez un problème ? demanda-t-il avec son léger accent suisse-allemand.

– Tu parles français ? s'exclama le Marseillais. Tu vas pouvoir me sortir de ce pétrin, Bonne Mère. Je parle pas l'anglais et encore moins l'égyptien. Les policiers croient que c'est moi qui ai arraché cette pierre de l'obélisque. Mais c'est pas moi, je te le jure sur la tête de mes enfants. C'est une nana, une jolie blonde pendant que l'hélicoptère faisait des loopings...

– L'hélicoptère ? Quel hélicoptère ?

– Attends je t'explique : y'a un hélicoptère qui a fait un show aérien pendant dix minutes, il a fait des loopings, des allers-retours, un vrai spectacle de fada et d'ailleurs tout le monde ne regardait que lui. Moi aussi d'ailleurs. Sauf qu'à un moment un gonze me bouscule sans faire exprès et je me retourne. Et là, je vois derrière moi cette nana qui est sur le socle de l'obélisque en train d'enlever cette pierre d'un hiéroglyphe...

Tom poussa un grognement de surprise. Comprenant la situation, il s'écarta de quelques mètres pour mieux voir l'obélisque. Il n'était pas le seul : le cou tendu vers la base du monolithe, quelques touristes regardaient la petite cavité vide qui se dessinait à l'intérieur d'une forme rectangulaire.

– Et il y avait quoi à l'intérieur ? questionna Tom.

– Ça, j'en sais rien, j'ai pas bien vu. Mais ce que je sais, c'est que la nana, elle a pris un truc à l'intérieur et elle l'a mis dans son sac à dos...

Ne comprenant pas ce qu'ils étaient en train de se dire, un des policiers s'énerva.

Sans ménagement, il arracha le bloc de granit de la main du Marseillais et grimpa sur le support de l'obélisque. Il repositionna la pierre finement taillée et scella la niche d'un geste rageur.

*
* *

Le long du Nil, l'hélicoptère volait à une vingtaine de mètres de hauteur.

Léo regardait le paysage défiler devant ses yeux bleus. Les écouteurs d'un baladeur MP3 sur les oreilles, couvrant le bruit assourdissant du rotor, un chant grégorien faisait vibrer son cœur.

Léo aimait les chants religieux, ces musiques écrites par la main de Dieu et soufflées à ses créatures terrestres par le biais de compositeurs réceptifs au divin. À l'époque actuelle, les musiques divines étaient malheureusement submergées par des musiques endiablées, des chants scandés par des foules en délire qui adoraient de simples mortels propulsés au rang de stars dans une folie collective maléfique. Pourtant tous ces chanteurs, toutes ces idoles n'étaient que des saltimbanques, de pathétiques bouffons qui avaient l'outrecuidance de donner leurs avis sur tout, notamment sur la politique alors qu'ils n'étaient que des gueux n'ayant en eux aucune essence divine pouvant les créditer d'un incontestable savoir céleste.

Est-ce que les saltimbanques des temps glorieux conseillaient les rois au noble sang bleu ? Non, ces miséreux n'avaient été que des bateleurs censés distraire les émissaires divins de Dieu. Mais de nos jours, le Mal entraînait

les jeunes générations dans l'adoration de ces saltimbanques modernes en les détournant de la seule adoration légitime que tous auraient dû avoir.

Celle de Dieu et de son Fils Jésus-Christ, le sauveur de l'humanité.

Léo enleva le foulard autour de sa tête et la perruque blonde. À côté de lui, le pilote égyptien à la moustache épaisse fixait le fleuve qui fuyait sous eux, n'osant regarder son passager. Le sourire en coin, Léo considéra le gros collier de chien que l'Égyptien portait autour du cou.

Un couteau de boucher sur la gorge, Léo l'avait forcé à mettre ce collier. Puis Léo avait assuré que le petit boîtier noir qui était rivé sur le collier contenait un explosif assez puissant pour arracher une tête. Léo avait exhibé son téléphone portable en affirmant qu'il pouvait actionner l'explosion à plus de dix kilomètres de distance et si quiconque essayait d'enlever le collier, un capteur thermique déclencherait la charge explosive.

L'Égyptien avait mollement rétorqué que sans lui, l'hélicoptère s'écraserait. Léo avait ri et il avait pris pendant cinq minutes les commandes de l'appareil : par le passé, le cardinal Fustiger avait offert à son protégé une formation de pilote d'hélicoptère pour que Léo puisse le transporter rapidement dans les grandes propriétés des divers notables où se tenaient des cérémonies secrètes.

La peur au ventre, l'Égyptien avait alors docilement collaboré.

À l'approche de Louxor, Léo s'était déguisé en femme. Quand l'hélicoptère s'était posé près d'une route, Léo avait pris un talkie-walkie à la fréquence calée sur celle de la radio de bord. Léo n'avait pas marché longtemps avant de trouver un taxi qui l'avait emmené jusqu'au temple. L'obélisque était sous « haute surveillance » : la présence incessante de touristes empêchait d'agir librement. Toutefois, Léo avait tout prévu et, par radio, il avait ordonné au pilote dont l'hélicoptère bourdonnait sagement dans le ciel de faire diversion. Tenaillé par la peur de mourir, l'Égyptien s'était surpassé, attirant tous les regards par ses acrobaties spectaculaires.

À présent, le Livre du Diable en sa possession, Léo faisait route vers le Caire.

Néanmoins, il restait une tâche à finir.

Le pilote connaissait son vrai visage.

Domage que le collier avec l'explosif ne soit qu'un bluff.

Léo se retourna pour se saisir de l'étui contenant le violon rangé derrière son siège. L'instrument électrique noir fut démonté en moins d'une minute et les pièces qui le composaient furent assemblées différemment. Léo approvisionna le chargeur de balles couleur or et il fit claquer la culasse du pistolet-mitrailleur au canon long.

Le cardinal Fustiger lui avait bien fait promettre, en dehors de Thomas Anderson, de ne tuer aucune autre personne.

Mais le cardinal n'en saurait jamais rien et, au regard de Dieu et de Sa Création, Léo ne faisait que débarrasser la terre d'un suppôt du Diable adorant un faux Dieu.

*

* *

La peur se lisait sur le visage du serveur égyptien à la moustache épaisse.

Attablé avec Camille, Tom balaya d'un regard rapide la salle du bar de l'hôtel Sheraton de Louxor.

Hormis quelques touristes, la plupart des clients étaient de jeunes Égyptiens appartenant à la classe aisée du pays.

Ceux-ci aussi avaient peur.

Les cous tendus vers les écrans de télévision fixés sur les murs à la décoration luxueuse, ils écoutaient le journaliste de la chaîne CNN annoncer l'imminence d'une intervention télévisée du président des États-Unis d'Amérique. Semblables à de fatales prophéties, les titres des informations qui défilaient sous le présentateur à la coiffure impeccable alimentaient les craintes des Égyptiens présents.

Pour eux, le temps semblait s'être arrêté, suspendu à la lecture de ces annonces funestes qui matraquaient leurs instincts reptiliens.

Si les chaînes d'information du monde entier n'obéissaient pas toutes aveuglément à l'ordre établi, jouissant d'une indépendance tronquée bien précaire, elles n'en diffusaient pas moins les peurs orchestrées par les autres.

Sans jamais en vérifier la source par souci de scoop, les journaux, les chaînes de télévision ou les radios présentaient toujours au public une information qui allait dans le même sens que les autres. Tous les médias cherchaient à entretenir coûte que coûte leur réputation de source fiable d'information du fait que, décérébré par une propagande d'État, le public considérerait comme crédible une information qui œuvrait dans le même sens de ce qu'il croyait auparavant.

Ainsi, si le public avait lu une information dans les journaux, la meilleure façon pour les autres médias d'être considérés comme des sources d'informations crédibles était de tenir des propos identiques. Toute théorie venant corroborer une croyance de société, de politique ou de

religion déjà installée dans les consciences s'ancrait naturellement dans le discours médiatique.

La nouveauté, le changement synonyme de perturbation était interdit par une autocensure inconsciente. Et personne ne trouvait à redire car l'opinion mondiale était une foule aveugle qui constituait sa vérité sur la foi du courant majoritaire et non au travers d'une recherche réelle d'informations : la foule formait toujours ses croyances en se référant à ce qui était admis par le plus grand nombre de personnes.

Sur l'écran de télévision, Tom lut un message défilant en anglais qui avertissait du départ imminent des troupes et des blindés israéliens vers les frontières libanaise et égyptienne.

Théoriquement, les rumeurs étaient propagées par les gens qui ne savaient pas tandis que l'information était diffusée par ceux qui savaient. Mais les nouvelles propagées par les médias étaient plus souvent du registre de la rumeur, des rumeurs d'État qui entretenaient les angoisses des masses.

La rumeur médiatique suscitait l'angoisse du public et lorsqu'elle disparaissait comme disparaissait un jour ou l'autre toute rumeur, l'angoisse du public retombait.

Il fallait donc alimenter sans cesse cette machine à nourrir les cerveaux reptiliens et ne provoquer aucune censure dans ce flot de peurs programmées.

De toute façon, il n'y avait aucun danger qu'une information véritable émerge parmi ce torrent machiavélique.

L'information était censurée non pas par une rétention mais bien au contraire par un déluge incessant de nouvelles alarmantes ou inutiles, comme annoncer solennellement que le président de la République était parti faire un jogging. Abreuvant sans relâche les journaux télévisés de tous pays, par leurs nombres infinis, ces intoxications cérébrales présentées comme des dépêches vitales interdisaient l'émergence des vérités ou des secrets d'État qui se perdaient alors dans l'océan de l'ignorance et de l'oubli.

Tom considéra ces hommes et ces femmes qui buvaient les paroles du journaliste.

On était physiquement ce qu'on mangeait : une alimentation riche en sucre et en graisse rendait l'homme malade, difforme et abject tandis qu'une noble nourriture équilibrée et diététique flattait la beauté de l'être tout entier.

Il en était de même pour l'intellect.

On était mentalement ce qu'on regardait : des heures et des heures à regarder cette télévision insipide atrophiaient le cerveau humain, donnant ainsi le pouvoir au cerveau reptilien ou au mammifère pour que les émotions et l'inconscient de ce dernier prennent les rênes de la conscience, le tout orchestré par d'habiles marionnettistes œuvrant pour les puissants du monde.

La conscience croyait inconsciemment toutes les images qui imprégnaient l'esprit. Par la télévision hypnotique, on pouvait dire n'importe quoi sans que les spectateurs doutent de ce qu'on affirmait.

Tel un stalinisme moderne, c'était un contrôle des masses par l'image.

– Le président va prendre la parole, dit Camille en posant sa main sur le bras de Tom.

Tom leva son regard vers l'écran le plus proche fixé au mur.

Derrière son pupitre, le charismatique président américain affichait une mine grave de circonstance. Il n'était pas le représentant d'une élite détachée de la vraie Amérique, il était le dirigeant représentatif de son peuple, s'habillant en cow-boy pour ressembler à ses concitoyens de l'Amérique profonde, symbolisant par son aspect extérieur des valeurs intérieures apaisantes.

Par un miroir narcissique, pour l'homme de la rue, la similitude avec quelque chose de rassurant : celui qui parlait comme lui, celui qui était physiquement similaire incarnait le modèle du leadership parfait en dépit d'une véritable nature cachée.

Laissé tout seul, un caneton se mettait à caqueter de peur. Si on lui mettait un miroir en face de lui, il arrêta de crier, persuadé de n'être plus seul et d'avoir un véritable compagnon avec lui dans son propre reflet.

Cette illusion fonctionnait aussi chez l'homme.

Lorsqu'un serveur dans un restaurant répétait mot pour mot la commande du client, souriait quand le client souriait, se grattait le nez quand le client le faisait ou hochait simplement la tête dans un reflet identique, ce serveur-là obtenait beaucoup plus de pourboire que n'importe quel autre serveur qui n'agissait pas de la sorte dans un mimétisme fictif.

On obtenait ce qu'on voulait en singeant la similitude car l'ego humain aimait ce qui était pareil à lui-même.

Le pouvoir des mots ne comptait pas tant que celui du miroir narcissique.

« Il est légitime pour un État, pour que son peuple aspire à sa souveraineté nationale, de revendiquer les terres qui lui appartiennent légitimement. La Terre promise appartient aux Juifs et Dieu en personne leur a octroyé ce droit de posséder ces terres... ».

Le président parla brièvement, donnant son soutien sans condition à Israël, menaçant quiconque braverait la résolution des Juifs de reprendre possession des terres du peuple élu.

Les Égyptiens présents dans la salle du bar de l'hôtel Sheraton savaient ce que cela signifiait pour eux : leur gouvernement allait mobiliser tous les réservistes du pays pour déployer l'armée contre Israël.

Une énième guerre était en route pour un conflit de territoire.

– Que faisons-nous maintenant ? demanda Camille, quelque peu inquiète de la tournure des événements internationaux. Est-ce que nous rentrons en France ?

– Non, dit Tom. Tant que je n'aurai pas une copie du Graal en main, je ne rentrerai pas. Dans son carnet, l'abbé Boudet indique l'emplacement de quatre caches probables du Graal...

– Il n'en reste plus que trois à présent si nous éliminons celle de l'obélisque.

– Oui, c'est vrai, il ne reste que trois emplacements...

Fermant les yeux, Tom réfléchit un instant.

– Alors, où allons-nous ? finit par questionner Camille, impatiente.

– À Jérusalem. L'abbé Boudet a écrit dans son carnet que le scribe égyptien qui a rédigé le rapport sous la dictée de Pilate était un espion juif. Ce scribe a fait deux copies fidèles de l'original : l'une a été trouvée par Champollion et dissimulée dans l'obélisque, l'autre a été envoyée au Temple de Jérusalem par le scribe lui-même.

– Mais le Temple de Jérusalem a été détruit par les Romains, il ne reste que le mur des lamentations.

– Je dirais oui et non. Oui, parce que le Temple a été effectivement détruit et non, parce que tout le Temple n'a pas été détruit. D'après Boudet, il reste une salle souterraine secrète qui a dû échapper à la destruction et cette salle servait à la conservation de certains écrits.

– Comment l'abbé Boudet savait-il cela ? s'étonna Camille.

– Je vous rappelle que le scribe juif tenait un journal intime que Champollion a découvert avec le Graal. Champollion a consigné les passages de ce journal dans son propre carnet et Boudet les a reportés à son tour dans le sien. Boudet indique que le scribe relate l'emplacement précis d'une salle du Temple où étaient conservées toutes ses missives.

– Et vous pensez que le Graal s'y trouve ?

– En tout cas, Boudet en était persuadé. Dans son carnet, Boudet mentionne qu'il s'est procuré un plan du Temple à prix d'or chez un antiquaire plus ou moins louche de Jérusalem avec qui il correspondait

depuis la France. Il s'est également procuré le plan de la mosquée Al-Aqsa qui a été construite au septième siècle sur l'emplacement du Temple détruit. Boudet a comparé minutieusement les deux plans et il a découvert la présence d'un mur de la mosquée qui pourrait donner accès à la salle souterraine.

– Mais pourquoi Boudet a perdu son temps à enquêter sur le Graal du Temple alors qu'il savait qu'une copie se trouvait dans l'obélisque de Louxor, une copie à portée de main ?

– Avant d'entreprendre un long voyage vers le Graal, Boudet voulait être sûr de partir pour quelque chose. Il n'était pas certain à cent pour cent que le Graal de Louxor s'y trouvait encore. Boudet s'apprêtait à partir en voyage pour récupérer l'une des quatre copies du rapport quand l'abbé Saunière a découvert le Graal de Rennes-le-Château. Et la quête du Graal de l'abbé Boudet s'est arrêtée à ce moment-là.

– Alors nous partons pour Israël, malgré la guerre qui couve ? s'enquit Camille.

Tom acquiesça.

– Oui parce que le Graal qui se trouve à Jérusalem est un clone de l'original que Pilate a remis à l'empereur de Rome. Ce n'est pas simplement la copie d'une copie tardive. La précision des détails qu'il y a dans ce clone ne souffre pas des imperfections qu'a toute copie retranscrite par les copistes au cours des siècles. Nous partons donc à la recherche de la source du Graal, un Graal d'une pureté originale.

Doucement, Camille approuva, ses yeux verts renvoyaient des reflets changeants.

Tom lui sourit.

Jusqu'alors, Tom avait cru pouvoir entrer rapidement en possession du Graal. D'abord à Rennes-le-Château et, par la suite, à Louxor. Mais il avait subi deux revers. Depuis le tout début, il avait prévu de ne divulguer le secret du Christ à Camille qu'une fois qu'il serait en possession du Graal. Avec cette preuve irréfutable en main, Tom aurait tout dévoilé à Camille, celle-ci n'aurait alors pas pu contester la vérité.

Mais ce plan initial n'était pas obligatoire.

Car, après tout, il avait déjà levé le mystère sur l'Ancien Testament à Camille et la conscience sagace de la jeune femme avait accepté la logique implacable du mensonge d'État manigancé par le roi Josias.

Était-il encore nécessaire d'attendre d'avoir le Graal en main pour lui dire le secret du Fils de Dieu ?

Camille était intelligente et malgré sa foi aveugle dans le Christ, Tom était persuadé de pouvoir lui ouvrir les yeux sans brandir le rapport Pilate

devant elle. Même s'il ne l'avait jamais lu, Tom n'en connaissait pas moins pertinemment son contenu global et il révélerait à Camille ce que le manuscrit de Pilate renfermait en substance.

La découverte du Graal de Jérusalem ne serait que la cerise sur le gâteau, la touche finale, l'ultime coup de massue enfonçant le clou de la vérité dans la croix du mensonge.

Silencieusement, Tom élaborait une stratégie.

Il devait prendre ses précautions et bien préparer l'environnement psychologique avant de divulguer le secret du Christ, afin de placer l'esprit de Camille en position d'écoute et d'ouverture.

Tom eut un sourire quelque peu diabolique.

Il connaissait l'endroit idyllique pour arriver à ses fins.

Pour révéler le secret de Jésus à Camille, Tom attendrait d'être physiquement au cœur de l'enfer.

17

États-Unis 1789.

New York

La main sur la hanche, George Washington considéra sa haute et noble silhouette dans le miroir.

Sa chevelure blanche poudrée, son visage marqué par une variole passée et son unique dent encore intacte qu'un dentier en ivoire éclipsait habilement ne parvenaient pas à le rendre vieux. Il se sentait toujours jeune, frais et agile malgré ses cinquante-sept ans.

On disait de lui qu'il avait l'âme, le regard et la taille d'un héros.

Washington n'était jamais embarrassé des hommages qu'on lui rendait. Il avait parcouru tant de chemins et survécu à tant de batailles, tant de guerres pour arriver là où il était aujourd'hui.

Le premier président des États-Unis d'Amérique.

Depuis quelques jours à peine, il avait prêté serment de fidélité sur la Bible et il avait été investi du pouvoir suprême.

Washington porta ses yeux sur la bible qui se trouvait sur le bureau.

Un ordre nouveau était en marche.

Depuis longtemps, par la Grande Loge franc-maçonne, il avait été initié aux véritables révélations contenues dans la Bible et aux secrets de la connaissance parfaite dévoilée par le Christ de son vivant. Si le peuple américain n'était pas encore tout à fait prêt pour appréhender l'authentique ésotérisme chrétien, un temps proche devrait cependant venir où le voile du mystère serait enfin levé. Des siècles de mensonges avaient obscurci la raison et le temps viendrait bientôt où les nuages de l'ignorance laisseraient la lumière des cieux submerger le cœur des hommes par les Vérités célestes.

Les dévots descendants du Mayflower étaient puissants et ils ne tarderaient pas à mettre la main sur le pouvoir suprême dans les années à

venir. Si Washington ne révélait pas les vérités qui régissent les cieux pendant son mandat, les puritains perpétueraient les erreurs enracinées en eux, eux qui étaient aveuglés par leur foi chrétienne en croyant tout connaître des Saints Écrits qu'ils prenaient malheureusement au pied de la lettre.

Washington se devait d'établir la vérité avant que l'obscur ignorance ne triomphe encore, comme elle avait triomphé partout dans le monde au fil des siècles.

– Bonjour, Monsieur le Président...

Washington se tourna vers la porte d'entrée. Un vieil homme se tenait devant la porte fermée.

Ses joues épaisses, son menton carré et son nez crochu avaient une immobilité blême, qu'augmentaient encore ses paupières lourdes, retombant à demi sur de gros yeux clairs.

– Qui êtes-vous ? interrogea Washington.

L'inconnu inclina légèrement le buste.

– Je me présente, dit-il d'une voix grave. Je suis Abraham Israël. Mais vous pouvez m'appeler Abraham...

Son regard se fixa sur la bible. Il fit un petit geste du menton dans sa direction.

– Vous croyez connaître le Nouveau Testament, n'est-ce pas ?

Il eut un petit rire sec.

– Lisez plutôt ceci...

Sortant un manuscrit d'une poche de sa redingote, Abraham le tendit à Washington, puis alla s'asseoir dans un fauteuil.

Intrigué, Washington considéra le manuscrit entre ses mains.

– Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il après un instant.

Abraham eut un sourire énigmatique.

– Une traduction en anglais du rapport Pilate... mais lisez-le plutôt... il est très instructif...

Dès la lecture des premières pages, Washington crut qu'il allait défaillir. Il préféra aller s'asseoir lui aussi dans un fauteuil qui se trouvait vis-à-vis d'Abraham.

Quand il eut fini de consulter l'ouvrage, Washington releva la tête, le regard perdu.

– N'ayez aucun doute, Monsieur le Président, cette traduction du manuscrit original est parfaitement exacte, je peux vous le garantir. Et il serait dommage que l'original soit rendu public, n'est-ce pas ?

Pensif, Washington garda le silence. Après quelques minutes, il finit par poser une question.

– Que voulez-vous ?

– Votre éternel soutien, répondit Abraham en souriant. Nous autres Juifs avons toujours été victimes de persécution et nous espérons que dans ce nouveau pays, nous aurons toujours la liberté de culte, la liberté de vivre simplement comme nous l’entendons. J’ai confiance en vous pour l’avenir du peuple élu. Et j’ai également confiance dans vos successeurs car si le soutien des présidents des États-Unis venait à nous faire défaut, le rapport Pilate serait rendu public...

Washington acquiesça machinalement.

Abraham se leva.

– Nous aurons certainement l’occasion de nous revoir, Monsieur le Président. Gardez la traduction du rapport Pilate, c’est un modeste présent pour nouer nos futures relations amicales. Rassurez-vous, l’original en latin est en lieu sûr...

Abraham se dirigea vers la porte et posa la main sur la poignée. Sans tourner la tête, il ajouta :

– Je suis persuadé que nos relations seront fructueuses, Monsieur le Président. Au revoir.

Il sortit.

Washington resta seul.

Son âme, sa foi et ses croyances étaient irrémédiablement détruites. Il mit plusieurs heures à sortir du néant dans lequel sa conscience brisée s’était réfugiée.

Telle une naissance douloureuse, une certitude prit lentement forme en lui.

L’ordre nouveau que ses amis francs-maçons et lui-même avaient voulu ne devait plus se faire car une question terrible restait en suspens : si on leur avait menti concernant le Christ, qu’en était-il pour les Vérités célestes ? Nul ne pouvait imposer au peuple des vérités qui n’étaient peut-être que d’autres mensonges séculiers.

Le regard flou de Washington se porta sur le manuscrit de Pilate.

Il devait garder le secret à son sujet.

Qu’allait-il faire à présent ?

En premier lieu, il fallait s’assurer coûte que coûte de l’amitié d’Abraham Israël. Si ce dernier mettait sa menace à exécution, la publication du rapport Pilate déclencherait des troubles terribles, l’anarchie éclaterait avec des lynchages de religieux et l’Union des États finirait par

voler en éclats. Avec la divulgation du secret du Christ, une guerre civile était à craindre, non seulement ici mais également dans de nombreux pays, notamment en France où son ami le marquis de La Fayette se trouvait.

Il y avait des secrets qu'on devait absolument taire pour vivre libre.

Libre en apparence.

18

Transfiguration

Jésus s'arrêta un instant.

Il contempla la grande bâtisse blanche haute de deux étages et longue d'une cinquantaine de mètres. Puis il pénétra à l'intérieur par une entrée flanquée de deux portes massives grandes ouvertes. Dans une immense pièce circulaire l'attendaient déjà les futurs partisans venus écouter son discours. Jésus se faufila parmi eux jusqu'à une estrade improvisée : on avait pris une grande table et posé une chaise dessus. Agilement, d'un bond, Jésus grimpa sur la table. Il resta là pendant quelques secondes à dévisager ces centaines de faces tendues vers lui. Dans leurs yeux, il lisait l'impatience d'entendre ce qu'il allait leur dire.

Il s'assit et prit la parole, remerciant le propriétaire de la demeure d'avoir mis gracieusement sa maison à sa disposition. Il eut un moment d'hésitation, puis il commença son prêche. Au bout d'une demi-heure, les visages devant lui étaient devenus radieux, les mines réjouies et les sourires épanouis. Beaucoup se félicitaient de vivre un tel moment privilégié et ils avaient hâte que ce Royaume de Dieu sur terre se concrétise enfin.

Jésus les observa en silence.

Ils savent pourtant ce qui découlera de ce Royaume mais ils le veulent coûte que coûte et rien d'autre n'a d'importance. Mais ils ne connaissent pas la loi des Causalités et les conséquences perverses qu'elle engendre...

Dans l'assistance, il croisa le regard de l'un de ses disciples. Jésus soupira intérieurement et il reprit :

– Méfiez-vous des hommes : ils vous livreront au Sanhédrin et vous flagelleront dans leurs synagogues. Vous serez traduits devant des gouverneurs. Mais lorsqu'on vous livrera, ne cherchez pas avec inquiétude comment parler ou que dire : ce que vous aurez à dire vous sera donné sur le moment car ce n'est pas vous qui parlerez mais l'Esprit Saint de Dieu

qui parlera pour vous et nul ne pourra vous contredire. Le frère livrera son frère à la mort et le père son enfant. Les enfants se dresseront contre leurs parents et les feront mourir. Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom mais celui qui aura tenu bon jusqu'au bout, celui-là sera sauvé. Si l'on vous pourchasse dans telle ville, fuyez dans telle autre et si l'on vous pourchasse dans celle-là, fuyez dans une troisième. Mais vous n'achèverez pas le tour des villes d'Israël avant que ne survienne le Messie dans toute sa gloire.

L'auditoire ricana.

– Ne craignez rien. Rien en effet n'est voilé qui ne sera révélé, rien de caché qui ne sera connu. Ce que je vous dis entre nous, dites-le au grand jour et ce que vous entendez dans le creux de l'oreille, proclamez-le sur les toits. Ne craignez rien, rien de ceux qui peuvent tuer le corps mais qui ne peuvent en aucune façon tuer l'âme. Craignez plutôt Dieu qui peut anéantir à la fois votre corps et votre âme dans le feu de la géhenne. Quiconque se déclarera pour moi devant les hommes, moi aussi je me déclarerai pour lui devant mon Père qui est dans les cieux. Mais celui qui m'aura renié, à mon tour je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux.

Jésus ferma un instant les yeux avant de les rouvrir pour plonger son regard parmi l'assistance.

– Si quelqu'un veut venir à ma suite, poursuivit-il, qu'il se renie lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il me suive. Les autres, ceux qui m'auront renié, ceux voulant préserver leur existence sans avoir cru en moi la perdront et ceux qui perdront la vie dans ma cause, la retrouveront au ciel, dans une vie éternelle.

Murmures d'approbation dans la salle.

– Je suis venu jeter un feu sur la terre. Comme je voudrais qu'il soit déjà allumé car je dois être baptisé d'un baptême de feu ! Pensez-vous que je sois apparu pour établir la paix sur terre ? Non, seulement la division. À cause de moi des dissensions éclateront : père contre fils et fils contre père. Mère contre fille et fille contre mère.

Les propos de Jésus étaient endiablés. Toutefois, le ton atone qu'il employait contrastait étrangement avec ce qu'il affirmait. Mais cette singularité passa inaperçue et tous buvaient ses paroles comme un doux nectar divin.

– Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et jusqu'à sa propre vie, il ne peut devenir un adepte fidèle à ma cause. Et quiconque ne porte pas la croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. Celui qui aime son père, sa mère, son fils ou sa fille plus que moi n'est pas plus digne de moi.

Il s'arrêta, buvant le gobelet d'eau qu'on lui tendait.

– Qui n'est pas avec moi est contre moi, reprit-il. Il y a quelque temps de cela, un homme m'a dit qu'il me suivrait où que j'aille. Je lui ai répondu que je n'avais pas encore de lieu où reposer ma tête. Du moins pas encore, car vous savez tous où elle reposera d'ici peu...

L'auditoire acquiesça en silence.

– Un autre voulait me suivre mais voulait enterrer d'abord son défunt père. Je vous le dis, laissez les morts enterrer leurs morts, n'ayez pas d'hésitation à leur sujet et annoncez à tous le prochain Royaume de Dieu sur terre.

Nouveaux murmures approbateurs.

– Un autre voulait prendre congé des siens avant de me rejoindre et porter la croix...

Cette maudite croix...

Il caressa l'objet en bois autour de son cou. Il aurait voulu l'arracher et la jeter au feu. Mais il ne pouvait pas le faire.

– Quiconque a mis la main à la charrue, poursuivit-il, et qui regarde en arrière est impropre au Royaume de Dieu. Votre foi ne doit souffrir d'aucune hésitation...

Jésus passa une main dans ses cheveux.

Ces prêches-là, il les connaissait par cœur pour les avoir débités des dizaines et des dizaines de fois à des assistances parfois plus nombreuses. Ses propos étaient même véhiculés sans lui : ils se transmettaient oralement et même aux endroits où il n'était pas encore allé, le message était propagé. On lui avait même rapporté que des scribes officiels avaient retranscrit ce qu'ils avaient entendu de bouche à oreille à son sujet ainsi que sur ses prêches. Il est vrai que les miracles qu'il avait faits, accréditaient sans nul doute son statut de Christ, de Fils de Dieu, légitimant ainsi de tels écrits.

À chaque fois, les auditoires avaient été envoûtés par ces propos et leur portée dans l'avenir.

Tous attendaient le Royaume de Dieu sur terre avec une fébrilité croissante.

Jésus, lui, n'espérait qu'une chose : que ce maudit Royaume ne se fasse jamais.

Pourtant la suite de ses propos démentit cette singulière pensée.

– Il en est ici présents qui ne goûteront pas la mort avant d'avoir vu venir avec puissance, le Royaume de Dieu sur terre et de m'avoir vu dans mon règne. Moi, le fils de l'homme, le fils d'Adam comme vous tous, je

trionphera dans la gloire de Dieu et de ses anges et je rendrai à chacun selon sa conduite...

Les bruits d'une conversation houleuse se firent entendre près de la porte d'entrée. Une voix féminine résonna.

– Je vous dis qu'il a perdu la raison...

Les portes de l'entrée se refermèrent brusquement et le reste de la conversation ne fut plus audible. Deux minutes plus tard, le propriétaire de la demeure s'introduisit dans la salle et vint près de Jésus.

– Ta mère et tes frères se trouvent dehors et veulent te parler, dit-il à mi-voix.

Non, pas eux ! Il faut qu'ils partent, ils sont en danger...

Avec un calme apparent, Jésus prit un air étonné.

– Qui se dit être ma mère et mes frères ?

Faisant la moue, il secoua la tête comme pour dire que c'était impossible et qu'il s'agissait là d'imposteurs voulant avoir le privilège de le rencontrer. Il promena son regard sur l'assistance assise en rond autour de lui.

– Voici ma mère et mes frères, affirma-t-il en désignant du menton les personnes présentes. Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère.

De la main, il fit signe à un disciple de venir à lui. Il lui ordonna de chasser ces importuns qui étaient dehors. S'inclinant respectueusement, le disciple s'en alla rapidement, accompagné par le maître de maison.

L'incident clos, Jésus poursuivit ses prêches intransigeants. Faisant une brève référence à ce qui venait de se passer, il enchaîna habilement :

– Prenez garde qu'on ne vous abuse. Car il en viendra beaucoup en mon nom qui diront « c'est moi le Messie » et ils abuseront bien des gens. Lorsque vous entendrez parler de guerres et de désordres, ne vous alarmez pas car il faut que cela arrive d'abord mais ce ne sera pas de sitôt la fin. On se dressera nation contre nation et royaume contre royaume. Il y aura de grands tremblements de terre et par endroits des famines. Il y aura aussi des sujets de terreur et de grands signes venant du ciel. Tout cela ne sera que le commencement des douleurs. Alors on vous livrera aux tourments et on vous tuera. Vous serez même livrés par vos pères et mères, vos frères, vos proches et vos amis. Vous serez haïs de tous à cause de mon nom. Beaucoup succomberont, il y aura des trahisons et des haines intestines. De faux prophètes en profiteront pour surgir et abuseront bien des gens. Et parce que l'iniquité prévaudra en ce temps-là, la foi d'un grand nombre sera refroidie. Mais pas un cheveu de votre tête ne se perdra. C'est par votre persévérance, votre constance dans la foi que vous sauverez vos vies.

La bonne nouvelle du Royaume de Dieu sur terre sera alors proclamée dans le monde entier. Et alors viendra la fin des temps.

Murmures de satisfaction.

– Lorsque vous verrez l’abomination de la désolation, dont a parlé le prophète Daniel, installée dans le saint lieu, lorsque vous verrez Jérusalem investie par des armées alors vous comprendrez que sa dévastation est toute proche. Alors, que ceux qui seront en Judée s’enfuient dans les montagnes, que ceux qui seront à l’intérieur de cette ville s’en éloignent et que ceux qui seront dans les champs alentours n’y entrent pas car ce seront des jours de vengeance où devra s’accomplir tout ce qui a été écrit. Malheur à celles qui seront enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là. Car il y aura une grande détresse dans le pays et de colère contre notre peuple. Beaucoup tomberont sous le tranchant du glaive et seront emmenés captifs dans toutes les nations et Jérusalem sera foulée aux pieds par ces païens. Priez pour que ces choses n’arrivent pas en hiver. En ces jours-là, la détresse sera si grande qu’il n’y en a pas eu de pareille jusqu’à présent, depuis le commencement du monde que Dieu a créé, et qu’il n’y en aura jamais plus. Et si le Seigneur n’abrège pas ces jours, nul n’aura la vie sauve. Mais pour vous, peuple élu, Dieu abrégera ces jours-là.

Hochant la tête, Jésus eut un sourire triste.

– Aussitôt après ces jours de détresse, le soleil s’obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel et les puissances des cieux seront ébranlées. Alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils et toutes les races de la terre se frapperont la poitrine. On verra le Fils venant sur les nuées du ciel avec puissance et gloire. Quand cela commencera d’arriver, redressez-vous et relevez la tête car votre délivrance sera proche. Et le Fils enverra ses anges avec une trompette sonore pour rassembler le peuple élu aux quatre vents, de l’extrémité de la terre jusqu’à l’extrémité du ciel. Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que l’avènement du Fils de Dieu est proche, proche des portes du Royaume de Dieu sur terre. Cette génération ne passera pas avant que tout cela ne soit réalisé. Quant à la date de ce jour et à l’heure personne ne les connaît, ni les anges des cieux, ni le Fils. Personne que le Père, seul. Tenez-vous prêts car c’est à l’heure que vous ne pensez pas que l’avènement du Fils de Dieu viendra.

De nouveau, il insista sur une probable imposture future.

– Les jours viendront où vous désirerez voir le Messie et vous ne le verrez pas. Et on vous dira : « Le voilà ! Le voici ! ». N’y allez pas et ne les suivez pas. Comme un éclair, jaillissant d’un point du ciel, resplendissant jusqu’à l’autre, voilà comment il devra apparaître à vous pour justifier de son statut divin. Mais à présent, il devra probablement

souffrir beaucoup à cause de certains d'entre vous qui le rejettent et qui n'ont pas la foi en lui.

Grondement houleux dans l'assistance. Susplicieux, certains balayèrent de leur regard leurs propres rangs à la recherche de renégats infiltrés.

– Ce qui arriva du temps de Noé arrivera de même aux jours de l'avènement du Messie. Souvenez-vous : les hommes mangeaient, buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche. Alors vint le déluge qui les fit tous périr. Ce qui arriva du temps de Lot arrivera pareillement. Les hommes mangeaient, buvaient, achetaient, vendaient, plantaient, bâtissaient. Mais le jour où Lot sortit de Sodome, Dieu fit pleuvoir du ciel du feu et du soufre et il les fit tous périr. Il en sera de même le jour où le Messie paraîtra. En ce jour-là, que celui qui sera sur la terrasse et aura ses affaires dans la maison ne descende pas les prendre. Que celui qui sera dans les champs ne retourne pas non plus en arrière. Souvenez-vous de la femme de Lot. Qui cherchera à épargner sa vie la perdra et celui qui la perdra la retrouvera. Je vous le dis, en cette nuit-là, de deux personnes qui seront dans un même lit l'une périra et l'autre sera sauvée. De deux femmes qui moudront ensemble, l'une sera tuée, l'autre aura la vie sauve.

Jésus s'arrêta un court instant avant de conclure :

– Et de deux hommes qui seront dans ce champ, l'un mourra et l'autre vivra.

– Où, Seigneur ? s'enquit une voix masculine. Dis-nous où ?

Le ton de la question montrait une grande hâte à voir se réaliser un tel événement.

Ils le veulent vraiment ce jour de désolation...

– Là où seront vos corps, là aussi s'assembleront les aigles.

Tous comprirent le sous-entendu de cet aigle. Mais tous acquiescèrent, le sourire aux lèvres.

Jésus ferma les yeux, comme essayant d'échapper à cette démence collective. Quand le soir vint, ayant conclu ses paroles par le prêche du Jugement dernier, ce fut avec soulagement qu'il quitta l'auditoire.

Pendant les jours qui suivirent, Jésus parcourut la région à discourir et guérir. Ses tout premiers disciples qui l'accompagnaient depuis le début étaient abasourdis par son pouvoir de guérisseur. Traversant un petit bourg d'une dizaine de bâtisses perdues au milieu des champs de vignes, l'un d'entre eux l'interrogea à ce sujet.

– Pourquoi est-ce que tu n'as pas œuvré plus tôt ? Pourquoi avoir attendu avant de révéler à tous ce divin pouvoir ?

– Le temps n’était pas encore venu, répondit laconiquement Jésus. Mais à présent, il est temps d’œuvrer pour accomplir la volonté de mon Père qui est au ciel, de se soumettre à son Esprit Saint et de soulager les malheureux.

À ce moment-là, surgie de nulle part, une femme se mit à crier.

– Aie pitié de moi, Seigneur, fils de David ! Ma fille est cruellement malmenée par un démon...

Elle se mit à pleurer. Jésus n’eut même pas un regard pour cette femme d’une vingtaine d’années, la tête recouverte d’un foulard beige. À son accent, tous avaient compris qu’elle n’était pas juive mais peut-être grecque ou plus probablement cananéenne. Continuant son chemin comme s’il ne la voyait pas, Jésus se voulait impassible. Retenue par les disciples pour l’empêcher d’approcher le Maître, la Cananéenne n’en essayait pas moins de le suivre en criant de plus belle.

– Fais-lui grâce, pria Simon en s’approchant du Christ au bout de quelques minutes, car elle nous poursuit de ses cris...

– Je n’ai été envoyé qu’aux brebis perdues de la maison d’Israël, répondit Jésus d’un ton cassant en poursuivant sa route.

La jeune femme réussit à s’arracher de l’emprise des disciples et vint en courant se jeter aux pieds du Messie.

– Seigneur, viens à mon secours.

Jésus se baissa et la força à se relever.

– Il n’est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens, lui dit-il d’un ton hautain.

Le message était clair : les guérisons étaient réservées exclusivement aux enfants d’Israël et en aucun cas à des Cananéens, assimilés de façon méprisante à des chiens.

– Oui, Seigneur, s’avilit la femme, mais justement les chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres !

La Cananéenne faisait tout ce qu’elle pouvait pour recevoir les faveurs du Christ, n’hésitant pas à se rabaisser, à s’humilier par ses propos, en se soumettant dans un état d’asservissement total.

– Femme, grande est ta dévotion envers Israël ! Qu’il advienne selon ta foi.

Dans l’heure qui suivit, sa fille fut guérie.

Cette réticence à soigner une Cananéenne était légitime pour bon nombre des disciples juifs. Ces derniers auraient été surpris s’ils avaient découvert que l’intransigeance que leur Maître affichait à l’égard des étrangers n’était qu’un simulacre.

Dans les faits, à l'insu de ses proches, Jésus guérissait sans discrimination. Ces guérisons de non-Juifs n'étaient pas prodiguées en secret par peur de susciter un afflux de malades étrangers dont il n'aurait pu faire face ; il était capable d'assouvir toutes les suppliques, quel que soit leur nombre. Non, si Jésus procédait ainsi c'était par crainte que ces guérisons ne soient apprises par quelqu'un de bien particulier.

Il faisait tout pour s'entourer du plus grand mystère à ce sujet, ordonnant à tous les non-Juifs qu'il guérissait de garder leur langue. Il donnait également des conseils bien particuliers qu'il leur disait sur le ton de la confiance comme si ces recommandations ne devaient en aucun cas être révélées à autrui. Jésus insistait sur le jeûne qui était primordial à ses yeux et qui devait se faire dans la plus grande intimité. Il interdisait également de donner du pain aux chiens ou à un quelconque animal. Devant l'étonnement de certains, Jésus affirmait que c'était là une profanation d'une chose sacrée qu'il fallait à tout prix éviter.

Malgré ses précautions, Jésus savait que tôt ou tard les soins qu'il dispensait aux étrangers seraient connus de tous, mais il voulait reculer au maximum cette échéance et les complications qu'elle engendrerait.

Pourtant, si cette obscure inquiétude était bien présente dans son esprit telle une mauvaise plaie ne voulant pas cicatriser, elle finit par s'amoindrir après l'épisode du centurion.

Ce jour-là, se rendant vers la ville de Capharnaüm au nord du lac de Tibériade, Jésus fut abordé par deux vieillards. Ces derniers lui expliquèrent qu'un centurion de la cité avait un serviteur auquel il était très attaché et qui se trouvait gravement malade, probablement sur le point de mourir.

– Le Centurion ne sait pas que nous sommes venus te demander de l'aide, dit l'un des deux anciens à la voix éraillée. Nous agissons de notre propre initiative car le Centurion n'oserait jamais demander une telle chose au Fils de Dieu. Il te connaît, il a entendu parler de toi et de ce que tu as fait avec les pains et des miraculeuses guérisons que tu prodigues. Viens-lui en aide, il mérite que tu lui accordes cela. Il aime notre nation et c'est même lui qui a fait bâtir notre synagogue...

Jésus fit la moue, comprenant la situation. Ce Romain était un craignant-Dieu, un homme intéressé et fasciné par la religion juive et par la Loi de Moïse. Invité par les Juifs, le centurion devait souvent avoir le privilège de participer aux cérémonies de la synagogue. Il pouvait à tout moment embrasser la foi juive et se convertir en devenant un prosélyte. C'était une chose courante que beaucoup n'osaient pas faire à cause de l'obligation de la circoncision.

Jésus hésita à porter secours au serviteur du Romain. Il se tourna vers l'un de ses proches disciples. Dans son regard noir, Jésus sembla y lire un changement. Léger, subtil, presque imperceptible, mais bien présent. Comme pour confirmer son impression, le disciple hocha imperceptiblement de la tête.

Alors, Jésus perçut quelque chose d'autre embraser le sombre regard.

Une vraie dévotion... à mon égard...

Jésus se retourna vers les deux vieillards.

– Je vous suis.

Accompagné par ses disciples et une foule de partisans, il emboîta le pas des vieillards. Arrivé à une centaine de mètres de la demeure du Romain, Jésus vit un petit homme brun d'une trentaine d'années sortir précipitamment de la maison et venir en courant à sa rencontre.

L'homme était un ami du centurion. Ce dernier avait appris inopinément la démarche des deux vieillards et il envoyait à présent un émissaire.

– Seigneur, dit le messager à Jésus, ne prends pas tant de peine. Le Centurion ne s'estime pas assez digne pour recevoir le Messie sous son toit. C'est aussi pour cela qu'il n'ose pas venir en personne à toi...

Contredisant ce que son ami affirmait, le centurion apparut sur le seuil de sa demeure. La barbe rasée, l'uniforme de la légion impeccablement ajusté sur sa large carrure, le Romain en imposait par sa grande prestance. Cependant, ce fut d'une démarche hésitante, les mains tremblantes et le visage effaré, qu'il s'avança vers Jésus.

– Seigneur, je viens d'apprendre que mon enfant est également gravement malade comme mon serviteur. Il gît dans ma maison, atteint de paralysie et souffre atrocement.

Le centurion posa un genou à terre.

– Je ne suis pas digne que tu viennes sous mon toit. Mais dis un mot et mon fils sera guéri car moi qui ne suis qu'un subalterne, j'ai sous mes ordres des soldats, et je dis à l'un « va » et il va et à un autre « viens » et il vient, et à mon serviteur « fais ceci » et il le fait. Le Fils de Dieu a sûrement le pouvoir par une simple parole d'ordonner au mal de quitter le corps de mon enfant...

Posant la main sur l'épaule du centurion, Jésus se tourna vers la foule derrière lui.

– En vérité, je vous le dis, chez personne je n'ai trouvé une foi aussi humble en Israël, affirma-t-il d'un ton résolument admiratif. Beaucoup viendront comme lui d'Orient et d'Occident et s'assiéront avec les patriarches dans le Royaume des Cieux tandis que les propres fils du

royaume d'Israël seront jetés dans les ténèbres extérieures où il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Jésus dévisagea un instant ces faces grimaçantes tendues vers lui.

Comprennent-ils cette mise en garde ? J'en doute...

– Va, dit-il au centurion, et qu'il te soit fait comme tu as cru.

Dans l'heure qui suivit, son enfant et son serviteur étaient guéris.

L'obscur appréhension que Jésus avait au sujet de ces guérisons d'étrangers finit par s'éclairer d'un jour totalement nouveau lorsque le disciple qu'il aimait vint le trouver pour lui susurrer quelques mots à l'oreille. Le visage de Jésus s'illumina alors d'une immense joie. Il leva sa tête vers le ciel.

Merci, Père céleste. Mille mercis...

Au sud-ouest du lac de Tibériade, se trouvait le mont Thabor. Jésus y partit s'isoler pour prier. Mais il n'y alla pas seul : quatre disciples eurent le privilège de l'accompagner. Simon l'ancien pêcheur, son associé Jacques et le frère de ce dernier, Jean, ainsi que Judas Sicariot gravirent la montagne à la suite de Jésus. Au sommet, dominant les vertes plaines de la Galilée, ils allumèrent un feu et s'assirent autour de Jésus. Celui-ci sortit de sa besace un pain de seigle. Il le rompit en plusieurs morceaux, puis leur donna.

Simon mordit goulûment dans ce pain. La fatigue du voyage le terrassait et ses pieds le faisaient péniblement souffrir. Il ne savait pas pourquoi le Christ les avait emmenés si loin mais il l'aurait suivi jusqu'au bout du monde si cela avait été nécessaire. Il avait le grand honneur de faire partie des proches disciples du Fils de Dieu et chaque jour qui se faisait, il ne cessait de remercier Dieu de lui avoir accordé cette immense attribution. Simon était également heureux d'être présent ici avec son ancien associé mais toujours ami Jacques ainsi que son frère Jean. Il eut un regard vers ce dernier : malgré la longue marche, il ne semblait pas du tout fatigué, souriant même, montrant de belles dents blanches qui s'harmonisaient parfaitement avec le teint clair de ses joues rasées. Simon s'était toujours demandé quel plaisir pouvait-il retirer à se raser tous les jours la barbe. Lui, il aimait la porter longue et pour rien au monde il ne l'aurait coupée. D'ailleurs, il trouvait qu'elle ressemblait un peu à celle de Jésus. Un peu seulement, mais suffisamment pour flatter un tant soit peu son ego. Simon tourna son regard sur Judas Sicariot. Celui-ci n'avait pas besoin de barbe pour ressembler à Jésus. On aurait pu croire qu'il était frère ou cousin avec le Maître tant les ressemblances étaient flagrantes ; la même haute stature, d'identiques cheveux bouclés tombant en cascade sur une barbe soignée et un agréable

visage à la forme presque similaire. Seuls ses yeux foncés contrastaient avec ceux du Christ.

Simon n'aimait pas beaucoup Judas Sicariot et celui-ci lui rendait la pareille, mais les deux hommes s'accommodaient de cet antagonisme tant bien que mal.

Simon reporta son regard sur Jésus. Comme il était beau ! Ses yeux bleus étaient un océan de félicité où Simon aimait se plonger. Il n'arrivait plus à s'en détacher. La voix du Christ se mit à résonner, à vibrer en lui, encore plus agréable que la plus douce des mélodies. Les paroles de Jésus étaient des plus enivrantes comme pouvait l'être le meilleur des vins de la région. Il sentit tout son corps se réchauffer doucement et il se laissa emporter par cette sensation de béatitude absolue.

Alors Simon, ainsi que ses compagnons, assistèrent à la transfiguration de Jésus : son visage devint resplendissant comme le soleil et ses vêtements s'illuminèrent d'une blancheur fulgurante. Surgissant de nulle part, deux hommes apparurent brusquement à ses côtés et se mirent à converser avec lui. Sans jamais les avoir vus, et pour cause, Simon comprit qu'il s'agissait de Moïse et d'Élie le prophète, venus du ciel s'entretenir avec le Fils de Dieu.

Simon était brisé de fatigue. Il se demanda un instant s'il n'était pas en train de dormir et de rêver. Il se frotta les yeux, mais la vision du Christ et des deux émissaires de Dieu était toujours présente. Il n'était pas le seul à avoir du mal à croire ce qu'il voyait : Jacques et Judas avaient également les yeux grands ouverts, le regard vague, abasourdis par cette apparition. Seul Jean semblait parfaitement à l'aise face à l'incroyable situation.

Simon écouta la conversation. Malgré toute son attention, il ne put en saisir que des bribes concernant le prochain départ du Christ pour Jérusalem. Quand Moïse et Élie se levèrent pour prendre congé, Simon se leva à son tour et s'approcha de Jésus d'un pas hésitant.

– Maître, il est heureux que nous soyons ici, dit Simon d'un ton bafouillant. Si tu le veux, je vais faire trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Élie.

Sa voix était tremblotante comme s'il avait au plus profond de lui une incompréhensible appréhension. Il allait ajouter autre chose quand un gros nuage noir vint obscurcir le ciel. Zébrée d'éclairs lumineux, la nuée couvrit la montagne de son ombre pendant un instant avant de s'abattre sur le groupe, le plongeant dans les ténèbres.

Semblable au tonnerre, une voix grondante retentit.

« Jésus est mon Fils bien-aimé, l' élu, écoutez-le ! »

Paniqués, dans l'obscurité la plus totale, Simon et les autres s'étaient jetés au sol, la face contre terre en signe de soumission à Dieu. Car nul doute que celui qui s'adressait à eux était le Créateur.

Une main se posa sur l'épaule de Simon. Une main chaude et apaisante. Celle de Jésus.

– Relevez-vous et n'ayez plus peur, ordonna-t-il.

Comme si la peur s'était dissipée en un instant, Simon leva les yeux vers le Christ. Autour de lui, il n'y avait plus personne à part les trois autres compagnons. Tous se relevèrent, n'osant parler de ce qu'ils venaient de vivre. La démarche chancelante, ils descendirent la montagne derrière Jésus. Celui-ci se tourna pour leur donner une dernière recommandation.

– Surtout, ne parlez à personne de cette vision, même entre vous...

Simon écoutait d'une oreille qui se voulait attentive, mais il ne parvenait pas à capter correctement tous les mots. Après cette épreuve avec le Tout Puissant, il avait du mal à retrouver la maîtrise de ses sens. Dans un état second, il eut l'impression de discuter avec Jésus mais il n'en fut pas absolument certain. D'ailleurs, il ne comprenait pas complètement les propos du Maître qui parvenaient à son esprit embrumé. Jésus évoquait sa résurrection et parlait d'Élie mais tout était flou et Simon avait la plus grande peine à mettre tout cela en ordre dans sa tête.

Quand ils arrivèrent au bas de la montagne, une foule de partisans étaient en train d'attendre le retour du Christ. Dès que Jésus s'approcha d'eux, un homme se précipita sur lui.

– Seigneur, je t'ai emmené mon fils unique qui est possédé par un démon. Quand il le saisit, il le jette à terre et il écume et il grince des dents et devient tout raide. J'ai demandé à tes disciples de l'expulser mais ils n'en ont pas été capables.

Jésus se tourna vers ses proches disciples qui baissèrent la tête comme pris en faute.

Bientôt, je leur donnerai délégation de mon pouvoir de guérison... bientôt...

Puis son regard dévisagea la foule des partisans. Dans leurs yeux, ces lueurs un peu folles qui effrayaient parfois Jésus étaient toujours présentes.

La future vengeance...

Jésus ne supportait plus ces regards haineux. Avant, il avait dû se contenir. Mais à présent la donne avait changé. Et tout allait changer.

– Race mauvaise et perversie, leur dit-il, jusqu'à quand serai-je avec vous ? Jusqu'à quand vous supporterai-je ?

Les partisans furent surpris de se voir sermonner de la sorte, ne comprenant pas la saute d'humeur du Christ à leur rencontre.

– Amène-moi ton fils, ordonna Jésus au père.

Le père revint en tenant la main de son gamin d'une dizaine d'années. Mais avant qu'il n'ait eu le temps d'arriver jusqu'à Jésus, l'enfant se jeta à terre, pris de terribles secousses. Le regard vitreux, le garçon était dans un état second ; le sol autour de lui ondulait et les personnes étaient distordues, semblant courir vers le ciel. Il ressentit une très forte intensification des couleurs, des bruits et des odeurs, puis il eut l'impression que ses membres se séparaient de son tronc, que son corps devenu cadavre flottait au-dessus de lui dans une myriade de couleurs. Un visage apparut devant lui, semblable à un masque grotesque et horrible. Il voulut pousser un cri, mais aucun son ne sortit de sa bouche couverte de bave.

Jésus se pencha sur lui en glissant ses doigts dans la bouche, l'empêchant d'avaler sa langue. Une douce émanation coula alors dans la gorge du gamin. En criant, Jésus le secoua violemment et l'enfant devint tout raide. Beaucoup crurent qu'il était trépassé. Jésus le releva et le maintint debout contre lui, le serrant dans ses bras. Quelques minutes plus tard, titubant légèrement, le garçon put remercier son sauveur devant un auditoire émerveillé.

D'un signe de la main, Jésus ordonna à la foule de s'asseoir devant lui. Tous s'exécutèrent silencieusement. Avec une grande joie contenue, ils s'attendaient à ce que le Christ discoure sur l'avenir d'Israël. Mais les propos qu'ils allaient entendre en décontenanceraient plus d'un.

– Heureux ceux qui ont une âme de pauvre car les cieux sont à eux, clama Jésus. Heureux les doux car ils posséderont la terre. Heureux les cœurs purs car ils côtoieront le Divin. Heureux les artisans de la paix car ils seront appelés Fils célestes. Heureux les affamés et les assoiffés de la justice car ils seront rassasiés. Heureux les miséricordieux car ils obtiendront miséricorde. Heureux les persécutés pour la justice car le Royaume des Cieux est à eux. Soyez dans la joie et l'allégresse car votre récompense sera grande dans les cieux.

Jésus s'arrêta un instant.

– Mais malheur à vous, riches nantis, car vous payerez un prix de compensation. Malheur à vous qui êtes repus car vous aurez faim. Malheur à vous qui vous réjouissez de la venue du Messie car vous connaîtrez le deuil et les larmes. Malheur lorsque les hommes vous flatteront car c'est de cette manière que leurs pères traitaient les faux prophètes et l'on sait ce qu'ils sont devenus.

Jésus vit la surprise dans les yeux grands ouverts des partisans. Il devait leur faire ouvrir les yeux sur encore bien d'autres points. Cependant, il

hésita. Pour l'entrée en matière, il fallait tempérer et prendre ses précautions.

– N'allez pas croire que je sois venu abolir la Loi de Moïse ou les prophètes : je ne suis pas venu abolir mais accomplir. Car je vous le dis : tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas un seul iota de la Loi. Celui qui violera l'un de ces plus petits commandements et qui enseignera aux autres à faire de même, sera tenu pour moindre dans le Royaume des Cieux. Au contraire, celui qui les exécutera et les enseignera, celui-là sera tenu pour grand dans le Royaume des Cieux.

Jésus se remémora l'épisode de la synagogue de Nazareth où les Juifs avaient voulu le tuer à cause des vérités qu'il avait tenté de dire sur Moïse. Il avait bien retenu la leçon et il savait qu'il devait faire des concessions pour éclairer les esprits étriqués, quitte à mentir. Après avoir flatté leur ego et leur fausse croyance, Jésus estima qu'il était temps d'asséner les vraies vérités.

Les Vérités célestes.

Père céleste, pardonne-moi ce mensonge mais l'avenir de ce peuple en dépend.

– Mais je vous le dis en vérité : si une justice nouvelle ne surpasse pas celle des scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : tu ne tueras point et si quelqu'un tue, il en répondra au tribunal. Eh bien, moi, je vous dis que quiconque se fâche contre son frère devra en répondre devant le tribunal. Et s'il dit à son frère « crétin », il devrait même en répondre devant le Sanhédrin de Jérusalem. Et s'il lui dit « renégat », il en répondra dans la géhenne de feu...

Jésus se demanda s'ils comprenaient la portée de ses paroles. Il en doutait. Il poursuivit en insistant sur le fait de se réconcilier avec ses proches et même ses adversaires. Il fit une courte pause, scrutant les réactions qu'il suscitait, puis continua :

– Vous avez appris qu'il a été dit : tu ne commettras pas l'adultère. Eh bien, moi, je vous dis que quiconque regarde une femme pour la désirer a déjà commis, dans son cœur, l'adultère avec elle. Si ton œil est pour toi une tentation aux désirs, arrache-le et jette-le loin de toi. Car mieux vaut pour toi que périsse un seul de tes membres et que ton corps entier ne soit pas jeté dans la géhenne. Et si ta main est aussi pour toi une occasion de désir, coupe-la et jette-la loin de toi...

Jésus poursuivit en parlant des femmes. Il ne fallait pas les répudier en s'acquittant simplement d'un acte de divorce sauf pour cause d'infidélité. Il voulait protéger ces femmes qui étaient rejetées par des époux indéliçats. Puis, Jésus affirma qu'il ne fallait jamais jurer sur quoi que ce soit mais

que la parole devait être simplement « oui » ou « non » et que tout ce qui était ajouté en plus était mauvais.

– N’amassez pas de trésors sur la terre, où la mite et le ver les consomment, où les voleurs percent et cambriolent. Amassez des trésors dans le ciel : là, pas de mite ni de ver pour les détruire, pas de voleurs qui percent et cambriolent. Car là où est ton trésor, là sera aussi ton cœur. Nul ne peut servir deux maîtres : ou il haïra l’un et aimera l’autre, ou il s’attachera à l’un et méprisera l’autre. Vous ne pouvez servir votre salut et l’argent. C’est pourquoi je vous dis de ne pas vous inquiéter pour votre vie, de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi il sera vêtu. La vie est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement. Regardez les oiseaux : ils ne sèment ni ne moissonnent et ils n’amaissent rien dans des greniers et pourtant ils se nourrissent. Vous valez bien plus que les oiseaux ! D’ailleurs, qui d’entre vous peut, par ses inquiétudes, ajouter une seule coudée à la durée de sa vie ? Ne cherchez pas ce que vous mangerez et ce que vous boirez et ne soyez pas inquiets. Car toutes ces choses, ce sont les insensés qui les recherchent. Le Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez d’abord son Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné en surcroît. Ne vous inquiétez pas du lendemain : à chaque jour suffit sa peine.

Jésus balaya de son regard la foule.

– Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux. Voilà la véritable loi. Entrez par la porte étroite. Car large, en effet, est la porte, spacieux est le chemin qui mène à la perdition et beaucoup s’y engagent. Étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la vie et il en est peu qui le trouvent.

Pendant une heure encore, Jésus continua à discourir longuement sur divers sujets. Un en particulier semblait lui tenir plus à cœur ; celui des faux prophètes venant pervertir la foule pour l’emmener à sa perte.

L’auditoire était frappé par son nouvel enseignement. Il y eut beaucoup de murmures, d’interrogations, d’incompréhensions et d’étonnements quand le Christ eut fini ses prêches.

Jésus n’y prêta pas attention et il retourna au sommet du mont Thabor. Cette fois-ci, seul pour prier. Il n’en redescendit que le lendemain et, après avoir fait venir à lui ses proches disciples, il désigna douze d’entre eux pour devenir ses apôtres. Les six premiers institués furent Judas Sicariot, Thaddée, Philippe, Barthélemy, Thomas et Jacques fils d’Alphée, frère de Lévi le publicain. Ce dernier fut lui aussi désigné par Jésus ; le gros rouquin aux yeux verts ne semblait pas regretter son ancien statut privilégié de percepteur d’impôts et malgré les éreintantes longues marches à la suite du Christ qui avaient fait fondre une bonne partie de sa surcharge pondérale, il n’en gardait pas moins une jovialité presque enfantine. Même

s'il avait beaucoup maigri, il arborait toujours avec une certaine fierté son ventre rebondi qu'il aimait avoir comme certains pouvaient aimer posséder une bourse d'or bien pleine. Ses petits doigts potelés affectionnaient à courir sur ce ventre, le frottant et le caressant tel un trésor inestimable.

Jésus appela également à lui les pêcheurs du lac de Tibériade : Simon, André, leur associé Jacques fils de Zébédée et son frère cadet Jean. Puis, pour finir, Jésus désigna Simon le Zélote. Ce dernier s'affichait ouvertement comme étant le frère de sang du Christ. Même s'il n'en était rien, Jésus n'avait fait aucun démenti à ce sujet car il savait que Simon, appelé aussi le Zélé, aimait qu'on le considère comme tel.

Il m'est bien un frère mais d'une nature tout autre...

Jésus demanda à Simon l'ancien pêcheur d'approcher et ils partirent un peu à l'écart des autres. Pour le différencier de Simon le Zélé, Jésus dit au pêcheur que désormais il serait désigné par le nom de Simon-Pierre. Ce dernier s'inclina respectueusement.

– Qui dit-on que je suis ? interrogea Jésus sur le ton de la confiance, comme s'il était pris d'un doute soudain.

Cette question étonna Simon-Pierre car le Maître savait pertinemment ce que tous pensaient à son sujet. Simon-Pierre se retourna un instant. Derrière lui, à une cinquantaine de mètres, la foule avait campé toute la nuit au pied de la montagne, espérant avec impatience le retour du Christ. Parmi eux, il y avait beaucoup de malades, d'infirmes, de Démoniaques dont les familles attendaient fébrilement que Jésus impose simplement ses mains pour les guérir.

– Le frère de Jean le Baptiste, répondit Simon-Pierre en regardant Jésus droit dans les yeux. Pour d'autres la résurrection d'Élie ou pour d'autres un ancien prophète ressuscité ou...

– Mais pour vous ? coupa Jésus.

D'un discret signe du menton, il désigna les apôtres.

– Pour vous, qui suis-je ? s'enquit Jésus.

Simon-Pierre se gratta la barbe, mal à l'aise. Il se demandait où Jésus voulait en venir et quelle réponse on attendait de lui car, pour lui comme pour tous les autres, il ne faisait aucun doute de la nature divine du Maître. Il se remémora l'épisode de la nuée aux éclairs foudroyants venue les envelopper et de la voix grondante du Dieu créateur surgissant du firmament pour investir son propre Fils.

– Pour nous, tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant, dit Simon-Pierre d'un ton résolument ferme.

Le visage de Jésus s'éclaira d'un sourire satisfait.

– Tu es heureux, Simon-Pierre, car cette révélation t’est venue du Père qui est dans les cieux. Tu es telle une pierre et sur cette pierre je bâtirai mon enseignement et les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre lui. Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux. Alors tu comprendras que ce que tu lieras sur terre sera lié dans les cieux et ce que tu délieras sur terre sera délié dans les cieux.

Simon-Pierre ne comprit pas ce que le Maître voulait dire au sujet de ces liens, mais il hocha la tête en signe de dévouement. Jésus ordonna de garder cette conversation secrète et Simon-Pierre alla rejoindre les autres apôtres. De loin, Jésus dévisagea l’un des Douze.

J’ai un rendez-vous dont je ne peux me défaire...

Il ne voulait pas s’y rendre mais il ne pouvait agir autrement. Sans cela, les conséquences pouvaient être désastreuses. Cependant, cette échéance serait la dernière, la toute dernière concession qu’il ferait.

Du moins, espérait-il.

19

Géhenne

La barbe blanche et le teint terreux, l'embonpoint sérieux, le vieil imam Ali brandit son long bâton en l'air en hurlant que Dieu était grand.

Les milliers de musulmans présents dans la mosquée Al-Aqsa scandèrent avec lui leur cri de bataille et ils sortirent tels des raz-de-marée successifs sur l'esplanade où s'étendait autrefois l'immense Temple de Jérusalem.

Vêtu d'une djellaba sombre, Thomas Anderson s'assura que sa fausse barbe noire et sa perruque assortie étaient toujours bien positionnées.

Pendant que les fidèles avaient écouté les prêches de l'imam Ali fustigeant le diable Israël, Tom avait eu le loisir de s'écarter discrètement et de visiter sommairement une partie de la mosquée. Grâce aux plans de l'abbé Boudet, Tom avait repéré facilement le vieux mur censé donner accès à la salle souterraine secrète. Le cœur de Tom s'était un instant emballé à la pensée qu'il pouvait se tenir juste au-dessus du Graal. Un vieillard en djellaba l'avait surpris devant ce mur ; Tom avait alors improvisé en se présentant comme un riche donateur musulman étranger et il avait quelque peu dialogué avec ce vieil homme au sourire édenté qui était le gardien de la mosquée. Après lui avoir offert une belle liasse de billets, Tom avait quitté le gardien et, se glissant dans la masse compacte des fidèles, il était retourné dans le titanesque lieu de prière aux hautes arcades blanches jonchées d'innombrables rangées de tapis rouge sang.

À présent, emporté par le flot colérique qui hurlait sa haine des Juifs, Tom se retrouva rapidement à l'extérieur. Sous l'éclat de la coupole couleur or du Dôme du Rocher, la mosquée qui se dressait à moins de deux cents mètres de là, Tom joua des coudes et s'éloigna du tumulte.

La violence des foules imitant une poignée de meneurs fanatiques l'avait toujours fasciné et il s'était souvent demandé quel mécanisme

principal entraînait en action pour court-circuiter la conscience individuelle et lui faire épouser une conscience collective démente.

Grâce à Martial son maître de l'université de Paris, Tom le savait désormais. Il revit mentalement l'explication de Martial à ce sujet.

Tout reposait sur l'anonymat.

Les guerriers qui cachaient leur visage par des peintures ou des masques avant d'aller à la guerre étaient plus enclins à tuer, torturer ou mutiler les prisonniers capturés que des combattants œuvrant à visage découvert.

Au milieu d'une foule, l'individu se paraît du masque de l'anonymat, invisible dans la masse et plus une foule était nombreuse, plus la violence collective était potentiellement forte. L'impunité de l'anonymat réveillait le cerveau reptilien qui prenait le pas sur la conscience. Depuis des milliers d'années, l'homme n'était plus un être violent car les reptiliens respectaient l'ordre social autoritaire. Cependant, par l'impunité assurée ou de manière plus générale dans la vie de tous les jours par l'absence de contrainte forte telle la présence d'une police, d'un œil omniprésent, n'importe quel reptilien s'autorisait allégrement à transgresser les règles de la vie collective, laissant libre cours à sa violence innée, à sa volonté de domination ou de s'accaparer tout ce qui pouvait lui faire défaut : le reptilien ne respectait que la poigne de fer et confondait gentillesse avec faiblesse.

Tom regarda la foule brandir des bras menaçants en vociférant des insultes contre Israël.

Même si les reptiliens avaient besoin de surveillances directes, de sanctions sur leur personne par les lois pour être respectueux des règles, trop de contrôles excessifs pouvaient avoir des effets contre-productifs en augmentant leur frustration et leur défiance envers les agents de l'autorité. La frustration était souvent ce qui mettait le feu aux poudres de la bombe humaine, ou plus exactement de la bombe reptilienne : les gouvernements veillaient à ne pas trop serrer le collier de l'oppression car ils savaient que tout homme réagissait très fortement à toute restriction de sa liberté. L'exemple le plus connu était celui d'un fumeur à qui l'on ordonnait d'arrêter de fumer. Souvent, il augmentait sa dose de cigarettes comme pour dire : « on veut m'empêcher de faire ce qui me plaît, eh bien ! je vais en faire encore plus ».

En somme, l'homme ne supportait pas que quelqu'un décide à sa place.

Quand ils en avaient la possibilité, les gens refusaient de faire ce qu'on leur demandait par esprit de contradiction car ils n'aimaient pas, malgré tout, l'idée d'être commandés, voulant eux-mêmes dominer ne serait-ce que leur propre personne dans une bravade toute reptilienne.

Néanmoins, on pouvait les manipuler à leur insu, leur faire croire que c'était mieux pour eux, voire que c'était leur propre aspiration.

Dans le rôle des marionnettistes, de nombreux leaders savaient y faire pour dompter le reptilien et amadouer le mammifère de tout homme.

De loin, Tom considéra le gros et vieil imam Ali qui se déplaçait avec difficulté en s'aidant de son long bâton, entouré de partisans en délire.

Ali était le chef des fondamentalistes islamiques.

Tom avait l'impression de pouvoir lire en lui comme dans un livre ouvert : il savait exactement ce qui caractérisait un tel être, quelles étaient les pensées qui se bouscullaient dans le crâne du vieillard porteur d'un turban noir, noir comme son âme.

Ses pensées fondamentalistes se caractérisaient par un esprit fermé, par l'ignorance et le rejet massif de tout ce qui n'était pas conforme à ses croyances : le refus de prendre en compte de nouvelles informations pour protéger ses acquis était une réaction spontanée du cerveau humain. Ali avait besoin d'ordre et de réponses, même fausses, plutôt que de maintenir des questions ouvertes angoissantes. Persuadé de posséder désormais la science infuse grâce aux mensonges du Coran, Ali aimait la soumission à l'autorité religieuse et approuvait l'abus de pouvoir pour imposer à tous sa vision de la foi.

Comme lui, tous les croyants qui avaient la foi, une foi intense et immodérée, dévoilaient de ce fait leur véritable nature dissimulée par le biais de la religion : l'autoritarisme.

Ali et tous ceux qui avaient une foi aveugle ne supportaient pas la moindre contradiction, s'estimant agressés par ceux qui ne partageaient pas les mêmes valeurs dans lesquelles leurs cerveaux pervers avaient trouvé un refuge anesthésiant. Il en découlait des attitudes et des propos discriminatoires, racistes ou sexistes, des actes agressifs perpétrés par le cerveau reptilien sentant une menace contre l'intégrité psychique défaillante.

Face aux contradictions inhérentes à l'ignorance de l'humanité, les fondamentalistes-autoritaristes de toutes les religions s'étaient enfermés dans une bulle qu'ils voulaient inviolable.

Cette bulle était le cercle religieux.

Si l'entraide, la coopération ou l'altruisme de toute religion étaient des faits avérés, ils s'opéraient uniquement dans le cercle identitaire où tous partageaient les mêmes valeurs. Tous ceux qui étaient externes au cercle étaient considérés comme des dangers menaçant le système des convictions et plus ils étaient éloignés géographiquement, vivant même sur un autre continent et parlant une autre langue, plus ils étaient considérés comme

n'étant pas des hommes à part entière, perçus comme des êtres inférieurs sans émotion ni sentiment humain.

Ce qui rendait quiconque à l'intérieur du cercle insensible aux malheurs qui pouvaient arriver à tous ceux vivant à l'extérieur de la bulle religieuse.

Par bêtise, par une insensée humanisation sélective, l'homme ne prêtait pas d'émotions complexes aux autres hommes œuvrant en dehors de sa bulle, ne les estimant pas capables de souffrir comme son groupe pouvait souffrir : il en découlait qu'on venait facilement en aide aux victimes de catastrophes naturelles appartenant à son propre cercle, à sa nation et peu ou prou pour les victimes inconnues et lointaines.

Se souciait-on de massacres d'animaux dans la savane ?

Peu.

Il en était de même pour les hommes vivant dans les autres sphères : l'égoïsme de chaque cercle faisait que la valeur de fraternité universelle était bafouée et quasi inexistante.

Tom considéra un groupe d'une cinquantaine d'enfants qui venaient de rejoindre la foule. À leur tour, les enfants firent comme les pères : ils se mirent à brandir le poing et crièrent avec rage leur haine des Juifs.

Cette vision attrista Tom.

Les enfants musulmans étaient les innocentes victimes empoisonnées par le virus nommé Coran, répétant les égarements que leurs pères avaient eux-mêmes perpétré depuis des générations.

Tom aurait voulu dire à tous leur erreur, leur crier qu'il ne fallait pas glorifier le Prophète car il était du même acabit que le roi Josias.

Sa langue le démangeait mais il ne pouvait pas parler : on l'aurait lapidé sans écouter les terribles preuves factuelles qu'il aurait pu avancer.

Tom était en dehors de leur cercle.

Cependant, un temps viendrait où la vérité triompherait comme elle allait bientôt triompher pour le Christ : après les fracassantes révélations sur le Fils de Dieu, Mahomet serait l'étape suivante. Alors, l'humanité pourrait ouvrir les yeux sur la triste réalité de son histoire gâtée et faire le deuil des divagations passées pour aller de l'avant.

Les cris des enfants résonnèrent dans le cœur de Tom.

Triste destin commun que celui de l'enfant du monde musulman et du monde occidental : dans un cas comme dans l'autre, l'enfant qui y naissait avait de fortes probabilités de ne connaître que la violence au lieu de l'amour auquel il aurait dû aspirer.

Dans le monde des fondamentalistes monothéistes, la religion déclenchait inmanquablement la violence puisqu'elle affirmait détenir la

vérité absolue et se jugeait de ce fait supérieure à tout autre, justifiant ainsi des discours dévalorisants envers les « infidèles », discours qui finissaient fatalement par engendrer des violences physiques, voire des crimes contre les mécréants. Endoctriné, par respect et amour du père, l'enfant embrassait cette violence qu'il trouvait légitime et naturelle, infecté par la fausse « parole de Dieu ».

Dans le monde occidental, l'enfant avait un sort guère plus enviable : s'il n'était pas infecté par la brutalité de la religion, il n'était pas immunisé pour autant contre toute violence.

– Le syndrome de l'éléphanteau, murmura Tom pour lui-même.

Tout commençait par une mystérieuse affaire.

Dans une réserve africaine, un étrange événement était survenu. Les responsables du parc retrouvèrent plusieurs rhinocéros éventrés. On pensa en premier lieu que les mammifères avaient été tués par des congénères en lutte pour la recherche de partenaires sexuels pendant la période du rut. Mais habituellement lors de ces combats il y avait rarement des blessures graves infligées, les rhinocéros dominants n'allaient pas jusqu'à tuer les dominés.

Cela ne s'était jamais vu.

De plus, le caractère sociable de l'animal n'en faisait pas un tueur en puissance. On pensa alors qu'il s'agissait d'un virus qui rendait déments certains rhinocéros et que ceux-ci s'en prenaient alors aux autres dans une folie meurtrière incontrôlable.

Mais aucune trace d'agent viral ne fut découverte dans les prélèvements.

Le mystère restait entier.

Jusqu'au jour où une équipe de reporters animaliers filma par hasard une scène incroyable.

L'affrontement entre un éléphant et un rhinocéros.

Le mastodonte se servit de sa trompe pour faire tomber le mammifère plus petit en taille et une fois celui-ci à terre, l'éventra avec ses défenses dans une furie bestiale.

Les spécialistes en éléphant furent abasourdis de voir les images. Jamais ils n'avaient vu un événement pareil. Ils ne comprenaient pas pourquoi l'animal le plus sociable de la jungle agissait de la sorte. À leur connaissance, jamais de tels cas n'avaient été recensés. Il était inconcevable pour ces experts qu'un éléphant puisse agir de cette manière, de mettre à mort « gratuitement » un autre animal dans des circonstances pareilles sans que sa vie ne soit en danger, sans que son existence ne soit mise en péril par une menace légitime.

On pensa à nouveau que ces éléphants tueurs avaient été victimes d'un virus ayant modifié leurs comportements.

Mais aucun agent pathogène ne fut découvert.

Finalement, l'explication de la tuerie fut plus simple à comprendre qu'il n'y paraissait au premier abord.

Ces éléphants tueurs n'étaient pas nés dans cette réserve africaine. Ils avaient été capturés dès leur plus jeune âge et introduits sans repères dans ce parc par petits groupes disparates.

Laissés à eux-mêmes, sans adulte pour les guider, pour leur inculquer la vie en groupe, leur cerveau reptilien avait pris le pas sur leur cerveau mammifère et ces éléphanteaux s'étaient éduqués eux-mêmes dans l'anarchie la plus totale, laissant à l'âge adulte leurs pulsions sexuelles prendre le dessus sur les comportements sociaux pourtant ancrés dans leurs gènes, tuant les rhinocéros pour pouvoir monter leurs femelles dans une frénésie reproductrice déréglée. L'animal le plus sociable de la jungle était devenu un voyou, un tueur fou sans morale et sans tuteur.

Le problème fut vite résolu. En introduisant des éléphants adultes « normaux » dans le parc, tout rentra dans l'ordre, les éléphanteaux devenus grands suivirent spontanément le comportement des nouveaux venus, l'adoptant comme étant la règle juste et laissant leurs pulsions chaotiques derrière eux pour redevenir les vrais animaux sociables au comportement cohérent qu'ils étaient depuis la nuit des temps.

De l'animal à l'homme, il n'y avait qu'un pas qu'on pouvait franchir aisément. Par l'absence de parents, par la désaffection, le désengagement d'adultes protecteurs censés montrer le chemin de la sagesse, les adolescents livrés à eux-mêmes étaient enclins à agir avec violence pour pallier ce manque de repères, un manque de sécurité qui à une époque clé de leur existence leur faisait cruellement défaut. Il ne fallait donc pas être étonné de voir des enfants commettre des violences gratuites parfois incroyables et se comporter de façon chaotique. Ces comportements n'étaient que des appels au secours adressés aux adultes démissionnaires de leur rôle de guide qui ne se rendaient pas compte que les enfants occidentaux étaient tout simplement victimes du syndrome de l'éléphanteau.

Tom pensa aux jeunes des banlieues défavorisées, aux ghettos des villes riches, rejetés par tous, en dehors des systèmes éducatifs, qui s'exprimaient dans leur quotidien en utilisant un vocabulaire de cinq cents mots en tout et pour tout.

Et leurs parents s'étonnaient de leur violence.

Si seulement ils pouvaient savoir que les mots avaient le pouvoir de canaliser la violence de leurs enfants.

Un gorille pouvait également manipuler un vocabulaire de cinq cents mots, mais ce n'était pas suffisant pour exprimer tous ses ressentis et c'était pour cela qu'il se mettait dans une colère violente quand il ne parvenait pas à se faire comprendre de ses dresseurs impuissants. À l'instar du gorille, quand la communication reposait sur quelques mots-clés et des mimiques, le cerveau humain n'avait pas les capacités de contrôler les impulsions agressives.

Un enfant restait violent tant qu'il n'avait pas les mots pour exprimer ses souhaits.

Ainsi, c'était vers l'âge de trois ans que les comportements violents étaient les plus fréquents. Dans la plupart des cas, l'agressivité physique finissait par diminuer avec l'âge : l'enfant apprenait à se contrôler, à gérer ses émotions en mettant en place d'autres stratégies pour parvenir à ses fins, grâce notamment aux demandes verbales.

Car à l'aide des mots, on pouvait comprendre les raisons de l'énervement, de la frustration ou de la peur et en mettant des mots sur ces sentiments stressants, on pouvait les exprimer verbalement au lieu de les extérioriser physiquement par une violence impulsive toute reptilienne.

Détournant le poids des maux par des mots, par un vocabulaire riche, l'enfant devenu adolescent pouvait verbaliser la violence physique au lieu de l'exercer et rester ainsi maître de ses émotions, libre dans sa tête.

Mais par ignorance et absence d'un guide, bon nombre d'adolescents rejetaient l'école et les livres aux mots salvateurs.

Et par une friche linguistique, la violence reptilienne triomphait.

Le téléphone portable de Tom se mit à sonner.

– Ah ! C'est vous, Camille !... ne vous impatientez pas... oui, j'ai fini, j'allais justement vous rejoindre. J'ai trouvé le mur de l'abbé Boudet... non, honneur aux dames, nous y retournerons tous les deux cette nuit... oui, d'accord, à tout de suite...

Il raccrocha et consulta sa montre.

Il était temps qu'il parte. Camille l'attendait depuis longtemps.

Après un dernier coup d'œil à la foule grondante, Tom abandonna l'esplanade des mosquées et il rejoignit la route où il trouva un taxi. Ce dernier délaissa les hauteurs de la vieille ville pour prendre une route qui serpentait en direction de la proche vallée de Hinnom. Cinq minutes plus tard, le taxi déposa Tom sur le bord de la chaussée.

Non loin de là, assise sur un banc à l'ombre d'un grand arbre verdoyant, pensive, Camille contemplait le paysage qui s'offrait à son regard absent.

La mince route grisonnante qui balafrait la vallée de Hinnom était flanquée de collines blanches d'habitations basses et de mamelons de désolation où seuls quelques groupes de pins subsistaient sur les pentes rocheuses et raides à la maigre végétation, à la terre brûlée par un soleil de fournaise. De temps à autre, le moteur d'une voiture venait couvrir le lancinant chant des cigales et un vent léger mettait un peu de fraîcheur sur les corps ruisselants de promeneurs épars égarés dans la chaleur du jour.

Tom s'approcha du banc et s'assit à côté de Camille. Celle-ci considéra le nouvel arrivant à la corpulence forte sans le reconnaître.

Tom enleva sa fausse barbe noire et la perruque assortie. Camille eut un petit rire de surprise.

– Je ne vous avais pas reconnu...

De manière théâtrale, Tom étendit la main devant lui, balayant lentement le paysage de la vallée profonde et étroite.

– Bienvenue en enfer, Camille, dit-il d'un air énigmatique.

*
* *

Larges et noirs, semés de points d'or, les yeux exorbitants du cardinal Fustiger étaient rivés sur le téléphone de son bureau depuis de longues minutes.

Pensif, il ressassait dans sa tête la brève conversation qu'il avait eue avec Déesse.

Elle l'avait prévenu trop tard et il devait maintenant se rendre à l'évidence : Léo n'aurait pas la possibilité d'arriver à Jérusalem à temps.

Le cardinal soupira, décroisa ses grandes jambes maigres et se leva. D'une main méthodique, il tira sur les plis de sa soutane rouge sang dans laquelle son corps décharné semblait flotter.

Son regard fut attiré par l'écran de l'ordinateur où défilait le compte à rebours.

Il ne restait plus que quatre jours avant que les fils d'Abraham ne mettent leur menace à exécution en activant leur bombe. À l'idée de cette vision d'horreur, le cardinal eut un rictus malsain qui déforma son visage osseux et anguleux.

Le monde volerait en éclats si le Pape n'apportait pas son soutien à la résolution d'Israël d'étendre ses frontières. Dans le cas peu probable où le

Saint-Père refuserait de se soumettre à l'ultimatum des fils d'Abraham, le cardinal avait déjà prévu un petit « accident » pour le Pape.

Il ne fallait pas que par le refus d'un homme d'autres périssent.

Par cet assassinat programmé, le cardinal risquait de voir son âme être consumée au néant ardent ou, au mieux, être damné aux affres de l'enfer.

Mais peu importait le devenir de son âme, il agissait par noble abnégation et compassion, pour le bien de l'humanité.

Et, tout compte fait, l'enfer n'était pas si désagréable que cela.

Fustiger eut un sourire diabolique.

Il sortit de son bureau. Martelant le carrelage de la cité vaticane, ses pas le conduisirent devant le bureau du Pape où deux gardes suisses étaient en faction. Sans prêter attention à ces derniers, le cardinal frappa trois petits coups brefs et ouvrit la porte.

Assis dans un fauteuil, vêtu de sa soutane blanche, le Pape considéra de ses petits yeux gris le visiteur à la haute silhouette.

– Que se passe-t-il ? demanda le Pape de sa voix rauque après que le cardinal eut refermé la porte derrière lui. Un problème ?

Fustiger acquiesça.

– Oui. Je viens d'apprendre que Ponce Pilate a fait rédiger son fameux rapport par un scribe égyptien. Ce scribe a fait secrètement une copie du rapport et il l'a envoyée au Temple de Jérusalem pendant que Pilate faisait route pour Rome.

Le Pape croisa les bras sur son ventre à l'embonpoint léger.

– Et alors ? Le Temple a été détruit et cette copie également...

– Ce n'est pas du tout certain, coupa Fustiger. Il y aurait une salle souterraine qui aurait échappé à la destruction.

– Et la copie s'y trouverait ? s'alarma le Pape.

– En tout cas, Thomas Anderson le croit. Il est sur la piste de cette copie. Il pense pouvoir accéder à la salle souterraine à partir de la mosquée Al-Aqsa. Il a prévu de retourner ce soir dans la mosquée... et s'il trouve le rapport, je vous laisse imaginer les conséquences...

Le regard vague, le Pape caressa machinalement ses cheveux blancs dégarnis. Son esprit s'envola, comprenant ce que le rapport entre les mains du Temple impliquait pour l'histoire qui s'était déroulée à l'époque : le Temple connaissait tout de ce qui s'était réellement déroulé au temps de Jésus et ce détail historique prenait toute sa valeur, même deux mille ans plus tard.

– Que faisons-nous ? interrogea Fustiger.

– Prévenez nos amis du Mossad, dit le Pape après un court instant. De la présence de monsieur Anderson dans la mosquée ce soir...

Le cardinal approuva et sortit rapidement.

*
* *

– En enfer ? fit Camille faussement étonnée.

Elle connaissait pertinemment la signification de ce lieu, mais elle voulait laisser Tom croire qu'elle était ignorante. Par jeu, pour écouter ce qu'il allait dire, Camille prit un air innocent.

– Pourquoi dites-vous cela ? demanda-t-elle.

Tom sourit.

– Nous nous trouvons actuellement dans la vallée de Hinnom. À l'époque de Jésus, cet endroit était un dépotoir où les feux étaient continuellement alimentés avec du soufre afin de brûler les ordures et les maintenir à un niveau bas. Il s'agissait également d'une décharge pour cadavres. Le culte des Israélites comprenait de nombreux sacrifices d'animaux et les carcasses mortes étaient jetées ici pour y être brûlées. Les corps des criminels étaient également jetés dans ces feux...

Tom étendit la main devant lui.

– La décharge de Hinnom a été « inaugurée », si je puis dire, par notre ami le roi Josias. Avant son règne, cet endroit était un lieu terrible : les anciens rois de Jérusalem y faisaient brûler vifs des enfants en l'honneur du dieu cananéen Baal ou du dieu ammonite Moloch. Quand Josias a pris le pouvoir, il a fait interdire ces sacrifices humains trop inhumains à ses yeux et quand Josias a fait rédiger les écrits de l'Ancien Testament, il en a profité pour y mettre en scène son Dieu l'Éternel et le prophète Jérémie, pour condamner ces sacrifices humains avec des propos menaçants. Josias a dicté sa volonté par la bouche du Seigneur l'Éternel et pour être certain que ces sacrifices ne se feraient plus, il a fait souiller la vallée de Hinnom avec des ordures, des ossements d'animaux pour la rendre impure. La vallée s'est donc transformée en dépotoir grâce à Josias, une décharge publique où les feux étaient entretenus en permanence. La puanteur, la fumée et le feu qui y régnaient rappelaient constamment aux habitants de Jérusalem quel était le sort réservé aux choses qui ne servaient plus à rien : la destruction.

Camille acquiesça et Tom poursuivit :

– Par la suite, les Hébreux ont gardé en mémoire ces sacrifices d'enfants brûlés vifs à Hinnom au point que, quand quelqu'un agissait mal, il était

courant de dire cette expression : « il mérite d'être jeté dans les flammes de Hinnom ». On retrouve ce nom Hinnom dans le Nouveau Testament, les écrits chrétiens qui font suite à l'Ancien Testament et qui, ensemble, forment la Bible. Ce nom de lieu Hinnom ou Ge-Hinnom en hébreu a été traduit par le mot Ge-Henne, Géhenne et les scribes ont ajouté systématiquement à sa suite l'annotation « de feu » : géhenne de feu. Plus tard, l'expression géhenne de feu a été traduite par le mot enfer...

Après un instant, Tom ajouta :

– Bien involontairement, le roi Josias a créé en quelque sorte la première image de l'enfer : le dépotoir de la vallée de Hinnom a symboliquement incarné l'enfer car il y avait des feux de fournaies qui ne s'éteignaient jamais, des fumées nauséabondes et, dans la Bible, Jésus-Christ se réfère à cette géhenne par métaphore, pour comparer et décrire succinctement la terrible punition des pécheurs dans l'au-delà.

Le regard de Tom scruta la vallée.

– Ce qui est paradoxal avec Josias, cet « inventeur » de l'image de l'enfer, c'est qu'il ignorait la notion même d'enfer. Pour preuve, dans l'Ancien Testament dont il est l'auteur, il ne mentionne jamais l'enfer. Dans les chapitres où sont décrites avec minutie toutes les récompenses et les punitions de Dieu, pour ceux qui obéissent ou désobéissent à ses commandements, on constate que Yahvé menace les transgresseurs de toutes sortes de maladies terribles et de malédictions, y compris celle de les convertir en cocu : « tu prendras une femme comme fiancée et un autre homme couchera avec elle... ».

Il eut un petit rire.

– Dieu l'Éternel avait assuré les pécheurs d'innombrables souffrances dans la vie terrestre, mais ces souffrances finissaient inmanquablement avec la mort. Il n'y a pas un seul mot à propos d'un enfer où l'on devrait continuer à souffrir pour l'éternité. Yahvé ou plutôt le roi Josias ignorait une menace aussi extraordinaire que l'enfer. De la même manière, le personnage de Moïse ne mentionne jamais l'existence de l'enfer malgré le fait qu'il parlait familièrement avec Dieu et qu'il avait été éduqué en Égypte, pays où depuis des siècles et des siècles on croyait à la vie après la mort et aux récompenses et aux châtiments d'outre-tombe. Josias a inventé un Dieu sanguinaire capable de punir les péchés des parents jusqu'à la quatrième génération, un Dieu vengeur capable de condamner ceux qui s'attaquent à son peuple élu en les faisant souffrir avec tous types de supplices, de morts, de plaies et de catastrophes naturelles. Cependant, ce Dieu qui est partisan des égorgements massifs n'avait recours qu'aux supplices terrestres car le roi Josias ignorait la notion même de châtimement après la mort. L'enfer lui était inconnu. D'ailleurs, Josias ignorait aussi la

récompense après la mort : le paradis n'est nulle part mentionné dans les écrits de Josias. Ce n'est que des siècles plus tard, sous les influences étrangères, qu'on va voir les balbutiements de vie éternelle apparaître...

– Et la notion de shéol ? coupa Camille. Nous la trouvons pourtant dans les écrits de Josias.

– Le shéol ne désigne ni l'enfer, ni le paradis. C'est une expression très vague pour désigner le séjour des âmes séparées du corps, la tombe commune aux hommes. Pour les Hébreux, les morts se rassemblaient, les bons comme les mauvais, dans le shéol pour y mener une existence sombre autant les uns que les autres, dans un lieu de l'oubli et du repos. On parlait de « descendre dans le séjour des morts » comme si le shéol était proche de la tombe où les corps étaient déposés. Mais après la conquête de la Terre promise par les Perses, puis par Alexandre le Grand et ses généraux grecs, l'influence des croyances étrangères a fait naître la croyance chez les Hébreux en un double état après la mort : l'un de félicité pour les justes et l'autre de manque de félicité pour les mauvais, ce qui d'ailleurs n'impliquait nullement des tourments physiques pour les mauvais comme c'est censé être le cas dans l'enfer chrétien ou musulman.

Les yeux de Camille se mirent à briller.

– Vous n'avez pas tort, approuva-t-elle. C'était effectivement le cas avant la mort de Jésus sur la croix. Le paradis n'existait pas ou du moins il n'existait plus. Depuis la faute d'Adam et Ève et le péché originel, l'entrée du paradis était scellée. Depuis ce triste jour, les âmes étaient prisonnières du shéol. Un grand changement s'est produit lors de la descente de Jésus-Christ dans le séjour des morts. Le Seigneur Jésus n'y a pas été abandonné parce qu'il était impossible qu'il soit retenu par les liens de la mort. Lors de sa glorification, le Christ a libéré du shéol les âmes des justes et les a emmenées avec lui dans le ciel, au paradis. Jésus est monté au ciel, il a emmené les captifs du shéol avec lui et, par son sacrifice, il a fait don du paradis éternel aux hommes. Le fait est que, désormais, au lieu de descendre dans le séjour des morts qui est devenu l'enfer, tous ceux qui meurent dans la foi s'en vont directement auprès du Seigneur et trouvent le salut. Jésus-Christ a séparé le shéol entre l'enfer et le ciel. Ceux qui croient en lui sont sauvés et trouvent le paradis. Pour les autres, l'enfer attend leurs âmes...

– Vous croyez ça ? demanda Tom.

– Oui, Jésus a modifié le shéol, cette destination céleste créée par son Père Dieu. Jésus a accompli ce miracle par son sacrifice sur la croix. Il est venu sur terre pour mourir comme victime expiatoire de nos péchés, il a intercédé en notre faveur auprès de son Père pour racheter nos péchés. Désormais, quiconque croit en lui obtient la vie éternelle au ciel. C'est la seule condition au salut de son âme. Pour les incrédules, ceux qui refusent

le salut offert par Jésus-Christ, malheureusement, l'ex-shéol les attend pour l'éternité. Il faut donc avoir la foi pour ne pas être séparé éternellement de Dieu et du Seigneur Jésus, pour vivre au paradis plutôt qu'en enfer.

Tom secoua la tête.

– Cependant, qu'il soit perse, romain ou même l'Hadès grec, l'enfer existait bien avant la naissance du Christ. Donc, Jésus n'a pas pu modifier le shéol pour le transformer en enfer puisque l'enfer existait *de facto* déjà et il était connu par de nombreuses civilisations des siècles avant la venue du Messie. Et le paradis n'était nullement scellé pour elles... Mais je ne veux pas polémiquer sur cette singularité...

Tom considéra la jeune femme.

– À propos de singularité, Camille, ce n'est pas la seule qui entoure la vie de Jésus. En fait, il y en a de nombreuses. Une foule de singularités...

– Lesquelles ?

– D'après la Bible, une inscription a été placée sur la croix sur laquelle est mort le Christ et cette inscription portait la mention « Jésus le Nazaréen, roi des Juifs ». Nazaréen signifierait que Jésus est originaire de Nazareth. Or, sur l'emplacement actuel de la ville de Nazareth, il n'y a aucune habitation, aucune trace archéologique qui datent de l'époque de Jésus. Les plus vieux vestiges trouvés sont datés de plus de cent ans après la mort de Jésus. Rien d'autre n'a été retrouvé par les archéologues qui ont pourtant fouillé le site pendant des décennies et des décennies. Il n'existe pas non plus la moindre référence écrite de Nazareth sur les documents de l'époque. Nazareth ne semble pas exister à l'époque de la naissance du Christ... et puisqu'on parle de sa naissance, l'Évangile de Mathieu le fait naître sous le roi des Juifs Hérode le Grand et l'Évangile de Luc, lui, le fait naître lorsque Quirinius était gouverneur de Syrie. Le problème, c'est qu'Hérode le Grand est mort en – 4 avant Jésus-Christ et que Quirinius est entré en fonction en l'an 6, six ans après la naissance de Jésus. Une sacrée contradiction de dates... étrange non-sens historique, non ? Mais alors, quand Jésus est-il né ? Bizarre, bizarre...

Tom sourit.

– Parlons de la renommée de Jésus, voulez-vous ? D'après la Bible, avec tous les miracles qu'il a accomplis, Jésus était devenu une célébrité et des foules entières le suivaient, des foules qui venaient de partout à travers tout le pays. À cette époque toute la Palestine et la Galilée étaient sous contrôle des Romains. Les Romains craignaient, par-dessus tout, les rassemblements qui pouvaient dégénérer en soulèvements populaires car les réactions vindicatives des Juifs étaient imprévisibles, les Juifs étaient prompts à se rebeller, conditionnés par leur psychose collective de peuple

élu. Les autorités romaines veillaient donc à prévenir tout risque d'insurrection et elles surveillaient étroitement le moindre agitateur grâce à un efficace réseau d'agents de renseignement sur le terrain. Les autorités romaines n'auraient jamais laissé en liberté un individu qui attirait à sa suite des foules immenses et qui pouvait en plus accomplir des miracles comme la multiplication des pains : les Romains l'auraient arrêté et ils auraient enquêté sur la véracité de ces miracles. Et, après s'être convaincu de la réalité objective de cette force hors du commun, on aurait envoyé cet homme exceptionnel auprès de l'empereur pour que l'aura de sa présence renforce l'autorité de l'empereur. Mais, quoi qu'il en soit, les miracles de Jésus ou bien sa notoriété exceptionnelle auraient dû tout de même laisser des traces écrites...

– Ces écrits, coupa Camille, sont consignés dans la Bible.

– Et c'est bien là que le bât blesse, répliqua Tom. Il n'existe pas de trace de Jésus de Nazareth en dehors des écrits chrétiens. Il n'y a aucune référence non biblique au personnage historique de Jésus. Sur la trentaine d'historiens de l'époque qui ont tant écrit sur la Palestine, jamais personne ne mentionne le nom de Jésus. Jamais. Il reste pourtant suffisamment d'écrits de ces historiens pour former une bibliothèque. Et, malgré ça, on ne trouve aucune mention de Jésus-Christ dans tous ces écrits. Personne n'a cru bon de simplement citer Jésus comme un personnage historique qui a compté pour son époque et son pays. L'incroyable renommée du Jésus des Évangiles est en contradiction flagrante avec l'absence totale du Jésus de l'histoire.

Tom réfléchit un instant et poursuivit :

– Prenons par exemple l'historien juif Philon d'Alexandrie. Il avait déjà une vingtaine d'années lors de la naissance supposée de Jésus et il est mort longtemps après la propre mort du Christ sur la croix. Il a écrit cinquante volumes où il cite tous les événements, tous les grands personnages de son temps et d'Israël, sans même oublier Pilate. Il connaît et il décrit avec détails la secte des Esséniens qui vivait aux environs de Jérusalem. Il a écrit cinquante volumes pour relater l'histoire de la région et il n'a pas écrit une seule ligne sur Jésus ! Il n'a jamais rien écrit sur Jésus-Christ dans aucun de ses ouvrages. Il ne le mentionne jamais, pas même les premiers chrétiens. Pourtant, son œuvre sur les Esséniens montre qu'il s'intéresse de près à tout ce qui touche la Palestine. Si Jésus était le personnage renommé dépeint par les Évangiles, il est plus que surprenant que Philon n'en ait jamais entendu parler. Les nombreux miracles accomplis par Jésus devant des foules immenses devaient nécessairement être transmis de bouche à oreille par des Juifs qui se rendaient à Alexandrie. Pendant toute sa vie, Philon s'est spécialement occupé de religion et de philosophie. Il n'aurait

sûrement pas négligé de citer Jésus qui était de son pays et de sa « race ». Il en est de même pour la trentaine d'historiens contemporains de Jésus qui ont tant écrit sur la Palestine. Et pourtant, jamais l'un d'eux ne mentionne Jésus. Le silence de l'histoire est étrange...

– C'est faux, protesta Camille. Les écrits des historiens sont rares, certes, mais ils existent...

– Lesquels ? gloussa-t-il. Je les connais tous par cœur et je peux les compter sur les doigts d'une seule main. Ce sont tous, soit des interpolations, soit des contrefaçons. Par exemple, vous croyez que l'historien Flavius Josèphe aurait consacré seulement dix lignes sur un personnage aussi célèbre que Jésus alors qu'il a écrit des dizaines de volumes qui parlent d'Israël ? Ces lignes sont des contrefaçons ajoutées par les clercs chrétiens longtemps après. Et ces clercs chrétiens n'ont pas seulement contrefait quelques lignes, ils ont surtout amputé les écrits des historiens. À chaque fois, on constate dans leurs écrits une lacune portant sur les années 29-31, les années qui correspondent à la vie publique de Jésus-Christ selon les Évangiles. Pourquoi vouloir dissimuler des vérités historiques ? Et si les clercs chrétiens avaient fait le vide pour suggérer que les passages disparus parlaient de la vie de Jésus... Vous voyez où je veux en venir, Camille ?

La jeune femme secoua la tête et Tom soupira.

– Au premier siècle de notre ère, Juste de Tibériade a écrit un livre sur l'histoire des Hébreux. Tous les exemplaires de ce livre ont été détruits par les chrétiens, par un « grand nettoyage » qui a duré près de deux mille ans. Mais le patriarche de Constantinople qui l'a lu vers 860 a écrit que dans aucune partie du livre de Juste de Tibériade il n'y a la plus petite référence qui parle de la naissance de Jésus, de sa vie, des événements et des miracles qui le concernent. Il en est de même pour les quelque 900 manuscrits de la mer Morte, les fameux manuscrits trouvés sur le site de Qumran au cours du vingtième siècle et qui appartenaient aux Esséniens. Parmi tous ces écrits qui sont datés de - 200 à + 63 et qui d'ailleurs ont été découverts à quelques kilomètres de l'endroit supposé du baptême du Christ, parmi tous ces écrits religieux juifs, on ne trouve jamais une citation sur Jésus. Jamais. Ça n'évoque rien en vous ?

Devant le mutisme de Camille, Tom s'agaça.

– Puisque les livres historiques non bibliques n'éveillent rien en vous, intéressons-nous plutôt à la Bible elle-même. Petit rappel : la Bible est constituée en première partie de l'Ancien Testament qui rassemble les écrits juifs de notre ami Josias plus divers textes qui sont venus s'y ajouter au fil du temps. Ensuite, en deuxième partie de la Bible, on trouve le Nouveau Testament qui est chrétien. Le Nouveau Testament comprend en

premier trois écrits appelés « Évangile », qu'on traduit par la « Bonne Nouvelle ». On trouve celui de Mathieu, de Marc et de Luc. Globalement, ils racontent à peu près la même histoire sur Jésus sauf que les détails qui s'y trouvent sont contradictoires les uns par rapport aux autres. Nous avons ensuite l'Évangile de Jean qui relate une histoire de Jésus encore contradictoire, une histoire chronologiquement différente des trois premiers Évangiles. Puis, nous avons les « Actes des Apôtres », c'est-à-dire tout ce qu'ont fait les apôtres après la mort du Christ. Ensuite, nous avons toute une série d'Épîtres : ce sont des lettres, des correspondances qui relatent l'histoire des premières communautés chrétiennes. On y trouve aussi des conseils de leurs auteurs, des enseignements et des éclaircissements sur la nouvelle religion. Et, en toute fin de Bible, on trouve un dernier écrit : l'écrit de l'Apocalypse, un écrit que certains considèrent comme une prophétie sur la fin des temps. Tous ces écrits, des Évangiles jusqu'à l'Apocalypse, n'ont pas été placés dans la Bible dans l'ordre chronologique de leur élaboration, ça n'a pas été classé du plus ancien écrit au plus récent, non. Les écrits du Nouveau Testament ont été positionnés pour satisfaire la logique de l'histoire de la religion chrétienne : d'abord la vie de Jésus puis sa mort, ce qu'ont fait ses disciples ensuite, l'histoire des débuts de l'Église primitive, la naissance des premières communautés chrétiennes et l'élaboration de la nouvelle religion, tout ça pour finir par un livre apocalyptique de fin du monde qui promet la venue du Christ...

Tom considéra Camille.

– Savez-vous combien de fois le livre de l'Apocalypse qui a été écrit quarante ans après la mort du Christ parle de Jésus de Nazareth ?

– Plusieurs fois, bien évidemment...

– Non, aucune fois.

– Comment cela ?

– L'Apocalypse ne parle que de Jésus-Christ et non pas de Jésus de Nazareth. Et il en est de même pour toutes les Épîtres. Il est toujours question d'un Christ spirituel. Jamais un personnage historique n'est associé à cet être spirituel qui évolue dans un autre monde que le monde terrestre. On ne trouve dans ces écrits que la foi en un Christ intemporel, cosmique et surnaturel. On ne trouve jamais mention d'un Jésus de Nazareth, de ses miracles, de sa vie, de sa crucifixion sous Ponce Pilate...

– C'est faux, protesta Camille. Il y a quelques passages qui font référence à Pilate et à la crucifixion de Jésus-Christ, à sa mort et à sa résurrection, à son sang qui a lavé nos péchés.

– Ces passages n'existaient pas dans les textes originaux. Les quelques références historiques sont des ajouts, des falsifications des copistes qui ont ajouté leurs annotations, des annotations qui ne figuraient pas dans les documents originaux. Les copistes n'avaient aucun mal à imiter le style de l'auteur après plusieurs centaines de pages recopiées et les livres ont été recopiés à la main pendant des siècles et des siècles. Ces trop brèves références historiques sont fausses. Je peux vous en convaincre facilement... Prenons par exemple les Épîtres de Paul. Quand Paul parle de la crucifixion du Christ, pourquoi il ne donne jamais de détail ? Il n'y a pas de détail de lieu, de date, d'explications sur le rôle de Pilate ou du Sanhédrin dans la condamnation de Jésus... Tout ça s'explique simplement parce que ces références sur la vie de Jésus sont de brèves annotations de copistes faites sur le tard. Quand on regarde l'ensemble des Épîtres, ce qui saute aux yeux c'est l'absence totale de Jésus, de sa naissance surnaturelle, des événements de sa vie sur terre, des miracles accomplis. Et surtout son enseignement n'est jamais mentionné. Par exemple, Paul ne dit jamais « Jésus a dit » mais presque tout le temps « Moïse a dit ». C'est ça qui est étrange : on ne trouve jamais de phrases, de paraboles ou de prières prononcées par Jésus lui-même. Les directives à suivre pour la nouvelle religion ne sont jamais attribuées directement à Jésus. Il est aussi étonnant que les nouveaux convertis à la religion du Christ ne posent aucune question sur Jésus. Pourtant, ils ont dû entendre parler des nombreux miracles accomplis du vivant de Jésus. Paul aurait dû donc en toute logique affronter des foules de questions sur Jésus, sur sa vie ou sur sa résurrection. Et ça, d'autant plus que Paul, comme il est écrit dans les « Actes des Apôtres », Paul a parlé aux apôtres qui ont vu de leurs propres yeux Jésus ressusciter quelque temps seulement après la crucifixion. Il serait donc normal que Paul témoigne de ça, soit spontanément, soit pour répondre aux questions. Mais au lieu de ça, quand Paul prend la parole, c'est pour prêcher selon les écritures de l'Ancien Testament en invoquant seulement le nom du Christ et sans jamais parler d'aucun fait historique récent.

Tom s'épongea le front avec un mouchoir.

– Paul explique aussi un grand nombre de discours ou de comportements possibles comme la sagesse, la foi, les miracles qui sont tous inspirés par l'Esprit. C'est Dieu qui lui a accordé par « révélation ». Il n'est nulle part mention d'un quelconque pouvoir transmis par Jésus. En fait, Paul le dit clairement : il attend la venue prochaine du Christ...

– Oui, coupa Camille. Paul attend le retour du Christ. Et pour éclairer votre lanterne sur tous ces « paradoxes » que vous venez de citer, pour ce manque de détails sur la vie de Jésus que vous reprochez aux Épîtres en accusant les copistes, la réponse est fort simple : Paul et les premiers

missionnaires ne se sont pas intéressés à la vie de Jésus mais seulement à la signification de sa venue sur terre. Seuls les auteurs des Évangiles se sont intéressés aux circonstances historiques de la vie de Jésus. D'autres écrits à ce sujet auraient été inutiles et Paul a bien fait de focaliser ses écrits sur l'Esprit de Dieu et sur son enseignement.

Tom secoua la tête.

– Camille, Camille... murmura-t-il.

Il regarda intensément la jeune femme. Elle ne saisissait toujours pas la vérité qu'il essayait de lui faire comprendre. Il soupira intérieurement et décida d'être direct, d'abattre carte sur table.

– Jésus ne disait-il pas qu'il n'y a pire aveugle que celui qui refuse de voir ? demanda Tom. Réfléchissez, non pas avec votre foi, mais avec votre raison... Dans la Bible, Jésus promet l'avènement du Royaume de Dieu sur terre, il affirme que cet événement est imminent, qu'il faut l'attendre d'un instant à l'autre. Il annonce aussi que la fin des temps est toute proche, que cette génération de Juifs à qui il fait cette prophétie la verra de son vivant. Il précise même que la fin des temps surviendra après que l'évangile eut été proclamé dans le monde entier. Or, deux mille ans se sont écoulés depuis ces prophéties et bien que l'évangile ait été proclamé sur toute la terre sans aucune exception, aucune fin du monde ne s'est encore produite, aucun avènement du Royaume de Dieu sur terre n'a eu lieu...

Camille ouvrit la bouche pour parler. Mais avant qu'elle ait eu le temps de rétorquer quelque chose, Tom poursuivit de sa voix grave :

– Comment le Fils de Dieu a-t-il pu se tromper à ce point ? N'est-il pas tout puissant comme son Père ? Jésus a reconnu de son vivant l'Ancien Testament. Jésus est le Fils de Dieu et il ne peut pas se tromper quand il affirme que l'Ancien Testament est la véritable parole de son Père et qu'il est venu sur terre pour accomplir et non pas pour abolir la Loi de Moïse. Or, maintenant, on sait vous et moi de façon rationnelle et précise que l'Ancien Testament est l'œuvre du roi Josias, une escroquerie purement humaine. Alors, comment le Fils de Dieu a-t-il pu reconnaître cette escroquerie ? Comment a-t-il pu se tromper de la sorte ?

Tom secoua la tête et soupira.

– Dans l'Évangile de Mathieu, Jésus rend hommage à Noé. Mais on sait à présent que Noé n'est qu'un plagiat d'une fable sumérienne... Lors de l'épisode de la transfiguration de Jésus, Moïse et le prophète Élie apparaissent à ses côtés. Mais on sait pertinemment que Moïse et Élie n'ont jamais existé, qu'ils ne sont que pure invention. Ils ont existé uniquement dans l'imaginaire de Josias. Dans l'Évangile de Mathieu, on dresse la généalogie de Jésus et on le fait descendre d'Abraham par son

père Joseph. Mais vous savez tout comme moi qu'Abraham n'a jamais existé...

Camille mit sa main sur la bouche de Tom.

– Ce sont des erreurs humaines, dit-elle, des fidèles qui ont cru bien faire en embellissant un peu la réalité...

Délicatement, Tom écarta la fragile main qui le bâillonnait.

– Camille, il est inutile de prendre la défense de Jésus. La réalité est tout autre...

Il eut un sourire triste.

– La solution la plus simple est toujours la bonne. La solution la plus simple permet d'expliquer toutes les singularités que je vous ai citées, elle permet également d'expliquer rationnellement comment un homme peut survivre à une crucifixion, comment un homme peut multiplier les pains à l'infini, marcher sur les eaux, calmer des tempêtes ou ressusciter des morts... À une équation hermétique, à une énigme ancestrale, la solution la plus évidente, la plus logique est évidemment la bonne...

Hochant gravement la tête, Tom insista.

– La solution la plus simple est toujours la bonne...

– Et quelle est cette solution ? s'enquit Camille.

Pendant de longues secondes, un silence pesant s'établit. Puis, comme une personne qui craint de faire un mal infini en avouant une vérité cachée, Tom finit par répondre :

– Jésus n'est pas le Fils de Dieu, ni même le fils d'un homme. Jésus est le fils imaginaire d'une plume inconnue...

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle, les yeux ronds.

Tom eut un air navré.

– Je veux dire que Jésus n'existe pas. C'est un mythe. Il n'a jamais existé...

Camille laissa échapper un petit rire nerveux.

– Vous plaisantez, n'est-ce pas ?

– Non, Camille, je suis tout à fait sérieux. Tout comme Moïse, Jésus est un mythe. Il n'a jamais existé. C'est un mythe, un simple mythe...

Longtemps, Camille dévisagea Tom en se demandant s'il n'avait pas perdu la raison.

Références, sources et droits de citation

Chapitres sur Rennes-le-Château, sur les abbés Boudet et Saunière :

Rennes-le-Château, le secret dans l'art ou l'art du secret de Jean-Pierre Garcia, Éditions Pegase, ISBN 9782953018400.

<http://www.rennes-le-chateau-archive.com>

Page 27, lignes 17-24.

<http://www.7eevangile.com>

Page 71, lignes 16-20

Magazine 'Cerveau et Psycho' juillet-août 2007, n°22, page 11, article : 'Tel père, tel gendre' de Sébastien Bohler.

*A. Wiszewska et al., *Father-daughter relationship as a moderator of sexual imprinting : a facialmetric study*, in Ev.and hum.behav., publ. avancée en ligne.

Page 71, ligne 22 à page 72 ligne 9

Propos de Sébastien Bohler, émission 'Arrêt sur images', diffusée sur France 5, 2007.

150 petites expériences de psychologie des médias de Sébastien Bohler, Paris : Éditions Dunod, 2008. 248 p. ISBN 2100512099.

Page 72, ligne 31 à page 73 ligne 15

Magazine 'Cerveau et Psycho' septembre-octobre 2005, n°11, page 9, article : 'Neurobiologie de l'opinion' de Sébastien Bohler.

* G.WIG et al., *Reductions in neural activity underlie behavioral components of repetition priming*, in *Nature Neuroscience*, publication en ligne du 31 juillet 2005.

Page 74, lignes 7-16

Propos de Sébastien Bohler, émission '*Arrêt sur images*', diffusée sur France 5, 2007.

150 petites expériences de psychologie des médias de Sébastien Bohler, Paris : Éditions Dunod, 2008. 248 p. ISBN 2100512099.

Page 74, lignes 17-28

Magazine 'Cerveau et Psycho' mars-mai 2005, n°9, page 10, article : 'Syndrome respiratoire aigu ou grippe tueuse ?' de Sébastien Bohler.

* M. Sinacoeur et al., *Emotional and deliberative reactions to a public crisis mad cow disease in France*, in *Psychological Science*, sous presse.

Page 74, ligne 33 à page 75 ligne 5

Propos de Sébastien Bohler, émission '*Arrêt sur images*', diffusée sur France 5, 2007.

150 petites expériences de psychologie des médias de Sébastien Bohler, Paris : Éditions Dunod, 2008. 248 p. ISBN 2100512099.

Page 75, ligne 10 à page 76 ligne 3

Ibid.

Page 76, lignes 16-22

Ibid.

Page 77, lignes 27-34

Magazine 'Cerveau et Psycho' juillet-août 2007, n°22, page 6, article : 'Providentielle colère' de Sébastien Bohler.

* W. Moons et D. Mackie, *Thinking straight while seeing red : the influence of anger on information processing*, in *Personality and Social Psychology Bulletin*, vol. 33, p.706, 2007.

Page 85 : chapitre Jean-François Champollion

http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Fran%C3%A7ois_Champollion

Ainsi que *Champollion un scribe pour l'Égypte* de Michel Dewachter Paris : collection découvertes Gallimard, 1990. 144 p. ISBN 978-2070531035 et le film-documentaire '*Champollion et le secret des hiéroglyphes*' BBC 2005.

Page 110, lignes 5-35

Magazine 'Cerveau et Psycho' janvier-février 2006, n°13, page 6, article : 'Quand une question n'en est plus une' de Sébastien Bohler.

* M. Pandelaere et S. Dewitte, *It's a question ? Not for long. The statement bias*, in *Journal of Experimental Social Psychology*, sous presse.

Page 112, lignes 12-28

Magazine 'Cerveau et Psycho' mars-mai 2005, n°9, page 11, article : 'Cadeau plaisir ou cadeau utile ?' de Sébastien Bohler.

* E. Okada, *Justification Effects on Consumer Choice of Hedonic and Utilitarian Goods*, in *Journal of Marketing Research*, sous presse.

Page 112, lignes 33 à page 113 ligne 3

Magazine 'Cerveau et Psycho' mai-juin 2006, n°15, page 5, article : 'Ne m'interrompez pas !' de Sébastien Bohler.

* P. Brinol et al., *The malleable meaning of subjective ease*, in *Psychological Science*, vol. 17, n°3, p.200, 2006.

Page 114, lignes 5-33

Magazine 'Cerveau et Psycho' juin-septembre 2005, n°10, page 7, article : 'La couleur de la victoire' de Sébastien Bohler.

* R. Hill et R. Barton, *Psychology : Red enhances human performance in contests*, in *Nature*, vol. 435, p. 293, 2005.

Magazine 'Cerveau et Psycho' mai-juin 2007, n°21, page 10, article : 'Le rouge perturbe l'attention' de Sébastien Bohler.

* S. Loan et al., *Red is a distractor for men in competition*, in *Evolution and Human Behavior*, sous presse.

Page 119, lignes 1-27

Magazine 'Cerveau et Psycho' septembre-octobre 2006, n°17, pages 12-15, article : 'Le renouveau des films catastrophe' de Jean-François Vézina.

* L. Ramonet, *Propagandes silencieuses : Masses, télévision, cinéma*, Gallimard, Paris, 2000.

* D. Annan, *Catastrophe, the end of the cinema*, Lorrimer Publishing LTD, Londres, 1975.

Page 124, lignes 7-16

<http://www.7eevangile.com> ; http://fr.wikipedia.org/wiki/Temple_de_j%C3%A9rusalem ; http://fr.wikipedia.org/wiki/Second_Temple

Page 141, lignes 15-25

<http://www.bible.chez-alice.fr>

La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie d'Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, Bayard Éditions, ISBN 2070429393 ; 'Encyclopædia Universalis' ; 'Sciences et Avenir' n° 671 janvier 2003 ; *Moïse - Le prophète fondateur* de Gérard Messadié, Éditions JC Lattès, ISBN 2-709-61894-X ; *Ancient Near Eastern Texts Relating to the Old Testament* de James Bennet Pritchard, Princeton University Press, ISBN 978-0691035031 ; France 5, émission '*La Bible dévoilée*', diffusée le 9-10-11-12/01/2006.

Page 141, ligne 33 à page 142 ligne 7

Ibid.

Ainsi que *Ramsès II* de Christiane Desroches Noblecourt, Paris : Éditions le Livre de Poche, 2007. 252 p. ISBN 9782253143314 ; '*La revue biblique d'archéologie*' ('BAR'), Septembre/Octobre 1994.

Page 142, lignes 9-22

Ibid.

Page 142, lignes 24-37

Ibid.

Page 145, lignes 21 à page 146 ligne 31

Ibid.

Page 147, ligne 13 à page 153 ligne 6

Ibid.

Pages 155 : chapitre Charles de Gaulle

http://fr.wikipedia.org/wiki/De_gaulle

ainsi que *Mémoires de guerre* de Charles de Gaulle

Volume I - *L'Appel*, 1940-1942 Plon 1954

Volume II - *L'Unité*, 1942-1944 Plon 1956

Volume III - *Le Salut*, 1944-1946 Plon 1959

Mémoires d'espoir de Charles de Gaulle

Volume I - *Le Renouveau*, 1958-1962 Plon 1970

Volume II - *L'effort*, 1962... Plon 1971.

Page 168, lignes 7-19

<http://www.7eevangile.com> ; <http://fr.wikipedia.org/wiki/Publicain>

Page 181, ligne 34 à page 183 ligne 7

La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie d'Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, Bayard Éditions, ISBN 2070429393 ; France 5, émission '*La Bible dévoilée*', diffusée le 9-10-11-12/01/2006.

Page 184, lignes 9-33

Ibid.

Page 185, lignes 1-7

Ibid.

Page 187, lignes 12-24

<http://www.bible.chez-alice.fr> ; *L'histoire commence à Sumer* de S.N Kramer, Éditions Arthaud, 1957 ; Jean Bottéro ; University museum Philadelphie ; Musée du Louvre ; Les collections de l'Histoire N°22 janvier mars 2004 ; *Les origines du christianisme et la recherche du Jésus-Christ historique* par Acharya S 2008 Acharya S & Stellar House Publishing, <http://www.truthbeknown.com/francais.htm>

Page 187, lignes 31-39

<http://www.bible.chez-alice.fr> ; *L'épopée de Gilgamesh* de Raymond Tournay, Paris : Les Éditions du Cerf, 1994. 322 p. ISBN 2204050032

Les collections de l'Histoire N°22 janvier mars 2004 ; *Au cœur des mythologies* de Jacques Lacarrière, Éditions du Félin.

Page 188, lignes 18-31

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Page 191, ligne 6 à page 195 ligne 29

http://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_Darwin ;

http://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9orie_de_l%27%C3%A9volution ;

http://fr.wikipedia.org/wiki/S%C3%A9lection_naturelle ;

http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89quilibre_ponctu%C3%A9 ;

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Mutation_\(g%C3%A9n%C3%A9tique\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Mutation_(g%C3%A9n%C3%A9tique))

Page 195, ligne 32 à page 196 ligne 15

Les maladies génétiques, ADN émission *Rayons X* de Igor et Grichka Bogdanoff, diffusée sur France2 télévision.

Page 197, lignes 22-39

http://fr.wikipedia.org/wiki/Dessein_intelligent ;

http://fr.wikipedia.org/wiki/Anne_Dambricourt-Malass%C3%A9 ;

http://fr.wikipedia.org/wiki/Homo_sapiens_une_nouvelle_histoire_de_l%27homme ;

et du film documentaire '*Homo sapiens - une nouvelle histoire de l'homme*' de Thomas Johnson diffusé par la chaîne de télévision Arte, le 29 octobre 2005.

Page 216, lignes 23-32

Magazine 'Cerveau et Psycho' décembre 2004 - février 2005, n°8, pages 82-85, article : 'Stress et cellules tueuses' de Karl Bechter et Katja Gaschler.

* S. Segerstrom et G. Miller, *Psychological stress and the human immune system : a meta-analytic study of 30 years of inquiry*, in *Psychological Bulletin*, vol. 130, n°4, pp. 601-630, 2004.

* B. McEwen et E. Norton-Lasley, *The end of stress as we know it*, Joseph Henry Press, Washington, 2003.

Page 216, ligne 36 à page 218 ligne 35

Mac Lean, Paul D., 1970-78, *Les trois cerveaux de l'homme*, Paris : Robert Laffont, 200 p. ISBN 2-221-06873-4

<http://www.radio-canada.ca/Par4/gr/gr0606.htm> propos de Jacques Languirand ayant fait l'objet d'une chronique parue dans le Guide Ressources, Vol. 06, N° 06, juillet-août 1991 ;

<http://www.bmlweb.org/cerveau.html> ;
http://fr.wikipedia.org/wiki/Cerveau_triunique

Page 225, ligne 23 à page 226 ligne 8

Magazine 'Cerveau et Psycho' mars-avril 2006, n°14, page 10, article : 'Outreau : le biais médiatique' de Sébastien Bohler.

* M. Gentzkow et J. Shapiro, *Media bias and reputation*, in *Journal of Political Economy*, vol. 114, n°2, (à paraître en) avril 2006.

Page 226, lignes 12-22

Magazine 'Cerveau et Psycho' janvier-février 2006, n°13, pages 12-16, article : 'Rumeur, panique et médias' de Pascal Marchand et Pierre-Olivier Dupuy.

* P. Marchand, *Psychologie sociale des médias*, Presses Universitaires de Rennes, 2004.

Page 227, lignes 28-34

Magazine 'Cerveau et Psycho' septembre-novembre 2003, n°3, page 6, article : 'Serveuses automates' de Françoise Pétry-Cinotti.

* R. van Baaren et al, *Mimicry for money : behavioral consequences of imitation*, in *Psychological Science*, sous presse.

Page 231 : chapitre George Washington

http://fr.wikipedia.org/wiki/George_Washington

Page 254, lignes 6-19

Magazine 'Cerveau et Psycho' novembre-décembre 2007, n°24, pages 20-25, article : 'Psychologie sociale des violences collectives' de Laurent Bègue.

* L. Bègue et B. Subra, *Alcohol and Aggression : Perspectives on Controlled and Uncontrolled Social Information Processing*, in *Social and Personality Psychology Compass*, à paraître.

* P. Zimbardo, *The lucifer effect : understanding how good people turn evil*, New New York : Random House, 2007.

* L. Bègue et S. Roché, *Birth order and youth delinquent behavior : testing the differential parental control hypothesis*, in *Psychology, crime and law*, vol. 11, pp. 73-85, 2005.

* E. Staub, *The roots of evil : Social conditions, culture, personality, and basic human needs*, in *Personality and social psychology review*, vol. 3(3), pp. 179-192, 1999.

* T. Postmes et P. Spears, *Deindividuation and anti-normative behavior : A meta-analysis*, in *Psychological Bulletin*, vol. 123, pp. 238-259, 1998.

Page 254, lignes 23-39

Magazine 'Cerveau et Psycho' juillet-août 2007, n°22, pages 22-27, article : 'La guerre psychologique' de Patrick Barriot.

* N. Chomsky, *Propagande, médias et démocratie*, Ecosociété, 2005.

* R. Cialdini, *Influence et manipulation*, First, 2004.

* N. Chomsky, *De la Propagande, Entretien avec David Barsamian*, 10/18 Poche, 2003.

* Q. Liang et W. Xiangsui, *La guerre hors limites*, Bibliothèque Rivages, Payot&Rivages, 2003.

* V. Volkoff, *La désinformation, arme de guerre, Textes de base présentés par V. Volkoff*, L'Âge d'Homme, 1986.

Page 255, lignes 12-33 et page 256 ligne 38 à page 257 ligne 4

Magazine 'Cerveau et Psycho' novembre-décembre 2006, n°18, pages 36-39, article : 'La violence est-elle inhérente à la religion ?' de Vassilis Saroglou.

* V. Saroglou, *Religion and personality. A big five factor perspective*, in D. Wulff (Ed.), *Handbook of Psychology of Religion*, New York, Oxford University Press (à paraître, 2007)

* B. Hunsberger et L.M. Jackson, *Religion, meaning, and prejudice*, in *Journal of Social Issues*, vol. 61, pp. 807-826, 2005.

* V. Saroglou et al., *Prosocial behavior and religion. New evidence based on projective measures and peer ratings*, in *Journal for the Scientific Study of Religion*, vol. 44, pp. 323-348, 2005.

Magazine 'Cerveau et Psycho' janvier-février 2006, n°13, pages 44-45, article : 'L'alchimie des émeutes' de Nicolas Guéguen.

* G. W. Russell, *Sports riots : A social-psychological review*, in *Aggression and Violent Behavior*, vol. 9, pp. 353-378, 2004.

Page 258, ligne 23 à page 259 ligne 26

Magazine 'Cerveau et Psycho' janvier-février 2006, n°13, pages 42-43, article : 'Agressif par manque de sécurité' de Antoine Guédeney.

Magazine 'Cerveau et Psycho' janvier-février 2006, n°13, pages 38-39, article : 'Où, quand, comment...prévenir la violence?' de Béatrice Lamboy.

Magazine 'Cerveau et Psycho' mars-avril 2007, n°20, page 6, article : 'Le vocabulaire accroît la matière grise' de Sébastien Bohler.

* H. Lee, *Anatomical traces of vocabulary acquisition in the adolescent brain*, in *Journal of Neuroscience*, vol. 27, p. 1184, 2007.

Page 262, ligne 20 à page 263 ligne 14

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Hinnom> ; <http://fr.wikipedia.org/wiki/G%C3%A9henne> ;

http://www.pepe-rodriguez.com/Mentiras_Iglesia/Frances/Mentiras_Iglesia_infierno_fr.htm

Page 263, ligne 16 à page 264 ligne 3

http://www.pepe-rodriguez.com/Mentiras_Iglesia/Frances/Mentiras_Iglesia_infierno_fr.htm

Page 265, ligne 33 à page 266 ligne 12

Histoire critique du christianisme romain : l'homme Dieu de Hereses, <http://www.hereses.info>

Page 266, lignes 14-24

L'énigme Jésus. Dieu, homme ou mythe de Patrick Dupuis, <http://enigmej.free.fr/essai.pdf> ;

Les origines du christianisme et la recherche du Jésus-Christ historique par Acharya S 2008 Acharya S & Stellar House Publishing, <http://www.truthbeknown.com/francais.htm>

Page 266, lignes 26-36

Ibid. ainsi que <http://www.bible.chez-alice.fr> ; *Jésus anatomie d'un mythe* de Patrick Boistier, A l'Orient, ISBN 2912591147

Page 266, ligne 36 à page 267 ligne 4

Ibid.

Page 267, lignes 7-19

Ibid.

Page 267, lignes 22-34

<http://www.bible.chez-alice.fr>

Page 268, lignes 30-36

L'énigme Jésus. Dieu, homme ou mythe de Patrick Dupuis,
<http://enigmej.free.fr/essai.pdf> ;

Les origines du christianisme et la recherche du Jésus-Christ historique
par Acharya S 2008 *Acharya S & Stellar House Publishing,*
<http://www.truthbeknown.com/francais.htm> ;

<http://www.hereses.info> ; <http://www.bible.chez-alice.fr>

Page 269, lignes 1-37

Ibid. ainsi que *Désillusions et mythes de la bible* de Lloyd Graham ;
Jésus-Christ Mythe ou personnage historique de Roger Peytrignet, La
Pensée Universelle, 2002.

